Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Library
of the
University of Wisconsin

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

HISTOIRE

DE

PIE IX

SON PONTIFICAT ET SON SIÈCLE

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

1885. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

HISTOIRE

DE

PIE IX

SON PONTIFICAT ET SON SIÈCLE

(AVEC PORTRAIT, ARMES ET *FAC-SIMILE*)

PAR

M. L'ABBÉ A. POUGEOIS

CHANOINE HONORAIRE DE MEAUX

Cor cœlo sublimius, orbe latius, radio splendidius, igne ardentius, adamante fortius.

Il avait le cœur plus haut que le ciel, plus vaste que le monde, plus lumineux qu'un rayon de soleil, plus ardent que le feu, plus fort que le diamant.

St Chrysostôme, parlant du grand Apôtre.

QUATRIÈME VOLUME

LA PAIX

PARIS

J. POUGEOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 13

Près la Fontaine Saint-Michel.

1880

Digitized by Google

Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

381107
JAN 19 1932
DGA
.P19
XP86
4

NOUVELLES LETTRES ÉPISCOPALES.

Depuis la publication du IIIe volume, de nouvelles lettres épiscopales ont été adressées à l'auteur. Nous citerons les suivantes :

SECONDE LETTRE DE S. ÉM. MONSEIGNEUR LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX, A M. L'ABBÉ A. POUGEOIS, CURÉ-DOYEN DE MORET.

« Bordeaux, le 25 mars 1879.

« Monsieur le Doyen,

« Au moment où je prenais la plume pour annoncer à mes bien-aimés diocésains le Jubilé accordé au monde catholique, à l'occasion du premier anniversaire de l'élection de Léon XIII au suprême Pontificat, je recevais le troisième volume de la *Vie* du grand pape Pie IX. Ce volume est digne à tous égards de ses aînés, et la lecture que j'en ai faite en grande partie me permet de vous dire, comme déjà vous l'a écrit un de mes vénérables frères dans l'épiscopat, que je voudrais déjà avoir entre les mains l'œuvre entière que vous nous promettez. Je prie Dieu qu'il vous donne les forces nécessaires pour mener à bonne fin ce magnifique monument élevé non-seulement à la gloire d'un de nos plus grands Papes, mais je ne crains pas de le dire, à la gloire de l'Eglise tout entière. C'est bien toujours la même Eglise, persécutée mais triomphante, battue par les flots courroucés des révolutions ou des fausses doctrines, mais immobile sur son roc, dont rien ne saurait, même au prix des plus grands

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

efforts, détacher la moindre parcelle. Elle est ce qu'elle a toujours été : *Mole sua stat*, ou plutôt chaque épreuve ajoute un nouveau lustre à son diadème. C'est donc avec infiniment de raison que vous avez intitulé ce troisième volume : *Gloires de Pie IX*, bien que l'illustre Pontife soit encore en butte à la persécution.

« Laissez-moi, Monsieur le Doyen, vous féliciter tout d'abord du ton calme et chrétien avec lequel vous traitez les questions les plus irritantes. On sent que vous défendez le droit et la justice, et que vous ne voulez pas d'autres armes que la vérité historique. Mais aussi comme votre marche est sûre et confiante, comme le lecteur vous suit sans arrière-pensée! D'ailleurs votre style est varié et toujours correct ; vos récits naturels et colorés, vifs et animés, l'entraînent à travers les événements habilement groupés, et forment un tout que ce titre est loin de démentir. Avec Pie IX il rentre dans Rome, ému des témoignages d'affection et d'honneur que reçoit le Pape-Roi, et admire la Providence écrivant de son doigt une nouvelle page immortelle dans les annales de la Fille aînée de l'Eglise. Comme vous il croit volontiers que cette complaisance divine envers la France, préférée à toutes les nations, est un gage de miséricorde et une aurore de salut. Il applaudit aux efforts du grand Pontife, pour réparer les ruines amoncelées par les passions humaines, assurer la paix et le bonheur de son peuple, par les encouragements donnés aux sciences, aux arts, aux inventions modernes, au commerce et à l'agriculture. Avec quelle reconnaissance tout enfant de l'Eglise voit proclamer le dogme de l'Immaculée Conception, et se prend d'admiration pour un Père qui sait si habilement rapprocher des cœurs que divisent des questions secondaires, ou qui, oubliant ses propres épreuves, fortifie dans l'exil ou la prison des évêques persécutés, en faisant passer dans leur âme cette force de résistance calme, mais vigoureuse, dont il est lui-même un si beau modèle !

« Merci, Monsieur le Doyen, du plaisir que m'a procuré cette lecture ; moi qui, par suite de mes nombreuses pérégrinations à Rome et dans toute l'Italie, ai vu ce que vous racontez, il ne m'est pas possible de me défendre d'un sen-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

timent d'admiration. Aussi chaque fois qu'il m'était donné de paraître dans une de nos chaires de France, je pouvais m'écrier : *quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt, hoc annuntiamus vobis*. Tous ceux qui vous liront, Monsieur le Doyen, croiront avoir assisté aux scènes, aux événements que vous décrivez avec un style si clair, si pieux, si convaincu, et ils pourront répondre à ceux qui les mettront sur ce sujet : *quod vidimus*, etc., *hoc annuntiamus vobis*.

« Agréez, Monsieur le Doyen, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus affectueux.

« † FERDINAND, cardinal DONNET,
archevêque de Bordeaux. »

LETTRE DE S. ÉM. MONSEIGNEUR LE CARDINAL RÉGNIER, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

« Cambrai, le 22 mars 1879.

« Monsieur le Doyen,

« C'est avec une grande satisfaction que Mgr le Cardinal voit la continuation et verra, il l'espère, l'achèvement de votre *Histoire de Pie IX, son Pontificat et son siècle*.

« Que Dieu vous donne la force de conduire à bonne fin ce travail important qui paraît appelé à produire un très-grand bien !

« Les sentiments si profondément catholiques que vous exprimez seront un puissant attrait pour tous, dans ce diocèse en particulier où votre ouvrage ne peut manquer d'être bien accueilli.

« Agréez, Monsieur le Doyen, l'assurance de mon affectueux dévouement.

« C. J. DESTOMBES,
vicaire général. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

LETTRE DE S. ÉM. MONSEIGNEUR LE CARDINAL DESCHAMPS, ARCHEVÊQUE DE MALINES (BELGIQUE).

« Malines, le 11 avril 1879.

« Monsieur le Doyen,

« Son Eminence le cardinal archevêque qui est actuellement malade, me charge de vous exprimer sa reconnaissance pour l'envoi que vous avez bien voulu lui faire du IIIe volume de la grande *Histoire de Pie IX*. Il la fera connaître à son clergé, et il prie Dieu de bénir votre persévérant travail si digne des éloges que lui a donnés Mgr le Nonce du Saint-Siège.

« Veuillez agréer, Monsieur le Doyen, l'expression de mon respectueux dévouement.

« J. VAN ERMENGEM,
secrétaire. »

LETTRE DE S. EXC. MONSEIGNEUR LANGÉNIEUX, ARCHEVÊQUE DE REIMS.

« Reims, le 9 avril 1879.

« Monsieur le Doyen,

« Mgr l'Archevêque qui prépare sa très-prochaine tournée pastorale ne peut, en ce moment, se donner la joie de lire le IIIe volume de votre belle *Histoire de Pie IX*. Toutefois, il me charge de vous remercier de votre gracieux hommage et vous prie de croire que les deux premiers lui donnent un bien vif désir de continuer la lecture d'un ouvrage tout à fait digne et du grand Pape qui en est le sujet principal et de la cause sainte qu'il défend avec tant d'éloquence et de savoir.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Soyez donc remercié et béni, Monsieur le Doyen, pour tout le bien que vous faites par vos travaux ; Monseigneur ne manquera aucune occasion de propager votre livre.

« Agréez, Monsieur le Doyen, l'hommage de mes sentiments respectueusement dévoués.

« COMPAN,

Ch. H. Secr. P. de Mgr. »

LETTRE DE S. GR. MONSEIGNEUR BOURRET, ÉVÊQUE DE RODEZ.

« Rodez, le 1er mai 1879.

« Mon cher monsieur le curé,

« Je vous remercie bien de l'envoi que vous m'avez fait des trois volumes compactes qui sont une partie seulement de l'histoire du grand Pape qui sera l'éternel honneur de ce siècle, et peut-être de tous les siècles à venir. Il faut que vous soyez un homme bien actif pour trouver le loisir de faire des œuvres aussi considérables au milieu des travaux d'un laborieux ministère. J'ai lu la plus grande partie de ces pages, qui sont fort attachantes et non moins instructives. C'est l'histoire de l'Eglise pendant trente ans que vous faites avec celle de l'illustre Pontife qui l'a gouvernée pendant ce temps, et l'on ne pourra désormais écrire sur cette période sans avoir votre livre sous les yeux.

« Je ferai rendre compte de votre ouvrage dans notre *Revue religieuse*, qui est très répandue, et j'espère que plusieurs de mes prêtres et de mes pieux fidèles voudront se procurer cette monumentale histoire d'un Pape qui a été fort chéri en Rouergue.

« Recevez, cher monsieur le curé, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« † J. ERNEST,

Evêque de Rodez et de Vabres. »

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

AVIS AU LECTEUR SUR CE IVe VOLUME.

Ce volume a pour sous-titre : *La Paix*. Il contient principalement l'exposé des grandes œuvres que Pie IX put accomplir à l'aide de la *paix* : l'organisation hiérarchique dans plusieurs contrées infectées de l'hérésie ; des traités d'union et de concorde religieuse avec différents États, à côté des perfides menées de certains gouvernements contre lui ; les pacifiques voyages du Pontife-Roi à travers les provinces soumises à son autorité ; les missions apostoliques multipliées par ce grand Pape dans les cinq parties du monde ; la glorification des Saints ; le rappel et la solennelle promulgation des enseignements chrétiens, dégagés des erreurs modernes ; enfin la célébration, à Rome et dans toute l'Église, des grands anniversaires religieux.

Si quelques contrées, théâtres d'importants événements, paraissent avoir échappé à la classification des faits racontés dans ce volume, où ils semblaient avoir leur place naturelle, comme la Suisse, la Prusse, etc., c'est que les événements en question, se rattachant à d'autres

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

faits d'un caractère plus général, trouveront mieux leur place dans les volumes suivants.

Ces récits, pour être moins dramatiques que ceux des précédents volumes, ont une importance qui ne peut échapper à personne. Le lecteur suivra non sans intérêt les traces de Pie IX partout où s'est fait sentir son influence, verra prospérer les œuvres catholiques, et pourra cueillir avec nous les fruits éclos sous la féconde inspiration du Vicaire de Jésus-Christ.

Le cadre étendu qu'embrasse ce volume a exigé un labeur de recherches, de classification et de rédaction plus considérable que tous les autres ensemble. Ce fait explique le retard du présent volume, mais les deux suivants se succéderont avec plus de rapidité.

Dans les questions dogmatico-historiques, qui forment une partie importante de ce quatrième volume, nous marchons fidèlement, comme par le passé, à la lumière des enseignements descendus de la Chaire pontificale. En fait de doctrine, notre route est indiquée par les rayons du phare qui brille au Vatican. Il sort de cette roche, touchée par la main du nouveau Moïse, une source pure à laquelle doivent s'abreuver tous les esprits altérés de vérité.

Nous avons été soutenu, dans cette partie de notre tâche, par les encouragements pleins de bienveillance de notre vénérable évêque, et par la bénédiction particulière du glorieux successeur de Pie IX, Sa Sainteté Léon XIII.

Paraissant sous de tels auspices, et honoré de nouvelles lettres de plusieurs éminents prélats, nous espé-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

rons que ce quatrième volume, qui ouvre la seconde partie de l'*Histoire de Pie IX, son Pontificat et son siècle*, recevra du public catholique le même accueil que les précédents.

Nous le déposons avec une humble soumission, comme les premiers volumes, aux pieds du successeur de Pierre, l'infaillible oracle du Ciel, le guide sûr au port de la vérité.

Moret-sur-Loing, le 1er mai 1880.

A. POUGEOIS.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

HISTOIRE

DE

PIE IX ET DE SON PONTIFICAT

CHAPITRE I

PIE IX ET LA HIÉRARCHIE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE, EN HOLLANDE, EN GRÈCE ET EN ÉCOSSE.

Mouvement catholique en Angleterre. — Causes diverses du progrès de la foi. — Nécessité d'une organisation régulière. — Rétablissement de la hiérarchie catholique en 1850. — Nouveaux diocèses. — L'anglicanisme aux abois. — Députation catholique à Rome. — John Russel persécuteur. — Fermeté des catholiques. — *Appel* du cardinal Wiseman. — *Bill* sur les titres ecclésiastiques. — *Meeting* à Dublin. — Protestation des catholiques irlandais. — Nouvelle expansion du catholicisme en Angleterre.

Situation religieuse de la Hollande. — La tyrannie protestante. — Vue rétrospective. — Concordat stérile de 1827. — Rétablissement de la hiérarchie catholique en 1853. — Nouveaux évêchés. — Fanatisme protestant. — Loi sur la surveillance des cultes. — Mission Lightenwelt à Rome. — Les évêques catholiques reconnus.

Hiérarchie catholique en Grèce et en Ecosse (1878).

Un des phénomènes les plus consolants de notre époque, au milieu de la défection religieuse des nations chrétiennes de l'Europe, c'est la marche toujours as-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cendante de la vérité catholique au sein du peuple anglais.

Ce n'est pas de Londres qu'est parti ce courant merveilleux, mais c'est à Londres qu'il aura son dénouement, espérons-le, par la conversion plus ou moins prochaine du gouvernement lui-même. L'anglicanisme, en tant que religion, est frappé à mort par les divisions qui le rongent et qui sont la conséquence forcée du libre examen. L'Église établie n'est plus qu'une institution politique à laquelle on ne tient que par préjugé de naissance ou par intérêt de position. Qu'il y a loin de l'état consolant où se trouve aujourd'hui le catholicisme dans l'*Ile des saints* avec ce qu'il était sous Henri VIII ! Alors les catholiques étaient hors la loi, et la foi chrétienne vivait cachée comme au temps des Néron et des Domitien (1). Rome envoyait des missionnaires et des vicaires apostoliques pour soutenir et encourager le peu de fi-

(1) Voici quelques-unes des lois de persécution édictées contre les catholiques :

Ban aux évêques, aux curés, aux prêtres qui n'embrassent pas la réforme. — S'ils prêchent ou accomplissent quelque acte de leur ministère, qu'ils soient mis à mort. — S'ils rentrent en Angleterre, après s'être enfuis, la mort. (*Acte* de 1698.) — La tête d'un prêtre sera payée comme celle d'un loup (5 livres sterlings, 125 francs). — Le prêtre pris vivant sera pendu jusqu'à ce qu'il soit à moitié mort ; après quoi, nous lui trancherons la tête ; son corps sera écartelé et ses entrailles dispersées. (*Acte* de 1681.)— A qui recueillera un prêtre ou le secourra dans ses besoins, la mort (*Statut* de la reine Anne, 1704).....

Les actes du Parlement, depuis l'établissement du protestantisme en Angleterre, sont pleins de ces dispositions atroces contre les catholiques, et les victimes de ces lois barbares sont innombrables.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dèles qui avaient échappé au naufrage. Peu à peu le catholicisme se rétablit en Angleterre. Privés de leurs églises dont l'hérésie s'était emparée, les catholiques en construisirent de nouvelles, pour y adorer Dieu en esprit et en vérité, et tandis que le protestantisme allait s'affaiblissant par des divisions sans fin, la foi catholique s'avançait d'un pas toujours plus ferme dans cette voie d'expansion et de progrès qui s'ouvrit enfin plus large et plus libre par le *bill d'émancipation* de 1829, conquis par le grand O'Connel. C'est surtout de cette époque que date le mouvement rapide de conversion devenu aujourd'hui si prodigieux et si rassurant à Londres, à Liverpool, à Manchester, etc. En 1829, la population catholique de toute l'Angleterre n'était que de 400,000 âmes ; aujourd'hui, à Londres seulement, elle dépasse déjà ce chiffre. Il n'y avait alors pour le culte qu'un petit nombre d'édifices religieux, pauvres constructions reléguées dans les coins obscurs de quelques rues étroites ; aujourd'hui, par ordre de l'autorité ecclésiastique, on ne peut plus construire que de véritables églises. En 1850, on en comptait plus de six cents, entre autres celle de Nottingham, de Birmingham, de Saint-Georges, etc. qui sont presque des basiliques.

Les Bénédictins et les Jésuites, qui avaient pu se maintenir en Angleterre, même dans les jours les plus mauvais, se partageaient le soin des chrétientés existantes, avec le clergé séculier, composé de quelques prêtres élevés à Rome, en France, en Portugal, dont le plus grand nombre était fourni par l'Irlande, qui ne répondait à la tyrannie de ses cruels oppresseurs qu'en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

leur envoyant des apôtres. Quatre vicaires apostoliques, revêtus du caractère épiscopal, gouvernaient cette mission sous la direction immédiate de la S. Congrégation de la Propagande. Avec cela, une dizaine de couvents de femmes, unique ressource, dans toute l'Angleterre, pour l'éducation des personnes de leur sexe. Tel était, en 1829, l'état du catholicisme dans une contrée où la véritable religion avait été autrefois si florissante.

En 1850, l'Église catholique compta, en Angleterre, huit vicaires apostoliques, avec huit cents prêtres, gouvernant, chacun, un district particulier. Chaque district possédait un établissement qui servait, à la fois, de grand et de petit séminaire ; et, pour l'éducation de toute la jeunesse catholique, on avait élevé d'autres maisons recommandables sous le rapport de la discipline et de l'organisation des études.

A ces précieux résultats avaient concouru des éléments multiples que la Providence eut soin de ménager dans ce pays autrefois si privilégié du Ciel.

Mentionnons la multiplication des communautés religieuses d'hommes sur le sol britannique. On vit, après 1829, s'établir successivement en Angleterre les *Pères de la Charité*, fondés en Italie par l'abbé Rosmini ; les Passionistes, les Rédemptoristes, les Oblats de l'Immaculée-Conception, les Lazaristes, les Maristes, les Oratoriens. La communauté de l'Oratoire, fondée à Londres et à Birmingham par Mgr Wiseman, est toute composée de ministres anglicans revenus au catholicisme. Quel spectacle plein d'éloquence que la vue de ces hommes, naguère encore prédicateurs de l'hérésie, et dont la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

vertu et les talents étaient avoués par les protestants eux-mêmes, sacrifiant une brillante position pour se faire catholiques, proclamant solennellement la nécessité de revenir à l'antique foi, et mettant au service de l'Église toute l'énergie de leur conviction et tout le dévouement de leur charité.

Il serait intéressant, si l'espace ne nous faisait défaut, de passer en revue ces astres lumineux qui répandirent, d'une manière si éclatante, les rayons de la vérité sur leur patrie.

A ces éléments de progrès, il faut joindre l'influence d'un certain nombre de familles illustres par la gloire des ancêtres et la pureté de la foi, dont la mission semble avoir été de conserver le feu sacré durant les jours mauvais, au milieu des orages de la persécution. A la tête de ces familles brillent du plus pur éclat les Shrewsbury, de l'illustre famille des Talbot ; les Norfolk, des comtes d'Arundell et de Surrey ; les Clifford, les Weld, les Vavasseur, les Stourton, les Maxwell, et tant d'autres, qui, pendant trois siècles, ont donné à Jésus-Christ des martyrs et des confesseurs, à l'Eglise des prêtres et des pontifes pleins de zèle et de vertus, et aux asiles de l'innocence et de la prière des vierges généreuses dont l'héroïsme a su conserver, durant la longue nuit de l'hérésie anglicane, le flambeau sacré des conseils évangéliques.

Signalons encore, d'une part, le spectacle des exemples donnés par le clergé français, si généreusement accueilli, en 93, sur le sol britannique, et, d'autre part, l'influence de l'émigration irlandaise en Angleterre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Cette émigration se développa sur une plus vaste échelle, à l'époque de l'émancipation des catholiques. Alors commençait pour le Royaume-Uni la période la plus brillante de son commerce et de son industrie. Le nombre des émigrants, se doublant chaque année, finit par jeter au milieu du peuple anglais, d'abord dans les grandes villes, Londres, Manchester, Liverpool, puis dans les campagnes, une bonne partie de la population de la malheureuse patrie d'O'Connell. On comprend quelles sérieuses réflexions dut provoquer, au sein de l'anglicanisme, la seule présence d'un peuple attaché par le fond de ses entrailles à sa religion, d'un peuple couronné d'une auréole de trois siècles de martyre, et qui avait préféré à une séduisante apostasie la perte de ses biens, de sa patrie et tous les maux imaginables, d'un peuple enfin devenu un objet d'admiration à tout l'univers par la fermeté de sa foi et sa résignation dans les épreuves.

Aussi ne doit-on pas être étonné d'entendre un des échos de l'anglicanisme, le *Daily-News*, dans son numéro du 24 novembre 1850, jeter le cri d'alarme, en signalant les progrès du catholicisme dans l'empire britannique : « Oui, s'écrie-t-il, nous devons le dire avec honte et regret, le nombre des catholiques romains en Angleterre augmente réellement. Ce sont les Universités qui ont fourni les premiers et les plus éclatants exemples de désertion à l'Église romaine ; elles ont précipité les hommes dans le papisme. Ainsi, le pays est vendu à Rome par les institutions que l'État lui-même a dotées. C'est donc sur ces institutions qu'il faudrait que tout

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'abord se portât l'attention du gouvernement. Une deuxième cause de défection au papisme est le paupérisme irlandais qui déborde sur nos classes ouvrières. Voulons-nous nous opposer aux empiétements de Rome, il faut sur-le-champ fermer les deux brèches par lesquelles s'insinue le papisme. »

Les progrès du catholicisme, en Angleterre, avaient atteint de telles proportions, que de nouvelles dispositions étaient devenues nécessaires pour régulariser l'administration spirituelle, au milieu de cette chrétienté sortie pour ainsi dire de son tombeau.

Depuis longtemps les catholiques anglais appelaient de leurs vœux le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique. Les laïcs le désiraient vivement, les prêtres bien plus encore. Il résulte des documents officiels qu'un des principaux motifs qui aient porté le Saint-Siège à réaliser ce changement fut son désir de modifier la position du clergé secondaire. On sentait, l'ère des persécutions ayant disparu, qu'il n'était plus possible, sans compromettre le progrès de la foi, de laisser les prêtres à l'état de simples missionnaires ; il était temps de sortir d'une position anormale, et de définir l'autorité et les droits de tous. Rétablir la hiérarchie, c'était introduire le droit canon et asseoir la suprématie du Saint-Siège sur une base solide. L'émotion qui en résulterait serait profonde, mais passagère, et l'action du ministère sacerdotal n'en recevrait pas moins une impulsion nouvelle. La prévision s'est vérifiée de point en point.

C'est alors que le grand Pontife placé au gouvernail de l'Église, Pie IX, qui avait à un si haut degré l'intui-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tion divine de l'opportunité, crut le moment venu de rétablir en Angleterre la hiérarchie catholique. Il cédait en cela aux lumières et aux instances de Mgr Wiseman.

En conséquence, par la bulle *Universalis Ecclesiæ*, en date du 29 septembre 1850, le chef de l'Église, supprimant les huit vicariats apostoliques, les remplaçait par douze sièges épiscopaux, ayant pour étendue, sauf quelques modifications, celle des *districts* dans lesquels ils se trouvaient placés. Il faut remarquer aussi que les nouvelles circonscriptions diocésaines n'avaient aucun rapport avec les diocèses dont l'Église anglicane s'était emparée, au moment de la Réforme.

Les nouveaux diocèses catholiques furent constitués de la manière suivante :

Le *district de Londres* formant, au nord de la Tamise, l'archidiocèse de Westminster, élevé au rang de métropole, et au sud, le diocèse de Southwark, avec le cardinal Wiseman pour titulaire du premier, et administrateur du second (1), celui de *Hexham et Newcastle*, avec le R. Dr Hogarth pour titulaire ;

(1) Nicolas Wiseman naquit à Séville, en Espagne, le 2 août 1802, d'une famille irlandaise établie dans cette ville. Il étudia au collège d'Ushow, près de Durham, en Angleterre, sous la direction du célèbre historien Lingard. Il alla ensuite à Rome où il passa vingt-deux ans, d'abord comme séminariste, puis comme professeur de langues orientales à la Sapienza, comme vice-recteur et comme recteur du collège anglais, et comme prédicateur apostolique. En 1835 il vint en Angleterre et y donna des conférences célèbres sur la religion catholique. En 1840, il fut sacré à Rome évêque de Melipotamos *in partibus*, et devint coadjuteur de Mgr Walth, vicaire apostolique en Angleterre, et en 1849 vicaire apostolique de Londres. Ce fut lui le grand promoteur de la res-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le *district d'York* ne formant aussi qu'un diocèse dont le siège, *Beverley*, a pour premier titulaire le R. Dr Briggs ;

Le *district de Lancaster* formant deux sièges, *Liverpool* dont le titulaire est le R. D. Georges Brown, nommé aussi administrateur de *Salfordt ;*

Le *district de Galles* divisé également en deux évêchés, celui de Menevia ou *Saint-David et Newport*, ayant pour titulaire le R. Dr Joseph Brown, nommé aussi administrateur du diocèse de *Shrop* ou *Shrewsbury ;*

Le *district occidental* comprenant aussi deux sièges épiscopaux, savoir, celui de *Clifton*, avec le R. Dr Hendren pour évêque, lequel était en même temps administrateur apostolique du second diocèse, celui de *Plymouth ;*

Le *district du centre* renfermant comme les précédents deux sièges, *Birmingham*, dont le titulaire, le R. Dr Ullathorne, est nommé aussi administrateur du diocèse de *Nottingham ;*

Enfin le *district oriental* composant le diocèse de *Northampton* confié au R. Dr Wareinq.

L'importance de la nouvelle organisation catholique fut mise en relief par l'effroyable tempête qu'elle souleva tout à coup, au sein de l'anglicanisme. Un cri de colère, nous allions dire d'épouvante, s'éleva de toutes parts. Dans les campagnes comme dans les villes, et à

tauration de la hiérarchie catholique, en Angleterre, en 1850, époque à laquelle, comme récompense, Pie IX l'éleva au cardinalat. Il mourut à Londres, le 15 février 1865. Si l'émancipation légale des catholiques anglais est due à O'Connell, leur émancipation sociale, on peut le dire, est due au cardinal Wiseman.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Londres surtout, les échos ne surent plus que répéter le vieux cri de mort contre l'Église romaine : *No popery ! (A bas le papisme !)* La presse excita l'opinion par ses invectives répétées :

Le Pape usurpait les droits et les prérogatives de la couronne britannique. C'était un démembrement des États de la reine Victoria partagés entre ses suffragants par un cardinal espagnol. C'était une intervention révolutionnaire du Pape dans les droits d'autrui, une dictature de Rome qui voulait forcer les Anglais à faire le sacrifice de leur liberté au pied d'un autel étranger.

Telles étaient les clameurs de la presse vouée à la défense de l'anglicanisme.

Le *Globe* apostrophait le ministre pour provoquer son intervention. Le *Standard* se pâmait devant l'audace d'un prince si faible par l'étendue de ses États qui osait partager entre ses adhérents le sol britannique.

Des paroles on passa aux faits :

Le 5 novembre, anniversaire du jour où fut découverte la *conspiration des poudres*, la populace de Londres organisa contre l'Église romaine une scène honteuse de grossièreté, de bassesse et d'intolérance. Le principal personnage de la manifestation était un jeune homme affublé d'une tiare papale et portant un masque cadavérique. Il était monté sur un âne coiffé d'un chapeau de cardinal, avec cette inscription : *A wise man (un homme sage)*. C'était une odieuse ironie à l'adresse du cardinal de Westminster. Des enfants habillés en sacristains et un homme avec un tambour formaient ce cortège. Une foule considérable accompagnait cette mascarade, et la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

grotesque procession visita la Bourse et les édifices publics, recueillant partout de nombreux pourboires, et l'on brûla sur la place publique, au milieu des malédictions et des outrages, les images du Pape et des évêques. Ces ignobles comédies se répétèrent dans plusieurs endroits ; elles furent même surpassées à Douvres, où la représentation fut agrémentée de cris de mort et de menaces de pillage. La police regardait avec intérêt ces démonstrations contre l'Église romaine. Le fanatisme anglican, chauffé à blanc par le pouvoir et la presse, en était arrivé à un tel degré d'exaltation qu'un riche mylord promit publiquement une récompense à qui jetterait la première pierre au visage du cardinal Wiseman, s'engageant de plus à payer les frais du procès qui pourrait s'en suivre. Prédications, assemblées, suppliques, lettres, protestations : tout fut mis en usage contre le catholicisme. Le clergé anglican lui-même ne rougissait pas de se mettre à la tête de tout ce mouvement liberticide, et de sommer le pouvoir de s'opposer aux envahissements du papisme. Il tremblait pour sa caisse (1) !!!

(1) On connaît la prodigieuse opulence du clergé anglican :

Les terres seules des évêchés et chapitres représentent avec les autres biensfonds une valeur d'environ 900 millions.

Quant aux presbytères, les appointements et dotations procurent à leurs possesseurs et titulaires des revenus évalués à 107 millions de francs.

Des deux archevêques, celui de Cantorbéry, perçoit un traitement annuel de 375,000 fr., et celui d'York, 250,000. L'évêque de Londres touche également 250,000 fr. Parmi les autres siéges épiscopaux, celui de Durham donne un revenu de 200,000 fr.; celui de Winchester, 175,000 fr.; celui d'Ely, 137,500 fr.; ceux de Bath

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Toutefois on vit des Anglais protestants s'indigner contre les parodies viles et sauvages dont ils étaient témoins. Ils exaltaient le dévouement du clergé catholique pour les pauvres et les malades, dévouement qu'il faudrait, disaient-ils, encourager au lieu de le confondre et de l'abattre par des insultes ; ils paraissaient confus de l'avilissement où tombaient leurs compatriotes. Le journal *The Economist* se faisait leur interprète, et, rappelant l'ancienne doctrine libérale de l'Angleterre, il disait hardiment qu'il fallait permettre aux catholiques romains d'organiser leur culte, comme on le permettait aux Méthodistes et aux Juifs. Et c'était le langage même de la raison et de la justice.

Les catholiques anglais étaient on ne peut plus heureux

et Wells, Exeter, Glocester et Bristol, Lincoln, Oxford, Rochester, Salisbury, Worcester, 125,000 fr.; Carlisle, Chester Lichfield, Norwich, Peterborough, Ripon, Saint-Albans et Saint-David, 112,500 fr. ; Bangor, Chichester Llandaff, Hereford, Manchester, Saint-Asaph, Truro, 105,000 fr.; Sodor et Man, 60,000 fr.

Quant aux doyennés, le plus favorisé est celui de Durham, dont les revenus atteignent 75,000 francs. Les vingt-sept doyens de l'Angleterre et du pays de Galles reçoivent annuellement une somme totale de 933,000 francs, et les chanoines réguliers 2,255,000 fr., y compris les revenus des deux églises collégiales Saint-Pierre de Westminster et Saint-Georges de Windsor.

Le revenu total du clergé paroissial desservant 16,000 églises ou chapelles, est évalué à 106,026,500 fr.

Si l'on ajoute à ces revenus la valeur locative des habitations ecclésiastiques et divers autres revenus, on arrivera au chiffre énorme de 160 millions de francs qui représentent le revenu ordinaire de l'église anglicane, valeur que l'on peut capitaliser sans exagération à plus de deux milliards de francs.

Quant au clergé catholique, il demandait, non de l'argent, mais la liberté.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du bienfait que venait de leur accorder le Chef de l'Église. Ils envoyèrent à Rome une députation chargée tout exprès de remercier le Saint-Père du rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique dans leur pays. Cette députation fut conduite aux pieds de Pie IX par le cardinal Wiseman, qui, après avoir mené à bonne fin la négociation, s'apprêtait à repartir pour l'Angleterre. Sa Sainteté adressa à ces fervents catholiques les paroles suivantes :

« Je n'avais pas l'intention de renvoyer en Angleterre le nouveau cardinal ; j'avais songé à le retenir près de moi et à profiter de ses lumières. Mais j'ai compris que le moment était venu de mettre la main à la grande entreprise pour laquelle vous venez me remercier. Je ne crois pas qu'il y ait rien à craindre. J'en parlai dans le temps à lord Minto, et j'ai compris que le gouvernement anglais ne s'opposerait pas à l'exécution de ma pensée. Je renvoie donc en Angleterre l'Éminentissime Cardinal, et je vous invite tous à prier, et à prier sans cesse, afin que le Seigneur aplanisse toutes les difficultés et qu'il fasse entrer dans la nouvelle Église un million, trois millions de vos compatriotes, encore séparés de nous, afin qu'il les y fasse entrer tous jusqu'au dernier. »

L'opposition que fit le gouvernement anglais au rétablissement de la hiérarchie catholique eut lieu de surprendre la cour de Rome et tous les catholiques. L'hypocrisie du cabinet de Saint-James se démasqua elle-même en cette circonstance.

En 1842, lors du rétablissement des évêchés catholiques dans l'Amérique septentrionale, lord Stanley avait dit à Mgr Wiseman : « Que nous importe le nom que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

vous prenez, celui de vicaire apostolique, d'évêque, de muphti ou d'iman, pourvu que vous ne nous demandiez aucune faveur. Nous n'avons pas le droit de vous empêcher de prendre entre vous tous les titres que vous voudrez. »

Le gouvernement britannique était prévenu de longue main de l'intention de la cour de Rome. Dès 1846, les catholiques de la Grande-Bretagne réclamaient le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique. Il fut alors question au Parlement de l'introduction des bulles pontificales en Angleterre. Lord John Russell déclara en pleine Chambre des communes qu'il ne pouvait s'y opposer, parce que certaines bulles du Pape sont absolument nécessaires pour l'institution des évêques et pasteurs appartenant à l'Église catholique romaine.

Le recours des catholiques au Pape, en 1846, pour solliciter le rétablissement de la hiérarchie, était donc parfaitement légal.

Malgré le droit reconnu et pour éviter jusqu'à l'ombre d'une surprise, Pie IX, avant de publier la bulle *Universalis Ecclesiæ*, avait communiqué sa résolution à lord Minto, représentant de l'Angleterre à Rome, et l'envoyé de la Grande-Bretagne n'avait trouvé aucun inconvénient à sa promulgation.

Qui eût pensé que lord Russell, le chef des *Whigs*, le libéral par excellence, ce même homme qui s'était montré si juste en 1846, allait devenir tout à coup la personnification de la perfidie et de l'intolérance d'un sectaire? Dans une lettre à l'évêque de Durham, publiée par le *Times*, le 9 novembre 1850, après avoir répété

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les plus grossières invectives contre l'Eglise romaine, il presse les jurisconsultes de consulter la législation existante et de chercher dans cet arsenal des armes contre les progrès du papisme, ajoutant, que si les anciens statuts ne suffisent point, il faut demander de nouvelles mesures au parlement (1).

Les catholiques d'Angleterre, en même temps qu'ils signaient des adresses de remerciements au Saint-Père, au cardinal Wiseman et à leurs nouveaux évêques, faisaient remettre à la reine Victoria une adresse de fidélité. Dans cette lettre, ils rappellent à Sa Majesté que, soit avant, soit après l'émancipation, ils sont toujours restés fidèles à l'allégeance envers la couronne. Puis, ils supplient Sa Majesté de vouloir bien agréer l'assurance que leur Eglise, dans tout ce qu'elle avait fait, n'importe à quelle époque, pour établir son système régulier de gouvernement, n'avait usé que d'une autorité toute spirituelle, et que l'organisation qui venait de leur être donnée était purement ecclésiastique. « Notre Eglise, ajoutent-ils, n'a garde de toucher à aucun des titres et des droits de Votre Majesté, ni à son autorité, ni à sa juridiction. Elle ne diminue ni n'altère en rien notre profond respect, notre loyauté, notre fidélité et notre

(1) « Cette lettre, dit M. de la Guéronnière (*Les hommes d'Etat de l'Angleterre au dix-neuvième siècle*), cachait un compromis entre la liberté à maintenir et le préjugé à respecter. Elle amortit d'abord une passion dangereuse (la haine anglicane), et fut le prélude d'une loi qui, en fait, était inapplicable, et que ses auteurs ont été les premiers à laisser tomber en désuétude. » Ce zèle à justifier la persécution anglicane et cette tendresse pour l'oppresseur des catholiques révèlent bien l'auteur du perfide libelle *Le Pape et le Congrès*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

attachement à sa personne auguste et à son trône. Notre religion d'ailleurs nous dit que la fidélité est un devoir sacré et l'obéissance une vertu chrétienne. »

Le cardinal Wiseman lui-même publia, vers le même temps, un mémoire ou *Appel* au peuple anglais, qui excita au plus haut point l'intérêt et la curiosité dans le royaume tout entier. A peine cette protestation éloquente eut-elle paru que vingt mille exemplaires en furent enlevés dès le premier jour, quoique les journaux lui eussent déjà donné une énorme publicité.

L'illustre Pontife rappelle d'abord et flétrit les excès auxquels on s'est abandonné en Angleterre, à la nouvelle de la restauration de la hiérarchie catholique. Il blâme énergiquement la conduite de lord John Russell, et s'étonne que le grand chancelier d'Angleterre ait oublié « qu'un homme, quelque élevé qu'il soit, ne doit pas dire qu'il *mettra les pieds sur la tête ni même sur le chapeau d'un autre*, quand cet autre, si humble qu'il puisse être, jouit comme lui du titre de sujet anglais et d'homme libre, et a droit à la même protection de la part de la loi à laquelle il paie comme lui tribut et respect ».

Après de tels actes de la part de l'autorité, sur quels défenseurs peuvent compter les catholiques ? quel espoir de justice leur reste-t-il ? C'est au sens droit et au cœur honnête d'un peuple généreux, à la probité et à la loyauté qui est l'instinct naturel de l'Anglais que s'adresse Son Éminence : « Sujets comme nous de Sa Majesté, ô fils d'Albion, soyez du moins justes et équitables ; vous êtes trompés, vous avez été égarés sur les faits et sur les intentions. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'éminent cardinal discute ensuite, dans six articles différents, la légalité de l'acte que vient d'accomplir en Angleterre l'autorité pontificale. L'habile dialecticien établit par une suite d'arguments irréfutables le droit des catholiques. Il ferme complétement la bouche à ses contradicteurs quand il en vient à s'appuyer sur les exemples donnés par le gouvernement lui-même. « En 1842, dit-il, Sa Majesté la Reine érige à Jérusalem un évêché dont la circonscription embrasse les trois grands patriarchats d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, réunis en un seul siége ayant juridiction sur la Syrie, l'Égypte et l'Abyssinie, et pouvant subir ultérieurement des modifications dans son étendue, en vertu de la seule volonté royale. Or, est-il venu à l'esprit de qui que ce soit de se demander si l'on avait eu besoin pour cette création du consentement du roi d'Abyssinie? Supposons que Sa Majesté abyssinienne ou l'émir Béchir eussent déclaré qu'un tel acte était un empiétement incompatible avec les droits des évêques et du clergé officiel de ces pays, aussi bien qu'avec les droits de la couronne et de la nation, l'Angleterre eût-elle écouté cette plainte?

« Le gouvernement de la Reine ne nomma-t-il pas en même temps un évêque de Gibraltar, avec une juridiction sur Malte et jusque sur l'Italie. Et c'est en cette qualité que le docteur Tomlinson officia à Rome et fit porter devant lui la croix, emblème de la juridiction archiépiscopale, comme pour braver, dans son diocèse même, l'autorité de l'*Évêque de Rome*. Il confirma et prêcha dans cette ville, sans la permission de l'évêque légitime...

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Si donc la suprématie royale de la couronne d'Angleterre a pu être exercée légalement dans des contrées où elle n'avait jamais exercé d'autorité auparavant, si la reine en sa qualité de chef de l'Église d'Angleterre a pu envoyer des évêques en Abyssinie et en Italie, assurément les catholiques avaient de bonnes raisons de croire qu'il leur serait loisible de faire, sans encourir ni blâme ni opposition, ce que l'anglicanisme se permettait en pays étranger. »

Parlant ensuite du titre d'évêque de Westminster qui lui est donné et qui excitait les clameurs jalouses de ses ennemis, le cardinal les rassure en leur rappelant spirituellement que les droits des dignitaires anglicans, la tranquille possession de leurs titres, le splendide bâtiment qui leur sert de temple et leurs riches revenus ne sont pas la partie de Westminster qui va lui échoir. « La partie qui m'intéresse, ajouta-t-il, forme un horrible contraste avec toute cette magnificence qu'elle touche cependant de très-près. Autour de l'abbaye de Westminster s'étendent des labyrinthes de ruelles, de cours, d'allées, de bouges, hideux repaires de l'ignorance, du vice, de la dépravation et du crime, de la maigreur, de la faim, de la misère et de la maladie. L'atmosphère de ces lieux est le typhus, leur ventilation est le choléra. Une population presque innombrable, qui est en grande partie catholique (de nom du moins), y fourmille; ce sont des cloaques d'immondices qu'aucune compagnie de vidange ne peut purifier; ce sont de ténébreuses cavernes où ne pénètre jamais un rayon de lumière. Voilà la seule partie de Westminster que je convoite, que je serai

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

heureux de réclamer, de visiter comme un pâturage béni, où je garderai les brebis de la sainte Église ; car c'est là que l'évêque doit remplir son devoir sacré de consoler, de convertir et d'entretenir la piété... »

Le beau travail du cardinal-archevêque ne manqua pas de faire une impression profonde sur les esprits sérieux et sur les hommes de bonne foi. La cause catholique trouva de généreux défenseurs jusque dans les rangs du parti adverse. Mais la fine fleur des hommes d'Etat, race superbe et entêtée, n'en tomba pas moins à bras raccourcis sur l'Église romaine qu'elle traîna à la barre du parlement britannique. Lord John Russell, répétons-le, fut le héros principal de cette campagne libérale.

Le parlement s'ouvrit le 5 février 1851. Dans le discours du trône, abordant la question de la prétendue agression papale, la reine Victoria accentua sa résolution *de défendre les droits de la couronne et l'indépendance de la nation contre tout empiétement de quelque côté qu'il pût venir*. Elle exprima en même temps son vif désir et sa ferme volonté *de maintenir entière et intacte, sous la bénédiction de Dieu, la liberté religieuse si justement appréciée du peuple anglais.*

L'arrivée et le départ de la souveraine furent salués par de vives acclamations au milieu desquelles se distinguaient les cris : *Point de papisme ! à bas le pape ! à bas le cardinal !*

Dès le vendredi 7 février, le premier ministre, lord Russell, présenta à la Chambre des communes le bill concernant les titres ecclésiastiques. Il renfermait quatre articles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

D'après le premier article, tout individu autre que celui autorisé par la loi qui prendra le nom, style ou titre d'archevêque, évêque ou doyen d'une cité, ville, place, territoire ou district du Royaume-Uni sera, pour chacun de ces actes, condamné à une amende de 100 livres sterling (2,500 fr.).

Le second article déclarait frappé de nullité tout acte ou écrit de l'individu en question.

Par le troisième article, tout don, legs, profit ou revenu quelconque affecté à un archevêché, évêché, décanat interdit par ladite loi, est dévolu et adjugé à la reine qui l'emploiera suivant son bon plaisir.

Un pareil décret s'il eût été voté était l'inauguration d'une nouvelle ère de persécution contre l'Église romaine. C'est ce que proclama, dès le début de la discussion, le député Oswald. *Le bill proposé*, dit-il, *n'est autre chose qu'un acte de farouche persécution.* Cette ferme apostrophe, loin de déconcerter l'intrépide ministre, arracha de sa bouche cette réplique qui exhalait presque déjà une odeur de sang : « Si cela était nécessaire, le mot de persécution ne m'empêcherait pas d'assurer l'autorité de la couronne et l'indépendance du gouvernement. »

Les débats furent longs et animés. Si la loi trouva de nombreux et impitoyables défenseurs, elle fut aussi combattue par de courageux athlètes. La liberté compta des champions résolus jusque dans le sein du prostestantisme. On entendit l'un deux, M. Hume, s'écrier avec une douloureuse émotion : « J'espérais que nous en avions fini avec les persécutions. Il est fâcheux qu'il y

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ait des hommes disposés à pousser le ministère dans cette voie. Le noble lord John Russell aurait dû tout d'abord proposer un bill pour rétablir l'ordre dans l'Église anglicane. Le meilleur moyen de la soutenir, c'est d'y abolir les sinécures et le cumul. »

Des pétitions dans les deux sens affluaient sur les bureaux de la Chambre. Or, au 24 février, tandis que 2,000 pétitions portant 120,000 signatures sollicitaient l'adoption du bill, 1,200 autres, revêtues de 154,000 noms, protestaient contre la persécution.

Le gouvernement se vit obligé de jeter au panier ce fameux projet de loi qu'il avait présenté avec tant de force, et appuyé par une agitation qui avait fait trembler tout le sol du royaume. John Russell s'effaça et chargea lord Grey, ministre de l'intérieur, de présenter à la chambre le bill amendé et dégagé de tous ses considérants. Le nouveau décret était ainsi conçu :

« Si postérieurement à l'adoption du présent acte toute autre personne qu'une personne y autorisée par la loi relative à tout archevêché, évêché ou décanat de l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande, prend ou emploie le nom, le titre, ou la dénomination d'archevêque, évêque ou doyen de toute ville, ou place ou territoire de district dans le Royaume-Uni, elle sera condamnée, à raison du délit, à l'amende de 100 liv. sterl. »

On voit que, des trois dispositions principales que renfermait le bill primitif, la première seule, c'est-à-dire celle qui punissait d'une amende les réfractaires, était conservée.

La discussion sur le nouveau projet de loi s'ouvrit le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

14 mars. Elle fut vive et prolongée. L'intolérance protestante donna, dans cette circonstance, un triste spectacle à cette foule d'étrangers qu'attirait alors en Angleterre la plus magnifique exposition universelle qu'on eût encore vue jusque-là. Devant cette accumulation de richesses, et en présence du concours des admirateurs de toutes ces merveilles, on eût dû se croire chez le peuple le plus réfléchi, le plus modéré et le plus tolérant de toute la terre. Il n'en était rien pourtant. Ce peuple qui accueillait les étrangers avec une si vive sympathie, se faisait, par ses mandataires, le bourreau de ses propres frères. Abusant du droit de la force, il voulait condamner à l'exil et à la prison des concitoyens dont tout le tort était d'être fidèles à leur Dieu et leur conscience.

Doit-on s'étonner d'un pareil fait, quand, dans la France catholique, une chambre législative, vouée par exception à l'intolérance révolutionnaire, donnait, en pleine exposition universelle en 1878, le même spectacle à l'Europe entière, accourue pour visiter les merveilles du Champ-de-Mars et du Trocadéro ? Et sa rage liberticide s'accroît de jour en jour !

Le bill oppresseur de lord Russell fut voté dans la séance du 4 juillet 1851. Il était applicable à l'Irlande aussi bien qu'à l'Angleterre ; et pour mieux faire ressortir la haine qu'on avait vouée exclusivement au catholicisme, on affecta, par une exception insérée dans la loi, de ne pas interdire aux évêques protestants de l'Église d'Écosse ce qu'on défendait aux évêques catholiques.

Le débat sur le bill en question ne fut pas moins pas-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sionné à la Chambre des lords qu'il n'avait été à celle des communes. Le chancelier répondant aux interpellations de lord Monteagle définit ainsi le caractère de la loi : 1° le bill déclare illégaux et nuls certains Brefs du Pape, d'où il résulte que toute nomination découlant desdits Brefs est illégale et nulle ; 2° toute nomination à des diocèses portant le titre de l'un des diocèses de l'Église établie est contraire à la loi ; 3° la loi a pendant longtemps permis le plein exercice de la religion catholique romaine dans toutes les matières ordinaires ; et il continuera à en être ainsi pour lesdites matières ordinaires; 4° le bill proposé ne déclare illégal que ce qui l'a été jusqu'ici, et par conséquent la nomination des vicaires apostoliques, qui a été permise depuis lontemps, n'est pas comprise dans ces prohibitions.

Lord Monteagle proposa inutilement un amendement qui mettait l'Irlande à l'abri des conséquences du bill ; mais une observation de lord Aberdeen fit déclarer que la loi n'était pas applicable à l'Écosse. On entendit avec peine lord Camoys, pair catholique, reconnaître *qu'il était nécessaire que le gouvernement fît une réponse quelconque à cet outrage*. (L'*outrage* fait par le Pape à la nation anglaise ! C'est un catholique qui le dit !) Il va plus loin. « *La majorité à laquelle ce bill a été voté par la Chambre des communes*, dit-il, *ne lui permet pas de douter que ce bill ne soit réellement la réponse qu'il convenait de faire*. Ce respect pour l'infaillibilité des majorités peut être très-parlementaire, il n'en est pas moins étonnant de la part d'un catholique pour qui nulle force, pas même celle du nombre, ne saurait légitimer l'injustice.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

La loi fut votée à la haute Chambre, le 30 juillet, par une immense majorité, et sanctionnée par la reine le 1er août.

Immédiatement une protestation contre cette loi fut signée par divers membres de la minorité opposante.

L'héroïque Irlande voulut protester à son tour contre la nouvelle loi d'oppression. Un grand meeting convoqué à Dublin, sous la présidence de Mgr Cullen, archevêque d'Armagh, adopta d'une voix unanime les résolutions suivantes :

« 1° Nous déclarons qu'une loi adoptée dernièrement par le Parlement, loi désignée communément sous le titre de *Bill sur les titres ecclésiastiques*, est une violation du pacte contenu dans la loi d'émancipation des catholiques de 1829, et est subversive des grands principes de liberté religieuse admis dans ce royaume.

« 2° Nous déclarons sans hésiter, que les ministres actuels ont trahi la cause de la liberté civile et religieuse, et perdu la confiance des catholiques du Royaume-Uni. »

Pendant toute la durée de la séance, un seul sentiment semblait dominer une assemblée si nombreuse. Chaque allusion au ministère, et surtout à lord John Russell, était accueillie par des sifflets, tandis que le seul nom d'un des Évêques nommés par le Pape provoquait les applaudissements. La conscience des catholiques était blessée, et dès leur première réunion, pas un cri, pas une expression qui ne fût une protestation de tous contre l'oppression anglicane.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

La tyrannie n'en fut pas moins consommée. En dépit des déclarations hypocrites du ministère et du Parlement, c'était une violation flagrante de la liberté religieuse. Défense aux catholiques d'avoir des évêques. Ils ne pouvaient donner ce titre à personne, *en aucun lieu*, pas même dans les églises. C'était appliquer aux catholiques anglais l'ignoble et brutal niveau avec lequel on décapite une société. Sans hiérarchie, point d'église, comme sans hiérarchie point d'armée, point d'administration, point de société possible. Il eût été plus franc de décréter l'abolition du catholicisme en Angleterre.

C'était en effet à l'Église catholique que l'anglicanisme avait exclusivement déclaré la guerre. Le gouvernement poursuivit sourdement la persécution : il abolit les processions, par mesure d'hostilité, non pour des raisons d'ordre public, car il eut soin de déclarer, comme par défi, que cette défense s'appliquait seulement aux catholiques, même à ceux d'Irlande, formant dans ce pays la presque totalité de la population. Des procès furent intentés par des particuliers méprisables, sous prétexte de diffamation, aux sommités du clergé catholiques, au docteur Newman, au cardinal Wiseman, et les tribunaux avaient soin de grossir et de prolonger le scandale.

Mais l'intolérance protestante en eut pour ses frais d'exhibition. La violence qui intimide et tue l'erreur, n'a point de prise sur la vérité ; c'est le feu qui dissout le plomb vil et qui purifie l'or. Les conversions continuèrent en Angleterre, malgré le bill oppresseur. Les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cérémonies d'abjuration attiraient une foule considérable et semblaient jouir d'une propriété contagieuse. L'Église établie tombait comme en dissolution, sous la charpente vermoulue de son mobile symbole, tandis que l'Église catholique prenait assez de force pour paralyser l'arme si bien fourbie de ses persécuteurs. La sève catholique tourmentée au sein de cette nation fut ce levain remué dans la pâte et qui, sous la chaleur puissante de la grâce, fit promptement fermenter toute la masse. Nous n'avons pas le loisir d'édifier ici le lecteur par le détail des retours à la foi catholique qui se multipliaient pour ainsi dire quotidiennement en Angleterre. Qu'il nous suffise de dire que, trompant ses auteurs, le *bill* sur les titres ecclésiastiques, stérile pour l'Église établie, eut une fécondité merveilleuse pour le catholicisme, et que Pie IX, à l'imitation de son glorieux prédécesseur saint Grégoire le Grand, eut la consolation de fonder à Rome une institution pour les jeunes convertis anglais qui, sous l'œil paternel du généreux Pontife, se préparaient à devenir les apôtres de leur pays.

C'est ainsi que le temps donna raison à Pie IX, et qu'aujourd'hui encore il nous montre, dans ce rétablissement de la hiérarchie catholique, en Angleterre, un monument durable de la sagesse et de l'inspiration du grand Pontife.

Cette heureuse réorganisation eut, en effet, les résultats les plus consolants. Ainsi, un rapport adressé au Saint-Siège à l'occasion du demi-jubilé de la hiérarchie, a constaté que, dans l'espace de vingt-cinq ans (de 1851 à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

1876), l'Église catholique d'Angleterre s'était accrue de cinq évêques, de huit cent quatre-vingt-huit prêtres, de cinq cent une églises, de deux cent quarante-cinq communautés d'hommes ou de femmes, de dix collèges, de mille cinquante-cinq écoles primaires et de cent treize mille quatre cent cinquante-cinq enfants recevant une éducation catholique.

Les catholiques de la Hollande avaient les mêmes besoins, les mêmes désirs et les mêmes droits que ceux de l'Angleterre, et, après le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique dans la Grande-Bretagne, ils redoublèrent d'instance auprès du Saint-Siège pour obtenir la même faveur. Pie IX, d'ailleurs, n'oubliait pas cette portion chérie de sa grande famille catholique.

Quand on parcourt l'histoire des Pays-Bas, on se plaît à contempler ce pays comme le rendez-vous des apôtres, le berceau des saints, le champ des martyrs, le bastion de la chrétienté contre les Danois et les Saxons, et enfin le pionnier des Croisades. C'est de Charlemagne qu'il reçut son épée, sa noblesse et ses franchises. Il était digne de ce peuple chrétien de marcher à la tête des expéditions de Terre-Sainte, et de donner, dans la personne de Godefroi de Bouillon, aux Croisades leur premier chef, et à Jérusalem son premier roi chrétien. Il est tel de ses comtes qui fait quatre fois le grand pèlerinage. Harlem conserve encore les portraits de ses preux qui ouvrirent à saint Louis les portes de Damiette. De 1085 à 1292, dix-huit fois les fils de la Hollande arri-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

vèrent des premiers, quoique des plus éloignés, au tombeau du Christ. Tel était pour eux le prestige de la Terre-Sainte qu'ils la transportaient pour ainsi dire dans leurs foyers, en faisant revivre autour d'eux, dans leur patrie, les noms de Jérusalem, Sion, Bethléem, Emmaüs, Béthanie, la Galilée, Nazareth, le mont Thabor, etc. Qui n'a lu dans le légendaire hollandais la vie des saints de cette contrée illustre auxquels il faut ajouter aujourd'hui les martyrs de Gorcum et le B. Canisius?

Quand l'arrogante Réforme, aidée du trop fameux Guillaume de Nassau, prince d'Orange, osa, par la bouche souillée de ses faux apôtres, demander compte à l'Église de sa sainteté, et se ruer sur cette belle chrétienté des Bataves, les fidèles disciples de Jésus-Christ eurent fort à souffrir, dans cette contrée. L'oppression pesa lourdement sur l'Église catholique des Pays-Bas. Elle se vit totalement dépossédée de ses biens qui passèrent comme de droit aux mains de l'hérésie. La loi civile sanctionna cette criante spoliation. Mais les sectaires du seizième siècle, malgré les ruines que leurs fureurs entassèrent sur le sol néerlandais, ne purent faire table rase du catholicisme, et il resta, au milieu des décombres, un feu sacré qui servit à rallumer plus tard, au milieu de ce peuple, le flambeau de la vérité.

Insensiblement le gouvernement cessa la persécution. Plusieurs paroisses de la campagne osèrent se déclarer ouvertement catholiques. Elles furent imitées par les villes. Toutes celles qui voulurent se réorganiser catholiquement furent obligées, pour se créer des ressources, de recourir à des contributions personnelles et volon-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

taires. Elle fut unique dans le monde la générosité de ces populations qui, pour conserver le plus cher de leurs trésors, la foi, se cotisèrent avec un parfait accord, et parvinrent promptement à élever de nouvelles églises, et à créer un fonds de ressources pour l'entretien du culte et des prêtres. Cette noble conduite, cette fière indépendance dura de longues années, et quiconque connaît ce pays sait que le clergé, sous la tutelle de ses fidèles catholiques, est plus aimé et plus honoré que dans aucun pays de la chrétienté.

L'émancipation des catholiques hollandais prit un caractère officiel en 1798. Elle devint pleine et entière quand, en 1806, les événements portèrent au trône le prince Louis, frère de l'empereur Napoléon Ier. Le règne de ce prince, sincèrement chrétien, repose un peu le cœur des tristesses amoncelées par les projets ambitieux du chef de sa famille. Le roi Louis travailla de toutes ses forces à remettre le catholicisme en honneur, et n'en mérita pas moins par sa justice et ses vertus, l'estime des dissidents et de ses ennemis eux-mêmes.

Mais en 1814, la réaction protestante fut assez hardie pour insérer dans la constitution une clause portant que le prince souverain devait professer la religion chrétienne réformée.

En 1825, cet article fut supprimé lorsque le congrès de Vienne plaça sous le sceptre des Nassau quatre millions de Belges et huit cent mille catholiques néerlandais. Néanmoins Guillaume Ier ne recula pas devant une odieuse persécution qui entraîna la condamnation de l'évêque de Gand, le duc prince de Broglie, la ferme-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ture des séminaires, la création du collège philosophique, la propagande la plus audacieuse de la Réforme dans les écoles primaires, la répartition injuste des fonctions publiques, et l'exclusion des catholiques des emplois administratifs. Ces brutales mesures d'un souverain contre une portion si notable de ses fidèles sujets fit naître le soulèvement formidable d'où sortit, en 1830, la dislocation du royaume par l'affranchissement de la Belgique. Voilà ce que produisit le funeste aveuglement du nouveau Roboam.

Vainement le roi Guillaume, pour modérer l'effervescence des catholiques, signa, en 1827, un concordat avec le Saint-Siège. Ce concordat resta lettre morte. En 1840, dès son avénement au trône, Guillaume II voulut bien se préoccuper des griefs des catholiques. A la faveur de la tolérance dont on usa envers eux, des églises, des écoles, des hospices, des couvents de divers ordres, des séminaires, des collèges purent s'élever sur tous les points du territoire. Mais leurs ennemis étaient toujours assez puissants pour écarter l'exécution du concordat, exclure les catholiques de tous les emplois et des écoles publiques, leur infliger l'ignominie du *placet* et ce qui les affligeait au delà de toute expression, les priver de hiérarchie et les maintenir dans un état de mission comme dans les pays infidèles.

Les catholiques usèrent pour se défendre de toutes les armes que leur fournissait la légalité, surtout de celle de la presse. Ils fondèrent des journaux qui eurent du succès. La perte de la moitié du royaume par la fondation du royaume de Belgique ne fut pas non plus

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pour leurs oppresseurs une leçon perdue. La révision du pacte fondamental fut accordée, l'égalité politique reconnue ; les catholiques envoyèrent aux États de nombreux représentants et obtinrent de nouvelles garanties. Un ministère hostile fit place à des hommes plus équitables. Dans le pacte fondamental furent consignés l'abolition du *placet*, le culte public sans entraves, le droit de réunion, l'élection directe, l'espoir fondé d'un enseignement libre.

L'explosion révolutionnaire de 1848 fit réfléchir les hommes sensés de la Hollande et les inclina plus efficacement encore vers les catholiques, chez lesquels ils trouvaient des auxiliaires consciencieux et désintéressés.

Toutefois les adversaires systématiques de l'Église romaine s'efforçaient de maintenir l'ostracisme dont les catholiques étaient frappés, et d'exciter le peuple contre l'Église et son Chef. A la suite des inondations qui, à cette époque, ravagèrent les provinces néerlandaises, Pie IX, dont le cœur n'était étranger à aucune des douleurs de son vaste troupeau, envoya un secours de 10,000 francs pour soulager les victimes du fléau. Qui le croirait ? Pour cet acte de dévouement, le généreux Pontife fut en butte aux plus grossières injures, armes familières au fanatisme protestant.

Les catholiques n'en furent que plus ardents à soutenir leurs droits. Ils réclamèrent hautement la suppression du régime des vicariats apostoliques, et s'appuyant sur le concordat de 1827, dont l'hérésie s'obstinait à ajourner l'exécution, ils sollicitèrent, avec de nouvelles

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

instances, le rétablissement de la hiérarchie épiscopale. On ne pouvait nier les droits du catholicisme, mais on invoquait hypocritement contre ces droits des raisons d'inopportunité, et lors du rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre, la presse protestante de Hollande, au mépris de toute convenance vis-à-vis d'un gouvernement qui avait des relations officielles avec son pays, prenait parti pour la tyrannie de lord Russell, et se déchaînait en clameurs furibondes contre le Saint-Siège, dans un pays qui, sur trois millions d'habitants, comptait un million trois cent mille catholiques.

Pie IX, sans s'inquiéter, laissa gronder l'orage, attendit le moment favorable, et, dans son infaillible sagesse, le 4 mars 1863, il publia les lettres apostoliques *Ex qua die*, rétablissant la hiérarchie catholique en Hollande.

La nouvelle organisation comprenait une province ayant pour métropole Utrecht, avec quatre évêchés suffragants, savoir : Bois-le-Duc, Bréda, Harlem et Ruremonde.

Le Saint-Siège qui ne fait rien avec précipitation avait procédé dans cette affaire avec maturité. Son droit ne faisait aucun doute, de l'aveu du gouvernement lui-même. Cependant, Pie IX avait usé de toutes les convenances possibles envers le cabinet de La Haye. Dès l'année 1851, l'internonce apostolique, Mgr Belgrado, informait le gouvernement de l'intention où était le Saint-Père de satisfaire aux pressants désirs de la population catholique en rétablissant la hiérarchie ecclésiastique, et le ministre des affaires étrangères dans sa

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

réponse, datée du 24 mars de ladite année, et dans sa lettre du 29 à son envoyé à Rome, déclarait que rien ne s'opposait à la réorganisation projetée, pourvu que le Saint-Père regardât le gouvernement des Pays-Bas comme libéré des engagements résultant du concordat de 1827, ce que l'internonce accepta, au nom du Saint-Siège.

Le gouvernement hollandais avait donc été prévenu longtemps à l'avance, et s'il réclama après coup, ce fut par une de ces anomalies devenues normales dans notre siècle, et qui ne peut s'expliquer que par la faiblesse du pouvoir en présence de l'hérésie liguée avec la révolution contre la liberté catholique.

En effet, le nouvel acte pontifical ne fut pas plus tôt connu que tous les partis hostiles à l'Église romaine se mirent à l'œuvre, en Hollande, comme ils l'avaient fait deux ans, auparavant en Angleterre, pour abattre *l'idolâtrie et la superstition romaines*. Ils surexcitèrent le fanatisme néerlandais contre les catholiques et le Saint-Siége, et provoquèrent, selon la tactique ordinaire, des adresses et des pétitions en masse. La presse hérétique se déshonora par ses violences. Le ministère relativement modéré qui gouvernait alors fit place à des hommes plus avancés et plus disposés à servir la haine antilibérale des ennemis de l'Église.

Les lettres apostoliques n'en reçurent pas moins leur pleine et entière exécution, et dès le mois de juin, c'est-à-dire, trois mois après la promulgation de la Bulle, les nouveaux évêques, usant de la liberté que leur garantissaient la constitution et les déclarations antérieures

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du gouvernement, prirent possession de leurs titres et de leurs sièges, firent la visite de leurs diocèses et notifièrent au ministre du culte catholique le fait heureusement accompli, terme dont on abuse si souvent aujourd'hui. L'internonce lui-même informa officiellement le ministre que l'autorité ecclésiastique avait été remise entre les mains des évêques et que, par suite, il avait cessé d'être président de la mission hollandaise.

Les évêques furent accueillis avec enthousiasme par leurs diocésains respectifs qui se mirent corps et biens à leur disposition.

Vaincu sur le terrain constitutionnel, le gouvernement se retrancha dans des arguties sur la précipitation du Pape, sur la résidence des nouveaux évêques, sur le serment à prêter au roi ; il publia une partie des documents officiels relatifs à la question, taisant les autres, pour mettre la raison de son côté; il évoqua l'affaire devant les chambres et proposa, pour opprimer les catholiques et paralyser leur action, une loi *sur la surveillance des cultes par l'État.*

Présentée à la seconde chambre des États généraux, le 1er juillet, cette loi fut votée, après de longues discussions, par vingt-deux voix contre seize. Il lui fallait encore la sanction de la première Chambre.

L'auteur de cette levée de boucliers contre les catholiques était le ministre Van Hall, chef du nouveau cabinet.

Pour donner le change à l'opinion publique, et en même temps au Saint-Siège, par un semblant de bon vouloir, le ministère décida l'envoi à Rome du ministre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du culte catholique, M. Lightenwelt, qui ne partageait point les idées oppressives de ses collègues (1).

Le noble envoyé arriva, le 13 juillet, dans la ville éternelle. Il fut accueilli avec beaucoup d'égards par Pie IX et par le cardinal Antonelli. Le Saint-Père se montra aussi condescendant que possible envers le gouvernement hollandais. Il admit, entre autres concessions, des modifications importantes au serment des évêques, qui jureront *fidélité au roi et à ses successeurs*, ainsi qu'*aux lois du royaume*. Ces concessions, disait Armand Bertin, directeur du *Journal des Débats*, témoignaient de l'esprit de conciliation et de sagesse qui anime toujours la cour de Rome.

A la suite de ses entrevues avec M. Lightenwelt, le cardinal Antonelli publia, le 3 août, une lettre, pièce d'une importance capitale, dont copie fut communiquée, à Rome, à toutes les légations étrangères. Dans ce grave document, l'éminent secrétaire d'État résume toute l'affaire du rétablissement de la hiérarchie en Hollande, et réfute victorieusement tous les prétendus griefs du gouvernement contre l'acte du Saint-Siège. Cet exposé lumineux fit une profonde impression sur l'opinion publique ; on y reconnut le langage de la raison et de l'équité, et la légalité d'un acte accompli conformément à la liberté religieuse et à la loi fondamentale des Pays-Bas comme aux droits de l'Église catholique.

Le gouvernement hollandais subit lui-même le contre-

(1) M. Lightenwelt fut nommé ambassadeur à Paris, en décembre 1853.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

coup de cette vaillante plaidoirie. Néanmoins, la *loi sur la surveillance des cultes par l'État*, mise en délibération dans la première Chambre, le 8 septembre, fut adoptée par cette assemblée et reçut promptement la sanction royale.

Mais l'opposition pleine d'éloquence, de force et de raison que cette loi avait rencontrée dans les deux Chambres et dans le pays, rendit son exécution très-difficile, et elle resta dès son début à l'état de lettre morte ; ou plutôt elle devint, dans la législation du royaume, comme un solennel monument attestant la légalité de la nouvelle organisation catholique qu'on cherchait à réglementer.

Le gouvernement avait trouvé sa défaite, au sein même de son triomphe. Aussi, bientôt, une disposition royale déclara ouverts les rapports entre le gouvernement et les évêques catholiques nommés récemment. Le *Neerlander*, journal officiel, publia cette déclaration, en octobre 1853, dans les termes suivants :

« Le ministre du roi, chargé des affaires qui concernent le culte catholique, a fait savoir aux commissaires de Sa Majesté dans les provinces, que le gouvernement avait reçu officiellement connaissance de l'érection par Sa Sainteté le Pape, d'un archevêché et de quatre évêchés, avec lesquels on peut, par conséquent, correspondre officiellement, pourvu que les noms de famille soient ajoutés aux titres des prélats. »

Les États généraux sanctionnèrent implicitement cette disposition en votant les allocations proposées pour les évêques catholiques, au chapitre VII du budget des dépenses.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

C'est ainsi que tombent sous le poids de leur échafaudage renversé, tous les fabricateurs d'intrigues et de complots contre l'Église de Jésus-Christ, tous ces conspirateurs opiniâtres qui n'ont de force et de courage que pour frapper la faiblesse apparente du catholicisme. Ils perdent le gouvernement qui les attelle à son char, et qui, sur leurs conseils insensés, oublie lâchement, envers la cour romaine, tout sentiment de droiture, de justice et de convenance. Leurs attaques persévérantes contre les catholiques forment, dans le tableau de l'Histoire, ces ombres providentielles qui mettent en relief, à côté de leur haine et de leurs perfidies, l'équité, la noblesse, la franchise, la fermeté douce, la paternelle condescendance du Saint-Siège, rayons éclatants qui s'ajoutent, chaque jour, à sa couronne de gloire. Ainsi, toujours vaincue en apparence, dans le combat, l'Église reste toujours, en fin de compte, maîtresse du champ de bataille et victorieuse de ses ennemis.

Le petit royaume de Grèce mieux inspiré que celui de Hollande, se prêta complaisamment au rétablissement de la hiérarchie catholique. Feu le roi Othon souffrait de voir les catholiques de son royaume gouvernés à la manière des catholiques dispersés dans les pays infidèles. C'était, à ses yeux, un abaissement pour le christianisme en face du Coran. Les négociations aboutirent sous le roi Georges, son successeur, et depuis 1875 Athènes s'honore d'avoir un archevêque catholique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Cette restauration de l'organisation régulière du culte catholique dans ces contrées dominées par l'hérésie répondit pleinement aux vœux de Pie IX, et il regrettait que l'Ecosse ne partageât pas encore cet avantage.

La foi avait été jadis florissante dans cette partie des Iles Britaniques. Au xve siècle, on y comptait treize sièges épiscopaux qui, pendant longtemps, ne relevèrent que du Saint-Siège. L'Eglise d'Ecosse, dépourvue de métropole, était soumise directement au Vicaire de Jésus-Christ, comme une fille privilégiée. Ce fut le pape Sixte IV qui, en 1472, à cause de la difficulté des relations entre Rome et ce lointain pays, érigea en archevêché le siège de Saint-André.

Mais au xvie siècle, l'hérésie calvinienne importée par le sanguinaire Jean Knox dans les États de Marie Stuart, détacha cette intéressante contrée de l'Eglise Romaine et supprima tous les évêchés.

L'Eglise, sachant qu'aucun triomphe du mal n'est définitif, se montre saintement avide de reconquérir à la vraie foi les pays que lui a ravis le malheur des temps, et n'est pas moins soucieuse de ressusciter les anciens sièges que d'en ériger de nouveaux.

En 1696, Innocent XIII envoie en Écosse un vicaire apostolique ; en 1727, Benoît XIV le fait suivre d'un second ; en 1827, Léon XII partage l'Écosse en trois vicariats apostoliques. Le zèle de ces envoyés du Pontife romain produisit les plus heureux résultats ; les conversions s'y multiplièrent. Il y a cinquante ans, les catholiques écossais atteignaient à peine le chiffre de 80,000, sur une population de trois millions d'habitants : ils avaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

environ 50 prêtres, qui desservaient 45 églises ou chapelles. Aujourd'hui l'Écosse compte plus de 360,000 catholiques, avec 256 prêtres attachés à 252 églises ou chapelles, et possède 22 couvents de religieuses, 13 maisons de religieux et 174 écoles.

Pie IX désirait vivement ramener l'insigne Église d'Écosse à son ancienne noblesse et à sa constitution. Considérant, d'un côté, la situation de la religion catholique dans ce royaume, et le nombre toujours croissant des fidèles, des prêtres, des églises, des missions, des institutions religieuses, et, de l'autre, voyant disparaître de plus en plus, grâce à la liberté accordée aux catholiques par le gouvernement de la Grande-Bretagne, les obstacles qui s'opposaient à la réorganisation régulière de l'Église catholique en Écosse, il pensa qu'il ne fallait pas différer davantage d'y rétablir la hiérarchie épiscopale.

D'ailleurs, les vicaires apostoliques eux-mêmes, beaucoup de membres du clergé, et des laïques recommandables par leur noblesse et par leurs vertus, demandaient instamment au Saint-Père de ne pas retarder davantage l'accomplissement de leurs vœux. Les instances furent renouvelées lorsque, au mois de juin 1877, une députation de catholiques écossais vint, sous la conduite de Mgr Jean Strain, un des vicaires apostoliques d'Écosse, assister à la cinquantaine épiscopale de Pie IX.

Le vénérable Pontife s'empressa de confier l'examen de la question à la Congrégation des Cardinaux préposée à la propagation de la foi. L'avis venait d'être rendu en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

conformité avec les désirs de Sa Sainteté, et Pie IX se réjouissait de pouvoir enfin accomplir l'œuvre si longtemps désirée, quand, en février 1878, appelé par le juste juge, il alla recevoir la récompense de ses vertus.

La consolation qui devait couronner le Pontificat de Pie IX inaugura celui de son illustre successeur. Léon XIII, ayant pris connaissance de toute l'affaire, jugea qu'il fallait sans retard mettre à exécution ce qu'avait décrété Pie IX, et l'un des premiers actes du nouveau Pontife fut la promulgation des lettres apostoliques portant le rétablissement de l'archevêché de *Saint-André et d'Édimbourg*, ayant pour suffragants les quatre évêchés d'*Aberdeen*, de *Dunkeld*, de *Galloway* et d'*Argill*.

Par une disposition toute particulière, la ville de *Glascow*, en raison de son ancienneté, de sa grandeur, de sa noblesse, de son ancien titre, et surtout de l'état florissant de la religion dans ses murs, reçoit un titre archiépiscopal d'honneur sans suffragants, et son titulaire se réunira aux autres évêques dans le synode provincial d'Écosse.

La bulle d'érection, datée du 4 mars 1878, ajoute :

« Par conséquent, il y aura en Écosse, outre l'archevêché d'honneur de Glascow, une seule province ecclésiastique, se composant d'un seul archevêque ou évêque métropolitain et de quatre évêques suffragants.

« Et maintenant, Nous ne doutons pas, continue le Saint-Père, que les nouveaux évêques, suivant les traces de leurs insignes prédécesseurs, qui par leur propre mérite ont illustré l'ancienne Église d'Écosse, ne donnent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tous leurs soins à ce que la religion catholique brille dans leurs régions du plus vif éclat, et que le bien des âmes et l'accroissement du culte divin soient poursuivis par les meilleurs moyens qui seront en leur pouvoir. Dans cet espoir, Nous déclarons Nous réserver, ainsi qu'à Nos successeurs sur ce Saint-Siège, le droit de partager ces diocèses en d'autres diocèses, lorsqu'il sera besoin d'en augmenter le nombre, d'en changer les limites, en un mot d'accomplir librement tout ce qui aura paru dans le Seigneur devoir mieux servir à la propagation de la foi orthodoxe.... »

Maintenant donc a commencé pour l'église d'Écosse une nouvelle ère de prospérité qui présage pour le Royaume-Uni tout entier, espérons-le, son retour prochain à l'unité catholique. Et qui sait si cette terre des saints rendue à la foi des anciens jours, ne doit pas être, dans les desseins de la Providence, le bras de Dieu armé de force pour protéger l'Église? Ne serait-ce point peut-être pour cette fin que, providentiellement, l'œuvre dernière de Pie IX, cette œuvre chère à son cœur, est devenue, en même temps celle de son successeur, et que ces deux grands Papes, placés, dans les années les plus critiques des temps modernes, au gouvernail de l'Église, se donnant la main à travers le tombeau ont confondu leur esprit et leur cœur dans cette grande œuvre de la régénération religieuse de l'Angleterre, gage de salut pour la société catholique, et signe d'unité dans le gouvernement de l'Église ?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE II

PIE IX ET LE CONCORDAT AUTRICHIEN.

La grande hérésie moderne. — Febronius. — Sa doctrine. — Le Joséphisme. — Son Code. — Sa tyrannie. — Son déclin. — François-Joseph. — Espérance des catholiques. — Réunion des évêques autrichiens. — Leurs vœux agréés. — Ordonnances de 1848. — Concordat de 1855. — Résumé de ses 36 articles. — Sa promulgation. — Fin du Joséphisme. — Fureur de la révolution et du protestantisme européen. — Bref de Pie IX aux évêques de l'empire d'Autriche. — Suppression du concordat.
La Toscane. — Lois léopoldines. — Ordonnances de 1851. — Concordat de 1855. — Soulèvements révolutionnaires.
Le Wurtemberg, la Hanovre, la Bavière.

Les hommes ne font pas l'Histoire, ils en ourdissent la trame. Mais pendant que les fils courent sous leurs doigts, une main invisible et maîtresse donne au tissu la forme qui en détermine le caractère et le prix. Quiconque étudie le cours des siècles à la manière de Bossuet, s'habitue à rechercher dans les événements les desseins de Dieu ; il y rencontre la solution de bien des énigmes, et trouve dans le passé de quoi se tranquilliser, malgré tous les présages, sur la destinée de l'Église.

La société moderne est tourmentée, surtout depuis que nous approchons visiblement de la fin des temps,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

par une hérésie sociale et religieuse tout à la fois, cause des schismes, des guerres, des révoltes et des usurpations, je veux dire cette hérésie qui proclame l'homme indépendant de toute autorité supérieure à lui, compris celle de Dieu. Cette hérésie prend différents noms, suivant les temps et les pays. Ici, c'est le *philosophisme*, le *rationalisme*, le *gallicanisme ;* là, le *fébronianisme*, le *joséphisme*; toujours, le *matérialisme*, le *naturalisme*, le *sensualisme* ; et partout, la *libre pensée*, la *morale indépendante*, l'*athéisme des idées et de la loi*, la *souveraineté du peuple*, etc., toutes choses qui se valent, qui partent du même point et qui tendent au même but. La forfanterie païenne, idolâtre d'elle-même, se bornait à s'appeler le *peuple-roi ;* l'imbécillité moderne pousse le délire jusqu'à se proclamer le *peuple-Dieu*. Au vrai Dieu convient le nom de *créateur ;* à ce faux Dieu celui de *destructeur*. Le génie propre de l'hérésie moderne, c'est celui de la destruction, et devenant peu à peu *socialisme* et *communisme*, elle travaillera à détruire tant que quelque chose restera debout devant elle, jusqu'à ce qu'enfin elle n'ait plus qu'à se détruire elle-même : ce sera le suicide de la société, qui se dresse déjà devant nos yeux ! Mais une parole de saint Cyprien vient nous rassurer. « La puissance terrestre, dit-il, ne peut être plus forte pour renverser que la tutelle divine pour maintenir debout : *Non plus ad dejiciendum potest terrena potentia quam ad erigendum tutela divina* (Ep. 6). »

Cette *divine tutelle* dont parle le grand docteur soutient l'Église contre la ruine dont elle est toujours et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

partout menacée. Aux témoignages nombreux qu'en a déjà fournis l'histoire du Pontificat de Pie IX, ajoutons encore le triomphe qu'elle remporta, en Autriche, par le concordat de 1855.

Pour comprendre l'importance de cet acte réparateur il faut rappeler cette lutte formidable de plus d'un demi-siècle, où fut engagé le catholicisme, dans l'empire d'Autriche, et dont le concordat en question fut pour l'Église le dénouement et le trophée.

Les prétendus réformateurs du XVIe siècle, et après eux les philosophes du XVIIIe, en attaquant trop ouvertement les dogmes catholiques, avaient manqué leur but de destruction. La secte antichrétienne comprit qu'il fallait employer des armes moins violentes à l'aide desquelles, sous prétexte de défendre l'édifice religieux, on le frappât dans sa base. La secte trouva sous sa main, dans le sein même du clergé, l'homme qu'il lui fallait pour diriger la nouvelle campagne. Son vrai nom, resté enseveli dans les galeries obscures de l'Histoire, est Jean Nicolas de Hontheim, évêque de Myriophyte *in partibus*, et suffragant de Trèves. Il cacha ses titres sous le pseudonyme de *Febronius* qui devient son nom de guerre. Né à Trèves en 1701, il mourut réconcilié, dit-on, avec l'Église, le 2 septembre 1790. Il fournit un arsenal aux ennemis de l'Église dans son fameux ouvrage : *De statu Ecclesiæ et de legitima potestate Romani Pontificis liber singularis....* Ce livre appelé *singulier* par son auteur lui-même parut à Francfort en 1763.

Le système du novateur, c'est que le pouvoir des Clefs confié par Jésus-Christ à son Église réside en principe

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dans la masse des fidèles, et par l'usage et comme en usufruit dans les évêques.

La primauté donnée à saint Pierre n'est pas attachée au siège de Rome. Le Pape n'a sur les autres évêques d'autre prééminence que celle d'un métropolitain, et ne jouit d'aucune juridiction sur les Églises. Il n'est pas au-dessus des conciles, ne peut rien faire contre les canons, et l'on est toujours en droit d'en appeler du Pape au concile.

Le Pape ne peut faire aucune loi qui oblige toute l'Église ; il n'est pas monarque, il n'est pas infaillible. Les droits extraordinaires dont il use ont été ou concédés par les évêques ou usurpés. Il doit être ramené à la situation qui lui a été faite par les quatre premiers conciles œcuméniques, et ce sont les évêques et les princes catholiques qui doivent se charger de ce soin.

Voilà en substance la doctrine qui a reçu le nom de *Fébronianisme*. La mise en pratique de ce nouveau code, c'est l'anéantissement même de l'Église. Le livre fut condamné dès son apparition par Clément XIII, le 27 février 1764. Mais il n'en fit pas moins rapidement son chemin, surtout en Autriche, sous la protection du trop fameux Kaunitz, ministre de l'empereur Joseph II.

A peine l'illustre Marie-Thérèse fut-elle descendue dans la tombe (1780) que l'empereur philosophe, complétement en communion d'idées avec son triste ministre, s'écria : « Un nouvel ordre de choses va commencer. »

En effet, les deux puissants compères se mettent à l'œuvre. Le livre de Fébronius devient leur manuel

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

théologique. L'histoire n'oubliera pas les réformes étranges qu'ils osèrent entreprendre dans les choses de la religion, et les violations publiques des droits de l'Église qu'ils accomplirent avec une implacable opiniâtreté. Ils déployèrent tant d'énergie, d'activité et de persévérance dans leur œuvre impie, que ce système dont ils appliquaient les formules perdit son nom de *Fébrionianisme* pour prendre le nom du monarque qui s'en fit l'ardent initiateur, et s'appeler le *Joséphisme*.

Le *code joséphiste*, qui inspira un ensemble de décrets, promulgués dans l'espace de six ou sept ans (1781-1788), n'avait d'autre but que de restreindre avec la dernière audace les pérogatives du Saint-Siège. Le ministre Kaunitz, fut l'inspirateur et l'agent de cette criminelle entreprise.

Pour réaliser les grandes innovations qu'il méditait, Joseph II se constitue tout d'abord *l'évêque universel* et le *concile général* de ses États.

Il établit une nouvelle circonscription des évêchés, soumet au *placet royal* toutes les expéditions du Saint-Siège, abolit le recours à Rome, supprime 2024 monastères et n'en laisse subsister que 700, se fait administrateur du temporel de l'Église, met la main sur l'enseignement théologique par la fondation de *séminaires généraux* soustraits à l'autorité ecclésiastique, s'attribue toute juridiction sur les mariages, supprime les empêchements établis par l'Église, permet le divorce, fait de nombreux règlements sur les fêtes, les processions, les cérémonies, mutile la liturgie, interdit les ordinations, etc., etc., toutes choses qui étaient des atten-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tats graves aux dogmes et à la discipline de l'Église.

Par tant de règlements si étrangers aux préoccupations ordinaires d'une tête couronnée, Joseph II méritait assez bien, on en conviendra le surnom que lui donnait le roi de Prusse, Frédéric II, lorsque parlant de lui il disait : *mon frère le sacristain*.

Ce sacristain du diable, en touchant comme Saül à l'encensoir, semblait avoir contracté un esprit de démence qui faisait peser sur ceux dont il devait être le père un joug tyrannique.

Le souverain pontife Pie VI tenta de s'opposer, dès le début, aux usurpations schismatiques de cet oppresseur de la religion et du peuple. Sa voix ne fut pas écoutée. Pensant qu'il réussirait mieux dans des entretiens particuliers, il résolut d'aller lui-même à Vienne. Parti de Rome le 27 février 1782, il entra dans la capitale de l'Autriche, le 22 mars, au milieu d'une affluence considérable de fidèles accourus à sa rencontre. On sait que l'empereur se contenta de mêler quelques fleurs de belles paroles à la couronne d'épines qu'il avait tressée au Chef de l'Église, mais n'en continua pas moins son œuvre.

Malheureusement le Joséphisme trouva un appui lamentable dans quelques membres du haut clergé de l'Empire. Dans la fameuse assemblée d'*Ems* (août 1786) les délégués des archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne et de Salzbourg, confirmèrent dans une déclaration composée de 23 articles, l'indépendance des évêques vis-à-vis de la cour de Rome, et la prédominance de l'Empereur dans les questions religieuses.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Ces actes de basse servilité coûtent ordinairement bien cher à leurs auteurs comme à l'Église, et préparent aussi des châtiments et des remords aux maîtres qu'ils croient servir. Joseph II mourut accablé de revers (1790), en s'avouant malheureux et implorant son pardon, un peu comme Antiochus.

L'Autriche ne recueillit aucune utilité du *Joséphisme*. Le règne du prince qui lui donna son nom marqua, au contraire, le point de départ de sa décadence. Les gouvernements ne gagnent rien à outrager dans leur foi et leur liberté, les cœurs les plus honnêtes et les plus fidèles.

Cependant, les *doctrines joséphistes* qui flattent l'orgueil des puissances temporelles, après s'être implantées violemment en Autriche, provignèrent dans les autres contrées de l'Europe. Il importe aux peuples, non moins qu'à l'Église, d'en extirper la racine. Il faut pour cela des chefs d'État sincèrement catholiques. La main de Dieu les prépare, quand il lui plaît, en faveur d'un peuple privilégié. L'illustre maison des Habsbourg avait encore assez de sève chrétienne pour produire des rejetons dignes de son antique renommée de dynastie *royale apostolique*. En effet, l'œuvre impie de Joseph II reçut un premier coup sous le règne de l'empereur François Ier, et de la main puissante et ferme de Metternich, le Nestor des diplomates modernes.

Mais la Providence réservait au neveu et successeur de Ferdinand Ier, à l'empereur François-Joseph, la gloire d'arracher l'Église aux étreintes d'une législation schismatique et oppressive.

Devenu empereur, le 2 décembre 1848, par l'abdi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cation de son oncle, François-Joseph était âgé de dix-huit ans.

« En arrivant au pouvoir, dit Crétineau Jolly (1), il avait déjà eu en partage trois bonheurs, dont un seul serait une consécration. Il fut élevé par l'archiduchesse Sophie, sa mère, une de ces femmes revêtues d'énergie et de beauté, et dont, au livre des *Proverbes* (XXXI, 19), Dieu dit : *manum suam misit ad fortia*. Il eut pour gouverneur le comte Henri de Bombelles ; il fit ses premières armes sous le maréchal Radetzki, un Agricola germanique qui, comme l'Agricola de Tacite, se conduisit, dans tous ses commandements, de façon à paraître digne d'un grade supérieur. »

Libre de tout engagement avec les partis et doué de nobles qualités, appréciées de tous, il paraissait, malgré sa jeunesse, capable de raffermir la monarchie autrichienne, alors fortement ébranlée. Tandis que d'une main il comprimait le désordre, étouffait l'anarchie, et rétablissait avec la paix le règne des lois, de l'autre il brisait les chaînes qui, depuis soixante-dix ans, paralysaient l'Église, c'est-à-dire, la seule puissance capable de sauver l'ordre social.

A peine monté sur le trône de ses pères, le jeune monarque s'empressa de convoquer une grande partie des évêques de l'empire, les invitant à délibérer sur la situation de l'Église et à lui proposer leurs vœux. Les catholiques saluèrent cette auguste assemblée comme l'aurore d'un meilleur avenir. La réunion eut lieu à

(1) *L'Eglise romaine en face de la Révolution.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Vienne. Les vénérables prélats portèrent à l'empereur le résultat de leurs délibérations sur le rétablissement des droits imprescriptibles de l'Église, droits dont quelques-uns se trouvaient déjà garantis par de précédents décrets. D'ailleurs, modérés et prudents, ils déclarèrent franchement que, parmi les décrets impériaux disciplinaires, il y en avait de bons et d'utiles qui pouvaient être conservés, pourvu qu'ils fussent soumis à la sanction du Chef de l'Église.

Le gouvernement agréa les vœux de l'épiscopat, et les ordonnances du 18 et du 23 avril 1848, comblant le vœu des évêques, inaugurèrent la solennelle émancipation de l'Église.

Liberté de correspondance des évêques avec le Saint-Siège; abolition du *placet royal* pour toutes les publications émanées de l'autorité ecclésiastique; reconnaissance de la juridiction canonique; consécration de la liberté du repos dominical; respect et déférence pour les avis des évêques; engagement de ne faire aucune présentation épiscopale sans avoir pris le conseil des évêques de la province, et annonce de négociations avec le Saint-Siège pour d'autres points à régler entre les deux puissances.

Telles étaient en substance les nouvelles ordonnances rendues sur le rapport du comte de Thun, ministre des cultes. C'était là un de ces grands actes de réparation et de justice qui suffisent à illustrer un règne, et par lesquels une nation se relève dans l'estime du monde; c'était la déclaration la plus éclatante des droits et de l'indépendance de l'Église. Rien ne pouvait attirer sur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'empereur d'Autriche une gloire plus pure et des bénédictions mieux méritées. Grâce à lui, cette maison royale d'Autriche, qui, au dix-huitième siècle, avait dévié de ses antiques traditions, et renié les devoirs que lui imposait son titre de *majesté apostolique*, rentrait dans sa voie séculaire, et reprenait, pour le moment du moins, le rang illustre qu'elle avait occupé si longtemps, alors qu'elle se présentait devant l'Europe comme l'une des puissances les plus dévouées au catholicisme et les plus respectueuses envers le Saint-Siège.

C'est ainsi que le jeune monarque reconquit à son auguste dynastie l'affection de tous les catholiques, même en dehors de son empire, et mérita le touchant éloge du Chef de l'Église. Pie IX, dans son allocution consistoriale du 20 mai 1850, n'hésita pas à déclarer que, *parmi toutes ses tribulations, il avait trouvé la consolation la plus douce dans cet acte filial du jeune empereur.*

Il restait encore deux points importants à modifier dans la législation ; savoir, les dispositions relatives aux ordres religieux et au mariage. On avait tout lieu d'espérer que cette double question serait réglée d'une manière aussi satisfaisante que les autres. Ce fut en effet l'œuvre du concordat signé le 18 août 1855 entre le Saint-Siège et l'empereur François-Joseph et dont les ordonnances déjà en vigueur n'étaient que le prélude : grand acte politique et religieux, réglant toutes les matières civiles-ecclésiastiques, et digne de servir de modèle à tous les gouvernements chrétiens.

Instruit par les erreurs de ses prédécesseurs, l'intel-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ligent empereur, animé d'un esprit de religion et de justice, avait pris lui-même l'initiative des négociations avec la cour de Rome. Il était mu par le désir de *restaurer et consolider les bases morales de l'ordre social en rétablissant le bon accord entre l'État et l'Église, conformément aux lois de Dieu et à la prospérité bien entendue de l'empire* (*Patente impériale du 5 novembre* 1855).

Les plénipotentiaires choisis de part et d'autre pour arrêter les clauses du concordat furent, du côté de la cour de Rome, le cardinal Viale Prela, pro-nonce apostolique en Autriche, et du côté de l'empereur, Mgr Rauscher, archevêque de Vienne.

Le texte du nouveau concordat est trop étendu pour trouver place ici; mais il est nécessaire de faire connaître la situation nouvelle faite à l'Église catholique en Autriche par cet acte important.

— L'existence et les droits de la religion catholique assurés, conformément aux lois divines et aux saints canons, dans toutes les parties de ce vaste empire ; l'autorité pontificale sur toute l'Église solennellement reconnue ; la pleine liberté donnée à la promulgation et à l'exécution des décrets pontificaux en tout ce qui concerne les choses ecclésiastiques, ainsi qu'aux communications réciproques entre le Chef de l'Église, les évêques et les fidèles ; la liberté sans restriction donnée aux évêques pour tout ce qui se rapporte à l'exercice de leurs propres devoirs et droits, savoir : les communications avec leurs prêtres et leur troupeau, la publication des instructions, règlements et avis, le choix et la pro-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

motion des candidats au ministère ecclésiastique, l'érection des bénéfices, la création, la séparation ou la réunion des paroisses, la prescription de processions ou de prières publiques, la célébration des conciles ; la liberté de condamner les mauvais livres, d'en interdire la lecture aux fidèles sous les peines spirituelles, et promesse du concours de l'État, pour en empêcher la propagation ; la conformité de l'enseignement dans toutes les écoles avec la doctrine catholique ; le droit reconnu aux évêques de le surveiller, et droit dévolu uniquement à eux de diriger l'enseignement théologique et religieux ; le régime et l'instruction des séminaires épiscopaux déclarés exempts de toute ingérence de l'État, et des secours promis sur le trésor public à ceux qui en auraient besoin, comme aussi aux paroisses les plus pauvres ; l'Église reconnue pleinement libre dans l'administration de tous les sacrements, et par conséquent les causes relatives au lien du mariage entièrement remises à son jugement ; la faculté reconnue aux évêques d'infliger des peines canoniques aux ecclésiastiques qui pourraient malheureusement les mériter, comme de frapper de censures les laïques eux-mêmes qui provoqueraient ces peines par leur conduite ; les causes ecclésiastiques rendues aux tribunaux épiscopaux ; l'immunité des temples proclamée ; le respect public assuré à la religion et à l'Église, ainsi que la protection des magistrats et l'assistance du bras séculier ; le droit reconnu au Souverain Pontife de délimiter et de créer les évêchés ; le mode d'élection non-seulement pour les chanoines et les curés, mais même pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les évêques, clairement défini ; l'administration des bénéfices vacants justement établie ; le droit sanctionné sans aucune restriction, pour l'Église, de posséder, et pour les évêques, d'introduire dans leurs diocèses les congrégations religieuses selon qu'ils le jugeront convenable ; le droit reconnu à celles-ci de se gouverner selon leurs propres statuts, et de rester sous la pleine dépendance des supérieurs généraux résidant à Rome, à qui l'on reconnaît aussi le droit de les visiter ; enfin, la déclaration expresse que tout ce qui concerne les choses ecclésiastiques doit être réglé conformément aux lois divines et canoniques ; que toute loi contraire doit être tenue comme abolie, et que tous les cas douteux qui pourraient se présenter devront se décider d'un commun accord entre les chefs suprêmes de l'Église et de l'État.

Tels sont les principaux points qui ont été arrêtés et réglés dans la convention en question ; et, d'après ce simple aperçu, on peut juger de quelle importance elle était pour l'Église, combien les fils dévoués de cette Mère avaient raison de s'en réjouir dans le Seigneur, et d'en être profondément reconnaissants pour le monarque qui se montrait, dès sa jeunesse, si avancé en sagesse et en vertu, qu'il était devenu l'émule des princes les plus connus dans l'Histoire par leur affection et leur dévouement à l'Église, et pouvait être proposé pour modèle aux plus puissants monarques de ce temps. Grâce aux précédentes concessions faites par Sa Majesté Apostolique et au récent concordat, l'épouse immaculée de Jésus-Christ, figurée autrefois par la nation choisie d'Israël, était vraiment revenue à une nouvelle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

vie de liberté, de puissance et de gloire dans toute l'étendue de ce vaste empire : *Redemit Dominus Jacob, et Israel gloriabitur*. On voyait tomber toutes les barrières qui arrêtaient sa marche conquérante, on voyait se briser tous les liens qui embarrassaient sa libre énergie. Si l'amour et le respect d'un François et d'un Ferdinand pour l'Église avaient déjà séché en partie ses larmes et cicatrisé ses blessures, maintenant elle se relevait véritablement comme une reine céleste, dans toute la splendeur de son antique majesté ; elle retrouvait plus empressés que jamais les honneurs des peuples et des grands, et elle pouvait faire le bonheur des nations qui la servaient avec toute l'efficacité de sa vertu toute divine (1).

Ce contrat synallagmatique, composé de trente-six articles, fut promulgué en consistoire par Pie IX, le 3 novembre 1855, et par l'empereur d'Autriche le 5 du même mois.

Le résumé que nous en donnons ci-dessus atteste suffisamment que cette date marquait la fin du Joséphisme et l'inauguration d'un nouvel ordre de choses entre l'Église et l'État. Ce qu'on remarque surtout dans le concordat du 18 août, c'est l'absence de toute défiance contre l'Église, de toute clause suspecte, de toute réserve ambiguë. Tout y est clair et précis. Tout y porte l'empreinte de l'affection d'un fils qui rend à sa mère,

(1) *Lettre pastorale sur le concordat*, par S. E. Mgr Barthélemy-Charles, comte Romilli, archevêque de Milan, portant la date du 29 novembre 1855.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

placée jusque-là sous une tutelle étrangère, ses droits naturels et légitimes.

Cet acte de justice et de réparation envers l'Église jeta la confusion dans le camp de la révolution et du protestantisme. De là, un déchaînement de fureurs et d'outrages contre le Souverain-Pontife et contre l'Empereur, coupables l'un et l'autre d'avoir rétabli l'ordre et l'union entre l'Église et l'État, l'accord entre la raison et la foi, et garanti la liberté du bien et de la vérité. Le Piémont et l'Angleterre se distinguèrent au premier rang dans ce concert d'invectives et d'injures. L'effervescence qu'excita en Angleterre le concordat autrichien rappelait celle qui avait suivi, dans ce pays, le rétablissement de la hiérarchie catholique. Pour opposer une digue à ce débordement de haine, le cardinal Wiseman donna quatre conférences successives sur les concordats dans l'église Sainte-Marie de Moorfields. Les déclamations furibondes de l'hérésie liguée avec la révolution témoignaient de la grandeur du triomphe remporté par l'Église romaine.

En France, l'impiété, dans la stupeur, jetait les hauts cris par les mille trompettes d'une presse soudoyée. Le journal le *Siècle* ne voyait plus que le retour au moyen âge et à la domination temporelle de la cour de Rome. Mais dans cet acte par lequel l'empire d'Autriche se déclarait catholique, aucun mot n'avait trait à la politique temporelle. Et d'ailleurs l'empire n'est jamais plus indépendant que lorsqu'il s'unit au sacerdoce, son allié naturel.

L'exécution du concordat exigeait, sur plusieurs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

points, des règlements spéciaux et des instructions pratiques, et la transition de l'ancien régime au nouveau ne fut pas exempte de difficultés et d'embarras, particulièrement au sujet des articles concernant la presse, les livres hostiles à la religion et la question du mariage. Le clergé lui-même n'était pas préparé à tout ce que comportait le plein exercice de ses nouvelles attributions. Des réunions d'évêques eurent lieu à ce sujet, sous la présidence de l'archevêque de Vienne, Mgr de Rauscher, promu à la dignité de cardinal (le 17 décembre 1855), en récompense de sa participation à la conclusion du concordat (1). Ce fut dans les provinces italiennes, qui le croirait ? et dans la Lombardie en particulier, que l'application du concordat rencontra les difficultés les plus sérieuses. Il en trouva moins dans l'Autriche proprement dite, parce que là le pouvoir central avait plus de force ; mais la bureaucratie n'en détestait pas moins le concordat qui diminuait son omnipotence dans les questions religieuses. Si l'on joint à cette cause d'opposition cette particularité qu'en Autriche l'administration et surtout la presse étaient au pouvoir des Juifs, on comprendra aisément que le concordat ait été en butte à des coups redoutables de la part des journaux et même des em-

(1) En le préconisant dans le consistoire du 17 décembre, Pie IX fait de lui ce bel éloge : « D'une noble naissance et remarquable par les dons de l'esprit, illustre par ses connaissances philosophiques et dans la science divine, surtout par son éloquence dans la chaire sacrée, et enfin par un dévouement éprouvé pour cette Chaire de Pierre, il enseigna, d'une façon éclatante, avec autant d'érudition que d'habileté, la science des sacrés canons et l'histoire ecclésiastique.... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ployés supérieurs du gouvernement. Mais cet acte réparateur eut pour lui, outre l'assentiment unanime du clergé, la sympathie des populations et la fermeté, trop tôt vaincue, hélas ! du jeune monarque qui l'avait signé.

Pie IX, de son côté, voulant tirer du concordat tout le bien possible, crut devoir adresser aux évêques de l'empire d'Autriche le Bref très-remarquable du 17 mars 1856, où, louant le zèle et la prudence des vénérables prélats, il les presse de mettre à profit les moyens que leur fournit la nouvelle législation pour préserver leurs diocésains des funestes doctrines du rationalisme et de l'indifférence.

Mais la législation concordataire, après avoir été mal observée, fut d'abord en partie violée par des lois sur le mariage et sur les écoles, puis brutalement abrogée par les pouvoirs publics.

Le concile du Vatican fut la cause occasionnelle de l'abolition du concordat. Après la définition de l'infaillibilité pontificale, les ennemis de l'Eglise, s'appuyant sur ce singulier prétexte que la proclamation de ce dogme changeait la personnalité du Pape, proposèrent de nouvelles *lois confessionnelles* qui furent votées en 1875. La première de ces lois dit, sans plus de façon : « La patente du 5 novembre 1855 (*ordonnance exécutive du Concordat*) est abrogée dans toutes ses parties. » Cette audace qui supprime d'un trait de plume un traité synallagmatique avec la puissance la plus sacrée de l'univers annonce que, grâce à la révolution triomphante, le droit des gens a vécu dans l'Europe chrétienne. La plupart des États faibles en savent maintenant quelque chose.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Pie IX protesta en vain par une encyclique adressée aux évêques d'Autriche, contre les *lois confessionnelles*. Il n'empêcha pas ce faible empereur de sanctionner par sa signature ces lois iniques. Un souverain n'a plus aujourd'hui de pouvoir, aux yeux de la libre pensée, empanachée des oripeaux de la puissance publique. Sa plume n'est plus qu'un instrument au service de la révolution. On la brise quand elle manque de souplesse, et on la renie quand elle n'agrée plus. Surtout, plus de contrat valable vis-à-vis de l'Eglise. On le vit bien en Autriche. Si, pour le malheur de l'empire déchu des Habsbourg, qui commençait à se relever avec le jeune empereur François Joseph, le concordat de 1855 est devenu une lettre morte, son texte n'en reste pas moins consigné dans les annales législatives de l'Europe comme une base solide qu'il faudra mettre dans les assises, quand, lassé des ruines que ne cessent d'amonceler les titans modernes, on voudra restaurer sérieusement la société religieuse, plus nécessaire que jamais à la tranquillité ou plutôt à l'existence des États.

Le grand-duché de Toscane donna au Saint-Père et à l'Église les mêmes consolations éphémères que l'empire d'Autriche.

Ce pays, l'un des plus beaux et des plus riches de l'Italie, avait eu, au XVIIIe siècle, son Joseph II dans le grand-duc Léopold Ier. L'historien de la Toscane, Zobi, dit de lui ce qu'on a dit de Joseph II qu'il s'occupait des choses religieuses *avec une minutie plus convenable à un*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

homme de sacristie qu'à un souverain (1). Il enchaîna l'Église par un code de lois appelées de son nom *Lois léopoldines*, calquées sur celle de l'empereur-sacristain de Vienne.

Mais la Providence donna aussi à la Toscane son François-Joseph dans la personne du grand-duc Léopold II. Plus intelligent et plus religieux que son homonyme, et instruit par les évènements dont il avait été victime, en 1848 (2), il comprit que la société, pour jouir de la concorde et de la paix, a besoin de reposer sous la sauvegarde des principes religieux, et qu'on sape les bases mêmes de toute autorité humaine, quand on ébranle par des lois oppressives la puissance moralisatrice de l'Église. Les princes se trahissent donc eux-mêmes et trahissent leurs peuples en attaquant l'Église.

Léopold II crut avec raison qu'il trouverait en même temps la paix sociale et sa vraie grandeur dans une complète communauté d'idées avec le Chef suprême de l'Église. En conséquence, dès le 25 avril 1851, il signa, de concert avec le Saint-Siège divers articles, destinés à mettre les lois du gouvernement toscan en harmonie avec celles de l'Eglise.

Ce décret fut, comme en Autriche, le préliminaire d'un concordat. Pie IX qui, dans le consistoire du 5 septembre 1851, annonçait aux cardinaux la bonne nouvelle de ce commencement de réparation, fut assez heureux pour informer le Sacré-Collège, dans le consistoire du

(1) Zobi, *Histoire civile de la Toscane.*
(2) Voir *IIIe volume, page* 17.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

26 juillet 1855, que les bases d'un concordat étaient arrêtées avec le grand-duc de Toscane. Le bon exemple de l'Autriche avait merveilleusement aidé Léopold II à réaliser ses pieuses intentions.

La législation religieuse des deux pays se trouvait ainsi établie sur les mêmes principes.

Après la déroute de la démagogie cosmopolite qui, en 1848, s'était cantonnée et fortifiée à Rome, les hommes d'État et les princes réfléchis sentaient la nécessité d'affranchir de toute entrave la liberté religieuse, et de s'entendre à l'amiable et pacifiquement avec l'autorité spirituelle du Pontife romain. Plusieurs États protestants marchèrent eux-mêmes résolûment dans cette voie de réparation et de justice.

Ainsi, le roi Guillaume de Wurtemberg ne craignit pas, à l'exemple des meilleurs gouvernements, de conclure avec le Saint-Siège une de ces grandes conventions qui fixent la situation des catholiques et reconnaissent les droits de la religion. Il est beau de voir pleinement garantie par un prince hérétique la liberté de l'Eglise catholique. Il faut faire hommage de cet heureux dénouement à la prudente fermeté du Siège apostolique et aux courageuses réclamations des catholiques du royaume, non moins qu'à la sagesse et à la haute justice du gouvernement de Guillaume Ier.

Les négociateurs de ce concordat furent, pour le Saint-Siège, le cardinal de Reisach, archevêque de Munich, qualifié par Pie IX lui-même, *homme de piété, de doctrine et de prudence*, et pour le gouvernement Wurtembergeois, le baron d'Ow, ministre plénipoten-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tiaire du roi de Wurtemberg près de l'empereur d'Autriche.

Ce traité international, basé sur les principes généraux du concordat autrichien, fut signé le 8 avril 1857, et reçut, à la fin de juin de la même année la sanction souveraine des deux gouvernements.

Pie IX n'eut pas moins à se louer du gouvernement de Hanovre que de celui de Wurtemberg. Bien que protestant, lui aussi, le roi Georges V, dont le caractère noble et chevaleresque devait plus tard étonner jusqu'à l'héroïsme, professait une sorte de culte pour Pie IX. Il protégea les droits des catholiques, rétablit lui-même la hiérarchie sacrée dans ses États, releva l'ancien évêché d'Osnabruch, supprimé depuis la Réforme, et entretint constamment avec le Saint-Père des relations empreintes de la plus respectueuse déférence. Il existait entre ce prince et l'incomparable Pontife une réciprocité d'affection et d'admiration. « Je n'ai reçu aucune lettre plus touchante que celles du roi et de la reine de Hanovre, disait Pie IX, à l'occasion de son trentenaire ; en vérité, je n'ai pas trouvé plus de foi dans Israël. » Dépossédé de son trône par la violence, comme Pie IX, le roi Georges mourut exilé à Paris, le 12 juin 1878, aimé et honoré, comme il méritait de l'être.

Le monde catholique tout entier se réjouissait de ces heureuses transformations, et de la justice enfin rendue à l'Église, et à l'efficacité de son influence pour le bonheur des peuples. Sans les sociétés secrètes qui se sont donné la mission satanique de bouleverser partout les États, ces contrées, à la faveur de l'heureuse har-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

monie rétablie entre leurs gouvernements et l'Église, auraient fait de rapides progrès dans les voies de la paix et de la prospérité. Mais, grâce aux vents et aux tempêtes sortis de l'officine révolutionnaire, comme d'une boîte de Pandore, l'Autriche, aussi bien que notre malheureuse France, est aujourd'hui déchue de son rang séculaire, et le Wurtemberg et le Hanovre, aussi bien que la Toscane, ont perdu avec leur couronne d'honneur leur propre autonomie.

Il en fut à peu près de même de la Bavière où le gouvernement oublia trop qu'il était catholique. En 1851 et 1852, alors que partout on proclamait la nécessité d'une restauration religieuse, et que les plaies sociales mises à nu appelaient un remède prompt et efficace, le clergé, armé du concordat existant entre le Saint-Siège et le gouvernement de Munich, redemandait les libertés qui lui étaient garanties et dont la société devait surtout profiter. Le gouvernement, repoussant aveuglément ces légitimes réclamations, non-seulement s'efforçait de renouer les chaînes brisées du joséphisme, mais encore usait de son influence pour empêcher les États voisins de se montrer plus équitables que lui-même.

Dans ces conjonctures, Pie IX adressa aux évêques de Bavière une lettre affectueuse, où après avoir épanché dans le sein de ses Vénérables Frères la consolation que lui donnent le zèle, la sollicitude, la prudence dont ils ont fait preuve en réclamant l'exécution du concordat et le respect des droits sacrés de l'Église, Sa Sainteté exprime le désir d'être informée de l'issue de leurs démarches. Cette lettre est du 20 février 1851.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Malheureusement le libéralisme avait trop envahi l'esprit des gouvernants, dans ce royaume catholique, pour que les instances de l'épiscopat fussent couronnées de succès. Mais l'iniquité portera son fruit. Plus tard, quand éclatera la guerre franco-allemande de 1870, on verra les politiques libéraux de la Bavière, traîtres en même temps à leur patrie et à l'Église, livrer le royaume tout entier à la merci du protestantisme prussien. Si le glaive de nos vainqueurs, tiré contre leurs sujets catholiques, a pu déchirer le bandeau qui aveuglait les hommes de Munich, ils peuvent voir actuellement l'état de sujétion et d'infériorité où ils ont précipité leur malheureux pays.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE III

PIE IX ET LE CATHOLICISME DANS DIFFÉRENTES CONTRÉES DE L'EUROPE.

Belgique. — La liberté religieuse dans ce pays. — La *franc-maçonnerie* belge. — Conspiration anti catholique. — Pie IX la dénonce. — Fermeté et zèle de l'épiscopat. — Encouragements Pie IX aux catholiques belges.

Irlande.— Tyrannie anglicane. — Epreuves de l'Irlande. — Tendresse et générosité de Pie IX pour ses chers Irlandais. — Gratitude de l'Irlande pour le Saint-Père.

Russie et Pologne. — Situation du catholicisme en Russie. — Oppression des catholiques. — Concordat de 1847. — Envahissement du schisme. — Situation du catholicisme en Pologne. — Mort du czar Nicolas. — Alexandre II. — Trompeuse amnistie. — Mission du comte de Kisseleff à Rome. — Recrudescence de la persécution. — Lettre de Pie IX au czar. — Allocution consistoriale de 1864. — Les Polonais reconnaissants à Pie IX. — Couvents supprimés. — Saint-Synode. — Œuvre parisienne du *catholicisme en Pologne.* — Impôts iniques. — Meyendorf au Vatican. — Constance des Polonais. — Massacres. — *Mémoire* du Saint-Siège adressé aux puissances. — Continuation de la persécution. — Crise sociale en Russie.

Etats scandinaves. — Affranchissement des catholiques en Suède, en Norvège et en Danemarck.

Avant de franchir les frontières de l'Europe pour suivre au loin la trace des œuvres de Pie IX, il nous faut jeter un coup d'œil sur quelques contrées de cet

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ancien monde où le grand Pontife fit particulièrement sentir l'influence de sa sollicitude apostolique.

C'est au nom de la liberté religieuse, on le sait, que la Belgique, en 1830, put reconquérir son indépendance. Le programme des catholiques belges n'a pas varié depuis. Ils demandent le respect des libertés conquises. Mais les ennemis de l'Eglise se sont donné comme un solennel rendez-vous sur ce terrain neutre. La franc-maçonnerie s'empressa d'y planter sa bannière. Cette ténébreuse association, plusieurs fois condamnée par l'Eglise, cacha longtemps sous les dehors trompeurs d'une société de bienfaisance ses complots politico-religieux. Les gouvernements ont pu fermer les yeux, et les habiles meneurs monter la machine, faire des dupes et embrigader les honnêtes sots. Quand le succès fut assuré, on laissa tomber le masque.

En 1848, la franc-maçonnerie entra de plain pied dans le concert gouvernemental (1).

En Belgique, cette société forma une ligue formidable dans le but d'anéantir toute influence religieuse en excluant les catholiques des emplois, du sénat, de la chambre, du gouvernement, en un mot, de toute participation aux affaires publiques.

L'Eglise eut trop souvent pour adversaire le gouvernement lui-même. Un ministère déloyal et ingrat, dit

(1) Le 24 février, Crémieux, membre du gouvernement provisoire, à Paris, disait à une députation de la grande loge de France : *La république se trouve dans la maçonnerie....* Et le 10 mars suivant Lamartine osait dire, à son tour, à l'Hôtel-de-Ville : *C'est du sein de la franc-maçonnerie qu'ont jailli les grandes idées qui ont jeté le fondement des révolutions de* 1789 *et de* 1848.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'abbé Margotti, répondait par la persécution aux services rendus par la religion et le clergé. Empêcher les legs pieux, séculariser l'enseignement, paralyser le ministère ecclésiastique, tel était le triple but que se proposait le cabinet Rogier et Frère. Se faisant à son tour *sacristain*, comme Joseph II, il s'ingéra dans les affaires ecclésiastiques, jusqu'à prétendre régler le ministère sacré, et résoudre les affaires des fabriques, des églises, des sépultures, et même les questions de circonscriptions diocésaines.

Ces attaques contre la religion, dans la pieuse Belgique, affligèrent profondément le cœur du Souverain Pontife. Dans son allocution consistoriale du 20 mai 1850, Sa Sainteté fit entendre des plaintes publiques et révéla les périls qui menaçaient la religion dans ce pays. Écoutons ces avertissements paternels :

« Nous ne pouvons maintenant Nous défendre, dans Notre sollicitude paternelle envers l'illustre nation des Belges, qui s'est toujours fait remarquer par son zèle pour la religion catholique, de témoigner publiquement Notre douleur à la vue des périls qui menacent chez elle la religion catholique. Nous avons la confiance que désormais son roi sérénissime, et tous ceux qui, dans ce royaume, tiennent le timon des affaires, réfléchiront dans leur sagesse combien l'Église catholique et sa doctrine servent à la tranquillité et à la prospérité temporelle des peuples ; qu'ils voudront conserver dans son intégrité la force salutaire de cette même Église, et considérer comme leur tâche la plus importante celle de protéger et de défendre les saints prélats et les ministres de l'Église.... »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Cette simple parole du Pape fit peur aux ministres, qui, renouvelant les pratiques des anciens hérétiques, faisaient semblant d'en appeler *au Pape mieux informé*.

Les catholiques ne cessaient de remettre devant les yeux de leurs adversaires le principe de l'union inscrit dans la devise du blason national : *L'union fait la force*. Ils savaient du moins le pratiquer entre eux. Groupés sous la conduite de leurs évêques, ils réclamaient avec un ensemble admirable et un courage invincible les droits et les libertés de l'Église. Soutenu et encouragé par le Chef des Pasteurs, l'épiscopat belge déploya une fermeté inébranlable. En 1851, après l'adoption de la loi sur l'enseignement moyen, loi attentatoire aux droits de l'Eglise, les évêques, lors de la rentrée des classes, interdirent la célébration de la messe du Saint-Esprit dans les écoles. Par cette solennelle protestation de leurs pasteurs, les parents chrétiens étaient avertis que l'enseignement religieux donné dans les écoles de l'Etat ne méritait plus leur confiance.

Les adeptes de la révolution s'efforçaient par tous les moyens possibles d'affaiblir le respect dû au clergé. Chaque jour, des accusations et des calomnies odieuses remplissaient les colonnes des feuilles libérales. On peignait les catholiques comme des ennemis de la constitution et des lois. C'est une vieille tactique qu'on rajeunit, à chaque nouvelle crise sociale. La vérité est que le fidèle enfant de l'Eglise obéit par conscience à la loi humaine comme à la loi divine ; mais quand celle-là est en contradiction avec celle-ci, son choix est fait d'avance. Il ne sait point se prosterner devant l'Etat

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

comme devant une idole. Le devoir de tout homme est de n'adorer que l'Eternel et d'obéir avant tout à Dieu et à son Eglise.

La presse catholique, complétement soumise à la direction épiscopale, soutenait la lutte avec vigueur, talent et succès. L'auguste Chef de la catholicité encourageait les généreux publicistes qui se dévouaient à cette œuvre de salut. Ainsi, au mois de juin 1851, Pie IX fit remettre au chevalier Stas, directeur du *Journal de Bruxelles*, une médaille d'or à l'effigie pontificale. Peu de temps après, il honora de la même attention le P. Kersten pour récompenser les longs services rendus à la religion et à l'Église par le fondateur du *Journal historique et littéraire* de Liège. Enfin, dans le cours de la même année, le Saint-Père daigna créer chevalier de l'*ordre de Pie* l'éminent baron de Gerlache, pour honorer en lui le courageux promoteur de la nationalité belge et de la liberté religieuse, le président du Congrès national, le chef de la magistrature belge et l'écrivain distingué que revendiquent en même temps la religion et les lettres.

Depuis lors, grâce à ces intrépides lutteurs et à la vaillance unanime de l'épiscopat belge, l'Église a pu se maintenir en Belgique sur le terrain de la liberté où elle n'a cessé, depuis, de se débattre, et qui, par malheur, se dérobe aujourd'hui de plus en plus sous ses pieds.

Le sort de la malheureuse Irlande excita aussi d'une manière toute particulière la paternelle sollicitude de Pie IX. Conquise au douzième siècle par les Anglais, *la*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

verte Erin fut constamment traitée en esclave par ses vainqueurs. Quand l'Angleterre, subissant avec une honteuse docilité les caprices d'un tyran voluptueux, courba le front sous le joug de la réforme, et voulut en même temps l'imposer aux Irlandais, cette héroïque nation qui avait plié sous le fer se redressa dans la majesté de sa foi contre l'intolérance du protestantisme. Elle paya cher, sous Henri VIII, sous Elisabeth, et depuis, son attachement à la foi de ses pères. Incendies, massacres, égorgement des prisonniers, destruction des moissons et des denrées alimentaires, confiscation des biens, rien ne sembla trop rigoureux aux puritains anglais contre les papistes. Une succession non interrompue de cruautés et de mesures d'oppression, qui se continua même après l'émancipation de 1829, maintint ce peuple infortuné dans un état de servitude et de misère qui n'a point son pareil en Europe, si l'on excepte la catholique Pologne dont nous aurons aussi un mot à dire.

Dépourvus de toute espèce de capital, cultivant péniblement un coin de terre qui ne leur appartient pas, ils produisent à peine de quoi payer leur fermage. Presque nus, abrités dans de misérables cabanes, ne se nourrissant que de pommes de terre, ils sont décimés par la famine qui prend possession de l'île régulièrement chaque année, et qui dans les années de disette cause d'effroyables ravages. C'est ainsi qu'en 1846, le fléau de la faim s'abattit, cruel et impitoyable, sur l'Irlande entière, au point que la population de ce pays, qui en 1841 s'élevait à huit millions d'habitants, se trouvait réduite, dix ans plus tard, à six millions. La famine et l'émigra-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tion avaient emporté, dans ce court espace de temps, l'énorme chiffre de deux millions d'habitants. Voilà l'œuvre de ce charitable anglicanisme qui, tournant le dos à l'Irlande, dirige les élans de sa plaisante sensibilité vers la population des États-Romains !

La compassion du Saint-Père pour les victimes de cette odieuse tyrannie était beaucoup plus sincère. Dès le début de son Pontificat, Pie IX eut occasion de montrer toute la générosité de son cœur de père pour l'Irlande. En apprenant quelle horrible disette et quel déluge de maux, cortège inévitable de la faim, pesaient sur cette nation catholique, non-seulement il ordonna, à Rome, un *triduum* de prières, enrichi d'indulgences, pour les malheureux Irlandais, mais il envoya aux évêques d'Irlande, pour les aider à soulager les victimes du fléau, d'abondantes aumônes puisées dans sa propre cassette et dans celles des âmes charitables. En outre, il adressa une encyclique aux patriarches, archevêques et évêques de la chrétienté pour intéresser leur charité en faveur de ce pays affligé. De ce document, daté du 25 mars 1847, nous ne voulons citer que ce touchant passage : « Les nouvelles que nous apprenons chaque jour au sujet des fléaux dont nous venons de parler, et qui non-seulement durent toujours, mais s'aggravent de plus en plus dans cette île, sont de telle nature qu'elles accablent notre cœur d'une indicible douleur, et qu'elles nous pressent vivement de donner une nouvelle assistance à cette infortunée nation. Que ne devons-nous pas tenter, en effet, pour relever ce peuple de l'affreuse extrémité où il se trouve, nous qui savons quel est, quel

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

a toujours été le respect du Clergé et du peuple d'Irlande à l'égard du Siège apostolique ; combien, dans les temps les plus difficiles, a brillé la constance de cette nation à professer la religion catholique ; par quels travaux le Clergé irlandais a propagé la religion catholique jusque dans les contrées les plus lointaines de l'univers ; enfin avec quelle piété, avec quel religieux amour la nation irlandaise honore, dans la personne de notre humilité, le saint apôtre Pierre, *dont la dignité*, pour emprunter les paroles de Léon le Grand, *se perpétue dans son indigne héritier* ! » Et Pie IX ajoute en finissant : « Par ces instructions et par d'autres encore vous ferez en sorte que les pauvres d'Irlande soient largement secourus. »

L'Irlande eut bientôt occasion de témoigner efficacement sa reconnaissance envers le Vicaire de J.-C. A peine deux ans s'étaient écoulés que Pie IX, exilé sur la terre étrangère, privé de toutes ressources, recevait de ses chers Irlandais l'obole de leur tendresse filiale. « J'envoie, écrivait l'évêque de Meath au Saint-Père, l'argent qu'on a recueilli, pour qu'il soit déposé aux pieds de Votre Sainteté, en mon nom, et au nom du clergé et du peuple. Nous sommes pauvres...; nous prions néanmoins Votre Sainteté de considérer cette offrande comme une marque de notre grand dévouement et de notre respect envers Vous et envers saint Pierre. »

Les autres évêques d'Irlande envoyèrent des secours semblables et des lettres analogues. Sublime échange d'une mutuelle affection du Père pour les enfants et des enfants pour leur Père ! Chez les véritables disciples de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Jésus-Christ on trouve à chaque instant de ces touchants exemples, et les ennemis de notre foi, en nous regardant, sont encore obligés de s'écrier aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles : *Voyez comme ils s'aiment !*

Après plus de trente ans écoulés, la pauvre Irlande, toujours victime de son invincible attachement à la foi de ses pères, meurt plus que jamais de faim, à la porte de la riche Angleterre ; mais elle ne cesse d'être l'objet de l'auguste et tendre commisération du Vicaire de Jésus-Christ, et de la généreuse sympathie de la France et du monde catholique.

Le sort des catholiques de la Russie et de la Pologne n'eut pas moins que celui des Irlandais le privilège d'exciter la paternelle commisération de Pie IX.

Quand ce saint Pontife monta sur la Chaire de saint Pierre, le catholicisme en était réduit, dans l'empire moscovite, à la condition la plus lamentable. Un despotisme odieux étendait sa main de fer jusque sur les choses spirituelles. Un décret du 29 décembre 1839 avait fixé le nombre des églises et des prêtres séculiers et réguliers nécessaires aux catholiques. Un autre décret du 31 décembre suivant exigeait une statistique des paroisses, des curés, des fidèles, et défendait aux prêtres de confesser d'autres personnes que leurs paroissiens; quand par une suite de vexations on avait entraîné au schisme des âmes craintives ou vénales, on les tenait à jamais rivées au culte officiel, sans possibilité de retour à la vraie foi. Bien plus, quand c'était un malheureux évêque qui avait apostasié, tout son district était réuni d'office à la religion de l'État, et ceux qui refusaient de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

prendre part aux cérémonies schismatiques étaient traités comme apostats.

Dès le commencement du Pontificat de Pie IX, le czar Nicolas, dominé par la popularité et l'influence du nouveau Pontife, signa avec la cour de Rome, le 3 août 1847, un concordat dont les négociateurs furent, du côté du Saint-Siège, le cardinal Lambruschini, et du côté de la Russie, le ministre Bludolf.

Cet acte important réglait les intérêts de l'Église catholique du rite latin et du rite grec-uni. Un nouvel évêché était créé à Kherson, avec un chapitre de chanoines et un séminaire. Les six autres diocèses déjà existants étaient soumis à une nouvelle circonscription.

Le nombre des diocèses catholiques romains, dans l'empire russe, était ainsi fixé à sept, savoir : L'archidiocèse de Mohilow ; et les diocèses de Vilna, de Telsce ou Samogitie, de Minsk, de Loutzk et Zytomir, de Kamenieck, et le nouveau diocèse de Kherson.

Le Souverain-Pontife avait obtenu, à peu près, pour les évêques, la libre administration des affaires ecclésiastiques et le plein exercice de leur ministère, avec la faculté de diriger dans la carrière ecclésiastique les jeunes gens qui se sentiraient appelés à l'embrasser. Cette convention stipulait encore d'autres avantages qui devaient améliorer sensiblement la situation des catholiques de la Russie. La Pologne restait en dehors de ce traité.

Dans le consistoire secret du 3 juillet 1848, le Saint-Père annonça aux cardinaux l'heureuse nouvelle de la conclusion de cet arrangement, en faisant remarquer toutefois qu'il n'avait pu obtenir la reconnaissance de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tous les droits du catholicisme, et qu'il restait encore à régler des points d'une très-grande importance, par exemple, la liberté des communications des fidèles avec le Saint-Siège, la restitution des biens du clergé, l'éloignement des agents du gouvernement des assemblées épiscopales, la réforme de la loi relative aux mariages mixtes, en ce qu'elle ne reconnaît comme valides que les mariages contractés en présence d'un prêtre schismatique, la faculté pour les catholiques de soumettre les causes des mariages mixtes aux tribunaux ecclésiastiques, l'abolition des lois qui fixent l'âge de la profession religieuse, la permission pour les ordres religieux d'ouvrir des écoles, et la liberté jusqu'alors refusée aux sujets russes d'embrasser la religion catholique.

Le Pape promettait de s'occuper de tous ces points avec la plus grande sollicitude. Mais il ne tarda pas à se convaincre du peu de bonne foi que le gouvernement moscovite apporte à l'exécution de ses propres engagements. La convention du 3 août demeura sans effet, et la situation de l'Église catholique en Russie fut peu modifiée.

Voici pris sur le fait l'état de servitude des catholiques russes en 1853.

Défense de bâtir des églises ou même de réparer celles qui existent. La moindre correspondance avec Rome est punie rigoureusement ; les mariages mixtes sont légalement de véritables défections; un simple conseil donné au tribunal sacré expose un prêtre à de sévères condamnations ; les évêchés sont presque tous vacants. C'est ainsi que tout est mis en œuvre pour anéantir le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

catholicisme dans toute l'étendue de l'empire russe.

L'odieuse persécution de l'empereur Nicolas entraîne dans le schisme près de 3 millions de catholiques. A la fin de son règne, l'Église romaine comptait encore en Russie 2,753,000 fidèles, 4,110 paroisses, 2,226 prêtres, avec 47 monastères d'hommes et 25 monastères de femmes.

En Pologne, à la même époque, le chiffre de la population s'élevait à 5,000,000 d'habitants, presque tous catholiques; car, si l'on excepte 560,000 juifs, les autres sectes n'y figuraient que pour des chiffres insignifiants. On y comptait 2,154 églises et chapelles, 2,616 prêtres, 152 monastères d'hommes et 33 de femmes. Dans le haut clergé on ne comptait qu'un évêque, 2 suffragants et 7 administrateurs diocésains. Comme on le voit, la plupart des diocèses étaient pourvus non d'évêques mais de simples administrateurs.

La persécution contre les catholiques fut encore plus cruelle en Pologne qu'en Russie. On sait qu'en pleine guerre de Crimée, le czar Nicolas fut emporté par une mort imprévue, dans sa cinquante-neuvième année. De tous les maîtres de la terre, il avait été peut-être le plus craint et le plus obéi, sinon le plus aimé.

Le soir du 2 mars 1855, il paraissait devant Dieu, au rendez-vous que, dix ans auparavant, lui avait assigné Grégoire XVI. Il eut pour accusateurs, devant le tribunal suprême, tous ceux qui avaient souffert et qui étaient morts victimes de sa tyrannie, tous ceux qui avaient passé injustement par ses cachots, ceux qui étaient tombés sous son glaive et qu'il avait faits mar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tyrs ; enfin les malheureux qu'il avait rendus apostats.

Dieu n'a point hâte de saisir ses ennemis. Il leur laisse la puissance, il leur accorde même des prospérités. Mais dans leur marche triomphale, ils cheminent vers la mort; ils tombent à l'improviste, et Dieu seul est grand ! Les catholiques conçurent des espérances de paix et de liberté en voyant arriver au trône Alexandre II, fils du monarque défunt. Pie IX oubliant ses griefs passés, envoya tout exprès un représentant pour féliciter le nouvel empereur de son avènement au pouvoir. L'envoyé pontifical fut choisi avec une attention toute particulière. Ce fut Mgr Chigi, qui joignait à la noblesse du nom les plus éminentes qualités. L'empereur et la famille impériale l'entourèrent de toutes sortes de prévenances.

Les avis étaient fort partagés sur le sort réservé aux catholiques de Russie par le nouvel empereur, mais la confiance s'était empressée de prendre le pas sur la crainte. La suite montra fatalement la vérité du proverbe: *Tel père, tel fils.*

Un décret qui eut toutes les apparences de la clémence fut rendu par le jeune empereur, le 15 (27) mai 1856. Ce décret rouvrait les portes de leur patrie aux Polonais exilés.

L'émigration polonaise résidant à Paris, dans une réunion présidée par le prince Adam Czartoryski, formula une déclaration motivée, refusant le bénéfice d'une amnistie où l'on parlait *d'erreurs coupables*, de *repentir tardif*, d'*hostilité incorrigible*, et où l'on mettait au *pardon* des conditions inacceptables.

Quant au Saint-Siège, voulant rester étranger à la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

question politique, il se contenta de travailler à sauvegarder les intérêts religieux de la Pologne. Les négociations se poursuivirent. L'envoi d'un plénipotentiaire russe à Rome fut décidé. Le 5 juillet 1856, le comte de Kisseleff, conseiller intime de l'empereur de Russie, se mit en route pour la Ville éternelle. Pie IX l'accueillit avec les témoignages d'une bienveillance toute particulière.

Les négociations aboutirent au résultat désiré. Plusieurs évêchés de Pologne furent pourvus de titulaires. Mais les faits ne tardèrent pas à démontrer que la prétendue condescendance du gouvernement russe n'était encore que feinte et hypocrisie. Les amendes, les confiscations, la prison, l'exil furent remis à l'ordre du jour contre le clergé et les fidèles. La Sibérie continua d'entendre les gémissements des proscrits. Le fils de Nicolas fut aussi incapable que son père d'une pensée sérieusement généreuse, et les faits de son règne le rangeront, dans l'Histoire, parmi les plus cruels oppresseurs de ses sujets catholiques.

Il eut surtout à cœur, en exterminant le catholicisme en Pologne, d'achever l'extinction de la nationalité polonaise.

Les Polonais sont de tous les peuples celui qui se rapproche le plus par l'identité de caractère du peuple français ; même générosité, même enthousiasme, même bravoure, même foi religieuse ; mais aussi même esprit de parti, mêmes divisions, et, par suite, même anarchie et mêmes discordes. Les dissensions intestines sont pour la nation la plus héroïque une triste cause d'abais-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sement et de servitude. Un moment arrive où le mal est sans remède. Ceux qu'anime le souffle du vrai patriotisme ont l'intuition de cet avenir et la douleur anticipée de ce désespoir. Un des plus braves défenseurs de la Pologne (1), tombant sur le champ de bataille, vaincu, blessé et captif, s'écriait en soupirant : *finis Poloniæ* !

Cette fin de la Pologne arrive par une lente agonie qui dure depuis un siècle, et il n'a pas tenu au lâche gouvernement d'Alexandre II de donner le coup de grâce à ce peuple intrépide et malheureux.

Dès le mois d'octobre 1861, la persécution prend un caractère d'intensité qui jette tout à coup une triste lueur sur l'avenir du nouveau règne : les églises envahies et profanées, les évêques traînés à la barre des conseils de guerre, jetés en prison ou en exil, et, pour décourager et paralyser toute résistance, enrôlement violent de tous les *individus mal notés*, c'est-à-dire, dont le patriotisme défiait toute intimidation. Ce fut le 15 janvier 1863, à Varsovie, que commença l'enlèvement des victimes de ce brutal décret. Ce premier exploit se fit nuitamment, à la manière d'un brigandage. A cette nouvelle, tous les jeunes Polonais en âge de porter les armes s'enfuient du domicile paternel, pour chercher un refuge, au cœur de l'hiver, au milieu des bois, près des bêtes fauves, moins cruelles que leurs barbares oppresseurs. Et huit jours après, la Pologne était debout pour tenter, une troisième fois, de secouer le joug de cette odieuse tyrannie. L'homme qui se trouve

(1) Kosciuszko, bataille de Macieyowicé (10 octobre 1794), après laquelle eut lieu l'horrible massacre de Praga.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

en face d'un malfaiteur est en droit de légitime défense. Ce droit existe-t-il pour une nation qu'on assassine ?

L'Europe, grisée alors par la beauté du prétendu droit de *non intervention*, regarda avec une émotion platonique l'égorgement de cette nation malheureuse.

De tous les souverains de l'Europe, un seul protesta hautement contre les oppresseurs ; et ce fut le plus faible, le plus délaissé et le plus désarmé de tous, l'intrépide Pie IX. A la date du 22 avril 1863 il adressa au czar une lettre pleine de ménagement et de convenance qui trouva insensible le cœur du monarque. En même temps il chargea le cardinal de Reisach d'implorer en faveur de la Pologne la médiation du cabinet de Vienne. Ne pouvant rien auprès des majestés de la terre, il eut recours à Celle du ciel, et ordonna dans toute l'Église des prières pour la nation polonaise qui, après avoir été le *boulevard de la chrétienté contre l'invasion des infidèles, était devenue un théâtre de carnage et de sang, afin*, dit le pieux Pontife, *qu'elle soit délivrée des maux l'affligent, et qu'elle maintienne intact et sans souillure qui l'étendard de la foi catholique et de la religion de ses pères.*

Mais la persécution alla s'aggravant de jour en jour. Des prêtres furent condamnés, mis à mort ou déportés pour le seul crime d'avoir assisté des blessés expirants sur le champ de bataille. Des familles, des populations entières subirent l'alternative de choisir entre l'apostasie et l'exil. Tous les évêques, par une mesure générale, furent chassés de leurs sièges, et plusieurs d'entre eux trouvèrent la mort sur les chemins de la Sibérie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le grand cœur de Pie IX saigna cruellement en apprenant les malheurs de ses chers Polonais. Sa douleur éclata en présence des cardinaux réunis, le 24 avril 1864, au collège de la Propagande. On célébrait la fête de saint Fidèle de Sigmaringen ; il s'agissait en même temps de la cause de canonisation de la bienheureuse Marie-Françoise des Cinq-Plaies et de l'approbation de trois miracles obtenus par l'intercession de la vénérable Marguerite-Marie.

Après avoir parlé de l'exemple des Saints que Dieu se plait à opposer, de notre temps, à l'incrédulité du monde, le saint Pontife s'écria, comme transporté d'une subite indignation :

« Le sang des faibles et des innocents crie vengeance devant le trône de l'Eternel contre ceux qui le répandent. Pauvre Pologne ! En recevant la triste nouvelle des maux dont elle souffre, je ne saurais me taire sans mériter l'anathème du prophète : *Væ mihi quia tacui !*

« Il est en Europe un potentat hérétique qui, sous prétexte de réprimer une rebellion mal conseillée, cherche a détruire jusque dans ses fondements la foi catholique, dans cette partie de ses États. Si c'est son droit de réprimer une révolte, c'en est un aussi pour ses sujets de professer librement leur foi. Ce souverain sans pitié déporte des populations entières dans des contrées glaciales où elles sont privées de tout secours religieux. Il arrache les prêtres à leurs troupeaux et les exile ; il les condamne à des travaux forcés et à d'autres peines infamantes. Son despotisme l'emporte encore sur celui des ennemis les plus acharnés du christianisme. Ceux-ci

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tuaient, il est vrai, les chrétiens, mais ne s'arrogeaient pas le droit de leur donner ou de leur ôter à leur gré le pouvoir sacerdotal. Insensé ! ignore-t-il qu'un évêque catholique sur son siège ou dans les catacombes, est toujours le même, et que son caractère est indélébile ? Ignore-t-il aussi qu'en persécutant le catholicisme, un prince est loin d'affermir son autorité ? La fidélité des sujets est fille de la justice, de cette justice que l'Église catholique prêche à ses fils et qui les oblige à se soumettre à toute autorité légitime. Il n'est donc pas seulement injuste, mais il est encore imprudent, ce prince qui, pour vaincre une rebellion, persécute la religion catholique.

« Et qu'on ne dise pas qu'en protestant contre ces attentats, nous fomentons la révolution en Europe. Nous faisons distinction entre la révolution socialiste et les droits légitimes d'une nation qui défend son indépendance et sa foi religieuse. Ici, nous remplissons un devoir sacré du ministère apostolique.

« Prions, mes Frères, pour que Dieu éclaire ce souverain ; prions pour les pauvres victimes de sa tyrannie. Et moi, levant les yeux au ciel, je les bénis, et je bénis tous ceux qui, dans la journée d'aujourd'hui, auront prié pour la Pologne ! »

Les témoins de cette scène racontent que Pie IX, parlant debout, avec un geste solennel, semblait avoir l'éclair dans les yeux, le tonnerre dans la voix, la foudre à la main. L'impression de l'assistance était profonde. Dans l'auditoire se trouvaient l'archiduc Victor-Louis d'Autriche et l'Infante de Portugal.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Grand fut, dans toute l'Europe, le retentissement de cette allocution mémorable. Ce roi faible et désarmé, dont le trône vacille, qui se dresse de toute la hauteur de sa force morale, pour frapper d'une parole vengeresse l'iniquité d'un tyran, voilà un spectacle qui fait tressaillir ses ennemis mêmes, et force leur admiration.

Les Polonais sentaient profondément ce qu'ils devaient à Pie IX. Le 30 juin de la même année, la basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs fut témoin d'une scène des plus touchantes. Le Saint-Père s'y trouvait, comme c'était son habitude, à pareil jour. Quelques prêtres polonais réfugiés à Rome l'y suivirent. Ils portaient encore les traces de la persécution et du martyre. Après la cérémonie d'une chapelle papale, on les voit entrer à la sacristie à la suite du cortège pontifical, et ils tombent tout en larmes à genoux aux pieds du Saint-Père. Toute l'assemblée est saisie d'une profonde émotion. L'un de ces infortunés, prenant la parole, exprime à Pie IX, en termes touchants, la reconnaissance, l'amour et les vœux du peuple polonais, et le prie d'agréer aussi l'espérance qu'ils ont tous de voir bientôt, grâce au Saint-Père, luire sur leur triste pays un meilleur avenir. Pie IX, attendri et suffoqué, ne put que s'écrier en les bénissant : *Bravi Polacchi! O braves enfants de la Pologne!*

Pie IX voulut tenter l'impossible pour cette nation fidèle. A la date du 30 juillet 1864, il signe une encyclique adressée aux évêques polonais. Faisant la part des vaincus et des vainqueurs, il condamne en même temps l'insurrection de la Pologne et la vengeance moscovite,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la révolte en bas et la tyrannie en haut. Il dénonce à la terre et au ciel l'extermination de ce malheureux peuple et menace des châtiments célestes l'implacable persécuteur.

Sentant la difficulté de faire parvenir cette lettre à son adresse, il se risque hardiment à prendre pour son intermédiaire le représentant même de la Russie. Dans une audience au baron de Meyendorff, il lui remet plusieurs exemplaires de l'encyclique, en le priant de les faire parvenir aux évêques polonais.

L'encyclique fut en effet publiée à Varsovie, mais indignement falsifiée, et la persécution n'en devint que plus violente.

Le 8 novembre 1864 marque une nouvelle phase de proscription dans l'histoire des tortures de la Pologne. Un ukase portant cette date supprime la majeure partie des couvents et confisque leurs biens au profit du Trésor. Divers décrets successifs règlent le sort des couvents qui survivent au désastre. Tout ordre hiérarchique est aboli entre les différentes maisons ; plus de supérieur général. Les moines des maisons supprimées ont la *liberté* ou de se fondre dans les maisons qui restent, ou de s'expatrier. Les quelques couvents auxquels on laisse par grâce un reste de vie, sont divisés en deux classes, les *couvents d'État* et les couvents *surnuméraires*. Défense à ces derniers de se recruter ; bon nombre sont destinés à combler les vides que fera la mort dans les *couvents d'État*. Pour entrer dans ces derniers, les postulants ont besoin de l'autorisation gouvernementale. Tous ces couvents sont soumis à l'inspection de l'au-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

torité civile. La loi fixe un âge requis pour l'admission aux vœux de religion ; elle interdit l'entrée des couvents aux prêtres séculiers pour y donner des retraites et y former des congrégations ou autres sociétés semblables; elle défend d'y établir des séminaires, des écoles ou des pensions, et même d'y célébrer, sans le *placet* de l'autorité, des solennités ou cérémonies publiques.

Enfin, un ukase impérial annexe au ministère de l'intérieur la commission des affaires ecclésiastiques de Pologne ou ministère des cultes. C'était un nouveau pas vers le but auquel tendait le gouvernement du Czar, c'est-à-dire à l'établissement d'un mur de séparation entre l'église catholique de Pologne et le Saint-Siège. De là cette création d'un *Synode* résidant à Saint-Pétersbourg et remplaçant le Souverain Pontife.

L'ombrageuse susceptibilité de l'autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, allait jusqu'à s'offenser de l'intérêt que portaient les catholiques de France aux victimes de la persécution moscovite. Ces malheureux proscrits ne pouvaient trouver d'asile ni en Autriche ni en Russie. La France leur ouvrit largement ses bras. Une association se fonda à Paris, en octobre 1864, sous la présidence de Mgr de Ségur. Elle prit le nom d'*Œuvre du catholicisme en Pologne*, ayant pour but de secourir les pauvres réfugiés polonais, de leur procurer des emplois, du travail, des ressources, et de pourvoir à l'éducation de leurs enfants et de ceux que la brutalité de leurs oppresseurs avait faits orphelins. On vit alors le gouvernement prussien lui-même, lieutenant fidèle du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tyran de Saint-Pétersbourg dans sa guerre au catholicisme, interdire, dans toute l'étendue du royaume, les souscriptions destinées à cette œuvre d'humanité. La même interdiction s'appliquait aux dons sollicités pour l'entretien du Séminaire polonais, fondé à Rome, par Pie IX lui-même, pour les enfants exilés de la Pologne.

Mais, en revanche, la Russie pressurait d'impôts la Pologne mutilée et appauvrie. En 1794, les propriétaires polonais, pour soutenir la guerre d'indépendance entreprise par l'héroïque Kosciuszko, s'étaient imposé, chacun suivant la mesure de son patriotisme et de ses ressources, une offrande volontaire (*ofiara*). Un Ukase d'Alexandre II, en date du 11 janvier 1865, monument d'arbitraire et de despotisme, fait de cette offrande volontaire l'impôt *Ofiara*, l'étend à toute la Pologne, et l'on voit alors, non sans indignation, une redevance libre et patriotique devenir une contribution forcée pour solder les agents de la persécution et soudoyer les traîtres.

Pie IX ressentait vivement au fond de son cœur, le contre-coup de toutes ces atrocités. Il se fit hautement de nouveau l'interprètre de la douleur des catholiques.

Le 27 décembre 1865, à l'occasion des fêtes de Noël, le chargé d'affaires de Russie, à Rome, le baron de Meyendorff, était reçu par le Saint-Père, en audience particulière. Le Père commun des fidèles pouvait-il se défendre, en pareille circonstance, de parler des maux dont souffraient, à l'heure même, ses enfants de la Pologne? Le représentant du Czar balbutie des arguments insoutenables, et il ajoute que la cour de Rome parle des affaires de la Pologne sans les connaître. Le Pape

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cite alors des attentats publics, éclatants, non-seulement contre la liberté religieuse de la Pologne, mais contre l'existence même de l'Église catholique dans ce royaume. Devant des faits sans réplique, l'envoyé moscovite, à bout de raisons et d'excuses, s'oublie jusqu'à imputer à la religion catholique elle-même les faits allégués. « Le clergé catholique, dit-il, n'a pas, comme les protestants, pris fait et cause pour l'autorité publique, dans la dernière insurrection de la Pologne. Cette conduite n'a rien d'étonnant pour qui connaît l'esprit catholique. C'est la révolution que veut abattre l'empire de Russie. Est-ce notre faute si révolution et catholicisme sont une seule et même chose? » Pie IX ne peut contenir son émotion. Il se lève, à l'instant, et d'un geste indigné : « Monsieur, lui dit-il, j'ai pour Sa Majesté l'empereur la considération et les égards que les souverains se doivent entre eux. On le dit tolérant, mais sa tolérance ne va certainement pas jusqu'à souffrir que son représentant vienne m'insulter jusque chez moi... Sortez! » Vous eussiez vu ce fier personnage qui, un quart d'heure auparavant, entrait, tête haute, avec sa taille de géant et ses galons dorés, chez le Pape-Roi, sortir précipitamment et plein de trouble, frappé comme par un éclair, et pouvant à peine trouver la porte pour se dérober à cette brûlante parole qui le poursuivait comme un trait acéré.

Par ordre du Saint-Père, le cardinal secrétaire d'État prit soin d'informer aussitôt le nonce apostolique à Vienne de ce qui venait de se passer. C'était l'unique moyen qu'avait la cour de Rome de faire parvenir ses communications à Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Alexandre II n'adressa aucune excuse au Saint-Père, n'infligea aucun désaveu à son représentant. A la fin de mars 1866, les écussons de la légation russe disparaissaient de Rome, et, le 4 décembre suivant, un nouvel ukase déclarait nulle et de nul effet la convention de 1847 et ses annexes.

Cette décision avait été prise en conseil, le 1er décembre. La mesure était comble. Le lendemain, avant même que le décret parût, le grand ennemi de la Pologne catholique, le ministre Miloutine, atteint d'une soudaine paralysie, n'eut pas la joie de contempler son œuvre.

Néanmoins, la persécution continue de se déchaîner avec fureur. Les évêchés et les paroisses, privés de leurs pasteurs légitimes, sont confiés à des intrus chargés d'enrôler dans le schisme les populations entières. Celles-ci donnent, en beaucoup d'endroits, d'admirables exemples de courage et de fidélité. Elles refusent l'entrée de leurs églises aux envoyés de l'autorité civile, et font bonne garde nuit et jour à la porte du lieu saint. Des troupes sont envoyées pour les réduire. Les coups de crosse, les coups de fouet, les amendes, la confiscation de leurs biens, la prison, la faim, la dévastation de leurs églises, rien ne peut les décourager.

Le bourreau de la Pologne n'eut pas le cœur assez haut pour comprendre cet héroïsme. Le cri des opprimés arrivait en vain à l'oreille d'Alexandre II. Ce doux maître répondait à M. Souwarow qui lui parlait des maux de la Pologne : « Faites comme moi, n'y pensez pas! »

Les agents du pouvoir, résolus à vaincre une résis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tance opiniâtre, ne reculent même pas devant l'odieuse besogne de mitrailler ces intrépides confesseurs de la foi. A Pratulin, district de Janow, le peuple, rassemblé dans le cimetière, garde l'entrée de l'église. Le colonel Stein, à la tête de trois compagnies de cosaques, somme la foule de se disperser, et comme personne ne bouge, il n'hésite pas à commander le feu. Cette masse inerte reçoit la décharge en chantant des cantiques, à genoux, les mains levées au ciel, la poitrine découverte. Neuf hommes tombent foudroyés sur place, et un grand nombre sont blessés mortellement.

Même scène à Drylow, dans le district de Bradzyn.

Dans l'arrondissement de Siedlce, les paysans, attaqués par les troupes, au retour d'un pèlerinage, se défendent vigoureusement avec leurs bâtons de voyage, et finissent par succomber, laissant sur le terrain beaucoup de morts et de blessés, et parmi eux des femmes et des enfants. Deux cents parmi les survivants, arrêtés et enfermés dans la citadelle de Varsovie, ne jouiront plus jamais du soleil ni de la liberté. Cet évènement se passait au mois d'août 1876.

Pour donner le change sur ces actes de barbarie, l'administration russe, feignant la conversion en masse des malheureux Polonais au culte national, célèbre des solennités pompeuses d'abjuration. Elle asservit les corps, non les âmes et les volontés. C'est une méthode renouvelée du prophète de la Mecque : *Sois grec ou meurs* !

En 1869, il ne restait plus, dans tout le royaume de Pologne qu'un seul évêque auxiliaire pour huit diocèses. Tout le reste était mort, en fuite ou exilé, et le schisme

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

étendait librement sa domination sur toute la Pologne. De nouvelles lois vinrent aggraver encore ce joug tyrannique. Un diocèse, celui de Kamenieck, fut même supprimé, et Pie IX, privé de tout moyen de communication avec ce peuple asservi, dut recourir à la voie des journaux pour faire connaître aux fidèles de ce diocèse qu'il chargeait l'évêque de Zitomir de les administrer, et il expliqua cette forme inusitée de promulgation par cette touchante similitude :

« Dans le naufrage de l'Église polonaise, j'agis comme un capitaine qui renferme dans un coffret ses dernières paroles à sa famille et les confie à l'onde furieuse, dans l'espoir qu'elle les déposera sur la rive où elles seront recueillies. »

Pie IX, jusqu'à son dernier soupir, ne cessa de revendiquer la liberté de l'Église catholique auprès du gouvernement russe. Quelques mois avant sa mort, en juillet 1877, il fit rédiger par le cardinal Simeoni, ministre secrétaire d'État, un mémoire détaillé concernant les souffrances des catholiques de Russie et de Pologne. Ce mémoire, adressé au prince Gortschakoff, fut remis au chargé d'affaires de Russie près le Saint-Siège, le prince Ouroussoff. Ce dernier, faisant litière de tous les usages diplomatiques, au lieu d'accuser réception de ce document et de l'envoyer à son adresse, le rapporta lui-même au cardinal secrétaire d'État, en déclarant qu'il ne se croyait pas autorisé à transmettre les pièces en question à son gouvernement ; et aux représentations du ministre de Pie IX, il répondit brutalement : « Si le Saint-Siège veut la guerre, il l'aura. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Pour sauvegarder la dignité du gouvernement pontifical, qui venait de subir un outrage inouï dans les fastes diplomatiques des peuples civilisés, le cardinal Simeoni, ayant pris les ordres de Sa Sainteté, notifia au représentant de la Russie que son refus de transmettre au cabinet de Saint-Pétersbourg les actes diplomatiques du Saint-Siège, rendait inutiles ses rapports avec la secrétairerie d'État, et qu'il n'obtiendrait plus désormais aucune audience du Saint-Père ni du premier ministre. Cette décision, signifiée par lettre, porte la date du 19 août 1877.

Les documents que le gouvernement pontifical ne pouvait faire parvenir au cabinet de Saint-Pétersbourg, il les envoya aux différentes cours par l'intermédiaire des nonces apostoliques. Cet envoi était accompagné d'une lettre explicative, en date du 20 octobre 1877, dans laquelle le gouvernement pontifical résume ainsi ses griefs contre la Russie, et les raisons de sa protestation publique :

« Quand la libre communication de toute une Église avec le Saint-Siège se trouve empêchée par la terrible peine de l'exil, infligée à qui correspond avec ce Saint-Siège ; quand l'éducation du clergé, l'enseignement de la religion elle-même, la prédication du saint Évangile, l'administration des sacrements, les saints rites de l'Église et la juridiction des pasteurs se trouvent soumis à la volonté de qui n'a pas mission pour en déterminer la notion et les règles ; quand des diocèses entiers se voient entraînés au schisme par tous les moyens de la séduction et de la violence, sans excepter même l'effusion du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sang des populations qui préfèrent la mort à l'apostasie; quand enfin le recours à l'action diplomatique pour réclamer contre de tels procédés a été brutalement enlevé au Saint-Siège, l'inaction du Saint-Siège ne pourrait que devenir un sujet de scandale pour toute la catholicité.

« Ce scandale, du reste, serait aujourd'hui d'autant plus grand, que les nations non catholiques elles-mêmes se sont émues au récit des faits déplorables rapportés dans les documents ci-joints, et que les peuples exposés, pour la conservation de leur foi, aux violences dont il y est question, ont droit d'être soutenus dans leur croyance et éclairés par le Chef suprême de l'Église.

« Personne donc ne pourra s'étonner si prochainement le Souverain Pontife, mettant un terme à un silence qui pourrait être taxé de faiblesse, se voit obligé de sauver les derniers restes de la religion d'une partie si précieuse et si noble de son troupeau, sans recourir à un pouvoir envers lequel le Saint-Siège a épuisé tous les égards possibles, et qui n'y a jamais correspondu par le moindre signe.... »

La rupture du Saint-Siège avec le gouvernement moscovite fut le point de départ d'une guerre plus opiniâtre que jamais, en Russie et en Pologne, contre la religion catholique. Depuis longtemps, le doute n'est plus possible sur le projet nourri par ce gouvernement d'anéantir le catholicisme en Pologne.

Après avoir supprimé le rit grec-uni, il prépare le même sort au rit latin, en fermant les séminaires, qu'il a remplacés par celui qu'il vient d'ouvrir à Pétersbourg et qu'il dirige lui-même.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Des églises et des couvents sont supprimés et leurs propriétés confisquées ; des centaines de prêtres sont exilés, exposés à la misère et soumis à un affreux régime ; des milliers d'uniates de Podlachie dépouillés de leur fortune et déportés dans l'intérieur de la Russie ; la langue russe, introduite violemment dans la liturgie ; les livres de prières, remplacés par des livres schismatiques ; les sermons soumis à la censure ; toute communication du clergé avec le Saint-Siège, sévèrement interdite.

L'épiscopat est privé de son autorité et exposé aux actes de violence du gouvernement ; les curés, traités comme des repris de justice, ne pouvant franchir les limites de leurs paroisses ; le nombre des prêtres très-insuffisant dans tous les diocèses ; partout l'arbitraire et l'omnipotence des autorités locales favorisent la vénalité, l'espionnage et la corruption. Quelques renégats tout-puissants mènent une vie scandaleuse.

Telle est en substance la situation de l'Église en Pologne. Malgré cette affreuse persécution qui dure si longtemps, la foi se maintient et les uniates de Podlachie, privés de leur clergé et de leurs églises, ruinés par les contributions, après avoir subi les massacres, la prison et l'exil, donnent un exemple sublime de fidélité à leur foi religieuse, en refusant le baptême schismatique, en enterrant eux-mêmes leurs morts et préférant le martyre à l'apostasie.

L'archevêque de Varsovie, Mgr Félinsky, l'administrateur du même diocèse, Mgr Rzewuski, l'évêque de Wilna, Mgr Krasinski, l'évêque de Zytomir, Mgr Borowski languissent depuis des années dans l'exil. Les con-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

damnations se multiplient de nouveau sans pitié. D'après les organes russes, il y a eu, pendant le premier semestre de 1879, 12,298 personnes exilées en Sibérie (1). Et ce qui révolte encore plus peut-être que cette odieuse barbarie, c'est l'impudence avec laquelle le gouvernement russe persiste à nier toute violence exercée par lui contre la liberté de conscience de ses sujets.

La situation des prêtres exilés est déplorable ; beaucoup d'entre eux périraient sans l'assistance de la charité catholique, étant privés du minime subside de quelques roubles que leur payait le gouvernement, et se trouvant dans l'impossibilité de gagner leur vie par le travail dans les localités d'où ils ne peuvent s'éloigner.

Les tracasseries de la police rendent leur existence insupportable ; leurs correspondances sont interceptées ; il leur est interdit même d'ensevelir leurs morts, qui sont livrés à des popes russes.

Cette déplorable situation faite à la Pologne par le gouvernement d'Alexandre II est sans exemple dans les

(1) Le *Czas* de Cracovie publie un nouvel et triste épisode de l'histoire de la persécution des Uniates par le gouvernement russe. Au mois de janvier dernier (1880) un paysan du Sourownica, du district de Zamocs, fut arrêté sous l'inculpation d'avoir fait baptiser son enfant, en Galicie, par un prêtre catholique, et de s'abstenir de la fréquentation de l'église schismatique. Il fut transporté, enchaîné à Zamosc et de là à Lublin. Néanmoins, il réussit à s'enfuir pendant le trajet. Alors on procéda à l'arrestation de sa femme, qui fut mise en prison; leurs cinq enfants furent confiés au maire du village. Il résulta de l'instruction du procès que d'autres paysans aussi ne fréquentaient guère l'église schismatique, à laquelle ils ont été convertis de la manière que l'on sait. Dix-huit paysans du même village ont été arrêtés et mis en prison à cause de leur fidélité à l'Église catholique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

annales de l'Europe civilisée. La Russie est la seule contrée du monde où l'influence religieuse de Pie IX, si efficace partout, vint échouer jusqu'à la fin contre l'intolérance schismatique du pouvoir.

Il est horrible de penser que, les steppes de la Sibérie regorgent d'infortunés qui, dans leur détresse, tendent les mains vers leurs frères d'Europe, pour obtenir, non la liberté à laquelle ils ne peuvent prétendre, mais le simple nécessaire de la vie que leurs odieux tyrans leur refusent. Le plus grand nombre de ces pauvres exilés sont des Polonais, et surtout des prêtres.

Quels cris de fureur jetterait tout le clan de la libre-pensée, si ce peuple opprimé était tout autre qu'une nation catholique ! Ces prétendus amis de la liberté couvrent de la conspiration du silence les souffrances de l'infortunée Pologne.

Mais, hélas ! le levain révolutionnaire a fait lui-même invasion au sein de cette nation héroïque et a paralysé tous ses moyens d'affranchissement, en scindant son unité et sa force (1).

Heureusement la masse du peuple a gardé victorieusement sa foi, et si la Pologne est à plaindre, la Russie l'est bien davantage. La Pologne a conservé le premier

(1) L'auteur de cette histoire se souvient que, sous l'empire, se trouvant dans une société choisie d'ecclésiastiques, présidée, à Paris, par S. E. Mgr Chigi, nonce apostolique, la conversation tomba sur les malheurs de la Pologne. L'illustre représentant du Saint-Siège, rompant tout à coup la réserve qu'il paraissait s'être imposée, se mit à déplorer le mal que font à leur patrie un trop grand nombre de Polonais qui offrent leur encens à l'idole perfide de la révolution.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des biens, sa fidélité à Dieu qui seule sauve les âmes et leur assure le royaume du ciel ; elle est vaincue, enchaînée, martyrisée, mais elle a la vie. La Russie a la puissance, la grandeur humaines ; elle règne sur elle-même et sur des nations dont elle a fait ses esclaves, mais elle est assise dans les ténèbres et les ombres de la mort ; elle est donc incomparablement plus malheureuse que sa malheureuse victime, et l'on conçoit que ceux de ses fils que la grâce a préservés de l'erreur demandent avec ardeur son retour à la lumière et à la vie.

Les sectes religieuses qui, à la faveur du schisme, pullulent dans toute la Russie, et, auxquelles il faut ajouter, aujourd'hui, la formidable conspiration des *Nihilistes*, mettent en péril l'empire d'Alexandre II. Sa tête est mise à prix, le sceptre chancelle dans sa main, châtiment trop mérité de l'usage qu'il a fait de sa puissance. La prophétie de Pie IX se réalise : *le bras de Dieu s'appesantit sur la Russie*, et l'impiété menace l'empire d'un cataclysme. L'autocrate frissonne, mais il garde le bandeau qui l'aveugle.

Si l'on en croit de hauts personnages, et même des esprits très-sérieux attachés au schisme, il n'y a de salut à espérer pour l'empire moscovite que dans son retour à l'unité catholique.

C'était aussi l'opinion du P. Gagarin, célèbre jésuite russe, très-zélé pour sa patrie. Au commencement du règne d'Alexandre II, il publia un livre qui eut du retentissement (1), dans lequel étaient exposées ses idées sur

(1) *La Russie sera-t-elle catholique ?*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la question. Mais, il faut l'avouer, la Russie officielle ne renferme dans son sein aucun élément propre à l'œuvre de sa conversion. Toutes les forces dont elle dispose sont, au contraire, liguées pour l'anéantissement de la foi catholique parmi les sujets russes, et si cette nation schismatique, pour son bonheur et son salut, se convertit un jour, elle le devra au noble exemple, aux vertus, aux souffrances et aux prières de sa victime, l'héroïque Pologne !

Ce que nous venons de raconter montre que la persécution sort de l'hérésie et du schisme comme de sa source naturelle. L'erreur n'ayant point de consistance par elle-même ne peut se soutenir que par la violence. Mais, comme un ressort trop tendu, la violence finit par s'user et la vérité reprend ses droits. Ainsi s'explique, malgré l'effroyable impiété du siècle, le progrès consolant que fait le catholicisme dans les pays protestants où la persécution a fait place à la tolérance.

Tels sont, par exemple, les États scandinaves qui ont offert à Pie IX cette consolation. Il y a vingt ans, les lois draconiennes portées contre l'Église romaine par les zélateurs couronnés de la Réforme, étaient toujours debout, en Suède et en Danemark ; la liberté de conscience était encore bannie de ces pays protestants, grâce surtout à la jalouse influence du clergé hérétique.

En 1858, M. Lichtlé, curé catholique de Christiania, est condamné à 20 thalers d'amende et aux frais du procès, pour avoir seulement omis un nom sur la liste des membres de la communauté catholique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

En 1860, six jeunes Suédoises sont jetées brutalement en exil pour avoir embrassé la religion catholique. Le murmure que provoqua cet acte d'intolérance, en plein XIXe siècle, trouva de l'écho dans la presse et finit par provoquer, en Suède, l'abrogation des édits de persécution. Aujourd'hui Mgr Bernard, nommé par Pie IX, vicaire apostolique de Suède et de Norvége, en récompense de ses travaux et de ses souffrances pour la foi, exerce un ministère pénible et difficile, mais non sans fruit et sans consolation, dans ces deux pays.

En 1866, le Danemark, à son tour, rendit la liberté aux catholiques, et, deux ans après, on comptait déjà six cents conversions à Copenhague, tant la vérité quand elle peut librement se répandre, a de vertu et de force pour éclairer et soumettre les hommes de bonne volonté.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE IV

PIE IX ET LE CONGRÈS DE PARIS.

Tyrannie russe en Orient. — Les Latins de Jérusalem. — Leurs droits et ceux de la France. — Usurpations des Grecs. — Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem. — Marie Ratisbonne. — Zèle de Pie IX pour les œuvres de Terre-Sainte. — Le patriarche à Paris. — Protectorat de la France. — Rapport de M. Eugène Boré. — Justes réclamations du gouvernement français auprès de la Porte. — Opposition de la Russie. — Les troupes du czar en mouvement. — Désastre de Synope. — Alliance franco-anglaise. — Expédition de Crimée. — Son caractère religieux. — Accession de la Sardaigne. — Inquiétude des catholiques. — Siège et chute de Sébastopol. — Actions de grâces à Paris et à Rome. — Congrès de Paris. — *Hatti-humaïoun* en faveur des chrétiens. — Les catholiques de Terre-Sainte oubliés. — Abandon des traditions de la France. — Intrusion de la question romaine au Congrès. — Douleur de la France catholique. — Traité de Paris. — *Te Deum* à Rome. — Banquet des diplomates à Paris. — Harangue de l'empereur Napoléon. — La petitesse dans la grandeur. — Pie IX plus clairvoyant que les diplomates.

Ce n'était pas seulement sur les catholiques de leurs domaines que les despotes de Saint-Pétersbourg faisaient peser le joug de leur odieuse tyrannie; ils étendaient la pointe de leur glaive persécuteur jusqu'aux extrémités de l'Orient. Nous en parlerons plus loin, dans le chapitre consacré aux chrétiens orientaux. Pour le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

moment, bornons-nous à faire connaître, au point de vue des intérêts catholiques et de la cause pontificale, l'origine et les suites de la guerre franco-russe de 1854, qui eut pour dénouement le fameux *Congrès de Paris*, où trois comparses, parmi les puissances, engagèrent une partie si perfide contre l'autorité du Pape-Roi.

On se rappelle avec quel succès inespéré Pie IX, dès le mois d'octobre 1847, d'accord avec la Porte-Ottomane, avait rétabli le patriarchat de Jérusalem, dont le premier titulaire fut Mgr Valerga (1).

Ce n'est pas une des moindres gloires de Pie IX que d'avoir inauguré son règne par ce regard de compassion jeté vers la ville Sainte, consolant son veuvage et adoucissant ses longues amertumes. L'infatigable Pontife compléta ce qu'il avait si bien commencé, en revendiquant ensuite sans relâche les droits du catholicisme, en Palestine et en Orient, et en faisant appel, pour cette œuvre de réparation et de justice, à l'intervention de la nation très-chrétienne qui jouit, comme on sait, d'un droit traditionnel de protection sur les catholiques de ces contrées.

Quand Mgr Valerga prit possession de son siège, les usurpations des Grecs schismatiques, à Jérusalem, accomplies sous l'inspiration et avec l'assistance du gouvernement russe, ne connaissaient plus de bornes.

Le protectorat de la France sur les Latins est un droit qui remonte aux Croisades, droit acheté par le sang et l'argent des Français.

(1) Voir Ier volume, page 235.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Lorsque le Soudan d'Égypte eut repris sur les Francs la Palestine et la ville Sainte, vers l'an 1264, plusieurs chrétiens, latins et grecs, y restèrent pour vénérer en secret les traces du Dieu Sauveur.

Vers l'an 1304, Robert, roi de Sicile, et Dona Sancia, son épouse achetèrent du Soudan d'Égypte alors régnant, au moyen de grosses sommes d'argent, la possession des principaux lieux saints, tels que la crèche de Notre-Seigneur et l'église de Bethléem, les monts du Calvaire et de Sion, les sépulcres de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, la pierre d'Onction, etc., et les donnèrent en garde aux religieux de Saint-François. Cette concession fut confirmée aux Franciscains par Clément V, par le sultan Omar et ses successeurs, qui, de plus, donnèrent à ces religieux plusieurs privilèges et cautions juridiques, dont ils ont gardé les titres entre leurs mains. Enfin le sultan Sélim, lorsqu'il eut conquis la Palestine, confirma de nouveau sur les instances de François Ier, roi de France, les droits précédemment acquis aux Religieux de Saint-François.

Jusque-là les Grecs n'avaient ni possession, ni juridiction sur aucun des Lieux-Saints. Ils demeuraient seulement dans quelques monastères des environs de Jérusalem, et particulièrement dans celui du mont des Oliviers, d'où ils venaient, avec la permission des Franciscains, visiter les saints lieux dont ces religieux avaient la garde.

Au lieu de la gratitude qu'ils devaient aux bons Pères pour cette bienveillance, ils conçurent des projets de vengeance et d'usurpation. Par haine non moins que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

par jalousie, ils mirent tout en œuvre pour rendre les disciples de saint François odieux aux Turcs, et pour les faire chasser jusqu'au dernier de la Palestine. La ruse, la violence, la calomnie, tout moyen leur parut bon et louable contre les catholiques!

C'est en 1467 qu'ils forgent le premier anneau de cette longue chaîne d'intrigues à laquelle ils ont travaillé sans relâche. Pas une année, depuis, qui n'ait été marquée par de nouvelles cabales. A force de trames et d'impostures, ils finissent par obtenir de la Porte-Ottomane des commandements qui les mettent en possession de plusieurs sanctuaires et de différents privilèges.

A chaque usurpation des Grecs, la France réclama invariablement la restitution des lieux qui appartenaient aux Latins. Comme il arrive toujours dans les choses humaines, plus elle était puissante, plus elle était écoutée.

En 1673, au moment où Louis XIV était à l'apogée de sa gloire, le marquis de Nointel, ambassadeur français à Constantinople, signa avec le gouvernement turc la *Capitulation d'Andrinople,* qui assura aux catholiques la restitution des sanctuaires de la Palestine et le protectorat des églises d'Orient; et en 1740, les gouvernements français et ottoman révisèrent ensemble les capitulations précédentes afin de leur donner plus de netteté et plus de force. Néanmoins, depuis lors, grâce aux cabales toujours renaissantes et toujours audacieuses des Grecs, les droits des Latins leur furent tour à tour ravis, rendus, disputés.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les Grecs et les Arméniens schismatiques, profitant habilement des circonstances, surent, par un système continu d'empiétements, usurper les principaux sanctuaires, et maintenir leur possession en la faisant autoriser par des firmans surpris à la faiblesse et à la peur de la Sublime-Porte.

Outre ces usurpations, ils s'arrogeaient mille privilèges qu'ils soutenaient par la violence. Chaque année les fêtes de Pâques étaient l'occasion de scènes scandaleuses. Dans ces sanctuaires où l'on ne devait entendre que des voix pieuses chantant religieusement les louanges du Sauveur des hommes, avaient lieu, au contraire, dans ces jours solennels, des luttes fratricides, des disputes honteuses, des prises de corps qui convertissaient en champ clos ces temples consacrés à la prière. Les catholiques en étaient souvent réduits à chercher leur salut dans la fuite, comme cela était arrivé le 18 mars 1848, alors que la révolution survenue en France redoublait l'insolence de leurs adversaires.

Le nouveau patriarche, Mgr Valerga, avait donc une rude tâche en arrivant, cette année-là même, à Jérusalem. En attendant des circonstances plus favorables, il s'efforça par son zèle, par sa prudence, par sa fermeté, de sauvegarder ce qui restait des droits, des intérêts, de l'influence du catholicisme, dans les Lieux-Saints, et de multiplier les églises, les écoles, les établissements de bienfaisance.

Il fut secondé par un de ces hommes que la Providence suscite au moment opportun. Dieu qui transforme les persécuteurs en vases d'élection et change au besoin

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les loups en agneaux, trouve des instruments de ses volontés jusque dans les éléments destructeurs de ses desseins. En 1842, un juif ardent pour sa secte, un nouveau Paul, miraculeusement converti aux pieds d'une Madone, dans la Ville éternelle, sortait tout armé des mains de cette admirable Providence, et devenait un vaillant apôtre.

Nous n'avons pas à dire le nombre et l'importance des institutions fondées en Terre-Sainte par le R. P. Marie de Ratisbonne. L'œuvre de *Notre-Dame de Sion* est établie, les abjurations deviennent plus nombreuses, les ménages chrétiens se multiplient, les vocations religieuses se révèlent, et les arts eux-mêmes se développent par l'établissement d'une école d'arts-et-métiers à Jérusalem.

Pie IX soutenait les efforts combinés du patriarche et de son pieux collaborateur. Il les aidait de ses inspirations, de ses encouragements et même de son assistance pécuniaire. Il secondait aussi de ses vœux, de ses conseils et de ses bénédictions, ces admirables pèlerinages de Terre-Sainte qui prirent naissance sous son règne, et qui apportèrent providentiellement tant de force, de consolations et de ressources aux catholiques des Lieux-Saints. Qu'il était beau de voir la noble protection du Saint-Père se cacher sous de gracieux encouragements! Les insignes de *chevalier du Saint-Sépulcre* sont envoyés, tantôt à un illustre membre des pèlerinages, le pieux marquis de Beaurepaire, ceint de l'épée de Godefroi de Bouillon sous les yeux ravis des pèlerins, tantôt à un dignitaire ecclésiastique, Mgr de Salinis, évêque de cette

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Picardie qui a donné Pierre l'Hermite, et fondateur, à Amiens, d'une maison de Franciscains destinés à la Terre-Sainte (1) !

Pie IX était ainsi l'inspirateur, l'âme et la vie de toutes les grandes œuvres catholiques qui se multipliaient sous son regard paternel. Quand la France fut pourvue d'un gouvernement régulier, en 1850, Mgr Valerga vint, par son ordre et en son nom, de Jérusalem à Paris, pour réclamer du nouveau gouvernement son intervention en faveur des droits séculaires des Latins.

Il était urgent, en effet, d'arrêter par des mesures efficaces les envahissements des Russes schismatiques. L'éminent patriarche comprit immédiatement que les luttes de détail n'avaient aucune chance d'aboutir au résultat désiré. Il y a chez les Grecs de telles ressources de ruse, de perfidie et de violence, et il y a près des tribunaux et des agents musulmans tant de facilité et de corruption, tant de faiblesse et de lenteur, que l'unique ressource était de replacer incontinent le droit des Latins sur son terrain véritable, en l'élevant à la hauteur d'une question diplomatique et d'une affaire de droit international.

On a prétendu qu'après la chute de Louis-Philippe, le Président de la république, Louis-Napoléon, n'avait

(1) Dans le courant de l'année 1852, un saint religieux franciscain, qui avait longtemps résidé à Jérusalem, le R. P. Areso, agissant sous la haute inspiration de Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, fonda dans cette dernière ville, patrie de Pierre l'Hermite, un noviciat destiné à recruter les héroïques gardiens du Saint-Sépulcre (Voir *Vie de Mgr de* SALINIS, *par Mgr de* LADOUE, page 279...).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pris à cœur les intérêts de la religion que pour gagner à sa cause le clergé et les catholiques de France. Les défaillances subséquentes de sa politique dans les affaires de l'Église, et spécialement l'étrange abandon des prérogatives de la France au bon plaisir de la Russie, dans la question des Lieux-Saints, alors surtout que la France avait la force au service de son bon droit, ne donnent que trop de crédit à cette appréciation. Mais ne vaut-il pas mieux, après tout, s'appuyer de la puissante influence de la religion pour de justes revendications, que de la traiter brutalement en ennemie, comme on le fait à l'heure présente? Au surplus, ce n'est pas le prince-président qui souleva la question ; en arrivant au pouvoir, il la trouva pleinement engagée. Dans les archives des affaires étrangères se conservaient les nombreuses et énergiques protestations adressées à la Sublime-Porte en faveur des catholiques du Levant par les gouvernements antérieurs, sans excepter celui du *Roi-citoyen*. Aussi les démarches du patriarche de Jérusalem auprès du nouveau Pouvoir furent-elles accueillies avec les plus vives et les plus légitimes sympathies.

Un savant et courageux chrétien que les desseins de la Providence réservaient pour supérieur à la Congrégation de Saint-Lazare, M. Eugène Boré, chargé d'une mission en Orient, fit un rapport officiel, où se trouvaient réunis les arguments invincibles que fournissent l'Histoire et la tradition, et qu'appuient trente-deux firmans, soixante hatti-schérifs, plus de deux cents actes ou pièces judiciaires, et les traités de la Porte avec la France.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Forts de ces témoignages, les ambassadeurs du gouvernement français poursuivirent activement, à Constantinople, la question des revendications. Nommons d'abord le général Aupick qui, en 1851, s'étant plaint, en termes très-vifs de la violation des traités, formula une demande près du Divan pour leur entière et stricte exécution. A cet ambassadeur succéda, à la fin de février de la même année, le marquis de La Valette qui fut chargé par le gouvernement français de poursuivre la même question. Sa mission avait même un caractère si spécial qu'il était porteur pour le Sultan d'une lettre autographe de Louis-Napoléon, conçue dans les termes les plus énergiques.

C'est à cette époque que commença cette lutte diplomatique qui, après avoir passé par des phases diverses que nous ne pouvons qu'effleurer ici, aboutit à cette terrible campagne de Crimée, où l'empereur Nicolas trouva, sous le fouet de la Providence, le châtiment de son orgueil et de sa tyrannie.

Les réclamations de la France étaient loin d'être soutenues par les cabinets européens. La Russie, se croyant assurée des sympathies de l'Angleterre, rêvait une coalition contre le nouvel empire napoléonien qui venait d'être rétabli à Paris. Guidée par ses habitudes de duplicité, elle offrit, d'une part, à l'Angleterre le partage de la Turquie, et, de l'autre, à la Turquie l'appui de ses armes contre la France.

La ferme attitude du gouvernement français, jointe à la peur qu'inspiraient au Sultan les projets transparents du czar, rapprocha la cour ottomane du cabinet des Tuile-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ries, et la question des Lieux-Saints fut résolue en faveur des catholiques.

La Russie redouble aussitôt ses exigences et demande un acte de réparation. Nous sommes en février 1853. Pendant que le prince Menschikoff est envoyé en mission à Constantinople, des troupes russes entrent en Bessarabie.

Le gouvernement de Napoléon III juge aussitôt que la question religieuse s'efface devant la question politique. Son parti est pris. Une escadre française est envoyée sur le théâtre des évènements.

Cependant, de concert avec l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, le gouvernement français n'en fait pas moins un suprême effort, dans la Conférence de Vienne, pour conjurer une guerre imminente. Mais avant que les négociations ne soient arrivées à leur terme, l'envahissement subit, à la fin de mai 1853, des provinces danubiennes par la Russie, et la sauvage destruction de la flotte turque, dans les eaux de Synope, le 30 novembre suivant, équivalent à une véritable déclaration de guerre.

Il n'en fallait pas moins pour ouvrir les yeux au gouvernement anglais. Dès lors, un traité d'alliance est signé, le 10 avril 1854, entre la France et la Grande-Bretagne. L'Autriche et la Prusse déclarent publiquement leur neutralité.

Malgré l'insolence de la Russie, qui voulait évidemment la guerre, le gouvernement français conduisit l'affaire avec une extrême modération et une rare patience. Les armées alliées, composées de Français,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'Anglais et de Turcs, ne s'ébranlèrent qu'au mois de septembre de cette année 1854.

Mais cette guerre gigantesque avait été entreprise pour une cause si noble et si sainte que la main de Dieu semblait couvrir la France et lui présager la victoire. D'ailleurs, tout dans cette entreprise fut digne de la cause qu'on voulait défendre. Non-seulement on pourvut les troupes d'aumôniers, et de garde-malades demandées aux communautés hospitalières, mais l'armée à son départ fut mise sous la protection du Ciel. La France se souvint que Dieu avait toujours été son meilleur et son plus puissant allié. De tous côtés des prières furent ordonnées pour le succès de nos armes.

Le chef de l'Etat donna lui-même un tableau destiné au vaisseau amiral *la Ville-de-Paris*, et représentant Marie, la sainte patronne des matelots. L'inauguration en fut faite solennellement le 19 mars, à bord du vaisseau amiral, en présence des états-majors et d'un détachement de marins de chacun des bâtiments de la flotte. Un tableau semblable fut envoyé à l'escadre de la Baltique, et son inauguration donna lieu, comme la précédente, à une de ces fêtes religieuses auxquelles la majesté des mers, les chants des matelots mêlés au bruit des tambours et à la voix des canons, donnent un charme puissant que le cœur n'oublie jamais.

Les soldats eux-mêmes entrèrent dans ces nobles sentiments : beaucoup voulurent se réconcilier avec Dieu avant d'aller affronter l'ennemi ; tous se mirent sous la protection de la sainte Vierge, et ce ne fut pas sans attendrissement que l'on vit un régiment de cavalerie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tout entier se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Fourvière près Lyon. Tous ces braves cuirassiers sortent du sanctuaire de la patronne de la France, remplis d'une ardeur toute patriotique. C'est sous de tels auspices que l'armée française s'embarque pour l'Orient.

De dures épreuves attendaient nos troupes dans cette difficile entreprise. Les épidémies successives, les batailles meurtrières, les âpretés d'un affreux hiver ne firent que révéler ce qu'il y avait en même temps de piété et de bravoure dans le cœur des soldats français. Il faut lire dans les chroniques du temps ces ravissants épisodes qui font de l'histoire de la guerre d'Orient l'un des morceaux les plus intéressants des annales militaires et religieuses de la France.

Les deux puissances alliées qui fraternisaient dans cette lutte, pour renforcer leur alliance par l'accession d'autres puissances européennes, avaient laissé le traité du 10 avril ouvert à d'autres signatures. Le petit roi du Piémont voulut imiter l'aigle, et, voyant l'Autriche se tenir à l'écart, il s'empressa de prendre sa place dans la coalition. Au mois de mai 1855, quinze mille hommes de l'armée sarde débarquaient sur le théâtre de l'action pour partager les hasards de cette guerre. Ce fut pour les catholiques un spectacle inquiétant que de voir le Piémont, qui combattait à outrance chez lui les droits de l'Eglise, s'armer pour les défendre au loin. Évidemment les intérêts catholiques n'entraient pour rien dans ses calculs.

L'expédition de Crimée devait finir comme elle avait commencé, sous la protection de la Reine du ciel. Le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

siège laborieux de Sébastopol durait depuis un an. On était au commencement de septembre 1855. Le général Pélissier, commandant en chef de l'armée française, choisit à dessein, pour l'assaut général de la place, le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge. Au jour fixé, après un bombardement de soixante-douze heures, les troupes françaises, à midi sonnant, à la voix de leurs chefs, au son des clairons et des tambours, escaladent, dans un élan irrésistible, la citadelle de Malakof, et plantent le drapeau français sur les murs de Sébastopol.

On ne pouvait en douter, Marie, *Reine de la France*, payant à notre patrie le prix de son dévouement à la cause de l'Eglise, ouvrait à nos armes les portes de cette citadelle, le 8 septembre 1855, comme elle leur avait ouvert celles de Rome le 2 juillet 1849.

La nouvelle de cette glorieuse victoire fut accueillie en France avec des transports de joie et de reconnaissance. Les temples retentirent des chants d'actions de grâces dont on se souvient encore, et la Vierge eut sa bonne part dans les prières de la piété chrétienne.

A Rome aussi fut célébré avec pompe le succès de nos armes. La chute de Sébastopol donna lieu à un solennel *Te Deum* chanté, le 18 septembre, à Saint-Louis-des-Français. A côté de tout le personnel de l'ambassade française, de l'état-major de notre armée, des officiers de tout grade et au milieu d'une assistance innombrable, figuraient les filles de Saint Vincent de Paul, qui, aussi braves que les soldats, sous les murs de la citadelle russe, avaient prodigué leur vie au service des soldats blessés ou malades; on y voyait aussi les PP. jésuites qui avaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

déployé un semblable dévouement dans les hôpitaux, dans les ambulances et sur les champs de bataille. On avait délicatement invité pour présider à cette fête, un prélat dont le costume et la physionomie orientale rappelaient le but de la guerre; c'était Mgr Hormuz, archevêque de Sirace, né à Constantinople, appartenant à la nation arménienne et à l'ordre des Méchitaristes de Venise. L'éminent prélat s'associait avec bonheur à une fête qui présageait la délivrance de ses compatriotes et le triomphe de l'Église dans son pays.

Quand fut terminé le chant du cantique sacré, suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement qui clôtura la cérémonie, on entendit retentir le canon du château Saint-Ange, saluant le drapeau victorieux de la France, et la musique militaire qui faisait éclater ses joyeuses fanfares.

Après l'immense catastrophe qui engloutissait tout l'échafaudage de l'ambition moscovite, le gouvernement autrichien, prenant le rôle de médiateur, proposa des conditions acceptables des deux côtés, et l'on décida la réunion d'un Congrès des puissances européennes.

Le Congrès s'ouvrit à Paris, le 25 février 1856, sous la présidence du comte Walewski, ministre des affaires étrangères de France. Les illustres diplomates s'occupèrent, dans leurs longues et mémorables délibérations, du règlement des intérêts politiques de l'Europe et des garanties à prendre contre les envahissements de la Russie. Mais des Lieux-Saints, nulle mention. La France s'oublia complétement à cet égard.

Cependant, on eut souci du sort des chrétiens de l'Empire ottoman.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Des conférences diplomatiques s'étaient ouvertes, à Constantinople, le 9 janvier précédent, pour déterminer quelle serait, à l'avenir, la condition des chrétiens, sujets de la Porte. Ces conférences furent fécondes ; il en sortit le *Hatti-Humaïoun* (*Ordre royal*) du 18 février 1856 qui compléta, avec une ampleur inespérée, l'affranchissement des *rayas* ou sujets chrétiens de l'Empire ottoman. Toute distinction entre les chrétiens et les musulmans est désormais abolie, ainsi que les dénominations qui pouvaient rappeler les distinctions anciennes. Tous sont aptes à devenir propriétaires dans l'empire, et sont déclarés indistinctement admissibles à tous les emplois publics. L'égalité devant la justice et devant la loi, l'égalité quant au paiement de l'impôt et à l'obligation du service militaire, enfin l'égalité de tous les cultes, et la liberté de conscience sont formellement proclamées.

Une seule question restait à décider, et non la moins importante, savoir celle qui concernait l'exécution des réformes. Il s'agissait de savoir si les intentions libérales du gouvernement ne rencontreraient par des obstacles insurmontables dans les préjugés et le fanatisme du vieux parti turc. L'avenir illuminera ce point obscur de lugubres clartés.

Le *Hatti-Humaïoun* en question fut expédié à Paris pour être joint, comme annexe, au traité de pacification générale. Il en fut question, au Congrès de Paris, dans les séances du 24 et du 25 mars. Les différents articles dont il se compose furent accueillis par l'illustre assemblée avec une satisfaction générale, et la discussion qui s'ouvrit à ce sujet donna lieu à la déclaration suivante,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

insérée dans le protocole n° 14, avec l'approbation de tout le Congrès :

« Sa Majesté Impériale le Sultan, dans sa constante sollicitude pour le bien-être de ses sujets, sans distinction de religion ni de race, ayant octroyé un firman qui, en améliorant leur sort, consacre également ses généreuses intentions envers les populations chrétiennes de son empire, et voulant donner un nouveau témoignage de ses sentiments à cet égard, a résolu de communiquer aux puissances contractantes ledit firman, spontanément émané de sa volonté souveraine.

« Les puissances contractantes constatent la haute valeur de cette communication.

« Il est bien entendu qu'elle ne saurait, en aucun cas, donner le droit auxdites puissances de s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports de Sa Majesté le Sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de son empire. »

Voilà, au point de vue religieux, les seuls articles que contiennent les actes du fameux Congrès. Rien de la Palestine, rien des droits des Latins en Terre-Sainte, rien des usurpations des Grecs, rien du protectorat de la France ! Et cela, au moment où la France, victorieuse de la Russie, à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, dicte des lois à l'Europe !

La France avait toujours compris jusque-là que c'était son honneur et son intérêt de défendre les droits des catholiques en Terre-Sainte. Rappelons et François Ier, et Henri II, et Louis XIII, et Louis XIV, et Louis XV, et cette série de diplomates si énergiques et si habiles, qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ont immortalisé les noms des La Haye, des d'Avieux, des Harlay, des Nointel, et porté si haut le titre glorieux des représentants de la première monarchie du monde.

Quand la décadence du patriotisme n'avait pas encore amené la France au degré d'abaissement où nous la voyons aujourd'hui, les révolutionnaires eux-mêmes, rien que pour sauvegarder notre honneur, notre influence et l'éclat du nom français, marchaient sur les brisées de la monarchie en Orient. Ainsi, la première République défendait aussi chaleureusement les intérêts des Latins que les rois très-chrétiens. Cette même République, qui bannissait de France, non-seulement les prêtres, mais Dieu lui-même, réclamait par son représentant à Constantinople, en faveur des Jésuites et des privilèges des Lieux-Saints.

Les protestants à leur tour, quand parfois ils mirent la main au timon des affaires, ont senti la nécessité, dans l'intérêt de la France, de soutenir la cause des catholiques de la Palestine. Ainsi, sous le règne pacifique, et abaissé du roi Louis-Philippe, c'est un ministre protestant, M. Guizot, qui entame les négociations en faveur des Latins de Jérusalem (1).

Mais Napoléon III trompa sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, la confiance des catholiques. N'ayant rien statué au Congrès de Paris sur la question

(1) On sait que M. Wadington, ministre protestant de notre troisième république, alors qu'il prêtait la main à l'expulsion des congréganistes enseignants et à la persécution religieuse, se glorifiait d'avoir soutenu, au congrès de Berlin, les droits des catholiques en Orient.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des Lieux-Saints, il s'entendit subséquemment à ce sujet avec l'empereur de Russie, et, capitulant devant celui dont il était le vainqueur, il partagea avec les Grecs les droits des Latins de Jérusalem.

N'était-ce pas trahir aveuglément et les catholiques et la Turquie et la France ? Car enfin, les revendications perpétuelles de la France au sujet des Lieux-Saints ont pour base des arrangements pris entre les gouvernements français et ottoman. Pourquoi donc la France allait-elle s'entendre à Saint-Pétersbourg sur l'exécution d'engagements contractés vis-à-vis d'elle ou de ses protégés, par la Turquie ? Agir ainsi, n'était-ce pas déclarer que le Sultan n'a plus qu'un pouvoir fictif, et reconnaître la suprématie du Czar, sinon sur tout l'empire ottoman, au moins sur les Grecs sujets de cet empire ?

Tant que les nations chrétiennes, divisées par l'hérésie et affaiblies par la révolution, laisseront Jérusalem aux mains des infidèles, c'est au souverain de la Palestine que nous aurons affaire pour tout ce qui concerne les Lieux-Saints; c'est la Porte qui s'est engagée envers nous, c'est près d'elle que nous devons revendiquer nos droits et les faire triompher. Ses intérêts et ceux des catholiques sont ici en parfait accord. Elle ne peut pas admettre l'intervention officielle de la Russie comme juge et partie. Comprendrait-on, en effet, que deux puissances étrangères, dont l'une n'a même aucun titre à invoquer, quant aux questions qui font la matière du débat, vinssent discuter, modifier, annuler entre elles des conventions relatives à des lieux que la Turquie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

possède par droit de conquête, mais dont les Latins, conformément à la loi musulmane, sont usufruitiers, et qu'ils défendent ou revendiquent contre les Grecs schismatiques, sujets du Sultan ?

Les Latins sont légitimes possesseurs des Lieux-Saints. Le Patriarche et les Pères de Terre-Sainte, commis par l'Église à la garde de ce précieux dépôt, ne sont pas sujets du Sultan. La France, en acquérant autrefois et en revendiquant aujourd'hui le droit de les protéger, n'a jamais eu la prétention de se placer comme intermédiaire entre le souverain et une fraction quelconque de son peuple. Jamais non plus elle n'a revendiqué comme lui appartenant les sanctuaires objets du litige. Elle peut sacrifier ses droits de protection, mais non les droits des Latins. S'il lui plaît d'abdiquer sa position en Orient, c'est son affaire, mais les droits des Latins restent intacts. Sans doute, ces droits, privés d'un tel appui, seront méconnus ; mais ils subsisteront néanmoins. Ce qui ne subsistera plus, ce sera l'influence de la France dans le Levant.

Bien des gens, égarés par les préjugés révolutionnaires, et faisant bon marché des intérêts religieux, sont trop disposés à croire qu'il serait plus sage de laisser de côté maintenant toute préoccupation des Lieux-Saints. C'est facile à dire, mais, par bonheur, c'est très-difficile à faire. Quand des intérêts de cette nature sont en souffrance et attendent une solution, c'est un funeste expédient, pour se tirer d'embarras, que d'en laisser la solution à un adversaire.

La mission protectrice de la France sur le catholi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cisme en Orient a été le point de départ de sa gloire et de son influence en Europe et dans le monde. Que le fait soit importun aux lilliputiens de la politique contemporaine, cela est possible, mais la chose est telle. Il y a quelque ingratitude à l'oublier, et quand on aime son pays, on se plaît à en rappeler le souvenir.

Les affaires de la Palestine ont été le premier nœud de la question d'Orient. Ce point de départ, il est vrai, a été comme effacé par les événements ultérieurs qui se sont produits. C'est ce qui arrive souvent dans les débats. Mais si les événements militaires de 1854 et 1855 ont fait perdre de vue les négociations et les luttes diplomatiques qui les avaient précédés, les intérêts et les revendications qui ont produit ces luttes subsistent toujours, et si l'on veut prévenir des luttes nouvelles, il faut maintenir fermement à Jérusalem le triomphe du droit, dont l'abaissement est parallèle à celui de la France. Cette conduite est donc commandée par la politique comme par la religion. Plus la France s'effacera en Orient, plus la Russie gagnera du terrain, et c'est à Jérusalem qu'elle ira prendre les clefs de Constantinople.

Dans le même moment où il trahissait, d'une façon si regrettable, les intérêts et les traditions de la France et du catholicisme, le comte Walewski, président du Congrès, ministre de l'empire napoléonien, dépensait toute son énergie, qui le croirait ? à dresser une accusation publique contre le gouvernement pontifical.

Dans la mémorable séance du 8 avril, après la discussion des matières portées à l'ordre du jour,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'*illustre* diplomate, prenant tout à coup la parole, invite les plénipotentiaires à vouloir bien, avant de se séparer, échanger leurs idées sur différents sujets qui demandent des solutions, et dont il pourrait être utile de s'occuper afin de prévenir de nouvelles complications. Quoique réuni spécialement pour régler la question d'Orient, le Congrès, selon le premier plénipotentiaire de la France, pourrait se reprocher de ne pas avoir profité de la circonstance qui met en présence les représentants des principales puissances de l'Europe, pour élucider certaines questions, poser certains principes, exprimer des intentions, toujours et uniquement dans le but d'assurer, pour l'avenir, le repos du monde, en dissipant, avant qu'ils ne soient devenus menaçants, les nuages que l'on voit encore poindre à l'horizon politique. »

Ces nuages, le noble comte les voit flotter sur la Grèce et sur la Belgique, mais particulièrement sombres et redoutables sur l'Italie.

Après avoir parlé de la Grèce, il dit que « les États pontificaux sont également dans une situation anormale ; que la nécessité de ne pas laisser le pays livré à l'anarchie a déterminé la France, aussi bien que l'Autriche, à répondre à la demande du Saint-Siège, en faisant occuper Rome par ses troupes, tandis que les troupes autrichiennes occupaient les Légations.

« La France avait un double motif de déférer, sans hésitation, à la demande du Saint-Siège, comme puissance catholique et comme puissance européenne. Le titre de fils aîné de l'Église dont le souverain de la France

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

se glorifie, fait un devoir à l'Empereur de prêter aide et soutien au Souverain-Pontife ; la tranquillité des États-Romains, dont dépend celle de toute l'Italie, touche de trop près au maintien de l'ordre en Europe pour que la France n'ait pas un intérêt majeur à y concourir par tous les moyens en son pouvoir. Mais, d'un autre côté, on ne saurait méconnaître ce qu'il y a d'anormal dans la situation d'une puissance qui, pour se maintenir, a besoin d'être soutenue par des troupes étrangères. »

Le comte Walewski ajoute sans hésiter, et il espère que le comte de Buol s'associera en ce qui concerne l'Autriche à cette déclaration, que non-seulement la France est prête à retirer ses troupes, mais qu'elle appelle de tous ses vœux le moment où elle pourra le faire sans compromettre la tranquilité intérieure du pays et l'autorité du gouvernement pontifical, à la prospérité duquel l'Empereur, son auguste souverain, ne cessera jamais de prendre le plus vif intérêt (1).

Le diplomate français représente combien il est à désirer, dans l'intérêt de l'équilibre européen, que le gouvernement romain se consolide assez fortement pour que les troupes françaises et autrichiennes puissent évacuer, sans inconvénient, les États-Pontificaux, et il

(1) On jugera de la sincérité de cette affirmation en se souvenant que Pie IX, à l'occasion du Congrès de Paris, écrivit à l'empereur Napoléon III pour le prier de défendre, dans cette assemblée, l'intégrité et l'inviolabilité de la domination temporelle du Saint-Siége, et que, dans sa réponse, Sa Majesté *conseille au Saint-Père de renoncer à la possession des provinces agitées de ses Etats comme le seul remède au trouble présent des affaires.* Pie IX rappelle ce souvenir dans la mémorable encyclique du 19 janvier 1860.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

croit qu'un vœu exprimé dans ce sens pourrait ne pas être sans utilité. Il ne doute pas, dans tous les cas, que les assurances qui seraient données par la France et par l'Autriche sur leurs intentions à cet égard, ne produisent partout une impression favorable.

Poursuivant le même ordre d'idées, le comte Walewski se demande s'il n'est pas à souhaiter que certains gouvernements de la péninsule italique, appelant à eux, par des actes de clémence bien entendus, les esprits égarés et non pervertis, mettent fin à un système qui va directement contre son but, et qui, au lieu d'atteindre les ennemis de l'ordre, a pour effet d'affaiblir les gouvernements et de donner des partisans à la démagogie. Dans son opinion, ce serait rendre un service signalé au gouvernement des Deux-Siciles, aussi bien qu'à la cause de l'ordre, dans la péninsule italienne, que d'éclairer ce gouvernement sur la fausse voie dans laquelle il s'est engagé. Il pense que des avertissements, conçus dans ce sens et provenant des puissances représentées au Congrès, seraient d'autant mieux accueillis que le cabinet napolitain ne saurait mettre en doute les motifs qui les auraient dictés.

L'incident soulevé par le plénipotentiaire français parut surprendre plusieurs de ses illustres auditeurs.

Le comte Orloff, représentant de la Russie, et le comte Buol, plénipotentiaire de l'Autriche, refusèrent de s'occuper d'une question qui n'était pas au programme, et d'États indépendants qui n'étaient pas représentés au Congrès.

Mais comme si l'entente eût été faite par avance entre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la France, l'Angleterre et le Piémont, et comme si la victoire de Crimée leur donnait plein pouvoir sur les autres États, les plénipotentiaires de Londres et de Turin appuyèrent chaleureusement les appréciations du ministre de l'empereur des Français.

Le comte Clarendon, représentant de la Grande-Bretagne pense, lui aussi, que l'administration des États Romains offre des inconvénients d'où peuvent naître des dangers que le Congrès a le droit de conjurer, et qu'il serait utile de recommander au Pape la sécularisation de son gouvernemeut et l'organisation d'un système administratif en harmonie avec l'esprit du siècle. Il voudrait aussi voir constitué à Bologne un régime administratif et judiciaire à la fois laïque et séparé, avec l'organisation d'une armée nationale qui permît la retraite des troupes autrichiennes. Quant au roi de Naples, le Congrès doit lui exprimer un vœu pour l'amélioration de son système de gouvernement (1) et lui demander une amnistie en faveur des condamnés politiques.

Il n'est pas indifférent de savoir quelle fut, dans ces questions, l'opinion du comte de Cavour, premier ministre et plénipotentiaire de Victor-Emmanuel. Ce diplomate n'entend pas contester le droit qu'a tout plénipotentiaire de se tenir à l'écart de toute discussion qui n'a pas été prévue par ses instructions ; mais il est, croit-il, de la plus haute importance que l'opinion manifestée par certaines puissances sur l'occupation des

(1) C'était juste le moment où les affaires financières du royaume des Deux-Siciles étaient les plus prospères de l'Europe, le 5 %, étant à 112 et 115.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

États-Romains soit constatée au protocole. La présence des troupes autrichiennes dans les légations et dans le duché de Parme détruit l'équilibre politique en Italie. et constitue pour la Sardaigne un véritable danger. Sur les autres points comme sur celui-là, le représentant du Piémont partage entièrement les opinions du comte Walewski et de lord Clarendon.

Par son attitude, dans cette circonstance, le ministre Cavour démasquait la raison secrète de la politique piémontaise dans sa participation à la guerre d'Orient. L'étonnement avait été grand en Europe, et à Rome surtout, lorsqu'on avait vu cette puissance fournir un corps d'armée pour attaquer la Russie. Il n'y avait dans les rapports de la Russie avec le Piémont, rien qui pût motiver cette ingérence de la cour de Turin dans une guerre où ses intérêts n'étaient pas engagés. Le Piémont, dans les luttes de 1796 à 1815, avait été, au contraire, le protégé de la cour de Saint-Pétersbourg. Ce ne pouvait être dès lors qu'en vue des complications futures de la péninsule italique, et avec le dessein de faire du Piémont un agent expérimenté et aguerri de l'autre côté des Alpes, que la France et l'Angleterre pouvaient appeler un corps d'armée piémontais à figurer à côté de leurs troupes sur les champs de bataille de la Crimée. L'empereur, qui abandonnait difficilement ses idées, revenait évidemment à celles qu'il avait eues en 1849, lorsque avant la bataille de Novare il voulait placer la France derrière le Piémont, dans les affaires d'Italie.

Le gouvernement de Turin avait le pressentiment du rôle qu'on lui réservait. C'est pourquoi, dès le 26 mars, il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

avait fait remettre aux plénipotentiaires de France et d'Angleterre un *memorandum* contre le gouvernement pontifical (1). Si le Congrès n'entendit pas la lecture de ce document, il commit la faute à jamais condamnable de laisser se poser, contrairement à toutes les lois de l'équité et des convenances, des questions non-seulement étrangères au programme de ses délibérations, mais agressives contre des gouvernements non représentés dans l'illustre assemblée.

N'était-il pas étrange, pour ne rien dire de plus, de voir les protocoles inviter les puissances à intervenir dans les affaires de Rome et de Naples, tandis que ces mêmes documents prenaient grand soin de régler qu'en Turquie, où l'on pouvait se croire quelque droit d'intervenir, tout devait émaner de la résolution spontanée du sultan ?

Rien de plus injuste d'ailleurs que les accusations portées au Congrès contre le gouvernement pontifical. Les ennemis de ce gouvernement avaient beau jeu en l'absence de qui pût leur répondre. Si le Saint-Siége avait eu un représentant au Congrès, il aurait pu dire : « Le gouvernement pontifical a un système administratif en harmonie non-seulement avec sa nature, mais même *avec l'esprit du siècle* ; il a un règlement de procédure certainement meilleur que celui de la Grande-Bretagne;

(1) Ce *Memorandum* était l'œuvre de Cavour et de Minghetti. Ce dernier, polonais de naissance, et ancien ministre de Pie IX, en 1848, était depuis longtemps inféodé aux idées de Cavour qui l'appela, pendant le Congrès de Paris, pour l'aider à rédiger le *Memorandum*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

il a des lois civiles fondées non sur des édits, comme en Angleterre, mais sur le Code Justinien ; il a des tribunaux organisés, un conseil d'Etat, une consulte pour les finances, des conseils provinciaux et communaux élus par le peuple ; enfin il est assis sur des bases plus larges que le gouvernement français. Si la présence des troupes autrichiennes à Parme et à Bologne constitue un *vrai danger* pour la Sardaigne, le système politique de la Sardaigne n'est pas un moindre danger pour la tranquillité de l'Italie. Le Piémont a donné asile à tous les agitateurs politiques de l'Italie, mais il devrait les empêcher de conspirer contre l'existence et le repos des autres Etats italiens. Quant à l'Angleterre, comment ose-t-elle donc parler du despotisme des gouvernements italiens, elle qui fait peser une si lourde tyrannie sur l'Irlande, et qui, dans l'Inde, condamne des nations entières au joug le plus abrutissant et fait rentrer l'impôt par la torture ? »

Quand transpira dans le public la nouvelle des questions soulevées, dans le Congrès, au sujet des États pontificaux, les catholiques d'abord refusèrent d'y croire ; mais quand le fait devint indubitable, et que les journaux eurent publié le texte des propositions émises, une explosion de surprise et de protestations éclata contre une déclaration de guerre faite, en pareil lieu, à la Papauté. Une foule de catholiques zélés, indignés des audaces que s'était permises, en cette circonstance, la révolution liguée avec l'hérésie, repoussèrent leurs téméraires attaques dans de savantes et judicieuses publications. En Angleterre, en Allemagne, en France, des orateurs, des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

publicistes, des écrivains renommés désapprouvèrent hautement l'attitude des hommes d'Etat; les faits furent rectifiés, les accusations réfutées, la vérité remise dans son jour, et tous proclamèrent leur amour et leur dévouement pour le Roi-Pontife. Les catholiques retirèrent leur confiance au comte Walewski, le porte-drapeau de la révolution, au sein du Congrès.

Il était visible pourtant que la guerre déclarée au Pontife était une guerre déclarée à l'ordre et à la société elle-même, que c'était une cause de nouveaux bouleversements, et que la politique consignée au protocole du 8 avril, au lieu d'éclaircir l'horizon politique, allait enfanter de nouvelles tempêtes. C'est d'ailleurs la leçon de l'expérience que, l'orsqu'on vient à toucher au Saint-Siège, cette clef de voûte de la société chrétienne, tout s'ébranle. Le monde entier s'émeut alors, parce que ce Roi des âmes, enfermé entre les deux rives de la Méditerranée, ce vieillard couronné qui siége au Capitole, entre les ruines de l'ancienne Rome et les splendeurs de la nouvelle, voit les racines de son autorité plonger jusqu'au fond des cœurs de deux cents millions d'hommes; parce que la moindre atteinte portée à sa dignité ou à sa souveraineté viole le sanctuaire impénétrable des consciences, et du même coup s'attaque à Dieu qui a fondé et qui maintient sur un roc inébranlable ce pouvoir, centre de l'unité et de la vérité. Et si l'ordre matériel échappe à des crises immédiates, il n'en reste pas moins une perturbation profonde dans les esprits. Le volcan recèle des éruptions fatales.

Par les faits que nous venons de raconter, la révolution

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

apprenait officiellement de quel côté étaient ses soutiens, et voyait déjà à demi tirée du fourreau l'épée qui devait perpétrer ses hautes œuvres de spoliation. C'était l'avant-scène des annexions et des plébiscites, et le prélude des invasions et des solennels brigandages.

Le Congrès de Paris ne parut pas se douter des conséquences prochaines de ses téméraires discussions sur l'Italie. Il parut content de son œuvre, excepté peut-être la Russie qui fut obligée de consentir aux garanties exigées pour la sécurité de sa victime la Turquie.

Dans un banquet solennel, qui suivit la clôture de cette mémorable assemblée, et où figurait l'élite des plus hauts personnages français et étrangers, l'empereur Napoléon III, occupant la place d'honneur, au milieu de cette illustre personnification de toute l'Europe, se lève, au dessert, et d'un ton de voix accentué et ferme, prononce les paroles suivantes :

« Je porte un toast à l'union si heureusement rétablie entre les souverains. Puisse-t-elle être durable ! et elle le sera, si elle repose toujours sur le droit, sur la justice, sur les véritables et légitimes intérêts des peuples. »

Si le fameux Congrès s'était inspiré en tout point du *droit*, de la *justice* et de l'*intérêt des peuples*, il se serait gardé des tristes débats que nous avons rappelés, et qui contenaient en germe les bouleversements survenus depuis.

La petitesse humaine, énivrée d'elle-même et regardant joyeusement l'avenir dans le miroir trompeur du présent, s'étale avec pompe dans ce triomphe éphémère de la paix. L'empereur avait commandé, pour la signa-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ture du traité, une écritoire monumentale, tout en vermeil, ornée, par la joaillerie, de la couronne et des emblèmes de l'empire, du prix modeste de onze mille francs, sans compter la plume d'aigle brillamment décorée dans le même style. L'impératrice, saluant comme un heureux présage la coïncidence de ce traité glorieux avec la naissance du Prince Impérial, voulut posséder et conserver ce monument comme un souvenir de circonstance. La joie était sans mélange. L'empire français avait atteint l'apogée de sa puissance. Tout souriait à la dynastie et à la nation, et l'humaine sagesse avait entouré cette situation, croyait-elle, de toutes les garanties de la perpétuité.

L'Église elle-même, qui aime la paix plus que personne et qui ne cesse de la demander à Dieu, partagea la satisfaction générale causée par la conclusion du traité de Paris. Pie IX fit célébrer, dans une chapelle papale tenue au Vatican, un *Te Deum* solennel auquel assistèrent, non-seulement le collège des cardinaux et le corps diplomatique, mais encore les évêques présents à Rome et un grand nombre de personnages de distinction. Après le saint sacrifice, célébré avec une pompe extraordinaire par le cardinal della Genga, le Saint-Père lui-même entonna l'hymne ambrosienne, qui fut chantée à deux chœurs par les chantres pontificaux et le clergé.

Pie IX, toutefois, voyant les choses d'un autre œil que les lynx de la diplomatie, était loin de se faire illusion sur les éventualités de l'avenir. Il lui semblait voir déjà grossir et s'avancer avec rapidité, au souffle de la révolution, le point noir perfidement signalé par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les sommités du Congrès, à l'horizon de l'Italie. Mais, résolu de ne rien négliger pour conjurer la tempête et percer à jour, solennellement, les impudents mensonges des ennemis de son gouvernement et des insulteurs de son peuple, il résolut de profiter d'un pèlerinage qu'il projetait à Lorette pour visiter officiellement les Légations et les Romagnes qu'on représentait surtout comme hostiles au gouvernement pontifical.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE V

VOYAGE DE PIE IX DANS SES ÉTATS, EN 1867.

Annonce et préparatifs du voyage. — Départ. — Haltes diverses. — Nepi, Civita-Castellana. Magliano, Otricoli. Narni. — Terni. Les forges de Terni. — Pie IX à Spolète, son ancien évêché. — Foligno. — Assise. — Entrée à Pérouse. Mgr Pecci (aujourd'hui Léon XIII). Quelques-unes de ses œuvres. *Institut agricole* du chevalier Bianchi. — Camerino. — Tolentino. — Les Marches. — Macerata. — Arrivée à Lorette. — Dévotion des Papes envers N.-D. de Lorrette. — Soif des révolutionnaires pour les richesses de ce sanctuaire. — Trois jours à Lorette. — Excursion à Fermo. — Ancône. — Tabacs de *Serravalle*. — Sinigaglia. Pie IX en famille. — Pesaro. — La Romagne. — Rimini. — Entrée solennelle à Bologne. — Notre-Dame de la *Guardia*. — Couronnement. — Deux mois à Bologne. — Modène. Ferrare. — Ravenne. — Pie IX au *tombeau du Dante*. — Pie IX en Toscane. — *Villa Marchese*. — Florence. — Volterra. — Sienne. — Rentrée à Rome. — *Te Deum* à Saint-Pierre. — Heureux effets de ce voyage. — Pie IX à Civita-Vecchia.

Le *Journal de Rome*, dans son numéro du 27 avril 1857, publiait cette solennelle annonce :

« Sa Sainteté avait toujours ardemment désiré d'accomplir un acte particulier de religion dans l'illustre sanctuaire de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, où se rendent de toutes parts en pèlerinage un grand nombre de fidèles. Le Saint-Père croit maintenant pouvoir satis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

faire à cet acte de dévotion en visitant ce lieu saint, qui inspire d'autant plus la piété aux âmes chrétiennes, qu'il rappelle les miracles qui s'y sont accomplis... »

Ce voyage devint aussitôt l'objet de toutes les préoccupations. Les âmes pieuses pressentaient qu'il compterait parmi les grands événements de l'époque, et les ennemis de l'Église, inquiets et incertains, s'efforçaient d'atténuer par avance la portée des manifestations qu'ils prévoyaient.

La Providence, qui dispose de tout, allait se servir de ce voyage pour infliger un éclatant démenti aux perfides accusations de la diplomatie contre le gouvernement pontifical.

Les provinces se réjouissaient, à la pensée de voir et de posséder bientôt leur souverain bien-aimé. Des députations accoururent de toutes parts à Rome pour supplier Pie IX d'honorer leurs cités de son auguste présence. Ancône et Bologne ne furent pas les moins empressées à prendre l'initiative de cette démarche.

C'est alors que le Saint-Père se décida, non-seulement à visiter Lorette, mais encore à parcourir toutes les provinces du nord de ses Etats, afin de satisfaire la pieuse avidité qu'avaient ses sujets de contempler le successeur de Celui dont l'ombre seule guérissait les malades. Cette pensée était exprimée avec grâce dans les adresses déposées aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ.

Pie IX voulut avoir près de lui, dans ce long voyage, trois des principaux membres du gouvernement temporel de ses États, savoir : un dignitaire ecclésiastique, Mgr Berardi, substitut de la secrétairerie d'État,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et deux séculiers, le chevalier Sabbatucci, secrétaire du conseil des ministres, et le chevalier Napoli, premier *minutante* du ministère de l'intérieur. Le départ fut fixé au lundi 4 mai.

Ce jour arrivé, Pie IX, dès 7 heures du matin, sortit de ses appartements pour célébrer la messe à l'autel papal de la basilique de Saint-Pierre, sur le tombeau du prince des Apôtres. Sa Sainteté assista ensuite à la messe dite par son chapelain, à l'autel de la Chaire de Saint-Pierre ; puis les prières de la liturgie pour les voyageurs furent chantées par la chapelle papale. La foule qui remplissait l'église s'unissait d'intention au chœur pour appeler toutes les bénédictions de Dieu sur l'auguste Pèlerin. Le Pape se retira alors dans les salles qui s'ouvrent derrière le monument d'Alexandre VIII, afin d'y prendre un léger repas et d'y recevoir les adieux du doyen du Sacré-Collège et de ses ministres. Il y eut à ce moment un vif désappointement dans l'assistance, qui crut que le Saint-Père avait quitté la basilique pour n'y plus revenir, et pour monter en voiture à quelque porte latérale. Mais bientôt Pie IX reparut suivi de son cortége ; il s'inclina devant le tombeau de saint Pierre ; il alla baiser le pied de bronze de la statue du premier Pape, comme le font ces milliers de pèlerins qui en ont usé le métal sous leurs lèvres pieuses ; puis, parcourant lentement la grande nef de la basilique, Sa Sainteté sortit par la porte centrale. Sur les degrés, les princesses romaines étaient groupées et se prosternèrent à ses pieds en lui offrant leurs vœux ardents pour son voyage. L'ambassadeur de France était présent ainsi que la com-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tesse de Rayneval, et il fut l'un des derniers à offrir ses vœux au Saint-Père, lorsque Pie IX monta en voiture au seuil même de la basilique.

L'immense place de Saint-Pierre était couverte de troupes et de peuple, comme au jour de Pâques. Le général de Goyon, voulant que sa petite armée fît ses adieux au Souverain-Pontife, l'avait convoquée tout entière ; les régiments de l'armée romaine étaient également sous les armes. De longues lignes d'infanterie occupaient tout le périmètre de la colonnade, et la haie était ensuite formée par la troupe, sur deux rangs de profondeur, jusqu'à la porte Angélique, derrière le Vatican. Le général français, à cheval, à la tête de son état-major, se tenait près de la voiture du Saint-Père. Quand Pie IX parut hors de la basilique, un roulement formidable de tambours se fit entendre. Le général de Goyon commanda aux troupes : *Genou, terre !* et se tenant à la portière de droite du Souverain-Pontife, il l'accompagna jusqu'aux portes de la cité. On ne pouvait, dans cette circonstance, témoigner au Chef suprême de l'Eglise plus de vénération, plus d'affection et plus de respect que n'en ont montré le représentant de la France et le chef de l'armée française. C'est à M. de Goyon que le Saint-Père confia, en partant, la garde de la ville de Rome, et sachant que son absence allait se prolonger plusieurs mois, il donna les pouvoirs les plus étendus aux congrégations, secrétaireries et tribunaux ecclésiastiques.

La Ville éternelle allait donc se trouver momentanément veuve de Celui qui faisait sa gloire et sa félicité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Mgr Berardi, chargé de la dépense du voyage, emportait 14.000 piastres pour être distribuées aux pauvres, au nom du Roi-Pontife.

Avant de quitter Rome, Pie IX voulut étendre encore le bienfait de sa clémence sur quelques-uns de ses sujets égarés, et il rappela de l'exil Sturbinetti et Galeotti, qui habitaient, l'un Gênes, et l'autre Florence. Tous deux avaient pris une part active aux attentats de la révolution.

Le Saint-Père voulut n'avoir à sa suite que le moins de monde possible, pour n'être pas trop à charge aux dignitaires ecclésiastiques à qui revenait l'honneur d'offrir l'hospitalité au Chef de l'Eglise.

Pendant qu'à Rome, la population était plongée dans le deuil par le départ de celui qu'elle nommait son Père, partout, sur les pas de l'illustre voyageur, les peuples, accourant de toutes parts le long de la route, faisaient éclater leur enthousiasme par des acclamations unanimes.

A la Storta, à Baccona, à Monterosi, à Nepi, le Saint-Père descend pour bénir les masses de paysans venus à sa rencontre.

Un souverain ordinaire, assez heureux pour régner sur un pays où le peuple le chérit, ne peut que donner un salut ou une poignée de main; le Souverain-Pontife bénit ses sujets qui, agenouillés à ses pieds, reconnaissent dans leur Père et leur Roi le représentant de Dieu sur la terre. Dans la dernière de ces villes, Pie IX reçoit la députation des forges de Ronciglione à laquelle il fait un accueil d'une paternelle bienveillance, écoutant avec un vif

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

intérêt les explications qui lui sont données sur les fers des Etats-Pontificaux.

A une réception, dans cette même ville de Nepi, un respectable vieillard, à la tête d'une administration municipale des environs, avait commencé pompeusement son adresse par ces mots : *Veniamo prestare.... prestare.... prestare....* et il ne retrouvait plus le fil de son discours. Pie IX prit le parti de s'adresser une allocution à lui-même, au grand amusement de l'assistance ; et il vint si bien en aide au bon magistrat de campagne, que celui-ci se crut un orateur pour la première fois de sa vie.

Entouré de son peuple et témoin de l'empressement spontané de ces excellentes populations, Pie IX acquérait la certitude que les trames révolutionnaires n'avaient pas même effleuré les campagnes des Etats-Pontificaux.

Le cortège pontifical s'arrêta, ce premier jour, à Civita-Castellana pour y passer la nuit. Accueilli par les salves d'artillerie de la forteresse, dont le commandant vint lui offrir les clefs, Pie IX voulut que sa première visite fût pour Dieu, et il descendit de voiture au porche de la cathédrale. L'église était brillamment décorée et illuminée, et l'évêque diocésain donna la bénédiction du Saint-Sacrement.

C'est ainsi que, dans toutes les villes qu'il daigna visiter, le Saint-Père eut l'habitude de se rendre d'abord à l'église pour s'incliner sous la bénédiction du Roi des rois. Il ne fit pas d'exception à cette règle. Qu'il nous suffise de le dire ici une fois pour toutes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le 5 mai, avant de quitter Civita-Castellana, il se rendit à pied, dès 6 heures du matin, à la cathédrale pour y célébrer les saints mystères. L'église était déjà toute remplie de fidèles, et, au milieu d'une émotion universelle, Sa Sainteté distribua le pain eucharistique aux autorités municipales et à un grand nombre de fidèles. Heureuses les populations auxquelles leurs magistrats donnent de pareils exemples!

A 7 heures 1/2, le Pape monte en voiture, et malgré une pluie battante les paysans bordent partout la route sur son passage pour lui demander sa bénédiction. Désireux de contenter ces pieuses multitudes, il s'arrête dans chaque localité.

A Magliano, le temps avait contrarié, non empêché les préparatifs entrepris par les habitants pour fêter Pie IX à l'entrée de leur territoire.

L'éminent cardinal évêque de Sabine, Mgr Ferretti était là, attendant le Saint-Père, depuis 6 heures du matin, à la tête du clergé et du séminaire de son diocèse: « La pluie gâtera tout, lui disait-on. — Quand viendra « le Saint-Père, répondait le Cardinal avec assurance, « la pluie cessera. » — Et, en effet, le Ciel voulut bien s'éclaircir un instant; mais la route était détrempée, et Pie IX, en descendant de voiture, dut marcher sur des tapis jetés sur la boue, pour consoler un instant par sa présence ce bon peuple si empressé d'accourir à sa rencontre. Un chœur composé de séminaristes, alternant avec un corps de musique en tenue militaire, accueillit le Pontife bien-aimé par une antienne chantée avec une ardeur et un ensemble remarquables : *Aquæ multæ non*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

potuerunt extinguere caritatem (1). Les présentations furent nombreuses.

Pie IX remonta bientôt en voiture pour en descendre de nouveau à Otricoli. Le mauvais temps n'empêcha pas les rues de ce village d'être remplies de bons paysans des environs. Une loge élevée sur la porte de la ville avait été préparée pour la bénédiction du Saint-Père. Après cette cérémonie, le Pape questionna les habitants sur leur localité avec toute la simplicité d'un évêque visitant son diocèse, et il leur demanda si l'on avait remédié aux inconvénients de leur cimetière, qui nécessitaient un déplacement. Sur leur réponse négative, le Saint-Père rassembla le conseil municipal, les *anziani*, autour de lui, et séance tenante, il les invita à délibérer sur cette affaire. L'on fut bientôt d'accord qu'il faudrait 200 écus pour opérer décemment le transfert, et le *gonfaloniere*, en sa qualité de maître maçon, dit qu'il se chargerait du travail à ce prix. Alors Pie IX, qui avait gaîment recueilli les voix de l'aréopage, ordonna de remettre au conseil la somme entière, et il partit au milieu des bénédictions des assistants.

A Narni, la pluie qui tombait toujours n'avait pas réussi à écarter la foule, et elle n'empêcha pas le Saint-Père de visiter, selon sa coutume, les établissements de la ville.

Terni, voisine de Narni, reçut à son tour l'auguste Pontife. Terni est une ville industrielle qui, depuis un demi-siècle, s'est considérablement accrue. On y trouve

(1) *Les grandes eaux ne purent éteindre l'amour.* Cant. VIII, 7.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

un grand établissement métallurgique où le fer est coulé, forgé et laminé dans une magnifique tréfilerie ; les filatures et les fabriques de draps y sont nombreuses et font de Terni le foyer de l'industrie dans cette partie des États de l'Église. L'étiquette qui règne à Rome était oubliée à Terni et les appartements du Pape étaient envahis par une foule. A chacun de ces braves gens, le Saint-Père adressait quelques paroles toujours remplies de cette finesse qui s'alliait chez lui à la plus attrayante simplicité. Qui pourrait dépeindre cette multitude empressée qu'animait le désir de s'approcher du Vicaire de Jésus-Christ, et toute transportée par un élan d'amour et de vénération? Tous, jusqu'aux petits enfants, se pressaient dans un pêle-mêle régularisé par l'unanimité du sentiment qui brillait sur les visages et échauffait tous les cœurs.

Après les réceptions d'usage, le Saint-Père alla visiter les belles forges de Terni. Un magasin à charbon avait été transformé en un magnifique salon, avec cet art de décoration que le *banderaro* italien semble avoir reçu de la nature. Pie IX parcourut la fonderie, et assista au coulage de plusieurs pièces de fonte. En Italie, l'art prête sa grâce à l'industrie. Ce furent donc de beaux bas-reliefs d'après Raphaël, exécutés avec beaucoup de finesse, qui sortirent bientôt tout fumants de leurs moules de sable. En sa présence, et avec la plus grande dextérité, ont été fondus successivement son écusson et plusieurs médailles à l'effigie du Sauveur, de la sainte Vierge et des princes des Apôtres, Pierre et Paul.

A Terni, des jeunes gens élégamment vêtus voulurent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dételer les chevaux de la voiture du Saint-Père et la traîner eux-mêmes. Pie IX ne le permit pas et remercia cette brillante jeunesse de son dévouement. Toutes les rues parcourues par le Pontife ressemblaient à des jardins, par la profusion de fleurs dont elles étaient décorées.

Encore quelques heures, et l'ancien archevêque de Spolète entrait dans ce diocèse où, depuis 1827, son souvenir était resté profondément gravé dans les cœurs. Partout le clergé et la magistrature des villes accouraient, croix et bannières en tête, avec cet appareil touchant de rustique simplicité. Des arcs de fleurs et de verdure, un trône grossièrement fabriqué attendaient le pasteur bien-aimé, qui n'avait pas oublié ses anciennes brebis. Les prêtres qui avaient travaillé jadis sous son gouvernement étaient bientôt reconnus, appelés par leur nom, interrogés minutieusement sur leurs intérêts et sur leur presbytère ; et ces questions affables montraient une puissance de mémoire qui n'était égalée que par la persévérante fidélité du cœur. — La nuit était complétement venue quand le Pape fit son entrée à Spolète, au son des cloches et au bruit du canon. La porte de la ville resplendissait de feux de Bengale. Devant le portail de la cathédrale se dressait une très-haute colonne surmontée de la statue de la Vierge Immaculée. Les réceptions eurent lieu au palais épiscopal, dans une galerie ornée des portraits des Archevêques de Spolète, y compris Mgr Mastaï, tel qu'il était trente ans auparavant. Dans ces présentations, le Saint-Père charma encore tous les assistants par la prodigieuse fidélité de sa mémoire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Je vous ai baptisé, disait-il à l'un ; je vous ai ordonné prêtre, je vous ai confirmé, disait-il aux autres ; » et ces souvenirs étaient exacts.

La journée entière du 6 mai fut consacrée à la visite des établissements publics.

Le lendemain, le Pape célébra la messe dans la cathédrale et il donna la bénédiction à une immense population qui encombrait le temple et la place. Partout Sa Sainteté laissa sur son passage des souvenirs de sa munificence. Ce bon peuple était si heureux de revoir Celui qu'il avait eu pour pasteur, qu'on ne se lassait pas de comtempler ses traits augustes, et l'on entendit les cœurs exhaler la joie dont ils débordaient par cette exclamation: *Oh ! quant'è bello ! Qu'il est beau, le Saint-Père !*

De Spolète, Pie IX se rendit à Foligno, où il arriva à l'entrée de la nuit. Toutes les fenêtres étaient illuminées à la cire ; une pluie de fleurs tombait sur les voitures, celle du Pape était entourée d'un groupe d'hommes portant six couronnes de cire. La clarté autour du Saint-Père était éblouissante comme celle d'un incendie ; la ville entière était ainsi éclairée *à giorno*. Sur la place s'élevait une magnifique colonne en cire, faite sur le modèle de la colonne de l'Immaculée-Conception, érigée à Rome. On n'avait pas vu à Foligno de si belles fêtes depuis celles qu'on y avait célébrées lors du retour de Pie VII, au mois de mai 1814. Le Saint-Père célébra la messe dans la cathédrale. Près de la porte de l'église, de jeunes enfants figurant des anges, avec de riches costumes, l'attendaient, comme s'ils eussent été chargés de garder et d'ouvrir au Saint-Père l'entrée du sanctuaire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'autel de cette belle cathédrale est une heureuse copie de celui de la confession de Saint-Pierre de Rome, avec son baldaquin à colonnes torses en bronze. Elle possédait autrefois la célèbre *Madone de Foligno*, le chef-d'œuvre de Raphaël. On l'admire aujourd'hui au musée du Vatican ; mais Foligno en montre une excellente copie. Après la messe eut lieu la présentation des notables et celle des communautés religieuses.

L'auguste Voyageur quitta Foligno pour aller coucher à Assise. Il traversait l'Ombrie, l'une des provinces les plus peuplées des États-Pontificaux ; et l'on sait que dans leur ensemble, ces États sont plus peuplés que la plupart des autres contrées de l'Europe. Ceux qui sont surpris de trouver déserte la campagne de Rome devraient, avant de reprocher au Pape cet état de choses, se rappeler que la *mal-aria* qu'on y respire est la grande cause de cette solitude. Ce n'est pas par la Sologne qu'on juge de la France. — A 6 heures du soir Pie IX arrivait à Assise, et il s'arrêta d'abord pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement à l'église de *Santa-Chiara*. Cette église venait d'être restaurée avec magnificence, et, depuis la découverte du corps de sainte Claire, qui eut lieu en 1850, on y avait joint une crypte souterraine. Le Saint-Père se rendit à pied à l'Hôtel-de-ville, précédé d'un corps de musique revêtu de riches uniformes militaires, puis au *Sagro Covento*, où Sa Sainteté devait passer la nuit. Les réceptions se prolongèrent jusqu'à une heure fort avancée de la soirée, et se terminèrent par un feu d'artifice. Pour tout ce qui tient aux arts, chaque ville des États romains possède une variété de ressources surprenante,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et telles qu'on ne pourrait en trouver desemblables dans aucune autre cité d'Europe d'une égale importance.

Le lendemain, 8 mai, Pie IX se rendit dans la basilique, l'un des plus grands monuments du christianisme, et où s'admirent les productions du génie de Cimabué et de Giotto. L'on sait que cet édifice surprenant se compose de trois étages d'églises. Le Saint-Père alla célébrer la messe, à sept heures et demie, sur l'autel papal de l'église intermédiaire ; puis il descendit dans l'église inférieure, et là, à genoux devant le tombeau de saint François, il laissa échapper de son cœur une touchante prière à ce grand saint. Il supplia ce bienheureux Pauvre de délivrer les enfants de l'Église de l'amour effréné des biens de ce monde, et il termina sa prière par une invocation ardente à la sainte Vierge, dont *il più infimo dei pontefici* a eu le privilège de proclamer la gloire immaculée. L'assistance, vivement émue, ne pouvait retenir ses larmes.

Le Saint-Père se rendit ensuite au couvent de *Santa-Chiara*, où l'évêque diocésain avait réuni, par ordre du Pape, toutes les religieuses Bénédictines ou Franciscaines des différents couvents d'Assise. Depuis la visite de Grégoire XVI, aucun événement semblable n'avait eu lieu, et aucune de ces bonnes religieuses n'était sortie de son couvent. Qui pourrait rendre la joie de ces saintes filles vouées à la prière et à la pénitence, de se voir admises à déposer leurs hommages aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ? Elles étaient là au nombre de deux à trois cents, et parmi elles se trouvaient des Capucines allemandes. L'une de ces religieuses, âgée de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

trente ans, et née à Paderborn, n'avait pas la taille d'un enfant de sept ans. Le Saint-Père fit monter près de son trône ce petit phénomène, qui n'était pas l'une des religieuses les moins édifiantes de cet admirable communauté. Après le départ du Pape, toutes les religieuses se réunirent à la même table, et elles se séparèrent ensuite pour retourner dans leurs cloîtres respectifs et ne se revoir que dans le ciel. Le Saint-Père pria longuement devant le corps de sainte Claire, conservé alors dans le chœur des religieuses, à l'intérieur de la clôture, mais destiné à reposer définitivement dans l'église souterraine de *Santa-Chiara*. Il visita, dans l'un des jardins du couvent, la chapelle où fut longtemps conservé le corps de saint François, avant qu'on ne le transportât dans la basilique du *Sagro Covento*.

Le même jour, Pie IX se mit en route pour Pérouse.

A une grande distance de cette ville, la route était déjà bordée d'une longue file de gens accourus au devant du Vicaire de Jésus-Christ, pour être les premiers à recevoir sa bénédiction. A mesure qu'on avançait, les rangs s'épaississaient davantage, en sorte qu'à l'entrée de la ville le cortége ne marcha plus qu'avec les plus grandes précautions. Les personnes voisines du milieu de la rue, pressées de toutes parts, appuyaient leurs mains sur la caisse des voitures pour n'être pas écrasées par les roues. Des arcs-de-triomphe d'une gracieuse architecture s'élevaient sur la route et dans les rues par où devait passer le Saint-Père. Le coup-d'œil que présentait cette partie de la ville était magnifique. La voiture du Pape s'avançait sous une pluie de fleurs, et rien de touchant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

comme de voir tomber ces couronnes de roses aux pieds du Pontife. Des fenêtres des palais comme des mansardes du pauvre, l'émulation était la même ; et lorsque les fleurs jetées avec adresse arrivaient à leur destination, lorsque les bouquets ou les couronnes tombaient sur le sommet de la voiture du Saint-Père, où ils s'entassaient, les battements de mains et les cris de joie témoignaient de la satisfaction universelle. Des malades se faisaient porter sur le chemin que devait parcourir le Vicaire de Jésus-Christ, afin de recevoir la bénédiction pontificale.

La première visite du Pape fut, comme de coutume, pour la cathédrale, où il reçut la bénédiction du Saint-Sacrement, au milieu du plus profond silence, et le contraste était remarquable entre l'animation bruyante de la rue et le recueillement de l'assistance qui se pressait dans le temple. Le même sentiment de foi causait tour à tour cette expansion ou ce silence, et la foule, enthousiasmée de voir le Vicaire de Jésus-Christ, retrouvait tout le respect de l'adoration devant Jésus-Christ lui-même.

Pie IX descendit, à Pérouse, chez l'éminent prélat que la Providence lui réservait pour successeur.

Mgr Pecci, archevêque-évêque de cette ville, depuis onze ans passés, était cardinal du titre de Saint-Chrysogone, depuis près de quatre ans.

Voici le portrait de l'éminent archevêque de Pérouse, tracé, avant son élévation au Pontificat, par M. Louis Teste :

« Gioacchino Pecci est un des personnages les plus

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

importants du Sacré-Collège, par le caractère, par l'énergie, par la sagesse, par les vertus, par les services. Il unit dans une juste mesure, la douceur apostolique à la sévérité administrative... Il est de haute taille. Il a la maigreur d'un ascète. Sa tête est remarquable de finesse: les lignes du visage sont fermes, arrêtées, un peu anguleuses. La voix est sonore et brillante quand il prononce un discours, légèrement nazillarde quand il parle familiairement. Dans les relations de la vie privée, il est simple, affectueux, aimable, plein d'esprit... Grégoire XVI, qui avait la connaissance des hommes, le prit en singulière estime et se l'attacha... Il l'envoya comme délégat à Bénévent, puis à Spolète, puis à Pérouse. Dans ces villes, Mgr Pecci fit preuve d'une capacité hors ligne et s'attira l'admiration publique. Il fut en même temps d'une charité toute sacerdotale, d'une équité incorruptible, et d'une fermeté indomptable (1). »

Pie IX, à son tour, connut le mérite du cardinal Pecci. Instrument, sans le savoir, des vues de la Providence, Pie IX, peu de mois avant sa mort, appelait à Rome l'archevêque de Pérouse. La main divine plaçait à dessein son élu sur la marche du trône pontifical. Dieu mène les évènements, à Rome plus encore que partout ailleurs.

L'archevêque de Pérouse fit à Pie IX les honneurs de son palais.

C'est là que, le soir même de son arrivée, le Saint-Père, malgré la fatigue du voyage, voulut donner audience

(1) *Préface au Conclave*, par Louis Teste.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à l'archiduc, fils du grand-duc de Toscane, envoyé par son père pour complimenter Sa Sainteté, et il invita le jeune prince à l'accompagner dans sa visite aux églises et aux établissements de Pérouse.

Dès le lendemain, 9 mai, l'Université de Pérouse reçut la visite du Souverain-Pontife, qui se plut à la parcourir dans tous ses détails, examinant avec attention les collections de minéralogie et surtout le beau musée d'antiquités étrusques. On sait les ressources infinies que présentent les États de l'Église pour l'enseignement. Il y a des Universités à Pérouse, à Camerino, à Macerata, à Bologne, à Ferrare ; et elles ont toutes produit des hommes éminents dans les différentes branches des connaissances humaines. Mais toutes n'ont pas l'avantage de conférer *la laurea*, c'est-à-dire le doctorat, et l'Université de Pérouse ne jouissait pas de ce privilège. Les demandes ne manquèrent pas d'assaillir le Saint-Père, pour le supplier d'accorder cette faveur à l'Université. Mais il fit comprendre combien il était important de maintenir le niveau des études en ne multipliant pas trop les sources des grades universitaires ; et son refus, tempéré par d'autres promesses, fut fait avec tant de grâce, que les pétitionnaires déçus ne s'en retirèrent pas moins satisfaits.

Le même jour, le Saint-Père partit à pied pour aller visiter les salles de la Bourse, ou *Cambio*, accompagné du jeune archiduc de Toscane. Il y admira les magnifiques peintures du Pérugin, qui furent commandées, en l'an 1500, à ce grand artiste par le collège noble de *Cambio*. Le Pape se transporta ensuite à l'église de Saint-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Dominique, où il fut reçu par le R. P. Jeandel, général des Dominicains, qui s'était rendu exprès de Rome à Pérouse, pour faire au Souverain-Pontife les honneurs de ce beau couvent, et de celui des religieuses dominicaines de Sainte-Colombe. On conserve dans ce dernier la cellule qu'habita la bienheureuse Colombe, avec des objets qui lui ont appartenu, comme des linges, des vêtements et un Calvaire peint de sa main. Le Saint-Père s'agenouilla pour prier dans la modeste cellule transformée en oratoire ; puis il admit au baisement du pied les religieuses de différents monastères, entre autres les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui sont chargées, à Pérouse, de l'hôpital et des enfants trouvés. — A l'église Saint-Dominique, Pie IX admira de remarquables vitraux qui passent pour être la plus belle peinture sur verre que l'on connaisse.

Le Saint-Père voulut aussi visiter le monastère de *Santa-Giuliana*, situé hors des murs de Pérouse, et dont les cloîtres sont remarquables par leur belle architecture. Les religieuses de plusieurs communautés s'y étaient réunies pour déposer leurs hommages aux pieds du Saint-Père, et parmi elles on remarquait les Sœurs de la Providence de Namur, en Belgique, appelées à Pérouse par S. Em. le cardinal Pecci. Ce judicieux prélat, qui avait été longtemps Nonce à Bruxelles, avait pu apprécier les excellentes communautés de la Belgique, et il avait également doté Pérouse d'une maison de Frères de la Miséricorde, institut fondé à Malines par le vénérable chanoine Scheppers, l'apôtre des prisons et des hospices.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'archevêque de Pérouse venait aussi de faire restaurer et agrandir un ancien monastère pour y fonder une maison d'éducation destinée aux classes élevées de la société. Le Saint-Père en visitant cet établissement s'informa près du Cardinal si le personnel dirigeant avait déjà été choisi, et il lui conseilla vivement de donner la préférence aux Dames du Sacré-Cœur, ajoutant qu'un pareil choix lui garantirait pleinement le succès de l'œuvre. Pie IX était déjà l'inspirateur de Léon XIII !

Le Saint-Père qui, le 9 mai, avait dit la messe dans la chapelle privée du palais apostolique, célébra le lendemain le saint sacrifice à la cathédrale. Sur l'autel était exposée la précieuse relique du *Santo annello*, l'anneau des fiançailles de la Sainte Vierge avec saint Joseph : Sa Sainteté le vénéra avec une grande dévotion ; puis Elle le fit baiser au jeune archiduc de Toscane, bénissant ce prince, son père, sa famille, et le peuple toscan. Le Saint-Père monta ensuite à la loge construite pour la circonstance ; et revêtu des ornements pontificaux, la tête ornée de la tiare, il donna au peuple la bénédiction solennelle avec indulgence plénière, selon le cérémonial usité à Rome, le jour de Pâques.

Après avoir visité le collège *Pio* et quelques autres couvents, le Saint-Père se mit en route pour continuer son voyage ; mais afin de prendre le chemin de Lorette, il lui fallut revenir sur ses pas jusqu'à Foligno. Malgré le mauvais temps, Sa Sainteté daigna faire un long détour et s'engager dans des chemins de campagne assez difficiles, pour visiter l'institut agricole du chevalier Bianchi. Cet homme de bien avait consacré sa vie et sa

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

fortune à former d'habiles cultivateurs, à propager les bonnes méthodes et à fertiliser les collines auprès desquelles s'élève Pérouse (1). Il adoptait des orphelins et les entretenait à ses frais jusqu'à ce qu'il pût les placer avantageusement chez des fermiers. L'établissement est situé au bord du Tibre, qui est là près de sa source, mais qui a déjà acquis un volume d'eau assez notable. Les orphelins furent présentés au Saint-Père, qui se plut à féliciter le chevalier Bianchi de son œuvre généreuse ; mais la pluie empêcha la promenade projetée dans l'exploitation rurale, composée de 220 hectares en pleine culture.

Continuant sa route, Pie IX s'engagea de plus en plus dans la chaîne des Apennins, et le cortège s'arrêta au milieu des montagnes, à Camerino, antique cité où le Saint-Père fut reçu par les bons habitants, avec cette joie qui éclatait partout sur son passage. Après la visite au Saint-Sacrement et les réceptions officielles, Pie IX alla examiner les travaux de l'église de Saint-Venant, nouvelle construction qui s'achevait sur l'emplacement de l'ancien édifice.

Pie IX passa la nuit à Camerino ; et cette nuit fut

(1) L'institut agricole du chevalier Bianchi, inauguré au commencement de juin 1856, par le cardinal Pecci, archevêque de Pérouse, était situé aux portes de cette ville. C'était une imitation de la colonie agricole de *Vigna-Pia*, fondée par Pie IX lui-même, sur la rive droite du Tibre, non loin de la porte *Portese*, à Rome. Chaque année, par un beau jour d'été, Pie IX aimait à diriger vers ce lieu qu'il appelait la *Vigna*, sa promenade d'agrément, pour aller surprendre les jeunes agriculteurs, leur distribuer ses encouragements et ses bénédictions. Celui qui devait être Léon XIII faisait déjà la même chose à Pérouse.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

éclairée par mille feux de joie dans les montagnes. Le lendemain, mardi 12 mai, le Saint-Père célébrait la messe de bonne heure à la cathédrale, et se mettait en route pour Tolentino.

Le cortège pontifical atteignit cette ville, le même jour, vers midi. Le Saint-Père se rendit à l'église de saint Nicolas, dit de *Tolentino*, pour y vénérer les reliques du saint Confesseur. Les réceptions eurent lieu au couvent des Augustins qui desservent ce sanctuaire, et se prolongèrent pendant plusieurs heures.

On avait espéré que le Saint-Père passerait la nuit à Tolentino, et on lui avait préparé des appartements dans cette intention; mais il se remit en voyage, le même jour, et arriva vers six heures du soir à Macerata. Le concours des populations allait toujours croissant. La joie et l'enthousiasme étaient indescriptibles. Le voyage était un triomphe sans fin.

Plus on voyage en Italie, plus on est étonné de la variété des caractères et de la différence des populations.

Celles des Marches, ou les *Marcheggiani*, succèdent désormais à celles de l'Ombrie. Camerino était la transition. A Tolentino on entre vraiment dans les Marches. Macerata est le chef-lieu de la délégation, qui en forme une si notable partie. La population de l'Ombrie est essentiellement douce, paisible et artistique. De l'autre côté de l'Apennin, il ne faut plus espérer rencontrer aussi fréquemment les chefs-d'œuvre qui s'entassent à Assise et à Pérouse; mais le peuple paraît bien plus riche, plus vif, plus disposé à exprimer ses sentiments par des signes extérieurs. La vivacité des couleurs que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

choisit le peuple pour son vêtement, les mouchoirs, fichus écarlates dont se servent les femmes pour couvrir les magnifiques tresses de leurs cheveux, les longues chemises blanches par dessus lesquelles les hommes portent leur gilet, donnent à toute cette population un type particulier qui saisit les yeux au premier abord. Cette foule se pressait autour de la voiture du Saint-Père, applaudissant, demandant sa bénédiction, et manifestant une joie dont le sentiment éclatait sur tous les visages. La route était couverte de peuple ; les villages étaient en fête à mesure qu'on approchait de Macerata, toute parée pour recevoir son Souverain. Aux portes de la ville, une troupe d'hommes, vêtus uniformément de blouses blanches serrées au corps par des ceintures aux couleurs pontificales, entourait la voiture, jetant des masses de fleurs qui obscurcissaient l'air.

La bénédiction dans la cathédrale fut très-solennelle. En sortant du lieu saint, Pie IX traverse à pied les flots de la multitude pour gagner le palais de la délégation, où sont préparés ses appartements ; puis il donne à tout ce peuple la bénédiction apostolique. Ensuite a lieu la réception des autorités dans la belle salle du palais de la délégation. A chacun le Saint-Père adressait la parole avec cet à-propos, cette finesse et cette bienveillance qui lui permettent de tout dire en gagnant les cœurs. Aux tribunaux il rappelle la nécessité d'expédier promptement les affaires, de rendre la justice, non avec précipitation, mais avec la plus grande célérité possible, et il ajoute : « C'est une circulaire que je fais ici; ce que je vous dis, je l'ai répété et le répéterai partout. Ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le prenez pas en mauvaise part ; c'est pour vous et non à cause de vous que je le dis. » A d'autres il parlait du chemin de fer, des intérêts du commerce et de l'impossibilité d'imposer aux compagnies l'obligation de passer par toutes les localités qui auraient plus tard des embranchements, etc., etc., manifestant de la manière la plus touchante son désir de travailler au bonheur matériel de son peuple, bonheur qui n'est pas la fin de l'homme, mais qui doit être néanmoins l'objet de ce travail auquel nous avons été condamnés. « Mes désirs, ajoutait-il, seront toujours bien au-dessus de mes forces, je le sens bien et ne ferai jamais qu'une faible, très-faible partie de ce que je voudrais ; *per forza, contentarsi del possibile*, par force il faut se contenter du possible. » Sa réponse à la députation d'Ascoli, qui, bien que très en dehors de la route du Saint-Père (65 milles, près de 100 kilomètres), renouvelait des sollicitations bien des fois réitérées, fut très-touchante : « Eh bien, j'irai vous voir. Je suis déjà vieux et fatigué, mais malgré tout cela j'irai. » La vérité est que le Saint-Père souffrait en ce moment d'un rhume violent qui se manifestait par un enrouement et une toux fréquente.

Pie IX visita les hopitaux civils et militaires de Macerata, adressant aux malades des paroles de consolation, aux religieuses des encouragements, et laissant partout des témoignages de son inépuisable charité.

C'est le jeudi 14 mai que Pie IX fit son entrée à Lorette, entrée bien différente de celle qu'il avait faite lorsque, dans sa jeunesse, poussé par sa confiance en la *Mère de Miséricorde*, il était venu, obscur pèlerin, im-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

plorer la guérison du mal qui le travaillait alors. Une foule immense de pieux fidèles, venus de toutes parts, encombrait la ville. L'accueil fut des plus enthousiastes. Il fut complimenté par le comte Gabriel Mastaï, son frère, entouré de ses fils, et par le maréchal autrichien comte de Degenfeld. Les consuls d'Autriche, de France et de Naples, résidant à Ancône, vinrent aussi lui offrir leurs hommages. Une flottille autrichienne, tout équipée, dans les eaux d'Ancône, avait ordre de se tenir à la disposition du Saint-Père.

La confiance particulière de Pie IX en Notre-Dame-de-Lorette, a été, on peut le dire, une spécialité de tous les Pontifes romains qui ont fait de ce lieu privilégié l'objet de leur dévotion et de leurs généreuses offrandes.

Il y a peu de faits dans l'Histoire qui soient plus dignes de foi que celui de la translation merveilleuse de la sainte maison d'abord sur les rives de l'Adriatique, entre Tersatz et Fiume, au lieu appelé vulgairement Rauniza, le 10 mai 1291, et ensuite à Lorette, le 10 décembre 1294. Les preuves qu'en apportent les historiens ne laissent lieu à aucun doute.

Le pape Clément VII fit constater lui-même par un solennel témoignage la certitude de la translation de la miraculeuse chapelle, en envoyant trois hommes savants et habiles d'abord à Lorette, puis en Dalmatie, et enfin à Nazareth, pour se livrer à un examen attentif des lieux et consulter les traditions des peuples. Les larmes des Dalmates, les aveux des Orientaux, l'exactitude des mesures, la ressemblance parfaite des pierres, dont deux furent transportées à Rome,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tout concourut à justifier la pieuse croyance des fidèles.

Chacun du reste peut constater la perpétuité du miracle, comme l'ont fait déjà bien des hommes de l'art, savoir qu'une puissance inconnue soutient, depuis plusieurs siècles, en dépit de toutes les lois de l'architecture et malgré les tremblements de terre, cette sainte et humble demeure de la divine Marie. Comment nier un miracle ancien en face d'un miracle perpétuel ?

Le zèle de la piété chrétienne pour la sainte maison de Lorette a sa contre-partie dans celui des révolutionnaires qui n'ont pas négligé non plus de s'en occuper, mais dans des vues bien différentes ; d'abord par haine contre un prodige qui confond leur incrédulité, et ensuite par convoitise pour les richesses dont la foi des princes et des peuples a comblé cette demeure. En 1770, Voltaire, le grand patriarche des révolutions, écrivait à Frédéric II : « Plût à Dieu que Ganganelli eût quelque bon domaine dans votre voisinage, et que vous ne fussiez pas si loin de Lorette.... » Les révolutionnaires de France, dans le siècle dernier, et les républicains de Rome en 1849, nous l'avons dit en son lieu, ont suivi les leçons de Voltaire et dépouillé Lorette.

Cette inclination, d'un caractère si différent, qui porte les uns et les autres à s'intéresser au sanctuaire de Lorette, en atteste l'importance, et prouve à sa manière que cet édifice est bien la sainte maison où s'est accompli le premier acte de la rédemption et inauguré la véritable civilisation des peuples.

Quand on voit le progrès moderne chercher à éloigner les hommes du Sauveur né à Nazareth, pour les rame-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ner à l'antique servitude du paganisme, est-il étonnant que Pie IX, à l'exemple de son pieux prédécesseur Grégoire XVI, se sente pressé d'aller répandre dans ce saint lieu son humble prière pour l'Église, pour ses sujets, pour tous les peuples chrétiens?

Plusieurs cardinaux et évêques, qui s'étaient hâtés d'arriver avant le Saint-Père, le reçurent en grande solennité à l'entrée du sanctuaire. Ce sanctuaire, orné à l'extérieur de statues et de bas-reliefs faits du plus beau marbre, est nu et sans ornements à l'intérieur ; mais la statue miraculeuse de la Madone de Lorette est la plus célèbre de toute la chrétienté.

Pie IX célébra le saint sacrifice dans la sainte maison et distribua le pain eucharistique à un grand nombre de fidèles. Il pria avec les pèlerins récitant à haute voix les litanies qui tirent leur nom de ce vénérable sanctuaire, et il demeura absorbé dans une longue contemplation.

Sa Sainteté passa trois jours à Lorette, le 14, le 15 et le 16 mai. Le dimanche 17, dès sept heures et demie du matin, Pie IX partit pour Fermo. Un carrosse de cérémonie, préparé par les soins du cardinal-archevêque de Fermo, le conduisit de Lorette à la cathédrale de cette ville. Après y avoir célébré le saint sacrifice, le Saint-Père descendit dans les grands appartements du palais Paccaroni, où il donna la bénédiction apostolique à l'immense foule de peuple accourue des campagnes.

Pendant son séjour à Fermo, Sa Sainteté donna, comme partout, de nombreux témoignages de sa munificence, gratifiant en particulier diverses personnes de décorations et de médailles.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

De retour de Fermo, le Saint-Père voulut passer à Lorette le 21 mai, jour de l'Ascension. Ce jour-là, il tint chapelle papale dans le sanctuaire de Marie. L'église était inondée d'un flot de pèlerins accourus de l'Ombrie, des Marches, de la Romagne et de différentes autres parties de l'Italie. Après la messe, célébrée par l'évêque de Lorette, Pie IX entouré de tous les dignitaires présents, monta à la *Loggia* de la cathédrale et de là bénit solennellement la multitude inclinée sous sa main, et répondant par ses *vivat* aux bénédictions du Saint-Père.

Pie IX laissa pour souvenir au sanctuaire de Lorette une lampe d'or et un calice orné de pierreries.

Le départ pour Ancône eut lieu le 22 mai. La population de cette ville qu'on disait peu sympathique au gouvernement pontifical, tint à honneur de donner un démenti public à cette accusation, par les témoignages d'amour et de respect qu'elle prodigua au Saint-Père, pendant les trois jours qu'il daigna passer dans ses murs. Il y reçut, dans une audience particulière, les hommages de la ville de Comacchio, offerts par une députation ayant à sa tête son vénérable évêque.

La levée de l'état de siège, à Ancône, ordonnée par Pie IX, dès son arrivée dans cette ville, fut accueillie des habitants avec des transports de joie.

Le 25, à 8 heures 1/2 du matin, après avoir célébré la messe, Pie IX partit d'Ancône pour Sinigaglia, sa ville natale. Chemin faisant, il visita la manufacture de tabacs de *Serravalle*, vaste et magnifique établissement où il trouva tous les ouvriers et employés, au nombre de huit cents, à l'ouvrage. Son entrée fut saluée par les accla-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

mations respectueuses de ce nombreux personnel et de toutes les populations d'alentour.

Le Saint-Père, après avoir donné à tous sa bénédiction, voulut examiner l'établissement dans tous ses détails; il demanda que les divers travaux fussent exécutés en sa présence et laissa à ces braves ouvriers des marques de sa générosité envers la classe ouvrière.

Pie IX entra dans Sinigaglia, le 25 mai, par un temps magnifique. Nulle part l'accueil ne fut plus sympathique que dans cette ville. Elle semblait fière de recevoir Celui qui, né dans ses murs, la couronnait d'une auréole impérissable. Les mariniers de ce petit port de mer, tous en uniforme, se précipitent au-devant de la voiture du Saint-Père, pour dételer les chevaux et la traîner eux-mêmes. L'humble Pontife dut faire usage de toute son autorité pour arrêter cette explosion de dévouement, et se frayer un passage à travers les flots de la multitude. Les acclamations étaient universelles et bruyantes, et la ville entière était en fête.

A l'entrée de la cathédrale, le Saint-Père fut reçu par le cardinal-évêque du diocèse et par plusieurs prélats. Après avoir reçu la bénédiction du Saint-Sacrement, il entra au palais épiscopal, et du haut du balcon il bénit le peuple qui, les mains jointes, implorait cette faveur et l'acclamait avec enthousiasme. Il se rendit ensuite à l'habitation de sa famille. Dans la soirée, la ville se montra toute resplendissante d'illuminations.

Le lendemain 26 mai, il y eut redoublement de fête à Sinigaglia. La municipalité, pour accroître l'allégresse publique, accorda vingt cinq dots à autant de jeunes filles

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

désignées par le sort, et décida que, pendant trois jours, il y aurait des distributions de pain aux pauvres de la ville. Les jeunes filles auxquelles les dots étaient échues, vêtues d'une manière uniforme, communièrent, le 27 mai, à la messe du Saint-Père. Dans la soirée, la ville fut de nouveau illuminée.

Installé dans la maison paternelle, édifice à l'aspect seigneurial, mais d'une grande simplicité à l'intérieur, Pie IX coucha dans la chambre où mourut sa mère, et le 28, il célébra la messe, sur le tombeau de sa famille, dans la petite église de la Madeleine.

Pendant trois jours, le saint Pontife vécut là, dans tout le charme de la vie de famille. A l'heure de la récréation, tous se réunissaient autour de lui ; il les appelait par leurs noms, s'informait de leur état, de leurs affaires, et leur adressait de paternelles recommandations. Il savait ainsi à la sainte majesté du Pontife, allier la douce familiarité de l'oncle et du frère. Il ignorait hélas ! que bientôt, la mort allait jeter un nouveau deuil dans cette maison, et que son second frère, Joseph Mastaï, devait rendre son âme à Dieu le 2 novembre de l'année suivante.

Avant de quitter cette chère demeure, Pie IX voulut remettre à chacun des siens un modeste souvenir, aux hommes une montre, une tabatière, etc., aux femmes un camée, ou quelque objet à leur usage. A un autre qui était un pauvre habitant de la montagne, il fit un don de 100 écus. Les pauvres furent mieux traités que sa propre famille : il laissa une somme considérable pour fonder à leur usage un établissement de bienfaisance. Ce

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ne fut ni le premier ni le dernier bienfait de Pie IX à sa ville natale. Il fut, on pourrait le dire, prodigue en sa faveur. Elle le méritait, car elle eut à cœur de faire mentir le proverbe consacré par une sanction divine, que *nul n'est prophète dans son pays*.

Le Saint-Père, continuant son voyage, alla célébrer, le 31 mai, la fête de la Pentecôte à Pesaro. C'est là qu'il reçut, par l'entremise du futur empereur du Mexique, l'archiduc Maximilien, les hommages de l'empereur d'Autriche. Dans toutes les rues de la ville, on ne voyait que des arcs de triomphe, on n'entendait que des cris d'allégresse.

Le 1er juin, Sa Sainteté partit de Pesaro pour se rendre à Rimini. Tout le long de la route s'élevaient des arcs de triomphe, préparés par les populations de Selicota, de Cattolica et de Riccione. L'enthousiasme fut si grand à Cattolica que le Saint-Père se vit obligé de descendre de voiture pour donner satisfaction à cette pieuse multitude. Du haut d'un trône richement orné, et abrité sous un pavillon, Pie IX donna solennellement la bénédiction à la foule agenouillée.

On touchait aux frontières de la Romagne et l'on arriva le même jour à Rimini.

Le lendemain de son entrée dans cette ville, le Saint-Père célébra les saints mystères à la cathédrale. On y avait transporté pour la circonstance la miraculeuse image de la sainte Vierge qui se vénère dans l'Église Sainte-Claire et qui, sept ans auparavant, avait attiré si extraordinairement l'attention publique par le mouvement de ses yeux. Après la messe, Pie IX s'arrêta pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

prier devant cette image, puis il visita la ville, entouré d'une foule innombrable qu'il bénit du haut d'un balcon de la place Fontana.

Le Saint-Père bénit, à Rimini, la première pierre du nouveau port. Les marins, joyeux de posséder sur leurs bâtiments pavoisés le pilote de l'Église universelle, montaient sur les mâts et les cordages pour le saluer de leurs *vivat* et de leurs acclamations.

C'est ainsi que les premiers habitants de la Romagne faisaient mentir les sinistres prédictions des révolutionnaires. Les fêtes de Rimini, de Césène, de Faenza firent presque oublier celles de Sinigaglia et de Pesaro. Des familles entières de la campagne passaient la nuit en plein air pour être plus sûres de recevoir la bénédiction du Pape, à son passage. Malgré la propagande mazzinienne, l'esprit de ces campagnes était resté fidèle et dévoué au Roi-Pontife.

De Faenza à Castel-Bolognese, on eut soin d'arroser la route, dans tout son parcours, pour éviter à l'auguste Voyageur l'incommodité de la poussière.

Les rues étaient partout encombrées de monde.

Avant son entrée à Imola, le Saint-Père reçut de la municipalité les clefs de la ville à titre d'hommage. Des jeunes gens voulaient dételer les chevaux et traîner le carrosse du Saint-Père. Comme il les remerciait de la manière la plus affable, ils précédèrent la voiture, jonchant la terre de fleurs sur son passage. Un grand nombre de petits enfants portant des drapeaux jaunes et blancs, couronnés de lauriers et de fleurs, accompagnaient la voiture, chantant des hymnes et des cantiques.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

A Bologne, un accueil plus enthousiaste encore attendait le Saint-Père. Plus de 50,000 personnes accourues du nord de l'Italie, inondaient la ville. On trouvait difficilement à s'y loger.

Un arc de triomphe magnifique et colossal se dressait à distance de la ville. Les autorités civiles et militaires étaient rassemblées, les troupes autrichiennes formaient la haie, les rues étaient jonchées de fleurs, les maisons pavoisées et ornées de tentures. En traversant la ville, le cortège s'avançait lentement, au milieu du peuple agenouillé. Sa Sainteté fut reçue à la porte de la cathédrale par le cardinal Viale Prela, archevêque de Bologne, entouré de quatorze archevêques et évêques et d'un nombreux clergé.

L'archevêque avait fait prêcher une mission de huit jours dans toutes les paroisses de la ville pour préparer les fidèles à la visite du Saint-Père.

C'est le 9 juin que Pie IX fit son entrée à Bologne. Le lendemain 10, il célébra, dans la cathédrale de cette ville, la plus imposante solennité dont les fidèles aient été témoins pendant le cours de ce long voyage.

Bologne est bâti au pied des Apennins, dans un site des plus ravissants. Près de la ville s'élève le *Monte-Guardia*. Il tire son nom d'un poste qui s'y tenait autrefois pour la *garde* de la ville, quand Bologne était en guerre avec Modène. On y construisit plus tard une église dédiée à saint Luc, et l'on y plaça comme *Gardienne* de la ville l'image de la Vierge peinte par le saint Évangéliste. Cette image devint l'objet d'un grand pèlerinage. On monte à cette colline par une avenue bordée de 690

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

arcades (1). Le pèlerin, défendu contre les ardeurs du soleil, rencontre, dans ce parcours d'une lieue, quinze chapelles abritées sous les arcades, et que le pinceau des maîtres a décorées de fresques représentant les mystères du Rosaire.

La piété prépare ainsi le pèlerin au grand spectacle des œuvres de la création qui l'attend au faîte de la montagne, d'où l'œil se repose avec délices sur un splendide panorama. C'est là un trône digne de la Reine du ciel et de la terre.

Pie IX avait apporté avec lui, pour la Madone de la *Guardia*, une superbe couronne d'or, d'un travail exquis et ornée de pierreries, exécutée à Milan par son ordre et à ses frais. Cette attention délicate toucha les Bolonais qui ont une grande dévotion à cette image miraculeuse. Depuis des siècles, ils faisaient de leurs cœurs un diadème à leur céleste *Gardienne*. C'était bien interpréter leurs sentiments que de déposer une couronne d'or sur la tête de la Madone.

A cause de la distance du lieu et de la difficulté du trajet, qui eussent privé un grand nombre de fidèles des joies de cette solennité, le couronnement se fit à l'église métropolitaine dédiée à saint Pierre. On y avait transporté d'avance l'image miraculeuse.

Le matin du 10 juin, le Saint-Père se rendit en grande pompe à la cathédrale pour y célébrer le saint

(1) Il n'y a pas de famille un peu illustre à Bologne qui n'ait fait bâtir quelques-unes de ces arcades. Les corporations, les communautés et jusqu'aux domestiques se sont cotisés pour payer aussi la leur.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sacrifice, devant le tableau vénéré. La vaste enceinte était insuffisante pour contenir les flots de la multitude. Après la messe, on descendit sur l'autel l'image de Marie, pendant que le Saint-Père bénissait la couronne d'or. Le tableau, déposé sur un riche coussin de velours, et porté par des prêtres, fut ensuite placé à la gauche du trône pontifical. Le Pape, en pluvial de couleur blanche, entonna le *Regina cœli* qu'exécuta ensuite un chœur de chantres. Les prières liturgiques achevées, le Saint-Père gravit les marches de l'autel, et de sa main sacrée, au milieu d'un frémissement de joie, plaça le brillant diadème au-dessus de la tête de la Vierge immaculée. Puis, d'un ton de voix qui respirait une sainte allégresse, il entonna majestueusement le *Te Deum*. La cérémonie terminée, une douce surprise vint combler tous les vœux. Le Saint-Père, toujours revêtu de ses ornements pontificaux, se leva, gravit de nouveau les degrés de l'autel, et se tournant vers cette foule recueillie, il prononça la plus touchante et la plus paternelle des exhortations. Après avoir parlé de la protection de Marie sur la ville de Bologne, il ajouta:

« Oui, ô mes chers Bolonais, il y a beaucoup de foi parmi vous. Je m'y complais grandement, et j'en rends grâces au Seigneur. Mais, hélas ! songez donc que c'est surtout de nos jours que la foi est attaquée de toutes parts ; songez qu'elle a beaucoup d'ennemis, à notre époque, qui lui tendent des piéges et travaillent de tout leur pouvoir à l'affaiblir, même parmi vous. Maintenez-vous forts contre ces attaques, redoublez de courage et de vertu pour conserver votre foi très-vive, et pour la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

défendre jusqu'au dernier moment de votre vie. Un excellent moyen de vous maintenir dans la conservation de la foi, c'est de demeurer fidèles à votre résolution d'être toujours dévots à la Vierge, ce cher et doux refuge des pécheurs. »

Ces paroles trouvèrent un religieux écho dans le cœur des habitants de Bologne.

Pendant le séjour de plus de deux mois dont le Saint-Père honora cette ville, tous, grands et petits, s'empressèrent de lui porter leurs hommages. La cité reconnaissante lui offrit en toute propriété la *villa Saint-Michel* qui lui servait de résidence, en dehors de la ville. De son côté, Pie IX qui ne se laissait jamais vaincre en générosité, marquait tous ses pas, comme Celui dont il était le Vicaire, par des bienfaits inépuisables. Il donna 75,000 écus, c'est-à-dire plus de 400,000 francs sur sa cassette particulière pour achever la superbe cathédrale de Saint-Pierre.

Des fêtes se succédèrent presque sans interruption à Bologne, pendant le séjour du Pape dans cette ville. Il y reçut de nobles visiteurs, entre autres, l'archiduc Maximilien, gouverneur de la Lombardie, qui l'avait déjà visité à Pesaro, le duc et la duchesse de Modène, le jeune Robert de Parme, âgé de neuf ans, qui vint avec sa mère malade demander au Pape sa bénédiction, l'infante Marie Béatrix, archiduchesse de Modène-Autriche, avec son jeune fils le duc de Madrid, si connu sous le nom de Don Carlos. La cour de Sardaigne envoya elle-même, non un prince du sang, mais le chevalier Buoncompagni, féliciter Pie IX. Comme cet

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

envoyé protestait du zèle de son gouvernement pour la religion, Pie IX l'arrêta court en disant : *Ne parlez pas de ces choses-là, je serais obligé de vous démentir.*

Dans les premiers jours de juillet, le Saint-Père, dont la santé continuait d'être parfaite, alla passer quelques jours à Modène. L'accueil des populations fut des plus chaleureux. Pie IX fut particulièrement touché des nouveaux témoignages de vénération et de dévouement que lui prodiguèrent le duc de Modène et les membres de sa famille. Le duc attendait le Saint-Père sous un arc de triomphe dressé à l'entrée de la ville. Après les compliment d'usage, Sa Sainteté prit place dans une voiture de la cour, tandis que le duc se tenait à cheval près de la portière.

Quelques jours après son retour à Bologne, Pie IX alla visiter Ferrare et les confins de ses États, et reçut partout l'accueil le plus enthousiaste.

Ravenne reçut à son tour la visite de son Souverain. Pie IX se trouva dans cette ville le 24 juillet. Après avoir visité, selon son invariable coutume, les établissements de la ville, il se fit conduire au mausolée du Dante, et comme les magistrats de la cité lui demandaient de vouloir bien écrire son nom sur le livre où les plus illustres visiteurs de ce tombeau ont mis leur signature, Pie IX, au lieu de son nom, écrivit de sa propre main ce tercet du chant onzième du *Purgatoire :*

Non è il mondan rumore altro che un fiato
Di vento, che or va quindi, or va quinci,
E muta nome, perchè muta lato (1).

(1) *La renommée est un souffle de vent qui tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, et qui change de nom en changeant de côté.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

La municipalité ordonna qu'un acte authentique constaterait l'autographe papal, et que le livre où il se trouve serait mis pour toujours sous bonne garde comme un impérissable monument historique et moral.

Au moment où le Saint-Père allait partir, la foule, rompant la haie des soldats placés là pour la contenir, se précipita aux pieds du Pape pour les baiser en demandant sa bénédiction. Pie IX ému, les bénit eux et toute la ville, puis il embrassa le cardinal-archevêque qui versait des larmes de reconnaissance.

Pie IX offrit à la cathédrale de Ravenne un calice précieux, et à l'archevêque un petit temple en métal doré, orné de pierres précieuses, représentant la *Confession de saint Paul*. L'habile mécanicien Auguste Ricci, qui avait été admis à lui présenter une horloge électrique d'une grande perfection, reçut aussi un riche cadeau.

Des inscriptions sur marbre rappelant le passage de Pie IX à Ravenne, furent placées par l'archevêque au haut de l'escalier de son palais, par le chapitre dans le chœur de la métropole, et par la municipalité dans l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville.

Il y eut à Bologne, le 3 août, un consistoire secret, où furent préconisés plusieurs évêques, entre autres Mgr Lyonnet transféré de Saint-Flour à Valence.

Pie IX avait satisfait son cœur de Père en prenant tout le temps nécessaire pour visiter en détail cette partie intéressante de ses États. Il était temps de songer à rentrer dans sa capitale. Cédant au désir du grand-duc et du peuple de Toscane, il consentit à effectuer son retour en traversant cette contrée si catholique de l'Italie.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Parti de Bologne, le 18 août, il atteignit le même jour la frontière de Toscane. Arrivé à Feligare, il y fut complimenté, au nom du grand-duc, par son fils, le prince héréditaire qui conduisit l'auguste voyageur à la *villa delle Marchere* appartenant au marquis Carlo Gerini, premier écuyer du grand-duc.

Le Saint-Père, escorté par un détachement de gendarmerie et de cavalerie toscane, entra, vers trois heures de l'après-midi, dans l'élégante *villa*, où se trouvaient réunis le grand-duc et la grande-duchesse, entourés de la famille grand-ducale et d'une société choisie de personnages de distinction. Sa Sainteté, suivie de son noble cortège, se rendit à la chapelle, où le Saint-Sacrement était exposé, pour y recevoir la bénédiction qui fut donnée par le chapelain.

Après avoir dîné à la *villa Marchere* avec la famille grand-ducale, Pie IX gravit l'un des sites les plus élevés du parc d'où il bénit toute la population prosternée à ses pieds. La *villa* et le parc étaient magnifiquement illuminés.

A 6 heures 1/4 du soir, eut lieu le départ pour Florence.

Décrire les arcs de triomphe, les splendides illuminations, l'immensité de la multitude, les acclamations enthousiastes qui attendaient l'auguste Pontife, dans cette capitale, ce serait une fastidieuse répétition de ce qui se fit partout. Contentons-nous de dire que le spectacle qu'offrit alors la ville des arts par excellence était si particulier, que le Saint-Père voulut sortir à 9 heures du soir et parcourir les rues de la ville, pour y prendre part avec tout le peuple.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le lendemain, Pie IX, accompagné du grand-duc, de la grande-duchesse et de la famille royale, visite les églises, et les principaux édifices et établissements de cette grande et riche cité. Pour souvenir de l'honneur fait à sa capitale par la visite du Saint-Père, le grand-duc offrit à son hôte illustre un magnifique travail de la manufacture royale représentant le tombeau de Cecilia Metella.

Pendant son séjour à Florence, Pie IX se prêta à deux cérémonies qui touchèrent vivement la pieuse population florentine, savoir, la pose de la première pierre de la façade de l'église Sainte-Croix, qui renferme les tombeaux des grands hommes de la Toscane, et la consécration, dans la cathédrale, des quatre nouveaux pasteurs destinés à la Toscane, l'archevêque de Florence, et les évêques de Volterra, de Montepaleione et de Fiesole. Cette double cérémonie eut lieu le 23 août.

Le lendemain 24, dès le matin, des salves d'artillerie annoncèrent le départ du Saint-Père.

En traversant toute la Toscane, Pie IX visita successivement Prato, Pistoie, Lucques, Pise, Livourne, Volterra, Sienne, etc., qui se trouvaient sur son passage.

Il n'est pas inutile de remarquer que le peuple de la Toscane, qui, en 1848, criait, comme tous les autres peuples d'Italie : *Vive Pie IX !* confondait, cette fois, dans la personne de Pie IX, le Pontife et le Pasteur en criant : *Vive le Saint-Père !* L'attitude religieuse et unanime des Toscans était une éloquente protestation contre les manœuvres multipliées par Mazzini pour ré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

volutionner la Toscane, pendant le séjour du Pape dans ce pays.

Le 28 août, Pie IX était à Volterra, ville qui conservait de l'étudiant Mastaï un souvenir toujours vivant. On se rappelle, en effet, que Pie IX, dans sa jeunesse, avait fait une partie de ses études au collège Saint-Michel de cette ville. Le Saint-Père voulut visiter ce collège, et particulièrement la chambre qu'il avait habitée autrefois. Grande fut son émotion, quand on lui mit sous les yeux la demande de la tonsure faite par lui et tracée entièrement de sa propre main. On conservait précieusement cet autographe dans une salle.

Le même jour, 28 août, à six heures du soir, Pie IX arrivait à Sienne, où il resta jusqu'au 31. A la gare se trouvaient pour le recevoir toutes les autorités et les dignitaires de la cour. Il fut reçu au palais par la famille royale, et le soir la ville fut brillamment illuminée.

Le 31 août, le Saint-Père quitta Sienne, avec son noble cortège, pour continuer sa route. Après une halte à Lucignano, on atteignit Chiusi, où le Souverain-Pontife prit congé du grand-duc et des archiducs qui n'avaient cessé de lui donner toutes les marques d'une sincère et filiale vénération.

Le Pape prit le chemin de Rome avec son train de ville, c'est-à-dire de *demi-gala*. Il rentra dans sa capitale le 5 septembre, à cinq heures du soir, au milieu des plus brillants préparatifs et d'une foule immense.

Arrivé au *Ponte-Molle* où le tribunal de commerce avait élevé un amphithéâtre de circonstance, le Pape

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

quitta un instant sa voiture et monta sur l'estrade pour donner sa bénédiction à tout le peuple. Le général de Goyon présenta ensuite ses félicitations au Saint-Père qu'il accompagna jusqu'au Vatican, se tenant à cheval près de la portière de sa voiture. L'état-major suivait, formant le cortège du Roi-Pontife.

A la Porte du peuple, les représentants de la municipalité, ayant à leur tête le sénateur prince Orsini, présentèrent leurs hommages à Sa Sainteté. Toute la place retentit des bruyants applaudissements du peuple. Le Pape se rendit à Saint-Pierre par le *Corso* et la *Via papale*. Un *Te Deum* fut chanté dans la basilique vaticane avec l'assistance des cardinaux et en présence du corps diplomatique, et le Pape, arrivé enfin au terme de ce long et triomphal voyage, alla se reposer dans son palais du Vatican. La coupole de Saint-Pierre était splendidement illuminée, ainsi que les principaux édifices de la ville, et Rome fut en fête pendant deux jours.

Le voyage de Pie IX avait produit tout ce qu'on pouvait en attendre. Les résultats de cette longue pérégrination furent immenses. Nous n'avons pas eu la prétention de raconter tous les détails de ce triomphe de quatre mois. Un long volume n'aurait pas suffi à cette tâche. Mais le résumé qui précède proclame assez haut la popularité dont jouissait le gouvernement pontifical.

Cette marche majestueuse, ces fêtes qui se répètent jusque dans les moindres villages, ce concours innombrable qui se retrouve partout, et tout cela, sans autre espoir que de voir quelques instants un Souverain adoré et de recevoir sa bénédiction, voilà ce qu'on ne voit que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dans les États-Romains; c'est là un genre d'enthousiasme que le Pape seul peut exciter, et que la foi seule peut entretenir. Et c'est pour cela que le voyage du Pape est un événement d'une portée considérable. En montrant ce Souverain partout accueilli comme un père chéri et vénéré, il prouvait que les populations se sentaient heureuses et qu'elles n'éprouvaient nullement le besoin des prétendues améliorations qu'on voulait leur imposer ; en montrant enfin le Pontife partout honoré comme le représentant de Jésus-Christ, partout sollicité de bénir, il prouvait que la foi n'était pas morte dans ces populations, qu'elle était, au contraire, pleine de vie, et que si la révolution pouvait les surprendre et les subjuguer un moment, elle ne praviendrait ni à les gagner ni à s'en faire des instruments dociles.

A mesure que le voyage du Souverain-Pontife se prolongeait, on voyait s'évanouir les fausses prophéties des révolutionnaires, et tomber impuissantes les menées des agitateurs. L'enthousiasme, loin de s'affaiblir, ne faisait que s'accroître ; l'empressement des populations, même les plus éloignées, était tel, qu'il fallait bien renoncer à l'attribuer à des manœuvres de police; les Légations, Bologne surtout, montrèrent un tel amour et une telle joie, qu'il fallut encore renoncer à ces calomnies. Mais, disait-on, le Saint-Père est inabordable; les vœux des populations ne peuvent aller jusqu'à lui : et tous les jours on voyait le Saint-Père traverser à pied la foule empressée, et il était évident que tous pouvaient l'aborder, qu'il s'occupait de tous les besoins, qu'il entrait dans les moindres détails de l'administration ; il vi-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sitait les églises, les hôpitaux, les ateliers, les usines, les travaux des ports et des routes; on le voyait partout, il voyait tout par lui-même. A côté de lui, Mgr Berardi et Mgr Borroméo prenaient les notes les plus minutieuses sur les demandes, les observations, les réformes qui présentaient un caractère d'urgence ou d'équité. Enfin, on imagina de répandre le bruit qu'une pétition lui avait été adressée, qui demandait des réformes importantes, entre autres une complète sécularisation de l'administration (1). Et l'on apprit bientôt, en effet, que des pétitions avaient été adressées au Saint-Père, mais que les pétitionnaires demandaient à être replacés, comme autrefois, sous le gouvernement des cardinaux (2).

Le Saint-Père lui-même, dans le consistoire du 25 décembre de la même année, rendant compte au Sacré-Collège des consolations qu'il avait rencontrées dans ce long voyage, s'exprimait ainsi :

« Parti de cette ville, comme vous le savez, Vénérables Frères, dans le but principalement de satisfaire notre dévotion toute spéciale envers l'Immaculée et très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, en allant porter nos hommages à son auguste et pieuse église de Lorette, nous avons visité en même temps les autres villes qui

(1) Des pétitions demandant des réformes civiles, judiciaires, commerciales, économiques, étaient encouragées par M. Migliorati chargé d'affaires de Sardaigne, à Rome, qui faisait tous les efforts imaginables peur agiter les Etats de l'Eglise et faire échouer le voyage de Pie IX. (Voir : *Rome et le second Empire*, par Clément Coste, *pages* 371, etc.).

(2) *Les victoires de l'Eglise*, par l'abbé Margotti.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

étaient sur notre chemin, et ensuite nous avons parcouru, dans le cours de notre voyage, les principales villes des États-Pontificaux qui se trouvent dans l'Ombrie, le Picénum, l'Emilie, le Patrimoine de Saint-Pierre et autres provinces. En vérité, nous n'avons pu qu'être comblé de joie et rendre les plus humbles actions de grâces à la clémence infinie du Dieu dispensateur de tous les biens, en voyant toutes les populations que nous avons rencontrées sur notre passage nous témoigner tant d'amour, et se montrer heureuses de faire éclater leur attachement et leur dévouement au Saint-Siège, si bien que notre voyage est devenu un perpétuel et solennel triomphe pour notre sainte religion. Partout, en effet, non-seulement vos illustres collègues, les cardinaux de la sainte Église romaine, les archevêques, les évêques et autres ordinaires de chaque diocèse, les ecclésiastiques, les magistrats et la noblesse s'empressaient de donner ouvertement et publiquement les plus éclatants témoignagnes de leur affection et de leur respect pour nous et pour le Siège apostolique, mais encore partout où nous avons passé, tous les individus de tous les lieux, de toutes les conditions et de tous les âges, se pressant à l'envi sur les chemins, se livraient à de telles démonstrations de joie et de piété filiale pour honorer, dans notre humble personne, le Vicaire de Jésus-Christ en terre, et pour exprimer autant qu'ils le pouvaient l'amour qu'ils portent à leur Souverain et la confiance qu'ils ont en lui, que bien des fois nous n'avons pu retenir nos larmes. Nous voudrions bien pouvoir ici rappeler le nom de chacune des villes, des bourgades,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des populations et des personnes, et leur exprimer les remerciements qu'elles méritent. »

Le saint Pontife annonce ensuite aux éminents cardinaux que pour conserver et augmenter encore, parmi son peuple, les heureux fruits de son passage à travers ses États, il va concéder à l'univers catholique la grâce d'un jubilé universel. Ce jubilé eut lieu en effet dans le courant de l'année 1858.

Comme pour récompenser les peuples de leur fidélité au Souverain, Dieu accorda, cette année-là, aux populations visitées par le Saint-Père, une magnifique moisson et d'abondantes récoltes en tout genre.

Les provinces du midi eussent bien désiré jouir, comme celles du nord, de la présence du Saint-Père. Pie IX qui les avait déjà parcourues en triomphe, lors de son retour de l'exil, en 1850, ne pouvant leur donner en ce moment cette satisfaction, remit ce voyage à plus tard. Il visita en effet, de nouveau, la partie méridionale de ses États, en 1863.

Pour le moment, il se contenta de faire une excursion à Civita-Vecchia pour la pose de la première pierre de la station du chemin de fer.

Il partit pour Civita le 13 octobre, à 9 heures du matin, accompagné des ministres du commerce, de l'intérieur et des finances,et des cardinaux Mattei, sous-doyen du Sacré-Collège, et Altieri, camerlingue de la sainte Église romaine.

A 3 heures 1/2, après une halte à Castello-di-Guido, le Saint-Père arrivait à sa destination, et était reçu dans la ville, au bruit des salves retentissantes de l'artillerie,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des joyeuses volées des cloches et des acclamations populaires.

Pie IX reçut du commandant de place les clefs de la ville, fit sa visite ordinaire à la cathédrale, et du balcon du palais municipal bénit la ville et ses habitants. Le soir, il monta sur une barque, pour contempler de la pleine mer la magnifique illumination du port, et quand il rentra dans ses appartements, l'air retentissait des cris longtemps prolongés de *Vive le Pape! Vive Pie IX! Vive le Saint-Père!*

La bénédiction de la première pierre de la gare se fit avec une grande solennité. Un trône avait été dressé pour le Saint-Père. M. Cochery, administrateur délégué, s'étant présenté devant le trône pontifical, prononça un discours dans lequel, après avoir remercié le Pape du concours qu'il avait bien voulu donner à cette cérémonie, il exposa que la création des voies ferrées serait un des grands bienfaits du pontificat de Pie IX, et un puissant élément de prospérité pour l'agriculture et le commerce dans une contrée aussi fertile que l'Italie.

Le Saint-Père répondit en ces termes : « Je suis heureux de cette cérémonie ; et je bénis du plus profond de mon cœur tout ce que vous avez déjà fait, et tout ce qui vous reste encore à faire pour terminer cette glorieuse et utile entreprise. »

Sur la demande de M. Cochery, Sa Sainteté daigna indiquer les noms que porteraient les dix premières locomotives. C'étaient les suivants : *S. Pietro, S. Paolo, S. Rafaelo, S. Philippo, S. Firmina, Pio-Nono, Vaticano, Roma, Civita-Vecchia, Mediterraneo.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Mgr Bejleti, évêque de Civita-Vecchia, entouré d'un nombreux clergé, procéda immédiatement à la consécration de la première pierre, qui, après avoir été aspergée d'eau bénite et sanctifiée par les prières prescrites au rituel romain, fut scellée avec tout le cérémonial d'usage.

Sa Sainteté, au moment où le dernier coup de marteau résonnait sur la pierre, se leva et d'une voix inspirée prononça les paroles de la bénédiction.

Le Saint-Père, accompagné de tous les grands dignitaires, descendit de son trône et se rendit dans un élégant salon qui lui avait été préparé : Là lui furent présentés les principaux personnages préposés à l'entreprise.

Pie IX venait d'attester une fois de plus le vif intérêt qu'il portait toujours aux améliorations matérielles dont il avait été lui-même l'initiateur dans ses États.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VI

PIE IX ET LE JEUNE MORTARA.

Haine jalouse de la révolution contre Pie IX. — L'affaire Mortara arrive à point pour ses projets. — Les Papes protecteurs du peuple juif. — Historique de l'affaire Mortara. — Défense aux Juifs de prendre des chrétiens à leur service. — Loi concernant le Baptême des enfants juifs. — Conduite de Pie IX conforme à la loi, à la raison et à l'équité. — Les gouvernements accusateurs de Pie IX sont moins scrupuleux. — Indigne exploitation de l'affaire Mortara. — Complicité des pouvoirs publics. — L'affaire Mortara au théâtre. — Cavour et Gramont. — Le jeune baptisé à Rome. — Sa joie et sa reconnaissance. — Fermeté de Pie IX. — Ses doléances. — La police piémontaise chez les Dominicains de Bologne. — Affection de Pie IX pour Edgar Mortara. — Son allocution du 12 avril 1867. — Mortara expatrié en 1870. — Le chanoine Pie-Mortara en France.

Les ovations populaires et universelles prodiguées à Pie IX, pendant quatre longs mois, au sein des populations que la révolution avait le plus travaillées, déconcerta, un instant, les ennemis du pouvoir temporel du Pape. Quand un arbre tient bon, le bûcheron qui veut l'abattre redouble ses coups. Ainsi en fut-il des révolutionnaires. Ils cherchaient une revanche contre les triomphes de Pie IX. L'enfer se hâta de leur en ménager l'occasion. Cette occasion fut l'affaire Mortara, affaire minime en elle-même, mais que la passion anti-religieuse éleva

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

promptement à la hauteur d'une question politique et sociale.

On sait que nulle part, depuis des siècles, les Juifs n'ont été traités avec autant de douceur et de ménagement qu'à Rome. C'est un fait notoire auquel les ennemis de la Papauté n'ont pu refuser eux-mêmes leur témoignage. M. Edmond About, dans sa *Revue contemporaine*, qui est un arsenal à l'usage des adversaires du gouvernement pontifical, fait à ce sujet ces aveux significatifs :

« Ce n'est pas que ce gouvernement soit cruel ni même sévère (pour les Juifs). La sévérité est dans des lois très-anciennes que le progrès des mœurs et la bonté des Papes corrigent un peu tous les jours. Le sang des Hébreux n'a pas coulé à Rome, pendant le moyen âge, lorsqu'il inondait l'Espagne et nos provinces.... » Le même auteur raconte ensuite que le Pape Urbain VIII, par compassion pour les Juifs, pour les sauver des exactions de leurs propriétaires, fixa une fois pour toutes le prix des loyers,. et il ajoute : « Urbain VIII est mort il y a deux cent trente-quatre ans, et sa bulle imprudente à toujours force de loi. Il s'ensuit que les loyers ont augmenté dans tout l'univers, excepté au Ghetto. Les locataires israélites vivent littéralement aux frais de leurs propriétaires. On m'en a montré un qui est entretenu par un couvent d'Ursulines. Il loue pour 30 écus une maison des plus grandes et des plus marchandes ; il la sous-loue quinze fois plus cher, c'est-à-dire 450 écus.... »

M. About, après avoir parlé d'autres améliorations que Pie IX a daigné apporter à la condition des Juifs,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ajoute : « Dans les inondations du Tibre, la municipalité romaine leur fait porter des aliments chez eux, et elle a l'attention délicate de leur envoyer des viandes tuées suivant le rite hébraïque.... » Ils paient pour tout impôt 450 écus de cinq francs, qui, répartis sur près de 4,500 personnes, font un peu plus de 50 centimes par tête. La contribution n'est pas pesante ; encore refusent-ils de la fournir depuis 1848.... »

Nulle contrée n'a jamais été aussi hospitalière pour les Juifs que celle qui a pour roi le Pape. La Papauté leur a ouvert les portes des États de l'Église à une époque où, persécutés chez tous les peuples de l'Europe, ils n'avaient pour protecteurs que les Pontifes romains. Rome mérita, pendant des siècles, d'être appelée le *Paradis des Juifs*. Aussi, lorsque, en 1807, Napoléon autorisa les rabbins et les délégués des différentes synagogues à se réunir à Paris pour s'y constituer en Grand Sanhédrin, les enfants de Jacob, rendus à la liberté, s'empressèrent, dans une solennelle déclaration insérée au procès-verbal de leur séance, de témoigner leur reconnaissance à l'Église et au gouvernement des Papes, qui avaient toujours professé le respect de leurs personnes et de leurs croyances.

La conduite de Pie IX à l'égard du jeune Mortara parut aux hommes de ce siècle un grand acte d'intolérance. M. About dit à ce sujet : « Je ne veux pas raconter ici l'histoire du jeune Mortara. Elle prouve que les hommes les plus exercés à donner le spectacle de la tolérance oublient leur rôle quelquefois. »

Entrons un instant dans le cœur de cet épisode de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'histoire de Pie IX qui, grâce à une conspiration machiavélique où trempèrent plusieurs gouvernements européens, exerça une influence trop réelle sur les évènements qui suivirent.

Une famille juive, originaire de Modène et domiciliée à Bologne, dont le père s'appelait Salomon Mortara, avait depuis plusieurs années à son service une domestique chrétienne, appelée Anna Morisi. Vers 1852, cette domestique, voyant un jour l'un des fils de son maître, le jeune Edgar, en danger de mort, le baptisa. L'enfant revint à la santé, et le fait du baptême n'étant connu que de la domestique, les choses en restèrent là pour le moment.

Mais au commencement de l'été 1858, un autre enfant de la même famille étant tombé malade, se trouva de même en danger de mort. La domestique, qui voyait avec douleur élevé comme un juif l'enfant qu'elle avait baptisé précédemment, était dans une grande perplexité. Doit-elle assurer le salut de l'enfant par le sacrement de la régénération, ou le laisser mourir sans baptême? Elle fait part de son anxiété à une dame âgée, appelée Marianna Bajesi, qui lui donna ce conseil : « Si le péril est imminent, baptisez-le. » La servante alors révéla à cette dame ce qu'elle avait fait six ans auparavant, et ce qui en était résulté.

A ce récit, Marianna comprit toute la gravité de la situation, et communiqua elle-même le secret à d'autres personnes.

L'administration eut bientôt connaissance du fait et elle eut recours à l'autorité supérieure.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Il faut savoir que le gouvernement pontifical en accueillant les Juifs sur son territoire, n'étendait pas seulement sa protection à leurs personnes et à leurs biens, mais encore à leur liberté de conscience. L'Église a mission de faire entrer tous les hommes dans son bercail, afin qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur ; mais en cherchant à éclairer les esprits et à toucher les cœurs, elle a horreur de forcer les volontés et de faire des hypocrites. Son arme pour vaincre les résistances, c'est la persuasion et non la contrainte. C'est pour attester la liberté laissée aux Juifs que, dans sa législation à leur égard, l'Église prit ses mesures pour qu'un enfant juif ne pût être baptisé contre la volonté de ses parents. A cet effet, elle défendit sagement aux Juifs d'avoir dans leurs maisons des domestiques chrétiens. Deux cas seulement étaient prévus où leurs enfants pouvaient être baptisés sans le consentement des parents : 1° le péril de mort ; 2° l'abandon. Le premier cas, les Juifs l'évitaient en observant l'interdiction qui leur était faite. Dans le second cas, la chose ne les regardait plus, puisqu'ils avaient renoncé à tout droit sur leurs enfants.

A côté de la loi prohibitive que nous venons de rappeler concernant les Juifs, il y a une loi divine en vertu de laquelle, par le baptême, on est enrôlé dans la famille chrétienne, et l'on contracte des droits et des devoirs corrélatifs : le droit au ciel, et le devoir d'être fidèle à l'Église. Le baptême devient par là un bienfait signalé de Dieu envers sa créature. Et c'est pourquoi la charité a toujours inspiré aux chrétiens de baptiser un enfant moribond pour lui procurer le bonheur du ciel.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Jamais on n'a songé à blâmer nos missionnaires qui, au milieu des idolâtres, cherchent tous les moyens de conférer le baptême aux petits enfants en péril de mort. Ces enfants, participant par le baptême à la rédemption de Jésus-Christ, sont sauvés. C'est une grande charité leur faire que de leur procurer, même à leur insu et à l'insu de leurs parents, l'héritage céleste. Si, au lieu d'un bien de l'ordre surnaturel, il s'agissait d'assurer à un enfant pour l'avenir une riche succession des biens de ce monde, les mêmes hommes qui crient à l'abus n'auraient pas assez de louanges pour exalter le bienfaiteur. Car c'est un acte doublement méritoire que de travailler, sans qu'il le sache, à la félicité d'un homme. Depuis quand est-ce un crime de ne rien négliger pour que l'heureux héritier de la félicité éternelle ne soit point frustré de la riche succession à laquelle il a droit? N'est-ce pas ce que fait l'Église en couvrant de sa maternelle protection l'enfant qui a reçu le baptême et qui lui appartient?

Une enquête eut donc lieu, au nom du Saint-Père, sur ce qui était arrivé au jeune Edgar Mortara, et, après l'interrogatoire de la servante, l'enfant fut reconnu et déclaré validement baptisé.

Or, un enfant baptisé a cessé d'être juif de religion ; il est sujet de l'Église et tenu d'observer ses lois. Dès lors le Chef de l'Église devient le tuteur religieux de l'enfant, et doit, dans toute la mesure du possible, pourvoir au lieu et place du père, à l'éducation chrétienne du néophyte.

Les décisions du Saint-Office romain ont établi la juridiction à cet égard. Benoît XIV, dans une instruction, en date du 28 février 1747, adressée à son vicaire, ar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

chevêque de Tarse, rappelle ces décisions ainsi qu'un canon du quatrième concile de Tolède. Ces dispositions prescrivent le retrait de l'enfant baptisé d'entre les mains de son père infidèle.

« Le baptême, dit l'illustre Pontife, ayant été donné par une chrétienne appelée Faustine, à une jeune juive âgée de trois ans et demi, malgré la volonté de ses parents, les Éminentissimes Seigneurs (du Saint-Office) décident que cette petite fille a été véritablement baptisée, puisque ce baptême réunit les conditions voulues, la matière, la forme et l'intention ; qu'un seul témoin suffit pour prouver le fait du baptême, et que, quoiqu'il ne soit pas permis de baptiser les enfants des Juifs sans le consentement de leurs parents, cependant lorsque, en fait, ils ont été baptisés, le baptême est valide et le caractère demeure imprimé ; que, par conséquent, la fille en question doit être élevée chez les chrétiens... »

Mais l'Église, tout en affirmant ce droit absolu et incontestable, s'est efforcée de prévenir les cas de son application. Respectant le droit du père sur ses enfants, et malgré son désir de sauver ceux-ci, elle a réduit à deux, comme nous l'avons dit, les cas extrêmes où le baptême des enfants d'infidèles est permis. Les prohibitions les plus sévères interdisent les tentatives d'un zèle indiscret.

« La conversion des Juifs au christianisme, dit Benoît XIV, et le baptême de leurs enfants doivent être le résultat d'un prosélytisme modéré, religieux et pieux ; il faut éviter envers eux les violences et les injures ; car tout ce qui sent l'injustice est indigne des chrétiens. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Nobles et saintes paroles qui ont toujours inspiré la conduite des Papes envers les Juifs soumis à leur sceptre temporel.

Bien plus, dans les États de l'Église, les Papes ont multiplié les précautions pour écarter absolument des faits semblables à celui du jeune Mortara. Une amende considérable a été édictée contre tout juif qui prend à son service des domestiques chrétiens. Le juif qui viole cette défense sait quels risques il affronte et se soumet par avance aux conséquences de sa prévarication. Ainsi, Pie IX ne lésait en rien les droits de la famille Mortara, et au contraire il usait lui-même des droits et remplissait les devoirs du Pontife, en retirant le jeune chrétien du sein de sa famille, pour le placer, à Rome, dans une maison *ad hoc*, et le faire élever dans les principes de la religion chrétienne.

Aujourd'hui que les docteurs de l'athéisme s'appliquent à façonner tous les esprits à leur image, on ne comprend plus rien aux droits de la société spirituelle. En revanche, les droits les plus illimités sont attribués à l'État. Arracher un enfant à sa famille pour le courber sous le brutal *alea* de l'impôt du sang, inoculer à sa jeune intelligence une éducation officielle et forcée, rien de plus égitime. Mais que l'autorité religieuse s'en empare pour sauvegarder son baptême, pour façonner son âme sur la morale de l'Évangile et assurer son avenir éternel, quelle énormité ! quelle tyrannie ! La Providence a permis, ce semble, pour l'instruction, de ce siècle matérialiste, que l'Église eût une occasion d'affirmer hautement la supériorité de l'âme sur le corps,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

en risquant jusqu'à son pouvoir temporel pour assurer le salut d'un de ses enfants.

D'ailleurs, l'absolutisme illimité de la puissance paternelle est une chose essentiellement païenne. Avant Jésus-Christ, le père avait droit de vie et de mort, au foyer de la famille. Le christianisme est venu réformer cet abus. Une législation plus humaine arma le pouvoir civil du droit de protéger la vie et la santé de l'enfant contre la brutalité du père. A plus forte raison, la loi chrétienne dut-elle armer le pouvoir divin de l'Église du droit de défendre contre la tyrannie du père l'âme de l'enfant. Car ce que peut faire, ce que doit faire le pouvoir temporel pour le corps, indique ce que peut faire, ce que doit faire le pouvoir spirituel pour l'âme.

Quand l'Europe, unie dans les liens d'une même foi, donnait aux questions religieuses le rang qui leur convient dans les préoccupations sociales, on ne savait point tergiverser quand la religion était en jeu. Si l'affaire Mortara, au lieu de se produire au sein d'une société incrédule, était survenue dans un siècle chrétien, on eût trouvé cet acte de l'autorité pontificale parfaitement légitime, naturel et digne de louanges. La voix publique, au lieu de plaindre l'enfant comme une victime, l'eût comblé de ses félicitations comme un enfant privilégié.

L'innocent Mortara pleura d'abord en se voyant séparé de sa famille. Mais quand sa jeune intelligence, éclairée des lumières de la foi, eût compris quel bonheur c'est que d'appartenir à l'Église de Jésus-Christ, il fut ravi de sa destinée. Le premier usage qu'il fit de sa plume, quand sa main put s'en servir, ce fut d'écrire à sa *chère*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

maman et de lui dire combien il était heureux de se trouver dans une maison chrétienne : « Je suis baptisé, disait-il, et j'ai un second père dans le Pape ! »

Pie IX, en effet, avait pris en affection l'heureux enfant. Il le fit venir devant lui, le serra tendrement sur son cœur, marqua son visage du signe béni de la rédemption, et le recommanda tout particulièrement au directeur de la maison des cathécumènes qui l'avait reçu. L'enfant d'ailleurs n'était nullement séquestré. S'il était soustrait à l'influence religieuse de ses parents, il ne l'était ni à leurs yeux, ni à leur cœur. Ils pouvaient le voir, l'embrasser. Le seul droit qui leur fût interdit, c'était d'arracher de son cœur la foi chrétienne. Cette foi de l'enfant était un trésor confié à la garde de ses maîtres, qui lui prodiguaient les soins tendres et dévoués que trouve un enfant près de sa propre mère. Aussi, touché de tant de tendresse et de dévouement, Edgar s'attacha lui-même à sa nouvelle famille, sans oublier l'ancienne.

Bien différent est le despotisme religieux que s'arrogent, même encore à présent, certains Etats de l'Europe, comme la Suisse, la Prusse, la Russie. C'est là que, pour cause religieuse, on opère la séquestration, là qu'on arrache brutalement aux familles leurs membres pour les jeter en prison ou en exil, et les séparer par des murs épais ou de longues distances de ce qu'ils ont de plus cher sur la terre.

Ainsi, en Angleterre, pendant que le *Times* et le *Morning-Post* se liguaient avec le *Siècle* et les *Débats* pour insulter le gouvernement pontifical, le produit d'une souscription publique, au profit des orphelins

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de la guerre de Crimée, servait à placer dans les collèges anglicans les enfants des braves catholiques qui avaient succombé sous les drapeaux.

C'était ce même moment que choisissaient 3 archevêques, 19 évêques, 26 pairs, 34 membres du Parlement, 68 maires et un long cortège d'ecclésiastiques et de laïcs anglicans pour se réunir et signer une protestation contre la tyrannie pontificale, au sujet du petit Mortara. La pièce fut insérée dans le *Times*, ce grand théologien de l'anglicanisme, qui la sanctionna de sa haute compétence, et la publia encadrée de mots ronflants et de périodes sonores.

Ces honorables interprètes des doctrines de l'anglicanisme, qui ne s'entendaient même pas entre eux sur la réalité du péché originel et la nécessité du baptême, étaient singulièrement dignes d'être écoutés, quand ils s'arrogeaient le droit de juger les principes et la conduite de l'Église romaine touchant le sacrement de la régénération.

Un éminent catholique anglais, M. Charles Langdale, bien connu pour son dévouement aux intérêts et à l'instruction des pauvres, répondit dans une lettre adressée au *Times*, à la protestation publiée par cette feuille, et en releva l'étrange inconséquence par ces ironies aussi piquantes qu'irréfutables :

« La protestation des chrétiens anglais, qui a provoqué, Monsieur, toute votre admiration, embrasse deux objets : 1° l'enlèvement de l'enfant à ses parents ; 2° l'éducation catholique qu'on lui donne, contre le vœu de ces mêmes parents. Ces deux faits, la protestation les déclare con-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

traires à l'humanité, une violation directe des droits sacrés de l'autorité paternelle et, par-dessus tout, une violation des préceptes et de l'esprit du christianisme. Vous avez donné à ces affirmations toute l'autorité de vos commentaires, tout l'appui de votre immense publicité.

« Or mon but, Monsieur, en appelant votre attention sur cette longue et respectable liste de signatures, c'est d'exprimer ma joie de ce que tant de hauts prélats, de nobles et de *gentlemen* ont des vues si élevées sur l'humanité, sur les droits de l'autorité paternelle et, par-dessus tout, sur l'esprit et les préceptes du christianisme. Je ne puis croire qu'une profession aussi publique de ces grands principes s'applique seulement à un cas isolé, arrivé, disent-ils, dans un pays éloigné et étranger. Sans doute, il suffira de montrer à ces Messieurs qu'il existe, tout près d'eux et à portée de leur haute influence, des exemples où ces principes sont plus cruellement, plus fréquemment violés, pour nous assurer leur coopération cordiale dans nos efforts pour mettre un terme à ces abus.

« Je suis convaincu encore que ces Messieurs ne mettront aucune différence entre la main de fer du pouvoir dans un pays étranger, et la puissance non moins irrésistible de ces pouvoirs locaux qui, chez nous, enlèvent un enfant à un père mourant de faim, pour le donner à un étranger qui, selon les mots de la protestation, « l'élèvera dans une foi contraire à celle de ses parents. » Un jour viendra sans doute où le jeune Mortara pourra retourner, si cela lui convient, à la demeure et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à la foi de ses pères. Mais les signataires de la protestation peuvent voir, chaque semaine et à quelques pas de chez eux, plus d'une mère mourante, qui pleure sur le sort de son pauvre enfant, destiné à être élevé dans une foi contraire à la sienne.

« On dira, je le sais bien, que la loi ne prescrit pas d'élever l'enfant ou l'orphelin dans une foi différente de celle de ses parents, et qu'elle proclame même, quoique assez faiblement, le contraire. Mais n'est-ce pas là une vraie dérision pour la femme expirante, qui sait bien, elle, que son enfant sera confié après sa mort à des hommes dont le premier acte sera de violer ouvertement et la volonté maternelle et les prescriptions de la loi?

« Dans ce cas donc, comme dans l'autre, on ne tient nul compte de la religion des parents; et lorsque la protestation parle « d'une violation directe de l'esprit et des préceptes du christianisme, » je suis fondé à croire que les centaines de cas où cette violation a lieu dans nos *workhouses* et dans nos écoles d'indigents, ne devraient pas être passés sous silence par des gens si empressés d'intervenir en faveur de ce pauvre petit juif à Rome.

« Ne pourrais-je, malgré ma répugnance à citer l'Écriture-Sainte dans une lettre, ne pourrais-je pas rappeler ces paroles : « Ote d'abord la poutre qui est dans ton œil, et ensuite tu enlèveras mieux la paille dans celui de ton frère ? »

Contre les faits tyranniques relevés dans cette lettre vint réclamer inutilement une députation catholique, admise auprès de lord Palmerston. La résolution des autorités ne change pas. Les pauvres mères ont beau pleurer, à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

leur dernière heure, sur le sort de leurs malheureux orphelins, séparés à jamais de l'Église qui les baptisa, quelque alderman enrichi, ou quelque vestryman repu, décide, de par son autorité, que le prêtre catholique ne pourra jamais les instruire dans la foi de leurs parents ! A l'œuvre donc, pieux prélats, nobles seigneurs et gentlemen, l'occasion est merveilleuse pour déployer votre beau zèle en faveur de l'humanité et de l'Évangile ; la loi vous y autorise, l'équité vous le prescrit, la charité vous y invite, et lorsque cette œuvre sera accomplie, le monde écoutera vos doléances en faveur de l'enfant Mortara !

La tyrannie exercée dans leur pays contre les droits et la liberté des enfants catholiques, laissait muets tous ces prétendus zélateurs de l'humanité et des droits paternels.

Mais devant la conduite si régulière, si correcte et si douce de Pie IX à l'égard du jeune Mortara, quelle émotion dans le camp ennemi, quelles clameurs, quel débordement d'outrages !

Poussés par les meneurs de la révolution, les parents commencèrent les premiers à faire du bruit. Ils firent remettre un mémoire au gouvernement pontifical qui répondit en alléguant les saints canons. Ils s'adressèrent ensuite à la synagogue d'Alexandrie, en Piémont ; puis à certains hommes de loi à Rome, et aux rabbins de France et d'Allemagne, pour réclamer contre le déni de justice fait dans leurs personnes à la race d'Abraham (1). L'influence de l'aristocratie juive en Eu-

(1) *La Civiltà cattolica* affirme, d'après des personnes dignes de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

rope, près des gouvernements, dans la presse et dans la finance, provoqua partout une formidable tempête contre le gouvernement pontifical. L'affaire Mortara fut le thème qui défraya, pendant plusieurs mois, la polémique la la plus ardente et la plus haineuse qu'on eût jamais vue contre la Papauté. La presse, les assemblées, les académies, les théâtres, tout, jusqu'aux cours des rois et des empereurs, retentissait des clameurs les plus insultantes contre le Roi-Pontife. Ceux qui tramaient les complots ambitieux qu'on vit éclore peu de temps après, ne manquèrent pas cette bonne occasion de travailler l'opinion et de la préparer aux attentats les plus audacieux contre le pouvoir temporel du Pontife romain. Tout ce tapage était une pure comédie, encouragée secrètement, faut-il le dire, par des têtes couronnées qu'on voyait se pamer d'aise devant la mimique des histrions chargés de travestir les détails de l'affaire Mortara pour le public des théâtres (1).

La révolution, pour colorer ses indignes attaques contre le Saint-Siège, affectait hypocritement de distinguer entre la cour de Rome et le Saint-Père. A l'en-

foi, que le père d'Edgar ne prit aucune part au mouvement qui s'est fait autour de cet évènement, et que l'action qu'on lui attribue doit s'entendre de la personne qui prit en main cette affaire sans qu'on l'en chargeât (Voir: *Rome et le second Empire*, par M. Clément Coste, page 380).

(1) On représenta, à Paris, au théâtre de la *Porte-Saint-Martin* (qui fut brûlé pendant la commune !) un mélodrame en faveur de la famille Mortara. Cette pièce médiocre, qui eut un succès éphémère de scandale, était signée du nom de M. Moquart, secrétaire de l'empereur, et passait, non sans quelque raison, pour avoir été faite avec la collaboration du Chef de l'État !

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tendre, Pie IX, esprit élevé, âme noble et cœur paternel, ne cachait pas le regret et la tristesse qu'il ressentait de la mesure prise à l'égard du jeune Mortara. Cette tactique des ennemis de la Papauté est connue.

Dans cette circonstance, la pression sur le pouvoir souverain n'était pas à Rome, mais à Paris, où la presse révolutionnaire faisait marcher dans son orbite le Maître qui siégeait aux Tuileries.

La presse officieuse parla d'intervention diplomatique. Ce n'était pas un vain bruit. Le Congrès de Paris avait révélé les nouvelles tendances du gouvernement français. Le comte de Rayneval, ambassadeur français à Rome, s'était montré trop dévoué au Saint-Père. Son mémoire du mois de mai 1856, qui était une complète apologie du gouvernement pontifical, avait naturellement déplu au ministre Cavour. Celui-ci obtint facilement sa disgrâce. Un décret impérial du 16 août 1857 rappela M. de Rayneval.

Le gouvernement impérial avait alors pour ambassadeur à Turin un homme très-agréable au grand ministre piémontais. C'était le duc de Gramont, prince de Bidache. Héritier de deux grandes familles et camarade d'enfance du duc de Bordeaux, M. de Gramont, oublieux d'un glorieux passé, ne craignit pas de troquer le lis aimé de ses pères contre l'aigrette de l'aigle impériale. Il embrassa la carrière diplomatique, en 1852, après le coup d'État. Le second empire fut fier de cette illustre conquête, prélude de plusieurs autres.

Nommé ambassadeur à Turin, en 1853, le noble duc mérita la confiance de Cavour et se laissa choir dans les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

lacets de ce renard incomparable. Cavour se servit de lui pour faire admettre la Sardaigne dans la coalition anglo-française contre la Russie. Bientôt cet homme d'État pensa qu'un si précieux auxiliaire serait plus utile à Rome qu'à Turin. Grâce à la déférence du cabinet des Tuileries pour le ministre de Victor-Emmanuel, M. de Gramont recueillit la succession du comte de Rayneval à Rome (1).

Gentilhomme plein de distinction et de belles manières, le nouvel ambassadeur s'acquitta avec une courtoisie parfaite de la délicate mission de protester, au nom du gouvernement français, contre la séquestration du jeune Mortara. Les réclamations furent aussi inutiles qu'intempestives ; mais ce fut un spectacle douloureux pour Pie IX de voir, dans cette affaire, le représentant de la France se liguer contre lui avec tout le clan du parti révolutionnaire.

L'héritier du grand Napoléon, coutumier des mesquines représailles, voulut punir le Pape sur un autre terrain. Un décret impérial du 14 novembre, appuyé sur un rapport du prince Jérôme Napoléon, alors gouverneur de l'Algérie, ouvrait les portes des conseils généraux de notre colonie africaine à la race juive, quoique par sa rapacité elle se fût rendue odieuse aux colons et aux indigènes. Le décret livrait d'un seul coup trois postes alors va-

1. Le duc de Gramont devint ensuite embassadeur à Vienne. Il accepta le portefeuille des affaires étrangères, dans le cabinet Ollivier, le 15 mai 1870, et partagea avec le maréchal Lebœuf la responsabilité de la guerre contre la Prusse. Retiré des affaires depuis 1870, il mourut à Paris, âgé de soixante et un ans, le 15 janvier 1880.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cants dans ces assemblées aux descendants d'Israël. Et l'organe du gouvernement, le *Moniteur universel*, accentuait ainsi la signification de ce décret : « Si le gouvernement français se croit obligé de rester spectateur impassible de ce qui se passe à Rome, il tient du moins, avec raison, à ne pas en paraître le complice. »

C'était l'inauguration d'un nouveau système qui devait porter ses fruits.

Au concert de récriminations et d'outrages soulevé contre le gouvernement pontifical manqua, au grand dépit des ennemis du Saint-Siège, la complicité du jeune Mortara lui-même. Aux graves personnages qui eurent le privilège de l'entretenir, et même à ses parents il ne cessa de parler du bonheur qu'il avait d'être chrétien. Il repoussait toute condoléance et concluait toujours par cet argument invariable : « J'aime mes parents du fond du cœur ; ma joie serait de vivre avec eux, s'ils étaient chrétiens ; mais pour éviter des obsessions pénibles, je préfère rester ici. »

Il était élevé au collège de *San Pietro in Vincoli*, dirigé par les Clercs réguliers nommés vulgairement à Rome *Rochettini*, parce qu'ils portent habituellement le rochet. Voici comment M. Louis Veuillot raconte une de ses entrevues, chez ces religieux, avec le jeune Mortara :

« Je demandai à voir l'innocente victime de la tyrannie pontificale. On l'alla chercher, et j'attendis dans le cloître intérieur. Ce cloître est vaste, orné de marbres, de fleurs, de peintures et d'eaux jaillissantes, le soleil y descend et joue sur tout cela. Voilà donc où ce

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pauvre enfant est condamné à prendre ses récréations, quand ses professeurs ne le mènent pas en promenade à Saint-Pierre, au Colisée, à Saint-Paul-Hors-des-Murs, à Saint-Jean de Latran et autres endroits. Je n'eus pas beaucoup le temps de m'apitoyer; le martyr arriva. Je lui trouvai la mine fraîche, de grands yeux intelligents. Il me dit qu'il aimait bien son père et sa mère, et qu'il irait demeurer avec eux quand il serait grand et instruit, pour leur parler du Saint-Père, du bon Dieu et de *Maria santissima*. Après quelques entretiens de ce genre, il me baisa la main, je l'embrassai, et il partit en gambadant, pour rentrer dans sa classe. Il n'a pas l'air de sentir du tout l'horreur de son sort. »

Le courageux enfant eut à soutenir quelques scènes douloureuses de la part de ses parents qui venaient le voir. Sa mère poussa un jour le fanatisme judaïque jusqu'à arracher violemment de sa poitrine, en l'embrassant, une médaille de la sainte Vierge qu'il portait. Cette mère affectait de lui répéter : « Tu es juif et tu dois mourir juif. » Dans ces pénibles circonstances, l'enfant gardait le silence par respect pour sa mère, mais il répondait dans son cœur : « Je suis chrétien par la grâce de Dieu, et je veux mourir chrétien. »

Une telle fermeté, à cet âge, était un fait vraiment surnaturel, et un fruit du baptême chrétien. Dieu lui-même communiquait à ce jeune descendant d'Abraham cette foi vive et inébranlable. Heureux et reconnaissant de se sentir en quelque sorte l'enfant du miracle et de la promesse, le nouvel Isaac bénissait l'Ange envoyé de Dieu qui l'avait arraché à l'immolation paternelle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Mais Isaac coûta des larmes à sa mère l'Eglise qui, pour le séparer d'Ismaël, avait sacrifié son repos et sa sécurité.

Pie IX, en effet, brava toutes les menaces plutôt que de livrer l'âme de cet enfant. Il s'en ouvrit un jour avec le vaillant publiciste catholique que nous avons nommé plus haut :

« On a mis en avant, lui dit le Saint-Père, beaucoup de mensonges, de faits inexacts et de doctrines erronées. Les ministres des diverses puissances n'ont guère différé des journalistes. Il y a eu nombre de propositions inutiles et qui trahissaient l'ignorance de ceux qui les faisaient, sans parler des démarches qui n'avaient pour objet que d'ameuter l'opinion.

« La force n'a pu se procurer le triste avantage qu'elle prend souvent dans les affaires de ce monde. Si un souverain très-puissant venait dire au Pape : Payez-moi plusieurs millions ! Le Pape pour éviter de plus grands malheurs se laisserait dépouiller, demandant à Dieu de n'exiger pas plus tard du spoliateur un compte trop sévère.

« Mais quand on dit au pape : livrez-moi une âme ! toute la force du monde ne saurait obtenir son consentement, et il n'y a point de péril qui le fasse céder, parce que le Vicaire de Jésus-Christ n'a rien de plus précieux que les âmes qui appartiennent à Jésus-Christ.

« Je vois le péril, je vois les canons braqués, je vois l'aveuglement des hommes, plus désolant que la méchanceté de quelques-uns, qui ne savent ce qu'ils font, et c'est là ma douleur (1). »

(1) *Les parfums de Rome*, par L. Veuillot.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'aveuglement et la méchanceté de ces hommes dont parle le Pontife, ne pouvant assez vite, au gré de leur désir, frapper l'auguste protecteur du jeune israélite, se hâtèrent de faire tomber leurs coups sur ceux qui avaient exécuté ses ordres.

Quand le gouvernement subalpin se fut jeté comme un vautour sur les Romagnes, un de ses grands soucis fut de prendre fait et cause dans l'affaire Mortara. Des agents de police se rendent nuitamment au couvent de Saint-Dominique, et demandent le P. Falleti, qui, en qualité d'inquisiteur, avait été chargé de rechercher l'enfant baptisé. Les sbires pénètrent jusqu'à la cellule où le religieux dormait, l'arrachent de son lit et le conduisent prisonnier à Modène où il est condamné comme coupable de *rapt d'enfant*. Ce prétendu coupable dut s'estimer heureux de souffrir au lieu et place du Saint-Père. C'était en 1860.

On dit qu'une mère aime d'autant plus son fils qu'elle a enduré pour lui plus d'angoisses. Telle est l'Église, tel est le Saint-Père qui la personnifie. Pie IX ne perdit jamais de vue son cher pupille. Il se plaisait à l'interroger, à lui prodiguer les témoignages de sa tendresse, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Le jeune étudiant entra dans l'institut de ses maîtres, les chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran.

Le 12 avril 1867, le nouveau chanoine fut choisi par ses confrères pour complimenter Pie IX, au nom de toute la communauté. C'était le 12e anniversaire de la miraculeuse préservation du Saint-Père à Sainte-Agnès Le jeune religieux s'acquitta d'une manière parfaite de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cette tâche toute filiale. Pie IX répondit au compliment et adressa au néophyte, en présence de tout le personnel de la maison, ces paroles remarquables :

« Vous m'êtes bien cher, mon fils, parce que je vous ai acquis pour le Christ à un très-grand prix. Oui, vous m'avez coûté une bonne rançon. A cause de vous, un déchaînement universel a éclaté contre moi et contre ce Siège apostolique. Des gouvernements et des peuples, des puissants de ce monde, des journalistes, qui sont aussi les forts du jour, m'ont déclaré la guerre. Des souverains mêmes se sont mis en campagne, et m'ont envoyé par leurs ambassadeurs des notes diplomatiques; et tout cela à cause de vous... On s'est plaint du tort fait à vos parents, parce que vous avez été régénéré par le saint baptême, et que vous avez reçu une instruction telle qu'il a plu à Dieu de vous la donner. Et personne cependant ne me plaint, moi, le Père de tous les fidèles, à qui le schisme arrache des milliers d'enfants en Pologne ; on cherche à les corrompre par un enseignement pernicieux. Les peuples et les gouvernements se taisent, au moment où je crie en gémissant sur le sort de cette partie du troupeau de Jésus-Christ, ravagée par le voleur en plein jour. Personne ne bouge pour venir au secours du Père et des enfants. »

Cette plainte si motivée du Père commun des fidèles suffirait à elle seule pour mettre à nu toute l'iniquité du complot ourdi contre le Souverain-Pontife, à propos de l'affaire Mortara.

Celui qui avait été la cause innocente de tant de bruit et de tant d'injustices était déjà prêtre quand, en 1870,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'armée piémontaise prit d'assaut la capitale du monde chrétien. Pie IX, craignant pour son cher protégé, le fit passer à l'étranger, d'abord en Autriche, puis en France.

Admis dans un couvent de son ordre, fondé, au diocèse de Poitiers, sous le nom de *Notre-Dame de Beauchêne* par Mgr Pie (1), l'émule des Ratisbonne et des Lémann s'appliqua de toutes ses forces, par la prière et l'étude, à se rendre digne de payer à sa nouvelle mère l'Église, par ses paroles et ses œuvres, le bienfait de son adoption.

Edgar Mortara est devenu aujourd'hui le chanoine dom Pie Mortara. Il a pris le nom de son bienfaiteur et du père de son âme. Il écrivait à la date du 24 janvier 1876 :

« Mon histoire est assez connue ; elle peut être résumée en deux mots : Dieu m'a appelé dans le sein de son Église ; le Saint-Père et l'Église m'ont revendiqué. Dieu m'a fait la grâce d'être chrétien ; *en conséquence*, Pie IX et l'Église ont pris soin de moi, et le Saint-Père n'a fait que défendre les droits sacrés de l'Église, quoi qu'en disent les illuminés de nos jours....

« Pour moi, sans me mêler de la controverse et sans vouloir susciter *favillam de cinere*, je crois *tout dire* en proclamant bien haut que je bénis mille fois Dieu de tout ce qu'il a fait pour moi, et que j'approuve et serais prêt à sanctionner *de mon sang et de ma vie* tout ce que l'Église et l'immortel Pie IX ont fait en conséquence. Que l'impiété moderne rougisse de trouver mauvais ce

(1) Décédé subitement, cardinal-évêque de Poitiers, à l'évêché d'Angoulême, le 18 mai 1880.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qu'elle n'hésite pas à approuver en faveur des protestants et des francs-maçons. Croyez, Monsieur, aux sentiments, etc.

« P. Dom Pie Mª Mortara
« Chan. reg. de Lat. » (1).

Résidant aujourd'hui à Mattaincourt, dans une maison de son ordre, dom Pie Mortara est employé par ses supérieurs à la prédication de l'Évangile. Dieu, qui l'a conduit par des voies si extraordinaires, se chargera de rendre sa parole féconde. Quelle est l'œuvre spéciale à laquelle la Providence le destine? Va-t-il, nouvel Elie, convertir à la religion de leurs pères les enfants d'Israël, à commencer par son propre père? L'avenir dira sans doute la mission qu'il a reçue du Ciel.

(1) Lettre à M. Clément Coste : *Rome et le second Empire*, page 197.

En juillet 1879, révolté des outrages que la libre pensée ne cessait de vomir, à propos de son histoire, contre sa mère l'Église dom Mortara, en fils dévoué et reconnaissant, n'hésita pas à écrire de sa main à M. Madier de Montjau, député, pour faire une bonne fois justice des attaques violentes et injustes dont cet *honorable* s'était fait l'interprète bruyant et passionné.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VII

PIE IX ET LES CHRÉTIENS ORIENTAUX.

Maronites. La Syrie et le Liban. — La nation maronite. — Complot des musulmans. — Massacres de 1860. — Joseph Karam. — Belle conduite d'Abd-el-Kader à Damas. — Statistique des désastres. — Générosité de Pie IX. — Intervention européenne. — Les Français en Syrie. — Réorganisation du gouvernement. — Daoud-Effendi. — M. l'abbé Lavigerie au Liban. — Reconnaissance des Maronites pour Pie IX et pour la France.

Arméniens. Etendue de l'Arménie. — Division religieuse. — Les deux patriarchats. — Réunion des deux sièges en un seul. — Mgr Hassoun. — Le schisme arménien. — Le patriarche intrus Kupélian. — Triomphe et basses œuvres des schismatiques. — Fermeté des catholiques. — Protestation de Pie IX. Ses encouragements aux catholiques arméniens. — Kupélian repentant devant Léon XIII. — Fin du schisme.

Bulgares. Notice sur la nation bulgare. — Sa conversion au christianisme. — Elle subit le schisme grec. — Son état d'oppression sous le régime schismatique. — Réveil de la foi catholique. — Rentrée des Bulgares dans le sein de l'Église. — Députation bulgare à Rome. — Mgr Sokolski sacré par Pie IX. — Intrigues du gouvernement russe. — Disparition de l'évêque Sokolski. — Continuation de la mission catholique chez les Bulgares.

L'agitation que produisaient en Europe les questions religieuses eut au loin, mais surtout en Orient, son contrecoup redoutable.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Cette diplomatie à courte vue, qui, tout en stipulant au Congrès de Paris l'affranchissement des chrétiens orientaux, profitait de ce même Congrès et des moindres occasions, même du baptême d'un enfant juif, pour battre en brèche le pouvoir du Chef de l'Église, préparait contre les chrétiens qu'elle prétendait affranchir de terribles représailles.

Proclamer en principe et consigner dans de solennels protocoles l'indépendance et l'égalité des sujets chrétiens de la Turquie, c'était superbe, sans doute; mais s'en remettre, pour l'exécution de ce décret, à la loyauté, au bon vouloir et à l'énergie du gouvernement de Constantinople, c'était une pure naïveté. Ces stipulations, dépourvues d'une sanction efficace, devaient avoir pour conséquence inévitable de réveiller le fanatisme des sectateurs du Coran contre les disciples de la Croix; on ne le vit que trop lors des horribles massacres qui, en plein été de l'année 1860, inondèrent de sang les torrents desséchés des montagnes de la Syrie.

Cette contrée est un théâtre où s'est donné, en quelque sorte, le rendez-vous de tous les contrastes de la nature et de l'histoire.

Là se rencontre, sur un petit espace, tout ce que la création peut offrir de beau, de grand, de gracieux, de terrible, comme on voit réunie dans les zônes étroites de l'arc-en-ciel toute la variété des couleurs. Au couchant, une mer immense; à côté, le désert; plus loin, une vallée riante; plus loin encore, des collines couvertes d'habitations, et, au fond du tableau, des montagnes blanches qui se perdent dans les nues. Ce sont les cimes gigan-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tesques du Liban, qui s'étendent d'une part vers Saïda (l'ancienne Sidon), et de l'autre vers Tripoli, en portant sur chacune de leurs crêtes un village, un couvent, une église; on les voit chargées de mûriers, de maisons de campagne, derrière un désert de sable rouge et étincelant. Ce désert en miniature, qu'on parcourt en trois heures dans sa longueur du nord au sud, a ses montagnes sablonneuses soulevées par le vent, ses oasis, son mirage, ses plantes salines, ses chaleurs étouffantes et jusqu'à ses Bédouins et ses caravanes de chameaux.

La Syrie est devenue, dès l'origine du christianisme, la terre promise des émigrés et l'asile des proscrits ou des hommes dégoûtés du monde. On y rencontre encore aujourd'hui des Juifs et des Perses, des Grecs et des Latins, des Francs et des Arabes; puis, des persécutés qui ont trouvé leur sûreté dans ces montagnes, les Maronites catholiques, et les Métualis, espèce de schismatiques mahométans; des victimes des destinées les plus étranges, les Samaritains et les Kedémacès; des fous des espèces les plus honteuses, les Kalbiès, qui adorent le chien, et les Jézidis, qui adorent le diable; des indépendants venus du nord et du midi, les Turkomans et les Bédouins; enfin des despotes, les Ottomans; des fanatiques, les Druses; des brigands, les Kurdes.

Les plus nombreux de ces infidèles sont les Druses, au nombre d'environ 80,000. Leur religion est un mélange confus d'idolâtrie et de mahométisme, sans morale comme sans dogmes. Ils occupent, à l'est du Liban, les vallées et les sommets de l'Anti-Liban.

Autrefois chassés d'Egypte par les Musulmans, les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Druses furent recueillis par les Maronites, anciens possesseurs du sol, qui leur donnèrent un asile, et les admirent, avec une imprudente générosité, au partage de leur territoire. Nous verrons bientôt les témoignages de leur reconnaissance envers leurs bienfaiteurs.

Les chrétiens de tout nom, Syriens, Chaldéens, Grecs, Arméniens et Maronites, s'élèvent au nombre de 300,000.

Les Maronites seuls, au nombre de 200,000 âmes, sont répandus sur les plus hauts sommets et le versant occidental du Liban, de Tripoli à Tyr. Ce territoire compte environ trois cents villages qui sont habités exclusivement par des Maronites, ce qui lui vaut le nom de *Partie chrétienne,* tandis qu'on appelle *Partie mixte* le territoire où les Druses et autres infidèles sont mêlés aux chrétiens.

La plus nombreuse et la plus intéressante comme la plus malheureuse des nations qui habitent la Syrie, est donc celle des Maronites dont l'existence, qui date de quatorze cents ans, remonte au pieux solitaire Maron, évêque de Botris, qui leur a donné son nom et qu'ils regardent comme leur premier patriarche.

Ces montagnards, bons, hospitaliers, simples et attachés à la foi catholique, sont peu avancés dans les sciences, mais ne connaissent ni l'abrutissement ni la barbarie, qui pèsent sur les autres populations asiatiques. Nourris des croyances catholiques qui sont essentiellement civilisatrices, ils sont restés doux, honnêtes, généreux, capables de dévouement et de sentiments élevés. Aussi, quand on compare ce peuple ignorant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

avec le peuple éclairé de nos grandes villes, on est moins fier de notre civilisation.

Ce qui distingue surtout cette nation essentiellement catholique, c'est son attachement inviolable à la Chaire de Pierre et son dévouement aux envoyés du Chef de l'Église.

Le clergé maronite se compose du patriarche, qui prend le titre de patriarche d'Antioche, et qui réside au monastère de Canabine, de neuf archevêques et évêques diocésains, de six évêques *in partibus*, attachés au patriarchat et aux établissements d'éducation, et de douze cents prêtres séculiers, desservant trois cent cinquante-six églises.

Les couvents, divisés en deux ordres, s'élèvent au nombre d'au moins quatre-vingt-dix, sans compter les trente-deux monastères des Grecs-Unis. C'est ainsi qu'à travers les siècles, il y a une continuité de prières dans ce temple orné par la nature elle-même, et consacré par la voix de Dieu, dès les premiers âges du monde. Tout le long de cette chaîne, on rencontre, non sans émotion, ces grottes fameuses où vivaient autrefois les pieux anachorètes. Aujourd'hui, beaucoup de chrétiens mènent encore dans ces parages une vie érémitique ; mais c'est au faîte des montagnes, dans quelques petites cabanes enfoncées dans le roc, que vivent avec les aigles, ou plutôt avec les anges, ces hommes tout célestes qui se nourrissent d'herbes et de prières, comme les Paul et les Antoine de la Thébaïde.

Aucune mission ne donna de résultats plus consolants que celle de Syrie, dirigée par les Pères de la Compagnie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de Jésus. Ils y avaient cinq établissements, savoir : ceux de Beyrouth, de Bclfaïa, de Ghazir, de Zahleh et de Mâallaka.

Telle était la situation des chrétiens du Liban quand éclatèrent les tristes événements de 1860.

Pour en saisir l'origine et le but, il faut avoir une idée de la constitution politique de ce pays.

Cette population tant chrétienne que musulmane se divise en trois classes principales : les *émirs*, les *scheiks* et les hommes du peuple ou *fellahs*.

Les *émirs* ou commandants sont les princes chargés héréditairement de gouverner le pays suivant les traditions. Le chef principal, pris dans cette classe, fut tantôt musulman, tantôt chrétien. Le plus fameux des chefs chrétiens fut l'émir Béchir, qui mourut exilé à Brousse, en 1850, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Les *scheiks*, ou seigneurs, représentent l'aristocratie du pays. Ils ont, comme les émirs, une généalogie conservée avec grand soin, et exercent des attributions plus ou moins élevées.

Les *fellahs*, ou hommes du peuple, quelle que soit la fortune à laquelle ils parviennent quelquefois, n'ont aucune part aux privilèges réservés aux émirs et aux scheiks.

En 1840, les grandes puissances européennes, agissant en dehors de la France, parce que celle-ci favorisait les entreprises du pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, qui s'était emparé de la Syrie, restituèrent violemment ce pays au Sultan de Constantinople. Le gouvernement français se plaignit de cette intervention de la force, en disant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

par la bouche de M. Guizot : « Vous rendez au Sultan une province qu'il ne saura ni administrer ni gouverner; ce n'est pas à la Porte que vous restituez la Syrie, mais bien à l'anarchie. »

La Porte-Ottomane se hâta de justifier cette prévision, en bouleversant la forme séculaire du gouvernement de la Syrie. Supprimant l'unité du pouvoir, elle partagea l'administration de la contrée entre deux chefs ou *caïmakans*, l'un chrétien, pour les chrétiens, l'autre musulman, pour les musulmans, sous le contrôle d'un pacha turc résidant à Beyrouth. Elle organisa ainsi entre les tribus, non sans dessein, une guerre perpétuelle, dont elle espérait profiter pour changer sa suzeraineté en domination.

Les influences anti-françaises, en Orient, représentées surtout par l'Angleterre, s'efforcèrent, de leur côté, de jeter des semences de division au sein de la population chrétienne du Liban. Des conflits sans cesse renaissants éclataient, dans la partie chrétienne, entre le caïmakan, les scheiks et le peuple. Enfin, l'émir, brouillé avec une partie de ses subordonnés, fut obligé de se réfugier à Beyrouth.

La haine du nom chrétien qui fermente toujours, comme la lave d'un volcan, dans les âmes musulmanes, venait d'être surexcitée, comme nous l'avons dit, par les stipulations du Congrès de Paris en faveur des chrétiens de l'empire ottoman. A peine le *Hatti-Humaïoun* qui leur donnait une pleine liberté fut-il connu, que des fanatiques musulmans se hatèrent d'appeler ouvertement aux armes les enfants du Prophète. On

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

vit, en Syrie même, un orateur mahométan prêcher publiquement, dans une mosquée, l'extermination des chrétiens, *ces chiens* qui venaient prendre place parmi les *nobles musulmans*. Cette extermination était permise, innocente, glorieuse! Une pareille doctrine était proclamée, sans opposition, dans toute la Syrie. Le fait était parfaitement connu du gouvernement turc qui n'avait aucun souci de le réprimer.

En 1858, dix-huit mois seulement après le traité de Paris, une assemblée des chefs du mahométisme fut convoquée dans la cité sainte de l'empire turc, la cité d'Ikimduni. « Je mentionne ce fait, ajoute l'auteur anglais à qui nous empruntons ces détails, sur l'autorité d'un homme considérable attaché au consulat anglais de Beyrouth, et j'en ai eu la confirmation par les Turcs eux-mêmes (1). »

Dans cette réunion se rendirent les chefs principaux, mahométans fanatiques, des grandes cités, telles qu'Alep, le Caire, Beyrouth, Damas, Bagdad. Les délibérations durèrent trois jours, et leur objet fut de savoir par quel moyen on pourrait empêcher les progrès croissants du christianisme. La conclusion fut que pour assurer, non-seulement la prospérité, mais l'existence même de la religion musulmane, il fallait exterminer tous les chrétiens, hommes, femmes et enfants, dans toute la partie de l'Orient qui appartient à l'empire turc. Le projet fut solennellement approuvé par tous les assistants, et

(1) *Four lectures on the massacres of the christians in Syria.* London, Richardson and son, 1861.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

chacun d'entre eux retourna dans son pays pour en préparer l'exécution sanglante. Quelques mois après, la cité de Djeddah était le théâtre du premier massacre commis à l'instigation du député de Beyrouth, et, ce même chef, se rendant immédiatement à la Mecque, centre, comme on le sait, de la religion mahométane, exhorta tous les musulmans, une fois rendus chez eux, à se mettre immédiatement à l'œuvre, et à massacrer tous les chrétiens. Cet affreux projet ne put cependant s'exécuter en 1858, pour des raisons diverses, dont la principale était, en Syrie, l'organisation puissante de la nation maronite.

Le premier soin des ennemis du christianisme, en Orient, devait donc être d'affaiblir la puissance des chrétiens du Liban. Ce fut à cela qu'ils employèrent les deux années qui précédèrent les massacres.

Quand cette faiblesse des Maronites fut bien accusée par des divisions intestines, le moment était venu d'exécuter le vaste projet d'extermination.

Plus nombreux que leurs adversaires, les chrétiens, sans la folie de leurs querelles domestiques, auraient pu se rire des complots qui les menaçaient. Mais, pris par leurs ennemis mêmes dans le piège des idées révolutionnaires, ils devaient, comme tant d'autres peuples victimes de leur imprudence, succomber dans la lutte.

Les Druses calculèrent leurs chances de succès. L'affaiblissement de l'influence française en Orient, mis en relief par le dédain des puissances et par l'abandon des intérêts catholiques, la protection visible de l'Angleterre, au dernier Congrès de Paris, enfin l'état

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'anarchie où se trouvait la partie chrétienne de la Syrie, n'en était-ce pas assez pour avertir ces ennemis du nom chrétien, que l'heure de frapper un grand coup avait sonné.

Au mois de mai 1860 fut donné le signal de l'attaque.

Provoqués et harcelés par leurs cruels ennemis, les Maronites prirent les armes pour se défendre.

Ce fut le 14 mai, aux environs de Saïda, qu'éclatèrent les premières hostilités entre les Maronites presque sans armes, et les Druses largement approvisionnés de poudre et de fusils par la perfidie des étrangers et des Turcs. Victorieux à plusieurs reprises, les Druses bientôt suivis de toutes les hordes sauvages de la contrée, Kurdes, Bédouins, Kalbiès, Métualis, etc., qui accoururent comme des oiseaux de proie au sang et à la curée, promenèrent le fer, le feu et la sape dans tous les villages maronites.

La dévastation s'étend d'abord dans une proportion immense autour de Beyrouth. En moins de trois jours soixante villages maronites sont consumés par les flammes, et les restes de leur population éperdue se précipitent sur Beyrouth et Saïda pour y chercher un refuge: ils sont massacrés aux portes de ces villes par les musulmans. Rien n'est épargné, ni le sexe ni l'âge.

Non loin de Saïda, l'important monastère grec-uni de Deïr-el-Moukallys, où les chrétiens des environs avaient déposé, comme dans un lieu de sûreté, garanti par la parole des Druses, ce qu'ils avaient de plus précieux, est livré au pillage, et cent cinquante moines tombent sous le fer des assassins.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les chrétiens d'Hasbeiya, attirés au nombre de neuf cent soixante-quinze dans la citadelle, comme dans un asile sûr, par le gouverneur turc, sont livrés traîtreusement aux Druses. Pas un ne demeure vivant.

A Rascheiya, huit cents chrétiens, attirés par le même procédé au sérail du gouverneur, sont passés au fil de l'épée. Après le massacre vient le pillage, l'incendie et d'immondes saturnales où les vases sacrés servent de coupes à l'orgie.

A Zahleh, deux mille chrétiens armés soutiennent la lutte contre dix-sept mille assaillants, et après avoir épuisé leurs provisions de poudre et de pain se fraient un passage à travers les masses ennemies. La ville est saccagée et brûlée ; le feu consume sept cents cadavres. Le collège des PP. Jésuites, vainement garanti par le drapeau de la France, est lui-même un théâtre de massacres. Un religieux, le frère Maksoud, se fait tuer devant le tabernacle en défendant le Saint-Sacrement qui est foulé aux pieds après sa mort.

Deïr-el-Kamar est détruite de fond en comble dans d'affreuses scènes d'extermination et de pillage. Les barbares égorgent avec fureur tous ceux qu'ils trouvent dans les maisons, hommes, femmes et enfants ; ils massacrent les maris devant leurs femmes, qui sont ensuite déshonorées et brûlées vives ; ils hachent les enfants en morceaux dans les bras de leurs mères, ou arrachent de leur sein ouvert à coups de sabre le fruit de leurs entrailles pour le broyer contre les murs. Quinze cents chrétiens réfugiés au sérail sont immolés en présence des autorités turques qui applaudissent

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du geste et désignent aux bourreaux leurs victimes.

Un jeune scheik chrétien, admirable de courage et de dévouement à sa patrie, Joseph Karam, manquant d'argent, avait engagé son patrimoine pour tenir en armes cinq cents cavaliers ; troupe héroïque, mais c'était un caillou contre un torrent.

L'épouvantable massacre de Damas vint mettre le comble à toutes les horreurs. Il dura sans interruption du 9 au 17 juillet. Sur vingt-quatre mille chrétiens que renfermait cette ville, onze mille trouvent la mort dans de cruels supplices. Pour en finir plus vite, les sauvages disciples de Mahomet jettent les chrétiens vivants dans d'immenses brasiers allumés au milieu des rues, et nourrissent d'un pain empoisonné ceux qui croient avoir trouvé un refuge dans la citadelle.

La haine du nom chrétien était l'unique mobile de cette guerre d'extermination. On y vit, comme aux premiers siècles, de sublimes exemples. D'héroïques chrétiens, qui pouvaient sauver leur vie par un mot, préférèrent la mort à l'apostasie. « Faites-vous turcs, leur criaient les fanatiques, et vous vivrez. » « *Nous sommes chrétiens* » répondaient-ils, et à l'instant ils étaient égorgés.

Si quelque chose pouvait racheter l'infâme conduite de ces hommes de sang, ce serait la noble attitude de l'émir Abd-el-Kader, devenu à Damas le soldat de la civilisation, au milieu de ses hideux coreligionnaires d'Asie. Entre tous les éloges décernés à cet ancien champion de l'islamisme par la reconnaissance des chrétiens, nous remarquons surtout le témoignage rendu à son hé-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

roïque dévouement par un prince de l'Église, qui l'avait connu et consolé aux jours de son exil :

« Au milieu de ces saturnales et des vociférations du fanatisme le plus farouche, le cœur se repose sur le spectacle émouvant donné par un ancien ennemi du nom chrétien, Abd-el-Kader, qui, dans les jours de sa grande affliction, consolé par des pontifes dont il sut comprendre le cœur, brisant avec un passé qu'il répudie, a ouvert sa maison à des milliers de fidèles de tout âge, de toute condition, à qui il n'a cessé de faire un rempart de son corps.

« Il y a là un dévouement surhumain, que Dieu saura récompenser. Et quand ces hordes de sauvages, après avoir égorgé le consul de Hollande et pris sous leur protection son collègue d'Angleterre, se précipitaient, la torche à la main, sur la chancellerie de France, le cœur bat en voyant l'émir leur jeter cette foudroyante apostrophe : *Arrêtez, ou je brûle votre ville* (1) ! »

Ses menaces étant impuissantes à contenir la fureur populaire, il se retira dans sa vaste demeure, mise en état de défense, et en fit un asile ouvert à tous les chrétiens. Là s'abritèrent, entre autres, les consuls, les Pères lazaristes et les Sœurs de charité. Neuf jours durant, l'émir disputa ainsi les victimes aux assassins ; et quand le carnage se fut arrêté, ses cavaliers arabes escortèrent jusqu'à Beyrouth les quinze cents chrétiens qu'il avait arrachés à la mort.

(1) Discours de S. E. le cardinal archevêque de Bordeaux, à Langon, le 22 août 1860. Ce discours fut envoyé à l'*ex-émir* qui fit au cardinal une touchante réponse.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'œuvre entière de cette immense destruction, la plus horrible peut-être que le soleil de l'Asie ait jamais éclairée, peut se résumer ainsi :

Dans un espace de soixante lieues de long sur vingt de large, tout n'est qu'une vaste ruine. Cinq villes et trois cent vingt-cinq villages maronites livrés aux flammes par les Druses. A Damas, six mille maisons de chrétiens incendiées, horrible charnier où des monceaux de cadavres sont ensevelis sous les décombres.

Plus de vingt-cinq mille victimes massacrées en deux mois, et trente mille chrétiens morts de faim, de froid et des maladies causées par le dénûment, à la suite des massacres.

Soixante-quinze mille chrétiens, chassés de leurs bourgades en cendres, réfugiés sur le littoral ou dans les montagnes, manquant de tout, succombant en grand nombre à leurs blessures, à la faim, au typhus et au choléra qui les décument.

Parmi eux, six mille veuves et dix mille orphelins.

Trois mille jeunes femmes vendues aux Musulmans par les Druses, à raison de six francs par tête, sont réduites à un dur esclavage, aggravé encore pour un grand nombre par une déplorable apostasie.

Et, pour compléter ce douloureux tableau, citons encore les chefs des égorgeurs s'échappant impunément pour aller à Bagdad, à la Mecque, en Égypte, au désert, chargés de butin et traînant après eux les malheureuses chrétiennes qu'ils ont enlevées ou achetées à vil prix.

Les tristes survivants de cette boucherie épouvantable, ruinés dans leurs biens, brisés dans leurs affections, en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

proie aux tortures de la faim et de la misère la plus profonde, encombraient les villes du littoral.

Mais la charité chrétienne, on le pense bien, fit des prodiges pour secourir toutes ces infortunes. L'exemple, comme toujours, en pareille circonstance, partit du trône pontifical. Pie IX, oubliant ses propres douleurs, ne négligea rien pour consoler ses chers fils du Liban, et puisa largement dans sa pauvreté pour leur venir en aide. Près de 100,000 francs, sortis de sa cassette, allèrent soulager les souffrances des chrétiens de Syrie.

Sur les lieux mêmes, le dévouement ne connut point de bornes. Tous les établissements religieux et hospitaliers de Beyrouth, de Saïda et de Terre-Sainte ouvrirent leurs portes toutes grandes pour recueillir et assister ces lamentables débris de l'immense naufrage. De leur côté, les marins de la station française, rivalisant de générosité avec les congrégations religieuses, distribuaient aux plus nécessiteux dix mille rations par jour. Cette émulation de sacrifices put heureusement soutenir l'existence de tant de malheureux, en attendant les secours de l'Europe qui ne tardèrent pas à traverser les mers, et qui, malgré leur abondance, ne purent égaler tant de malheurs.

En présence de tels forfaits, que faisait le gouvernement turc, qui ne pouvait se laver les mains de toute responsabilité ?

A la nouvelle des événements de la Syrie et de l'émotion qu'ils produisaient dans toute l'Europe, le sultan Abdul-Medjid, tout en cherchant à pallier de son mieux l'horreur de la situation, envoya un corps de 8000 hommes pour punir les coupables et venger le sang répandu.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Fuad-Pacha, commandant de cette division, arrive à Beyrouth, le 18 juillet, au milieu des scènes de carnage. Il se hâte de destituer Kurchid-Pacha, gouverneur de Beyrouth et de toute la Syrie, et Ahmed-Pacha, gouverneur de Damas, c'est-à-dire les deux plus hauts représentants de l'autorité turque dans la contrée, et les odieux complices des assassinats.

L'indignation était si grande et si universelle, surtout en France, qu'une intervention s'imposait d'elle-même. Jamais une pareille occasion ne s'était offerte à la France d'exercer son droit traditionnel de protection sur les catholiques orientaux. Mais Napoléon III, trop enclin à partager avec nos rivaux les prérogatives de notre pays, crut devoir proposer aux puissances d'agir de concert pour voler au secours des chrétiens de Syrie.

L'Angleterre, craignant le développement de l'influence française en Orient, et honteusement sympathique aux égorgeurs, essaya de s'opposer à l'intervention ; mais elle eut la main forcée, et le 3 août une convention était signée entre les puissances européennes, savoir : la France, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie. La France, agissant au nom des puissances contractantes, devait envoyer au Liban un corps de 6,000 hommes. L'occupation, limitée à six mois, excluait toute pensée de conquête territoriale, et devait aboutir à une réorganisation du pays propre à le garantir contre le retour de pareilles catastrophes.

Le corps expéditionnaire, commandé par le général Beaufort-d'Hautpoul, débarqua le 15 août à Beyrouth. Ce fut un moment solennel que l'entrée dans ce port des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

troupes françaises. Le nom français, dans la Syrie, excite toujours chez les uns la sympathie, chez les autres la terreur. Quand s'opéra le débarquement, on vit les chrétiens, hommes, femmes et enfants se précipiter au-devant des Français comme au-devant de leurs libérateurs.

Fuad-Pacha, se sentant ou soutenu ou surveillé, fit accélérer l'instruction du procès des coupables. En un jour (26 août), à Damas, il fit pendre cinquante-sept musulmans et fusiller cent dix bachi-bouzouks, dont quelques notables civils et militaires qui avaient trempé dans les massacres. Quatre cents autres furent condamnés aux travaux forcés ou à la détention. Une contribution fut mise sur la ville, avec obligation de fournir des logements aux chrétiens dont les maisons avaient été brûlées, et de faire rechercher et restituer tous les objets pillés. Deux ou trois mille coupables de Damas ou des environs furent envoyés à Constantinople pour être enrôlés dans les troupes turques. Enfin Fuad-Pacha fit exécuter le gouverneur de Damas, Ahmed, et saisit le grand scheik et pontife Abdallah-Alkébi, qui avait prêché ouvertement l'extermination des infidèles, et le condamna à dix années de détention qu'il devait, il est vrai, subir à Constantinople !

Le général français, conformément à ses instructions, concerta ses opérations militaires avec le commandant des troupes ottomanes, pour battre la contrée, arrêter les coupables, réinstaller les chrétiens et rétablir partout la tranquillité.

On se ferait difficilement une idée de l'état de désolation où nos soldats trouvèrent ce malheureux pays.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Partout des ruines, partout des cadavres laissés quatre mois sans sépulture par l'insouciance des Musulmans. Il fallait enterrer les morts, brûler les débris humains trouvés dans les décombres, déblayer les rues pour arriver jusqu'aux maisons qui pouvaient être encore habitables, et rebâtir celles qui n'existaient plus.

Les Druses fuyaient devant nos colonnes, mais ils passaient aisément à travers celles des Turcs qui les laissaient s'échapper en foule.

Pendant ce temps, une commission européenne, installée à Beyrouth, s'occupait de la réorganisation du pays, sans pouvoir tomber d'accord. Une prolongation de trois mois accordée, toujours malgré le gouvernement anglais, à l'occupation du Liban par l'armée française, s'écoula sans qu'on pût s'entendre sur la question. La France retira ses troupes, mais elle signifia aux puissances qu'elle reprenait sa liberté d'action. Et quand le ministre d'État, M. Billault, montant à la tribune du Sénat, déclara qu'après le départ de nos troupes six vaisseaux de guerre, commandés par l'amiral Le Barbier de Tinan, croiseraient dans la mer de Syrie, pour que notre drapeau flottât comme un gage de sécurité, devant les yeux des chrétiens de l'Orient, des applaudissements unanimes retentirent au sein de l'auguste assemblée. Le gouvernement impérial finissait par où il eût fallu commencer.

Sur ces entrefaites, la commission de réorganisation, s'étant transportée de Beyrouth à Constantinople, se prononça enfin, le 22 mai, pour un gouvernement unique et chrétien, en confiant à la Porte le soin de choisir le nouveau gouverneur, soit parmi les indigènes, soit en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dehors du Liban. Il eût été dans la logique des principes modernes que les catholiques, formant l'immense majorité de la population, indiquassent eux-mêmes leur candidat aux puissances. Mais il est de règle que les catholiques, aujourd'hui, soient partout mis hors du droit commun.

Les catholiques du Liban demandaient pour gouverneur Joseph Karam, le brave champion de leurs libertés, l'un des scheiks chrétiens les plus estimés de la montagne ; mais on leur imposa pour chef Daoud-Effendi, grec arménien, moins zélé pour les intérêts des chrétiens que complaisant pour les volontés de la Porte.

C'est le 9 juin que fut signé l'arrangement qui termina les négociations. La France, généreuse une fois de plus, à ses propres dépens, venait d'immoler en partie ses droits en sacrifiant son or. Si le gouvernement français fut, à ce point de vue, traître envers lui-même, il n'en mérite pas moins des éloges sans réserve pour l'empressement et la générosité qu'il déploya en faveur de ces milliers de fuyards, échappés aux massacres, qui s'entassaient dans les villes du littoral. Sans le pain que la France leur distribua, dès le premier jour, cette malheureuse population serait morte de faim.

C'est en France aussi que se développa avec les plus admirables proportions l'œuvre des souscriptions pour les chrétiens de Syrie.

La totalité des secours, grossie des offrandes des autres contrées de l'Europe, s'éleva à près de quatre millions, sans compter les dons en nature, tels que vêtements, ornements d'église, vases sacrés, destinés à plus de trois

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cents églises complétement saccagées, dépouillées et détruites.

M. l'abbé Lavigerie, directeur de *l'Œuvre des écoles d'Orient* (aujourd'hui archevêque d'Alger), reçut, dès le mois d'otobre, la mission d'aller sur les lieux présider à l'équitable répartition de ces secours de toutes sortes. La caravane charitable, dirigée par son infatigable président, visite, non sans une profonde émotion, à travers les montagnes et les précipices, ces villes rasées, ces villages en ruines, ces ruisseaux de sang chrétien à peine desséchés, laissant dans chaque lieu atteint par le fléau, des fonds proportionnés à l'importance des désastres et au nombre des malheureux. La bénédiction de Pie IX, arrivée en même temps qu'eux sur cette terre de désolation, les accompagna dans leur mission laborieuse. M. l'abbé Lavigerie, après avoir tout réparé dans la mesure du possible, revint en France, les mains vides, la santé délabrée, mais riche de la reconnaissance de tant d'infortunés. Il se rendit à Rome pour être auprès du Saint-Père l'interprète de la reconnaissance de tout l'Orient.

On a souvent parlé de l'ingratitude des Orientaux. Les chrétiens de Syrie donnèrent alors à cette accusation le plus éclatant démenti. Leur reconnaissance, semblable aux quatre fleuves de l'Eden, coula en flots intarissables vers les quatre points de l'horizon. Ils voulurent d'abord, par la bouche de leurs évêques, déposer aux pieds de Pie IX le tribut de leur éternelle gratitude envers lui et envers la France :

« Très-Saint-Père... Votre Sainteté avait daigné, avant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tous les autres, malgré la triste situation où l'avaient réduite des attentats déplorables, nous envoyer une aumône doublement sacrée. Toutes les nations catholiques ont suivi un si admirable exemple. Mais, parmi elles, la France a principalement droit, dans ces circonstances malheureuses, à notre reconnaissance éternelle. C'est à cette nation généreuse, Très-Saint-Père, que nous devons d'avoir vu cesser le massacre des chrétiens ; c'est à elle que nous devons d'exister encore. Sans la protection de ses soldats, peut-être ne trouverait-on plus un seul chrétien dans toute l'étendue de la Syrie... » Et sentant l'insuffisance des paroles pour acquitter leur dette, ces cœurs pieux supplient le Saint-Père de leur venir en aide en *ouvrant sur les charitables catholiques de France le trésor des indulgences et des faveurs spirituelles.*

Une adresse collective de toutes les chrétientés du Liban, et une ode expansive en style oriental à M. l'abbé Lavigerie viennent compléter cette touchante manifestation de la reconnaissance maronite, et la bénédiction réitérée de Pie IX, tombant sur cette terre abreuvée de tant de sang pur et généreux, devient comme une rosée céleste qui lui donne une nouvelle sève de vertus chrétiennes.

Le Liban confine à l'Arménie. On eût dit que les *orthodoxes*, eux aussi, avaient une soif de vengeance contre les catholiques.

Sous le rapport religieux, la nation arménienne embrasse la Syrie, la Cilicie, la Cappadoce, la province de Constantinople et s'étend jusque sur l'Égypte.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'Arménie, convertie au christianisme, dans la première moitié du IVe siècle, par saint Grégoire l'*Illuminateur*, tomba, au milieu du VIe siècle dans l'hérésie des Monophysites. Elle fut longtemps ballottée dans une alternative de retours à l'unité et de nouvelles défections. La décadence nationale fut la conséqnence inévitable des discordes religieuses. Les Arméniens ont toujours professé un respect particulier pour l'Eglise romaine et pour son Chef qu'ils appellent *le Successeur de saint Pierre*, et ils reconnaissent sans peine que le siège de Rome est le plus ancien et le premier siège du monde chrétien. Ces sentiments, enracinés dans leurs cœurs, sont un germe précieux de conversion, qui a donné son fruit en son temps.

La vraie foi, d'ailleurs, professée par une portion notable du peuple arménien, resta toujours vivace au milieu de cette intéressante nation.

Les Arméniens furent, avec tout l'Orient, la proie du schisme grec. Mais, envahis de bonne heure par les musulmans, ils échappèrent, du moins en partie, à la dégradation intellectuelle et morale que ce schisme infligea aux peuples courbés sous son joug.

Sous le gouvernement du Sultan, l'Arménie fut longtemps gouvernée par un patriarche schismatique qui avait le titre de *Patrik* ou chef civil. Ces patriks étaient souvent des fanatiques et des ennemis jurés du catholicisme. Ce fut la principale cause de la rude persécution qui pesa pendant deux siècles sur les catholiques.

Mais en 1829, la Sublime-Porte voulut bien enfin

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tenir compte de la différence de religion qui existait parmi les Arméniens, et elle reconnut alors une nation arménienne catholique avec un Patrik ou chef civil particulier, jouissant des mêmes pouvoirs et privilèges que les patriks schismatiques.

Cette mesure non-seulement fit cesser la persécution, mais elle fut le point de départ de conversions nombreuses. C'est au zèle de ses pasteurs que l'Arménie dut ce mouvement de retour vers l'unité.

L'Arménie était divisée en deux patriarcats, celui de Cilicie, au Mont-Liban, et celui de Constantinople comprenant toute la grande Arménie, le Pont, la Galatie, la Bithynie et une partie de la Turquie d'Europe.

Le patriarchat de Cilicie eut pour titulaire, en 1863, Mgr Grégoire Pierre VIII (1), homme d'un rare mérite pour sa science, sa sainteté et son zèle apostolique. Il n'eut pas plutôt appris, en 1846, l'élection de Pie IX, qu'il partit pour Rome, afin de déposer aux pieds du successeur de Pierre l'hommage de sa soumission. Ce grand ouvrier évangélique, en parfaite communion de sentiment avec Pie IX, avait placé son ministère sous la protection de Marie-Immaculée. Secondé par un clergé instruit dans la science des saints, et accoutumé par une

(1) Sous Benoît XIV, Abraham, évêque d'Alep, invité par ce grand Pape, fit le voyage de Rome. Le Chef de l'Église lui donna le *Pallium* comme le témoignage d'une affection spéciale et paternelle pour lui et sa nation. Par reconnaissance et comme signe de son entier dévouement à la Chaire de Pierre, l'évêque Abraham prit le nom d'Abraham-Pierre Ier. Il fut le premier titulaire du patriarcat de Cilicie, établi alors par Benoît XIV. Depuis cette époque, tous les patriarches arméniens ont porté le nom de Pierre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

lutte de cent ans à braver la persécution, il parvint à rétablir sur les ruines du schisme, en vingt ans de travaux, quatre archevêchés comprenant 1500 catholiques ramenés à l'unité.

Pendant cette période de temps, le patriarcat arménien catholique de Constantinople subit différentes vicissitudes.

En 1845, Mgr Hassoun, coadjuteur de Mgr Maruschi, archevêque primat de Constantinople, fut élu à l'unanimité patriarche civil de la communauté arménienne, et l'année suivante, Mgr Maruschi étant mort, Mgr Hassoun lui succéda sur le siège primatial.

Des tiraillements obligèrent Mgr Hassoun à se démettre de ses fonctions de *patriarche civil* des Arméniens, tout en conservant son administration spirituelle.

En septembre 1866, le patriarche de Cilicie, Mgr Grégoire Pierre VIII mourut, et les évêques de ce patriarcat, voulant réunir ce siège à celui de Constantinople sous une seule juridiction, proclamèrent à l'unanimité Mgr Hassoun patriarche de Cilicie sous le nom de Antoine-Pierre IX. Cette élection fut approuvée par Pie IX, le 13 juillet 1867, et l'union des deux sièges fut reconnue par la Porte-Ottomane, le 20 septembre de la même année.

La bulle *Reversurus* par laquelle le Vicaire de Jésus-Christ sanctionnait l'union des deux sièges, traçait de sages dispositions touchant l'élection des évêques et du patriarche. L'élection des évêques suffragants devait avoir lieu d'après un règlement remontant a 1853, connu sous le nom de *Licet;* l'élection du patriarche

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

était réservée exclusivement au synode des évêques, lesquels pourraient dorénavant choisir parmi eux le candidat au siège patriarcal ; le souverain Pontife ne se réservait que la confirmation du choix, après la révision des actes synodaux.

La bulle *Reversurus* fut publiée par Mgr Hassoun, le 27 septembre 1867, dans une assemblée composée du clergé et des notables et convoquée par lui. Bien que la grande majorité de l'assemblée témoignât ouvertement de sa vive satisfaction pour la sagesse de la Bulle et la reconnaissance officielle du patriarche, il se forma dans cette assemblée un parti de dissidents. Les ennemis du patriarche prétendirent que la réunion des deux Eglises de Cilicie et de Constantinople sur la tête de Mgr Hassoun dénotait une pensée de centralisation, tendant à supprimer plus ou moins les droits et immunités du patriarche de Cilicie, et particulièrement le privilège de nommer les évêques et de les consacrer sans en référer au Saint-Siège, et l'élection du patriarche par les évêques ses suffragants. Le Saint-Père, informé exactement par Mgr Hassoun de l'état des esprits en Orient, du vœu unanime de la nation arménienne de conserver dans toute leur plénitude les privilèges concédés à l'Eglise de Cilicie par les Souverains Pontifes, et sachant les espérances qui s'y rattachent d'un plus prompt retour des Arméniens séparés au catholicisme, confirma purement et simplement, dans la personne de Mgr Hassoun et de ses successeurs, les antiques privilèges du siège de Cilicie, à la grande joie de tous les Arméniens, qui chargèrent leur vénérable patriarche de déposer aux pieds

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du Saint-Père l'hommage de leur profonde gratitude.

L'agitation n'en continua pas moins, sourdement, dans le parti de l'opposition.

En 1869, quand Mgr Hassoun fut parti pour Rome où l'appelait le Concile œcuménique, les dissidents ayant gagné à leur parti Mgr Gasparian, qui remplissait les fonctions de vicaire, en l'absence du patriarche, rallumèrent le feu mal éteint de la discorde. Ils publièrent une nouvelle profession de foi imprégnée d'un levain schismatique, rejetèrent solennellement la Bulle *Reversurus*, méconnurent leur patriarche par cela même qu'il avait été confirmé d'après les dispositions de la Bulle et consommèrent d'autres actes sacrilèges.

En présence d'une insubordination aussi formelle, le Saint-Siège, désireux d'amener les coupables à résipiscence, envoya à Constantinople son délégué apostolique, Mgr Pluym, archevêque de Thyane. Mais l'intervention paternelle de ce prélat ne put rien sur des cœurs endurcis.

Sur ces entrefaites, le parti dissident fut tout à coup renforcé par les religieux Antonins arméniens, échappés de Rome avec leur abbé général, Mgr Kasangian, oublieux, dans cette circonstance, des devoirs qui le retenaient au Concile. En vain Mgr Hassoun s'efforça-t-il, à son retour à Constantinople, de rétablir la paix dans la communauté; les dissidents, forts de l'appui des ministres ottomans et de l'ambassadeur de France, M. Bourrée qui avait mieux à faire, se refusèrent à toute soumission.

La défaillance religieuse de la France et ses récentes défaites contribuèrent malheureusement à décupler,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

en Orient comme ailleurs, l'audace des ennemis du catholicisme. Le Souverain-Pontife, après avoir épuisé toutes les mesures charitables, et sur le refus des dissidents de signer une profession de foi orthodoxe, se vit obligé de les exclure formellement du sein de l'Église catholique et de frapper d'excommunication majeure les ecclésiastiques qui avaient dirigé et consommé le schisme.

La mission confiée par Pie IX à Mgr Franchi, dans le courant de l'année 1871, après la consommation du schisme, fit espérer un instant que la Porte garantirait à la communauté catholique le libre exercice de son culte ; mais elle n'eut pour résultat qu'une triste déception.

L'envoyé du Saint-Siège quitta Constantinople le 1er novembre 1871. Son départ fut le signal de nouvelles mesures d'oppression contre les catholiques.

Déjà la Porte avait dénoncé le caractère officiel du patriarche catholique en lui retirant le *bérat* d'investiture, et elle invita les catholiques et les néo-schismatiques à élire d'un commun accord un représentant chargé de traiter les affaires de la communauté avec le gouvernement. Les catholiques durent refuser leur concours à l'élection d'un candidat qui avait encouru les censures ecclésiastiques, et présentèrent au grand visir un sujet de leur choix. Mais, sans égard pour le droit des catholiques, le premier ministre, Mahmoud-Pacha, s'empressa de confirmer l'election faite par les néo-schismatiques en la personne d'Okan Kupélian, prêtre excommunié de Diarbékir et consacré sacrilégement comme évêque par les autres évêques schismatiques. L'intrus, appuyé par l'au-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

torité du grand visir, osa prendre le titre de *patriarche catholique*, et fut admis somme tel à l'audience du sultan.

Ainsi, l'autorité légitime de Mgr Hassoun était sapée dans sa base, et, bientôt après, sous les prétextes les plus frivoles, Mahmoud-Pacha fit intimer au patriarche, verbalement d'abord et par écrit ensuite, l'ordre de quitter le territoire ottoman.

Mgr Hassoun, après avoir protesté de la manière la plus solennelle contre un acte aussi arbitraire, et déclaré qu'il ne cédait qu'à la violence, laissa de salutaires instructions à la communauté arménienne catholique, restée fidèle dans sa grande majorité, et partit pour Rome, le 20 juillet 1872, victime de la plus odieuse persécution. Le départ du pasteur légitime devait rétablir la paix. C'était du moins le prétexte du décret de bannissement, Mais il ne fit que rendre plus irrémédiable la scission des partis, et devint le point de départ d'une atroce et haineuse persécution contre les catholiques, dans les quatre délégations apostoliques de Constantinople, de Mésopotamie, de Syrie et d'Égypte. Ce fut une entreprise générale de spoliation qui, commencée par la grande église de Saint-Sauveur, à Galata, se poursuivit sur une vaste échelle, à Brousse, à Trébizonde, à Erzeroum, à Malatia, à Mardin, à Angora, à Alep, à Kilis, à Diarbékir, à Beyrouth et jusqu'au Caire où le Khédive lui-même se fit le protecteur des schismatiques. Les exécuteurs des basses œuvres du schisme envahissent à main armée et avec tous les raffinements de la violence, de la ruse et de la barbarie, les églises,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les évêchés, les presbytères, les écoles, les établissements religieux, avec les dépendances, les revenus, les fondations, les mobiliers. Partout les portes sont enfoncées, les personnes maltraitées, les effets mis au pillage et le tout confisqué.

Le pseudo-patriarche Kupélian était l'auteur de tout ce vandalisme, et le grand visir Hussein-Avni-Pacha mettait la force publique à son service pour la perpétration de ces forfaits.

Les catholiques sont mis hors la loi, mais leur fermeté est partout inébranlable, et le schisme fait peu de prosélytes. A Angora, sur 12,000 catholiques, pas une seule apostasie. Les catholiques, comme il arrive toujours, durent payer cher leur courageuse fidélité. L'espace nous manque pour citer les beaux exemples de foi donnés alors par les catholiques arméniens.

A tous les maux de la persécution vint se joindre la famine qui affligea cruellement l'Arménie, en 1874 et 1875. Les néo-schismatiques, profitant de la détresse et des souffrances des catholiques, essayèrent de nouvelles mais vaines tentatives de prosélytisme. Le fléau pesait particulièrement sur la population catholique d'Angora qui était très-importante. Le gouverneur général de la ville, qui se piquait pourtant de civilisation, pour forcer les pauvres catholiques à reconnaître le délégué kupélianiste, les prive de la farine et des secours que distribue l'autorité (1).

(1) Une Arménienne, accompagnée de ses cinq enfants (deux filles et trois garçons), tous exténués de faim, se présente à la commission chargée de distribuer des secours. On lui demande

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

La communauté arméno-catholique d'Angora n'hésita pas à faire remettre au grand visir une protestation couverte de 2,000 signatures contre ces procédés du schisme auxquels prêtaient leur concours les représentants de la Porte-Ottomane.

On ne nous pardonnerait pas de laisser en oubli la belle conduite que tint, dans cette circonstance, le ministre des États-Unis, à Constantinople, M. Baker, qui présenta de sérieuses observations au grand visir.

Ajoutons que les remontrances de cet ambassadeur, produisirent, quoique tardivement, leur effet. Des ordres partirent de Constantinople prescrivant au gouverneur d'Angora de ne pas exiger des Arméniens catholiques qu'ils reconnussent le délégué kupélianiste.

L'héroïsme des catholiques, soutenu par leurs pasteurs, sauva la foi en Arménie.

Pie IX, tant que dura la persécution, ne cessa d'avoir les yeux ouverts sur cette portion intéressante de son vaste troupeau.

Dès le 6 janvier 1873, alors que les représentants du

un certificat muni du sceau du délégué kupélianiste. Surmontant son état de prostration, cette femme se redresse, étend la main droite vers le président et prononce d'une voix vibrante ces énergiques paroles :

« — Si vous avez le cœur assez inhumain pour nous proposer, « à moi et à ces pauvres créatures, de renier la foi de nos pères « en échange d'une poignée de farine, sachez que ma foi me « donne assez de force et élève mon âme assez haut pour repous- « ser une condition aussi injuste que cruelle. Je préfère mourir « de faim plutôt que de ternir ma conscience. »

Cette héroïque réponse ne fléchit point la commission, et l'intrépide Arménienne dut se retirer avec ses enfants. Une main charitable lui vint providentiellement en aide.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Saint-Siège, envoyés pour conjurer les entreprises du schisme naissant, avaient complétement échoué, Pie IX adressa aux Orientaux une encyclique pour les prémunir contre le danger de la séduction. Après avoir flétri, avec l'autorité de sa parole infaillible, l'indigne conduite de Jean Kupélian, il signale aux Arméniens catholiques les dangers qui menacent leur foi et leur liberté, et li ajoute :

« Nous n'avons rien négligé pour éloigner de vous de si grands maux, suivant en cela l'exemple de nos prédécesseurs, de qui les Pères de l'Eglise orientale n'ont jamais manqué, en pareilles circonstances, d'implorer l'autorité, l'appui et le secours. C'est pourquoi nous avons envoyé notre légat extraordinaire ; et, afin que tout le monde pût voir que nous n'avons manqué en rien, nous avons dernièrement envoyé une lettre personnelle au très-haut Empereur ottoman, en demandant que les dommages causés aux Arméniens catholiques fussent justement réparés, et que le pasteur exilé fût rendu à son troupeau. Mais les artifices de ceux qui, tout en se disant catholiques, sont les ennemis de la croix de Jésus-Christ, ont empêché que les faits ne répondissent à nos vœux. »

Le mal alla s'aggravant de jour en jour, et Pie IX crut devoir, dans le consistoire du 21 décembre 1874, élever la voix en faveur des victimes de l'oppression. Après avoir déploré, dans son allocution, les persécutions qui sévissaient en Allemagne, en Suisse et dans plusieurs Etats de l'Amérique, il aborde la question du schisme arménien. Il rappelle avec douleur l'expulsion du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

patriarche de Cilicie, la protection officielle accordée à des hommes en révolte contre le pasteur légitime, les injustices et les violences exercées contre les catholiques; le Saint-Père ajoute : « Ils ne sont pas même défendus par les maximes de ce siècle, dont l'autorité, en proclamant la liberté de conscience, devrait leur laisser la liberté de posséder leurs églises, de professer leur foi, de s'attacher à leurs pasteurs; ils ne sont pas défendus par les traités solennels passés entre les grandes puissances, et par lesquels, outre les autres questions qu'on y résolut, il avait été pleinement pourvu à la liberté, à la sécurité et au bien-être des catholiques de l'empire ottoman. Qu'est devenue la foi donnée et reçue ?... »

Enfin, voulant encourager tous ces évêques persécutés, le Pontife suprême tire de son cœur une lettre touchante qu'il adresse à l'un d'eux, Mgr Melchior Nazarian, archevêque de Mardin, en Mésopotamie. Ce prélat avait vu, comme tant d'autres, son église et sa demeure livrées à un pillage officiel, et lui-même, victime personnelle de la violence, avait été expulsé de son diocèse. Pie IX, en le félicitant de sa fermeté persévérante, lui adresse comme motif de confiance des paroles de Ecriture qui, dans la bouche du Vicaire de Jésus-Christ, étaient alors véritablement prophétiques : « Quoiqu'il ait été donné aux portes de l'enfer et à leurs suppôts, comme nous le voyons, une entière liberté de nuire, nous ne devons point perdre courage, ni croire que le triomphe de l'iniquité sera de longue durée. *L'impie*, dit l'Écriture, *se trouve pris dans sa perversité ; il est lié par les chaînes de ses crimes, et celui qui creuse une*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

fosse pour d'autres y tombera le premier ; et celui qui met une pierre devant les pas de son prochain s'y heurtera et y trébuchera ; enfin celui qui tend un piège à un autre y sera pris lui-même. Au reste, vénérable Frère, comme cette guerre est déclarée non aux hommes mais à Dieu, c'est en haine de son nom que ses ministres et ses fidèles sont maltraités; la persécution fait leur mérite et leur gloire. *Il se lèvera enfin lui-même, et il jugera sa cause...* »

La prédiction ne tarda pas à se réaliser. Le schisme, malgré son audace, ses violences, et l'appui qu'il recevait des pouvoirs publics, fut frappé de stérilité. Semblable à un arbre planté dans un terrain contraire à son essence, il ne put prendre racine et végéta quelques années, ne se couvrant que d'un pâle feuillage. Pas un seul fruit ! pas une seule fleur ! Pie IX, avant de quitter la terre, put voir cet arbre encore si jeune mourant déjà de vétusté. Enfin, le 18 avril 1879, Léon XIII avait la consolation de voir à ses pieds le malheureux Kupélian contrit, humilié, implorant son pardon. L'heureux Père embrassait le prodigue, lui rendait sa place et son rang dans la maison paternelle, et Mgr Hassoun, reconnu officiellement comme seul patriarche légitime, reprenait paisiblement l'administration de la communauté arménienne revenue à l'unité catholique.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'essai de schisme tenté, en Chaldée, par Mgr Audou, patriarche de cette contrée, l'un des adversaires les plus résolus de l'infaillibilité pontificale, au Concile du Vatican. Il avait contribué au succès du schisme arménien par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le zèle qu'il déploya, à Constantinople, en faveur de l'usurpateur Kupélian. Mais il alla moins loin que cet ambitieux. Docile aux remontrances de Pie IX, il eut la sagesse de s'arrêter avant d'être au fond de l'abîme, et dès la fin de février 1873, le Père commun des fidèles put donner à ce fils un instant égaré le baiser de paix et de réconciliation.

Passons le Bosphore et nous trouverons, toujours dans l'Empire Ottoman, un autre peuple chrétien offrant à Pie IX et à l'Eglise une alternative de douleurs et de consolations. Nous voulons parler du peuple bulgare.

La Bulgarie, qui occupe la Mésie inférieure des anciens, est adossée au côté septentrional des Balkans, limitée au nord par le Danube, à l'est par la mer Noire, et s'étend sur 130 lieues de largeur jusqu'aux confins de la Servie.

Les Bulgares ou Volgares étaient une nation tartare qui vivait au IVe siècle sur les bords du Volga : ils y ont laissé leur nom dans la ville de Belgor. Chassés par les invasions d'autres peuples barbares, ils passèrent successivement, dans le Ve et le VIe siècles, au nord et au couchant de la mer Noire, et, en 678, ils envahirent la Mésie où ils fondèrent un royaume qui fut détruit, en l'an 1010, par l'empereur Basile II. En 1185, aidés par les Valaques, ils recouvrèrent leur indépendance et la purent conserver jusqu'à la conquête des Ottomans.

Les premiers germes du christianisme commencèrent à se développer sur cette terre longtemps rebelle à l'Évangile, pendant les guerres longues et cruelles qu'ils eurent à soutenir contre l'empire grec ; les prisonniers

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

impériaux servirent d'apôtres. Enfin, au milieu du neuvième siècle, le Saint-Siège acheva cette œuvre à laquelle des moines grecs avaient préludé. Bogoris, leur roi d'alors, avait une sœur chrétienne ; grâce à elle, il avait entendu parler du Dieu des chrétiens. Une famine qui sévit sur son pays le porta à l'invoquer. Il avait fait venir de Constantinople deux moines grecs, qui étaient frères, Méthodius et Cyrille : le premier, habile dans la peinture, montra un jour à Bogoris un tableau effrayant du jugement dernier ; cette vue lui porta, suivant les récits du temps, le dernier coup, le coup de la grâce. Le roi demanda à l'empereur un évêque ; l'évêque vint, le baptisa et lui donna le nom de Michel : c'était celui de l'empereur lui-même.

Cette conversion remonte à l'an 865. A partir de ce moment, le christianisme fit de rapides progrès en Bulgarie, et cette nation eût pu devenir le modèle des peuples éclairés des lumières de l'Évangile, sans l'influence des Grecs ses voisins.

Au temps de Michel Cérulaire, la Bulgarie eut le malheur d'avoir pour métropolitain Léon, évêque d'Acride, qui joignit son nom à celui du triste consommateur du schisme photien, et détacha son peuple de la communion romaine.

Entraînée par son adhésion au schisme dans la destinée des Grecs, la Bulgarie tomba, dès l'année 1444, sous le joug des musulmans.

A diverses reprises, de courageux zélateurs, parmi lesquels nous nommerons le roi Joannicius ou Calojean, au treizième siècle, avaient tenté, non sans quelque

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

succès, de réconcilier les Bulgares avec l'Église romaine. Aussi resta-t-il, au sein de cette nation, un précieux noyau de catholicisme, qui devint une pierre d'attente pour la reconstruction future de l'unité. Ces faibles débris étaient disséminés dans deux centres principaux, le premier aux environs de Philippopolis, le second sur les bords du Danube.

Les Bulgares eurent à peine échangé le gouvernement paternel et divin de l'Église romaine contre la domination superbe et simoniaque de l'Église byzantine, qu'ils perdirent, avec l'intégrité de la foi, leur indépendance religieuse et politique. Leur propre patriarchat, institué par le successeur de saint Pierre, fut bientôt confisqué par le patriarche photien.

Peu à peu l'épiscopat et les autres dignités ecclésiastiques furent retirés au clergé bulgare, qui ne conserva plus dans ses rangs que les membres du clergé appelé improprement *inférieur* par les théologiens laïques. Les documents nationaux et historiques furent partout détruits, afin que l'état présent ne rappelât aucunement le passé, et la langue grecque fut universellement substituée à la langue nationale ; le rit byzantin remplaça le rit appelé cyrillique, du nom de saint Cyrille qui avait été, avec saint Méthode, l'apôtre de la Bulgarie, et l'auteur de sa liturgie et de son alphabet. Il arrivait donc que le peuple avait des pasteurs dont il ne comprenait pas la langue, et qui ne pouvaient par conséquent l'instruire, supposé qu'ils en eussent la capacité et le zèle.

« Ces prélats, ennuyés bientôt de résider au milieu

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'un troupeau qu'ils ne songeaient qu'à exploiter, préférèrent l'oisiveté fastueuse du Phanar, à Constantinople, et ils ne firent plus de visites diocésaines qu'à certaines époques déterminées; alors ils se présentaient avec un cortège de pachas, pour prélever les redevances de leurs malheureux administrés. On a comparé avec justesse ces tournées pastorales à des *razzias* militaires, tant elles étaient oppressives et inhumaines pour le pauvre bulgare (1). »

Tandis que les Grecs pressuraient cruellement ce pauvre peuple, au nord s'élevait une autre influence, celle de la Russie. On comprend que la politique des czars fut de s'attacher une nation nombreuse qui enserre de toutes parts Constantinople. Rien ne fut négligé dans ce sens : agents à l'intérieur, publications de livres et de journaux, écoles bulgares à Kiew, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, menaces contre les écrivains et les propagandistes d'un autre système.

Le résultat de la pression hellénique et de la corruption moscovite n'a pas répondu complétement aux efforts que l'on mettait en jeu. Il était resté en Bulgarie un élément de vie nationale, la commune, dont les chefs étaient nommés par les pères de famille réunis. Cet élément devint un foyer de résistance à l'action étrangère. Les maîtres d'école venus de Russie rapportèrent un second élément à peu près aboli, la langue et les livres slaves : ils mirent l'éducation qu'ils avaient reçue au service, non du pays qui les avait élevés, mais de leur

(1) *Lettre de Mgr* BRUNONI, *Constantinople* 3 *janvier* 1861.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

propre nationalité presque éteinte. Ce qui donna plus d'énergie encore à la répulsion naturelle des Bulgares pour la religion grecque, ce fut le récit des Polonais qui vinrent les édifier sur les douceurs du joug que leur réservait la papauté *orthodoxe* de Saint-Pétersbourg.

Telle était la situation de ce malheureux pays, quand il reçut, comme tout l'Orient, le contre-coup de l'influence française, après la guerre de Crimée, en 1855. Ce fut une sorte de réveil bienfaisant, qui se produisit de lui-même. Les sentiments et les espérances des religions opprimées relevèrent la tête au nom de la France catholique, leur seule protectrice sous la domination musulmane ; elles acquéraient en même temps, dans le *Hatti-Humaïoun*, provoqué par la diplomatie française, la liberté la plus complète qui eût encore existé dans l'Empire Ottoman.

Un pareil ensemble de choses semblait ne demander qu'une étincelle pour embraser la nation tout entière. Cette étincelle jaillit en 1860. A cette époque, les Phanariotes se constituèrent, avec l'autorisation de la Porte, en *société nationale grecque*, dans le but de réformer leur Eglise et d'accroître les finances patriarchales. Ce mouvement était exclusivement hellénique : en palpant les sept millions de piastres que payaient les Bulgares, on ne craignait pas de les exclure de tous les conseils de la communauté. Les soixante-dix mille Bulgares de Constantinople rompirent alors les chaînes du passé et firent appel à leurs coreligionnaires. Au premier moment, dans un élan magnifique que la suite n'a pas confirmé, les six millions de Bulgares répandus dans toute

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la Turquie d'Asie y répondirent avec une vigueur inattendue. Ils formulèrent, dans un manifeste public, leurs griefs contre la tyrannie et les scandales du clergé grec.

Puis, une députation choisie parmi les notables de la capitale vint faire acte de soumission au Saint-Siège, entre les mains de Mgr Brunoni, vicaire patriarchal latin de Constantinople, et prier le patriarche des Arméniens-Unis de représenter la nation auprès de la Sublime-Porte.

Ce fut le dimanche 30 décembre 1860, le matin, avant la grand'messe, que deux archimandrites bulgares, trois prêtres, et une vingtaine d'*esnafs* ou chefs de corporation, munis de 2,000 signatures, et suivis des principaux membres de chaque corporation, arrivèrent à l'archevêché latin, au nombre d'environ deux cents. Ils furent reçus par l'archevêque, Mgr Brunoni, et par Mgr Hassoun, archevêque primat des Arméniens catholiques.

Mgr Brunoni leur demanda ce qu'ils voulaient. Un des chefs, nommé Manoli Ivanoff, qui avait été choisi pour porter la parole, répondit qu'ils étaient venus pour demander l'union avec l'Eglise romaine. Sur quoi Mgr Brunoni répliqua : « Croyez-vous au dogme de l'Eglise romaine, la seule vraie ? —Nous croyons au dogme, mais nous voulons conserver notre liturgie. — Êtes-vous prêts à signer un tel acte de foi ? — Nous sommes prêts, et nous vous prions, Monseigneur, de vouloir bien présenter notre demande au Saint-Père. » Là-dessus, les Bulgares signèrent, leur clergé en tête.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Après la signature, l'archimandrite Macarios prononça, en langue bulgare, un discours plein de chaleur. Citant l'histoire, il rappela qu'autrefois les Bulgares étaient catholiques, et qu'ils remplissaient un devoir sacré en adoptant leur ancienne croyance. « Mais en changeant d'Église, ajouta-t-il, il ne faut pas oublier que nous restons les fidèles sujets du sultan, et que nous devons aimer un souverain qui nous accorde la liberté de conscience. » A ces paroles, les Bulgares répondirent par le cri de : *Vive Abd-ul-Medjid* !

Ensuite, on descendit dans l'église du Saint-Esprit. Mgr Hassoun, en habits pontificaux, fit prêter serment sur l'Evangile aux nouveaux convertis, puis il célébra la messe. Après la messe, les néo-catholiques baisèrent la main de Monseigneur, et les prêtres bulgares embrassèrent avec effusion les prêtres romains.

Quand la cérémonie religieuse fut achevée, les chefs bulgares remirent à Mgr Brunoni l'acte d'union pour qu'il le transmît à Rome, puis ils quittèrent l'église.

La province attendait avec impatience la nouvelle de l'union, prête à embrasser en masse la foi catholique.

L'acte d'adhésion à la foi romaine fut porté au Souverain Pontife. Pie IX en le recevant ressentit une joie immense. Il ouvrit ses bras avec amour pour donner le baiser de paix à cette Église que l'astuce et la force avaient seules arrachée à sa mère l'Église romaine. Un bref du 21 janvier 1861 exprimait cette satisfaction, et, recevant les Bulgares dans la grande unité catholique, leur accordait, par une stipulation expresse, la conservation de leurs rites. En même temps, dans une sage

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

prévoyance, le Pape leur recommandait de ne pas secouer le joug de l'autorité légitime du sultan, leur souverain.

On ne s'en tint pas là. Trois mois après, des délégués étant venus à Rome, le Pape, sur leur propre choix, nomma archevêque de la nation bulgare l'archimandrite Joseph Sokolski. Lui-même voulut le sacrer dans la chapelle Sixtine, le 14 avril 1861.

Toutes les paroles prononcées par l'évêque consacré furent dites par lui en langue bulgare, pendant que M. Boré les traduisait en latin. C'était pour la première fois peut-être que les voûtes de la chapelle Sixtine entendaient l'accent de la langue slave.

On fut vivement ému quand le Souverain Pontife, se levant du siège qu'il occupait à l'autel, fit asseoir à sa place le nouvel évêque, et, debout à sa droite, entonna le *Te Deum*. Pendant le chant de l'hymne d'actions de grâces, le nouvel évêque, la tête couverte de la mitre orientale, tenant en main la crosse à double volute, parcourut processionnellement la chapelle, en donnant à droite et à gauche sa bénédiction. La foule brillante, qui comptait des rois et des cardinaux, s'inclinait avec respect sur le passage de ce pauvre moine d'un village des bords du Danube, devenu par l'imposition des mains l'un des premiers dignitaires de la hiérarchie catholique. De retour à l'autel, il donna sa première bénédiction solennelle en langue bulgare ; et le Souverain Pontife, lisant le dernier évangile, terminait cette magnifique cérémonie par la prophétie qui semblait commencer à s'accomplir : *Ut fiat unum ovile et unus pastor.*

Ces commencements étaient beaux. Le monde chré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tien voyait derrière Sokolski toute une nation ressuscitée; le Pape, plus prudent, remettait le rétablissement du patriarchat qui lui était demandé, au jour où cinq à six évêques auraient réuni sous leurs houlettes cinq ou six cent mille fidèles. Mais il fallait s'attendre à voir l'homme ennemi semer l'ivraie parmi le bon grain; et l'évanouissement d'un mirage trop flatteur ne devait bientôt laisser à l'Église qu'un succès plus modeste, mais aussi plus sérieux.

Pendant les fêtes de Rome, les puissances schismatiques de l'Europe travaillaient à miner l'œuvre qu'elles voyaient avec peine s'accomplir. La Russie surtout fit des efforts désespérés pour ne pas laisser ravir à l'*Église orthodoxe* une nation tout entière. Les Bulgares-Unis se trouvèrent exposés à une foule de vexations de la part du clergé grec, qui avait reçu du temps une sorte de magistrature civile. L'ambition joua son rôle et vint accroître les difficultés. Sokolski se vit contraint de chasser avec le bâton d'indignes solliciteurs. L'anarchie et le désordre qui résultèrent de cet état de choses eussent demandé un chef plus puissant et plus habile, doué au moins d'une conviction inébranlable. Tout à coup un bruit se répand qui sème partout la consternation. L'archevêque lui-même, sacré des mains de Pie IX, a disparu. Où est-il? Qui l'a fait fuir? Où s'est-il réfugié? On apprend qu'il est en Russie. On se demande si c'est volontairement ou par force qu'il s'est éloigné; s'il a vendu à prix d'argent sa mitre archiépiscopale; si c'est l'intrigue ou la violence qui le tient captif; si c'est le désespoir de voir son œuvre s'écrouler qui lui a suggéré cette résolution;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ou enfin si c'est un retour de l'esprit du schisme et de l'hérésie dans une âme que la vérité n'avait point encore suffisamment pénétrée? Toujours est-il que sa disparition, sa captivité, le bruit vrai ou faux de sa mort dans un couvent de Kherson, impressionnent vivement le peuple catholique. Ceux qui ne peuvent croire à une indigne trahison disent que, mystérieusement enlevé à son troupeau, il a versé plus d'une larme sur son malheur, et la foule est en proie à une terreur dont elle ne peut se défendre.

On aurait tort cependant de supposer que tout a été entraîné dans la chute de la principale colonne du nouvel édifice. Il faut toutes les espérances que l'on avait conçues pour trouver que vingt mille convertis et une dizaine de popes survivant à un pareil désastre soient un mince résultat. Il est bien évident, de plus, que ceux mêmes qui ont faibli offrent pour l'avenir une certaine espérance de retour. Les Bulgares, revenus au schisme, ne sont pas pour cela plus attachés à Constantinople. La commission, moitié grecque et moitié bulgare, composée par le patriarche schismatique pour les rallier, n'a trouvé aucun écho. Quand un évêque vient frapper à la porte d'un village pour ses collectes simoniaques, il reçoit en paiement ce mot : « Nous sommes romains. » Le comité formé pour l'union travaille avec une ardeur infatigable. Un journal, *la Bulgaria*, subventionné par les allocations de ce comité, répand partout la notion de la foi catholique, préconise les avantages de l'union et paralyse jour par jour l'influence et les objections des émissaires du patriarchat et de la Russie. Les motifs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qui avaient produit le soulèvement de 1860 sont les mêmes: la nationalité, la langue, les rites anciens, l'indépendance religieuse du pays. Enfin la Porte, après bien des difficultés, a fini, dans son véritable intérêt, par reconnaître les Bulgares-Unis comme rite séparé, et par leur donner une existence civile.

Depuis lors, le progrès de la foi n'a fait que se développer au sein de la nation bulgare. Le Saint-Siège pourvut à la vacance résultant de la disparition de Sokolski en nommant deux vicaires patriarchaux. La mission de Bulgarie fut confiée aux PP. de la congrégation polonaise des *Résurrectionistes*. La communauté de race et la parenté de la langue rapprochent les Pères polonais des Bulgares. Pie IX, de plus, confia aux prêtres français de la congrégation de l'Assomption, fondée par le R. P. d'Alzon, vicaire général de Nîmes, le soin de fonder un séminaire catholique en Bulgarie. En attendant les ressources nécessaires pour la fondation du séminaire en question, les RR. PP. établirent des écoles à Philippopolis.

Depuis lors, grâce à ces institutions, au zèle du clergé catholique et aux bonnes dispositions du peuple, la foi catholique n'a fait que gagner du terrain chez les Bulgares, et sans la pression tyrannique du gouvernement de Saint-Pétersbourg, la nation tout entière serait aujourd'hui rentrée dans le giron de l'Église. Mais la persécution ne saurait jouir d'un triomphe éternel. Un pouvoir despotique s'use à se frotter aux consciences. Dieu est le défenseur lent mais sûr de son peuple opprimé; il avait compté les jours d'Antiochus, et déjà apparaissent dans toute leur nudité les pieds d'argile du colosse moscovite.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VIII

PIE IX ET LES CHRÉTIENTÉS D'AMÉRIQUE.

Chili. Essai de concordat. Echec. — Legs de Pie IX.
Buenos-Ayres. Triste état de ce diocèse. — Mgr Escalada. — Réveil de la foi. — Pie IX érige Buenos-Ayres en métropole.
Pérou. Gouvernement hostile à l'Église. — Triomphe de la foi aux Chambres. — Héroïsme des femmes catholiques.
Équateur. République modèle. Don Garcia Moreno et Pie IX. — Assassinat du Président. — Pie IX pleure Garcia Moreno. Sa patrie honore ce grand homme.
Brésil. La franc-maçonnerie en Amérique. Elle triomphe au Brésil. — Don Pedro II. — L'Église persécutée. — Pie IX intervient. — L'évêque d'Olinda prisonnier. Son exil. Sa mort.
Venezuela. Mgr Guebara expulsé. — Tentative de schisme. Pie IX l'empêche d'éclater.
Haïti. Mgr du Cosquer, archevêque envoyé par Pie IX. — Le catholicisme en honneur. — Revirement déplorable du pouvoir.
Costa-Rica et Guatemala. Concordat avec Rome. — Rupture au Guatemala. Archevêque exilé.
Basse Californie. Pie IX fait évangéliser ce pays.
Mexique. Révolutions mexicaines. — Juarez. — Lois contre l'Église. — Maximilien empereur. — Lutte avec le Saint-Siège. — Mort tragique de Maximilien. — Douleur de Pie IX.
États-Unis. Situation religieuse de ce grand pays. — Succès du catholicisme. — Pie IX complète l'organisation hiérarchique. — Lincoln assassiné. — Mgr Mac-Closkey cardinal.

Pie IX pouvait-il oublier le Nouveau-Monde auquel le rattachaient des liens d'affection, contractés, dès le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

début de son sacerdoce, dans cette mission pacifique que nous avons racontée (1).

Le Chili, objet de cette mission déjà si ancienne, occupait une place à part dans les souvenirs de Pie IX. Le Saint-Père avait conçu, dès le commencement de son règne, un grand désir de conclure un concordat avec cet intéressant pays. Des négociations furent entamées à ce sujet. Un diplomate fut même envoyé de Santiago à Rome pour conduire à bonne fin cette affaire importante. Mais le terrain est-il favorable à une œuvre de ce genre, dans un pays où le gouvernement est obligé de compter avec les agitations d'une Chambre républicaine, avec les partis journellement aux prises les uns contre les autres, et avec les excitations d'une presse sans frein et sans pudeur, qui, chaque matin, jette sur les masses des flots de haine, de mensonge et d'impiété? Le plénipotentiaire chilien fut obligé de quitter Rome, sans avoir rien conclu. Mais l'échec du concordat ne porta pas atteinte aux bonnes relations du Saint-Siège avec le Chili; et si le bienfait d'une convention ne vint pas resserrer l'union existante entre l'Église et l'État, le naufrage des négociations ne fut pas non plus le signal d'une rupture.

Depuis, les Chambres chiliennes ont fait un nouveau pas dans ce qu'on appelle avec naïveté les *principes modernes*. Une majorité conquise à ce prétendu progrès a ouvert la campagne contre l'Église sur la question de la séparation de l'Église et de l'État. On sait maintenant

(1) Voir notre Ier volume, p. 33-45.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

par expérience ce que contient d'oppression la formule hypocrite : *l'Église libre dans l'État libre*. Celle de la *Séparation de l'Église et de l'État* n'est pas moins révolutionnaire, ni moins hypocrite. L'esprit catholique et les protestations du peuple entier du Chili ont épargné à Pie IX la douleur de voir cette révolution se produire dans la législation religieuse de ce pays qu'il affectionnait.

En mourant, le pieux Pontife voulut donner à ce bon peuple un témoignage tout particulier de ses sentiments paternels. Il légua par son testament à la cathédrale de Santiago, un grand crucifix en métal avec pied de marbre, que le cardinal Siméoni fut chargé d'envoyer à Mgr Valdivieso, archevêque de cette métropole.

En général, les États de l'Amérique du Sud qui se sont séparés de l'Espagne pour se constituer en républiques sont devenus, sous ce prétendu régime de liberté, un foyer permanent de luttes intestines et de guerres internationales ; et par là même un champ libre à toutes les doctrines d'impiété. Nul pays ne tomba, sous ce rapport, dans une situation plus lamentable que le diocèse de Buenos-Ayres, où pourtant, en 1823, l'abbé Mastaï avait trouvé des sujets particuliers d'édification(1). Les enfants privés de baptême, les parents plongés dans l'ignorance des vérités fondamentales du christianisme, les familles désunies, faute du lien sacré qui les sanctifie, le peuple des campagnes vivant de la vie purement matérielle et ne recevant même pas les enseignements

(1) Voir notre Ier volume, p. 39.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qui lui apprennent qu'il a une âme immortelle, tel était le désolant tableau d'une grande partie de cette contrée. Les hommes éclairés se tournaient instinctivement vers la religion, comme source de toute lumière, de toute vérité et de toute civilisation.

Le gouvernement, de son côté, favorisa ce mouvement, et, par de louables démarches, témoigna de son respect pour l'Église et pour le Souverain Pontife.

Pie IX s'empressa de répondre aux loyales intentions du nouveau pouvoir. Il donna pour évêque à Buenos-Ayres un des prêtres les plus éminents de l'Amérique du Sud, dont il avait pu apprécier le mérite. Ce fut le 18 novembre 1855 que Mgr Escalada prit possession de son siège. Cette cérémonie fut pour la ville entière, une fête magnifique, et, pour le prélat, un triomphe. Le chef du gouvernement et tous les hauts fonctionnaires étaient présents ; la cathédrale ne pouvait contenir les flots d'une multitude empressée et recueillie, tant chacun était avide de recevoir la bénédiction du nouvel évêque.

L'administration de Mgr Escalada commença une ère de renouvellement pour ces populations catholiques, et dix ans plus tard (4 mars 1865), le Saint-Père érigeait le siège de Buenos-Ayres en métropole, et l'éminent prélat recevait le titre d'archevêque.

La république du Pérou apporta aussi, dans le même temps, son tribut de consolation au cœur de Pie IX, par les marques de son attachement à la religion catholique.

Nous n'en citerons qu'un exemple.

Après sept jours d'une vive discussion sur la tolérance des cultes, au parlement de Lima, la religieuse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

assemblée adoptait, malgré le gouvernement et les francs-maçons, par quarante-six voix contre vingt et une, la motion suivante : « La religion de l'État est la religion catholique, apostolique, romaine ; la nation la protège par tous les moyens conformes à l'esprit de l'Évangile, et ne permet l'exercice d'aucune autre. »

Les femmes, et parmi elles les dames les plus distinguées, occupaient, sans y manquer un seul jour, les tribunes réservées à leur sexe, et manifestaient bruyamment leur approbation ou leur désapprobation unanime, suivant que les discours des députés étaient favorables ou contraires à la reconnaissance exclusive de la religion catholique. Elles jetaient des fleurs aux premiers, et aux seconds les épithètes de francs-maçons et de Brutus. Le peuple s'agitait sur la place du Congrès et demandait à grands cris qu'on lui conservât les droits de sa religion.

Chaque matin, à dix heures, toutes les cloches des églises sonnaient à toute volée tant que durait le chant des litanies des Saints, afin que Dieu préservât le pays du malheur qui le menaçait. Le quatrième jour, le général Castilla, qui revenait des iles de Chincha, ordonna quelques mouvements de troupes pour effrayer la multitude, publia un *bando* qui défendait la réunion du peuple sur la place du Congrès, empêcha la continuation des prières, et ordonna à l'intendant de police d'imposer une amende au vicaire capitulaire pour celles qui avaient eu lieu jusque-là. Mais tout cela n'empêcha pas les femmes de continuer, du haut de leur galerie, d'acclamer ou d'improuver les discours, de lancer des fleurs ou des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

imprécations, et d'applaudir en dernier lieu à la défaite gouvernement et des sociétés secrètes.

Mais celle de toutes les républiques américaines qui, sous le règne de Pie IX, se montra, au point de vue de la foi catholique, couronnée d'une auréole sans tache, et donna le plus de joie et d'espérance au Saint-Père et à l'Église; ce fut la république de l'Équateur. Elle dut tout son éclat à l'un de ces grands hommes que Dieu se plaît à donner aux peuples qui méritent ses faveurs.

L'Équateur était devenu, en 1831, aussi bien que la Nouvelle-Grenade et le Venezuela, une république indépendante, démembrée de la Colombie. Trente ans après avoir reconquis son indépendance, elle se donna pour président l'homme illustre qui mérite une page dans l'histoire de Pie IX, don Garcia Moreno.

Né à Guayaquil, de parents nobles et chrétiens, mais peu fortunés, cet homme de bien fit ses études à Quito et vint les compléter à Paris. Il s'enthousiasma pour la religion et acheva de se sanctifier, près de la chaire de *Notre-Dame*, sous la brûlante parole du P. Lacordaire. Rentré dans sa patrie, il devint tout à la fois et vaillant champion des doctrines catholiques dans la presse, et professeur de sciences, puis recteur de l'Université de Quito. Sa belle défense des Jésuites chassés de l'Équateur, en 1852, lui valut à lui-même un décret de bannissement signé du président Urbina. Mais ses concitoyens, admirateurs de ses talents et de ses vertus, le vengèrent glorieusement de cet outrage en remettant dans ses vaillantes mains, pour quatre ans, les rênes de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'État. Sous la haute influence et l'énergique volonté du nouveau président, des négociations, ouvertes entre la république de l'Équateur et le Saint-Siège, aboutirent à un concordat qui, conclu à Rome le 26 septembre 1862, fut ratifié à Quito le 17 avril de l'année suivante. L'État était constitué d'après les principes les plus purs de la religion catholique.

Rentré dans la vie privée, après ses quatre années de présidence, Garcia Moreno continue de servir sa patrie avec un dévouement sans bornes. De nouveau, en 1869, la reconnaissance de ses concitoyens le place au timon des affaires, et cette fois pour six ans. Ce fut pour le pays une période de gloire, de paix et de prospérité en tous genres. Finances, commerce, routes, chemins de fer, collèges, écoles, lettres, sciences, beaux-arts, hôpitaux, prisons, asiles, orphelinats, ouvroirs, etc., rien n'échappe aux préoccupations de ce grand homme d'État. Tous les actes de son administration révèlent en lui une haute intelligence, une capacité hors ligne et une probité à toute épreuve. Chez lui, exception rare, la vigueur de l'action égale la prudence du conseil, et le désintéressement pécuniaire répond au dévouement patriotique.

Donnant aux chefs d'États un exemple unique en son genre, il renonce à son traitement de 20,000 piastres, pour en appliquer le produit à des œuvres d'utilité publique.

On vit en lui ce que peut la sainteté placée au somme des pouvoirs humains. Garcia Moreno fut le saint Louis de la république équatoriale. La religion était dans s a

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

main l'instrument des grandes choses. Il aidait de toutes ses forces les évêques dans leurs œuvres de foi et de civilisation. Il appelait les missionnaires européens pour évangéliser les provinces où le nombre des prêtres ne pouvait suffire; il accueillait en particulier avec bonheur les religieux expulsés de la Suisse. Les Pères de la compagnie de Jésus, ces incomparables civilisateurs de l'Ancien et du Nouveau-Monde, vivaient en sûreté sous sa haute et intelligente protection.

Le plus beau fleuron de ce gouvernement catholique, c'était son amour et son dévouement pour l'auguste Chef de l'Église. Dans son message adressé aux Chambres, lorsque s'ouvrit la session de 1873, l'illustre président après avoir rappelé les obligations de l'État relativement à la religion, ajoute :

« Il n'est pas moins impérieux le devoir qui vous incombe de secourir Notre Saint-Père le Pape, alors qu'il est dépouillé de ses domaines et de ses revenus. Vous pouvez lui destiner le dix pour cent sur la partie du dixième concédé à l'État. L'offrande sera modeste, mais elle nous permettra au moins de prouver que nous sommes les fils loyaux et affectionnés du Père commun des fidèles, et nous le prouverons tant que durera le triomphe éphémère de l'usurpation italienne. »

En conséquence, don Garcia Moreno s'empressa d'envoyer à Pie IX 10,000 pesos, au nom de la république de l'Équateur, et bientôt après, il consacra au Sacré-Cœur de Jésus la république tout entière.

Les bénédictions du Ciel répondirent à la piété du gouvernement et du peuple. Jamais on n'avait vu, nulle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

part, se réaliser en si peu de temps une prospérité pareille à celle de l'Équateur sous l'impulsion de cet incomparable administrateur; on vit, dans cet heureux pays, doubler le commerce, le nombre des écoles et le chiffre des revenus, les bonnes mœurs s'accroître et les crimes diminuer.

Dans son dernier message, celui de 1875, l'humble président, en constatant cet état de choses, en reportait toute la gloire à Dieu et à l'Église.

Cet admirable document, que nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux du lecteur, allait être présenté au Congrès, quand, le 6 août 1875, don Garcia, se rendant à l'Assemblée, tomba, nouveau Rossi, sous le poignard d'un assassin. Le coupable était un étranger vendu aux sociétés secrètes. La révolution a juré de noyer partout l'Église dans le sang. Don Garcia, frappé à mort, put, avant d'expirer, prophétiser d'un mot l'inutilité de tous ces forfaits, en s'écriant : « Je meurs, mais Dieu ne meurt pas ! *Pero, Dios no se muere !* »

Rarement une nation est reconnaissante envers ses grands hommes. L'Équateur fit exception en honorant magnifiquement son insigne bienfaiteur. Par un vote solennel, les sénateurs et les députés réunis en Congrès décernèrent à don Garcia Moreno les titres : d'*illustre régénérateur de la patrie et martyr de la civilisation catholique*. En même temps, le Congrès vota l'érection d'un riche mausolée, et d'une statue en marbre où serait gravée cette inscription : *A l'Excellentissime don Gabriel Garcia Moreno, président de la République de l'Équateur, mort pour la patrie et pour la religion, le 6 août*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

1875. Ce décret fait autant d'honneur à la nation qu'au grand homme honoré par elle.

La nouvelle du tragique événement qui venait de plonger dans le deuil cet État catholique eut un retentissement douloureux dans le cœur de Pie IX. Le Saint-Père non-seulement pleura la mort de Garcia Moreno, mais il fit, dans plusieurs allocutions, un bel éloge de ce généreux ami de la Papauté ; il fit célébrer de magnifiques obsèques en son honneur, et voulut que son buste ornât l'une des salles du Vatican.

La vie et la mort de Garcia Moreno attestent en même temps que la religion est la source du bonheur des peuples, et que la révolution est le fléau des sociétés. Cette éclatante leçon fut perdue pour plusieurs États voisins de celui de l'Equateur, et surtout pour le Brésil qui continua de se laisser exploiter par la révolution et les sociétés secrètes. Il semble que les loges maçonniques, vaincues dans la petite république de l'Équateur, aient voulu se venger de cette défaite sur les catholiques du vaste empire du Brésil.

L'Église, qui ne cesse d'avoir l'œil ouvert sur les doctrines perverses et mensongères, avait frappé une première fois d'excommunication, il y a un siècle et demi, par Clément XII (1), la société pernicieuse des francs-maçons. Alors, la franc-maçonnerie commençait à gagner du terrain, et à préparer les catastrophes qui ont épouvanté le monde, à la fin du dernier siècle.

L'anathème a été renouvelé, depuis, par plusieurs

(1) Encyclique *In Eminenti*, du 28 avril 1738.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Souverains Pontifes, notamment par Benoît XIV (1), par Pie VII (2), par Léon XII (3), et par Pie IX lui-même, dans plusieurs allocutions et documents pontificaux (4).

Félicitant Mgr Dupanloup d'avoir démasqué la franc-maçonnerie, Pie IX appelle cette société le *laboratoire de la révolution*. Dans l'Encyclique du 1er novembre 1873, condamnant toutes les sociétés secrètes, compris la franc-maçonnerie, il dit de ces sociétés : « Ce sont elles qui composent la synagogue de Satan, dont les forces réunies, comme une armée rangée en bataille, marchent, enseignes déployées, à l'assaut de l'Église. »

Frappée de tous ces anathèmes, la franc-maçonnerie n'en continua pas moins à propager sourdement ses doctrines, à la manière des premiers ennemis de l'Église dont saint Paul dit : *sermo eorum ut cancer serpit* (2 Tim. II, 17). Pour avoir ses coudées plus franches, elle mit l'Océan entre la sentinelle qui veille à Rome et sa propagande diabolique. Elle réussit à merveille dans le Nouveau-Monde. En se couvrant hypocritement du masque de la charité, et même de la religion, elle fit des adeptes parmi les catholiques et jusque dans le clergé. N'a-t-

(1) Encyclique *Providas Romanorum*, du 16 mai 1751.
(2) Encyclique *Ecclesiam*, du 13 septembre 1821.
(3) Encyclique *Quo graviora*, du 13 mars 1826.
(4) Allocution *Quibus quantisque*, du 20 avril 1849, à Gaëte.
Allocution *Singulari quadam*, du 9 décembre 1851.
Encyclique du 1er novembre 1873.
Voir aussi ces condamnations dans le *Syllabus*, après la proposition XVIIIe. *L'Encyclique et l'Épiscopat français*, par M. l'abbé Et. Pougeois, page 26, ouvrage précieux, honoré d'un *Bref* du Pape et devenu rare aujourd'hui.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

elle pas prétendu avoir même enrôlé Pie IX sous sa bannière, pendant le voyage qu'il fit dans l'Amérique, au début de son sacerdoce? Les premiers biographes de Pie IX ont pris la peine de réfuter cette injure qui se réfute d'elle-même. Nous la laisserons à la charge de ses accusateurs (1).

C'est au Brésil que la société maçonnique jeta les plus profondes racines. Son succès fut un véritable triomphe, et elle put croire un instant qu'elle avait absorbé l'Église elle-même.

Elle était parvenue, sous le manteau de la religion et sans bruit, à s'introduire dans les séminaires, chapitres, couvents et confréries religieuses. Enfin, au mois de mars 1872, elle se crut assez puissante pour lever le masque. Non-seulement elle avait pied dans l'Église, mais elle était arrivée au faîte du pouvoir dans la personne de son Grand-Maître, le comte de Rio-Branco, devenu président du Conseil des ministres. Le 3 mars, les loges maçonniques célébrèrent une grande fête en son honneur. En cette circonstance, un malheureux prêtre, l'abbé Almeida Martins, prononça un discours digne de la secte à laquelle il avait donné, avec son nom, son esprit et son cœur, et il poussa la complaisance, ou plutôt le prosélytisme, jusqu'à jeter sa parole imprimée et signée en pâture au public. L'évêque de Rio-Janeiro, Mgr Lacerda,

(1) Ce qui paraît avoir donné lieu à cette étrange accusation, c'est le nom d'un certain Martin Ferrety trouvé sur les listes franc-maçonniques, à Philadelphie, et enrôlé dans la secte en 1819, à la Havane. Alors l'abbé *Mastai Ferretti* ne connaissait pas le Nouveau-Monde et n'en était pas connu.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

après avoir épuisé vainement tous les moyens de persuasion pour le ramener à des idées plus saines, se vit obligé de le frapper de suspense.

Aussitôt, loges maçonniques, journaux, gouvernement prirent fait et cause pour le prêtre infidèle. Il reçut d'illustres visites et des encouragements. La presse impie eut pleine licence dans ses attaques contre la religion, l'Eglise et le clergé. Rire des mystères, outrager les dogmes, nier avec audace la divinité de Jésus-Christ, la Très-Sainte Trinité, l'Eucharistie, la virginité de Marie, l'enfer, la grâce, l'infaillibilité du Chef de l'Eglise, conspuer les évêques et les prêtres, représenter la Papauté comme un fléau, etc., voilà un court exposé des blasphèmes que vomissaient chaque matin toutes les trompettes de la secte maçonnique.

Les francs-maçons ne reculaient pas devant le sacrilège. Ils faisaient célébrer des messes auxquelles ils assistaient avec leurs insignes. Des prêtres complaisants prêtaient leur ministère à ces forcenés. L'évêque n'osait frapper ces malheureux. Un des grands-maîtres de la secte se fit élire président de la confrérie de la paroisse où se trouve l'évêché, défiant solennellement l'évêque de l'en faire sortir.

C'est dans ces circonstances que Mgr Vital Gonzalvez d'Oliveira monta sur le siège d'Olinda ou Pernambuco (mai 1872). Le jeune prélat avait fait son noviciat et ses études chez les RR. PP. Capucins de Toulouse. Il appartenait ainsi à l'ordre des Franciscains et il était âgé de vingt-sept ans lorsqu'il fut sacré évêque d'Olinda. Jeune et intrépide à la fois, il semblait avoir été choisi par la Pro-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

vidence pour soutenir la lutte qui allait s'engager. Avant d'avoir rien fait, avant même d'être arrivé dans son diocèse, il était signalé par la secte comme un homme dangereux.

Dès le début de son épiscopat, le nouvel évêque eut occasion de faire un acte de vigueur et de prudence tout à la fois. Une loge maçonnique annonça pour le jour de Saint-Pierre une messe solennelle en mémoire de l'anniversaire de sa fondation. Mgr Gonzalvez ordonna secrètement à son clergé de n'officier dans aucune cérémonie maçonnique. La messe ne fut point célébrée. La franc-maçonnerie essaya d'en faire dire d'autres, mais toujours vainement.

Un déluge d'avanies et d'outrages, mêlés de blasphèmes, sortit des presses maçonniques contre le courageux évêque, qui, au mois de novembre, se crut obligé d'ordonner des prières publiques pour faire réparation à la Sainte-Vierge des insultes que lui avait jetées cette presse diabolique en attaquant sa virginité. Ces actes d'amende honorable mirent le comble à la fureur de la franc-maçonnerie. Elle se vengea en publiant les noms de plusieurs membres du clergé qui s'étaient affiliés à la société.

Les mêmes provocations avaient lieu en même temps à Para, à Ceara et dans d'autres villes. Le temps d'agir était pressant pour l'épiscopat. C'était une question de vie ou de mort pour l'Église du Brésil. Si l'épiscopat restait ferme à son poste, la lutte serait tenace et rude, mais on parviendrait à sauver la foi et à mettre un terme aux progrès de l'impiété; si au contraire on suivait le sys-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tème de tout céder *pro bono pacis*, tout serait irrémédiablement perdu, et le catholicisme périrait, dans ce pays, par une décomposition lente, sans espoir d'aucune réaction catholique. C'est l'histoire de l'Église dans tous les temps et chez tous les peuples.

Devant cette perspective, l'évêque d'Olinda n'hésita pas un instant. Mais avant de frapper, il résolut d'épuiser tous les moyens que lui suggérait sa charité. Il appela chez lui, en secret, chacun des prêtres francs-maçons, et les exhorta si tendrement et si paternellement qu'il réussit, Dieu aidant, à leur faire abjurer publiquement leurs erreurs. Deux seulement résistèrent à ses remontrances et furent interdits. L'évêque reçut également l'abjuration de plusieurs laïques, et prépara la conversion de bien d'autres ou leur démission de membres des confréries.

Contre les opiniâtres il n'hésita pas à user des armes spirituelles que lui fournissait l'arsenal des lois ecclésiastiques. Après trois nouvelles admonitions restées sans effet, il frappa de suspension les confréries, avec interdiction de paraître dans les offices divins comme associations religieuses, de porter des habits religieux et de recevoir de nouveaux membres. Pour prévenir toute complication avec le gouvernement, il déclarait que la suspension n'avait de valeur qu'au point de vue religieux et spirituel.

Dans des conjonctures si difficiles, le vénérable évêque avait écrit à Rome pour soumettre sa conduite au Chef de l'Église, et demander des lumières et des pouvoirs particuliers à l'égard des confréries du Tiers-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Ordre et du Carmel, qui prétendaient jouir de certains privilèges accordés par le Saint-Siège.

Le Pape, dans sa mémorable lettre *Quamquam dolores*, approuve la conduite du prélat. En même temps, il lève pour une année seulement la *réserve* des excommunications encourues par les francs-maçons, et donne pouvoir à l'évêque d'agir avec toute la rigueur des lois canoniques.

Dans ce même temps, Mgr Macedo, évêque de Para, ancien élève de Saint-Sulpice, à Paris, avait agi de la même manière, et les autres évêques avaient écrit à Mgr d'Oliveira pour adhérer à sa conduite. Dans certains diocèses, la franc-maçonnerie était censée ne pas exister, aux yeux de l'évêque, les francs-maçons étant restés dans l'ombre.

Vainement l'évêque d'Olinda avait pris ses précautions pour soustraire les actes de son ministère à la compétence du pouvoir temporel. Est-il rien de plus arbitraire et de plus despotique qu'un gouvernement révolutionnaire? On va voir à l'œuvre celui du Brésil. L'empereur lui-même en personne prit fait et cause pour la franc-maçonnerie.

L'empereur du Brésil était don Pedro II, qui, par la grâce de la secte, gouverne encore aujourd'hui cet empire. Héritier du sceptre et un peu de la rusticité de son père, ce rejeton de l'illustre sang de Bragance était venu deux fois en Europe étudier les *idées modernes* et les jeux de la politique contemporaine. Dans son zèle naïf pour la religion, ne le vit-on pas, deux fois, à Rome, essayer d'étranges artifices pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

jeter Pie IX dans les bras de Victor-Emmanuel ?

Peut-être saisit-il sans regret l'occasion qui s'offrait à lui d'imiter les potentats de l'Europe, en mesurant sa force contre celle de l'Église, cette grande *ennemie des idées modernes* dont il était épris. De concert avec son ministère qui le poussait dans cette voie, il osa, par une sommation datée du 12 juin 1873, mettre en demeure Mgr d'Oliveira de lever la suspension des confréries et l'interdiction des chapelles; puis, sans scrupule, il les leva lui-même, et s'adjugea le droit d'*exequatur* et de l'appel comme d'abus.

La réponse de l'évêque d'Olinda fut digne des Hilaire et des Basile. Elle est du 6 juillet : « Si Sa Majesté l'empereur, dit l'héroïque prélat, me demande mes facultés, le service de mon humble personne, ma vie même, je mets tout à sa disposition, j'abandonnerai tout, n'ayant aucun attachement à rien de tout cela; mais quant au sacré dépôt qui m'a été confié, et qui appartient à Dieu et à son Église, je ne puis, je ne dois pas le céder, et je ne le céderai jamais.... Dans les matières spirituelles, religieuses, permettez-moi de le dire franchement, monsieur le ministre, je ne reconnais sur la terre aucune autre autorité que celle du Vicaire de Jésus-Christ, et, dans les cas prévus, celle de Sa Grandeur l'archevêque métropolitain... »

Les confréries, soutenues par le pouvoir, triomphent et se livrent à des orgies de scandales et de fêtes où les prélats sont insultés, les autels profanés, les statues de la Sainte Vierge et des saints brisées, les Pères Jésuites maltraités, un pauvre religieux poignardé,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le tout sous les yeux de la police inerte et complice.

Les condamnations que méritaient les auteurs de ces attentats sacrilèges s'égarèrent sur l'évêque d'Olinda, sur son collègue de Para et sur les prêtres fidèles à leurs évêques.

Quand Mgr d'Oliveira sut que les sbires du gouvernement venaient pour l'arrêter, il les attendit, revêtu de ses ornements pontificaux, la mitre en tête, la crosse à la main, entouré de ses prêtres, dans la chapelle de son palais; et quand ils se présentèrent, il leur adressa cette parole de Jésus à ses bourreaux : *quem quæritis?* qui cherchez-vous?

Il protesta ensuite, en présence de son clergé. Traîné devant le tribunal, il y parut avec le rochet, la mosette et la croix pectorale. Aux questions qui lui furent posées il n'opposa pour défense que ce mot de l'Évangile : *Jesus autem tacebat.* Condamné à quatre ans de travaux forcés, il fut, par commutation de peine et par grâce de l'empereur, enfermé, le 2 janvier 1874, dans la forteresse de Rio-Janeiro.

Pareille condamnation fut prononcée contre Mgr Macedo, qui fut aussi jeté dans une forteresse.

Les administrateurs des deux diocèses, ayant refusé à leur tour de lever les interdits, furent condamnés aux travaux forcés.

Le ministère Rio-Branco ne survécut pas longtemps à ces actes de brutalité. Le 22 juin 1875, il cessait de vivre, et, le 17 septembre suivant, les deux évêques prisonniers, ainsi que les administrateurs de leurs diocèses, étaient mis en liberté.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Après la délivrance des augustes prisonniers, le Saint-Père leva, selon sa promesse, les interdits prononcés contre les confréries et les chapelles.

Ce qui n'était qu'un acte de clémence fut acclamé par la franc-maçonnerie comme un acte de reconnaissance de cette société par le Chef de l'Église. La secte s'efforça d'accréditer le bruit que les condamnations apostoliques ne s'appliquaient point aux sociétés maçonniques du Brésil qui n'avaient d'autre but que l'utilité sociale, le progrès et la bienfaisance mutuelle. Les prétentions des loges maçonniques ne connurent plus de bornes. Elles prirent une arrogance inouie dans les confréries et cérémonies religieuses, et jusque dans l'administration des églises.

Ce fut pour remédier à ce triste état de choses que Pie IX résolut d'adresser aux évêques du Brésil l'Encyclique du 29 avril 1876, qui causa une joie incomparable aux catholiques du Brésil. Le Saint-Père y rappelle sa lettre du 29 mai 1873 à Mgr d'Olinda, où il dit « qu'en usant de douceur et de clémence envers les membres de la secte maçonnique, qui pourraient être trompés et dans l'illusion », il avait suspendu pour un temps convenable la réserve des censures qu'ils avaient encourues, « afin, dit textuellement l'Encyclique, qu'ils pussent user de notre bienveillance, pour détester leurs erreurs et pour se retirer des associations condamnables auxquelles ils avaient été affiliés ».

Sa Sainteté rappelle aussitôt que, ce laps de temps passé, lesdites confréries devaient être supprimées afin d'être rétablies conformément au motif de leur fondation.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le Saint-Père fait également allusion à la lettre encyclique du 1er novembre 1873 adressée aux évêques du monde catholique, rappelant que les constitutions pontificales édictées contre les sociétés perverses atteignaient également celles de l'Europe, celles de l'Amérique et celles de l'univers entier. Il déclare en particulier que les sociétés maçonniques du Brésil, aussi bien que celles du reste du monde, sont atteintes par les constitutions et les condamnations apostoliques. Ceux qui ont inscrit leur nom sur les registres de ces sectes sont soumis *ipso facto* à l'excommunication majeure réservée au Souverain-Pontife.

L'Encyclique vint se heurter, hélas ! contre le mauvais vouloir du gouvernement, toujours disposé en faveur des francs-maçons et des confréries. Les évêques exilés, rentrés dans leurs diocèses, furent exposés à toutes sortes de vexations et d'avanies.

Cependant la réforme des confréries allait être traitée directement entre le gouvernement brésilien et le Saint-Siège, qui envoya à Rio-Janeiro Mgr Roncetti, archevêque de Séleucie *in partibus*, en qualité d'internonce apostolique auprès de la cour de don Pedro.

Alors seulement l'évêque d'Olinda, estimant inutile son séjour à Rome, rentra au Brésil, au mois d'octobre 1876. Il y fut accueilli par les fidèles avec un enthousiasme indescriptible. Il reprit la conduite de son diocèse de la manière la plus prudente. Néanmoins, le gouvernement ne voulut pas entrer en rapport avec lui, ni le considérer comme évêque. Tout traitement lui fut refusé ; les prêtres qu'il nommait aux différents postes ne

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

recevaient aucun secours ; des oppositions personnelles surgissaient de tous côtés. La position devint presque impossible.

C'est alors que le vénérable évêque, après avoir épuisé tous moyens. L'apaisement, se décida enfin à retourner en Europe, pour régler cette affaire directement avec Pie IX, offrant sa démission, s'il était nécessaire, pour la sauvegarde des principes. C'est alors aussi qu'en quittant sa patrie, il annonça qu'il n'avait plus l'espoir de la revoir.

Tant de souffrances avaient profondément ébranlé sa santé. Le climat de Rome n'étant pas favorable à son rétablissement, on lui recommanda le séjour à Paris. Sa Grandeur revint alors à la maison des capucins de la rue de la Santé. La mort de Pie IX était, d'ailleurs, venue interrompre les pourparlers, au Brésil.

Enfin le 4 juillet 1878, le pieux prélat, suivant de près dans la tombe le saint Pontife, allait recevoir parmi les bienheureux la couronne que ses grandes vertus et ses grandes souffrances pour la foi lui avaient méritée.

L'Église est toujours souffrante et militante dans ce pays. A l'heure où nous écrivons (mars 1880), l'évêque de Para, Mgr Macedo est encore aux prises avec la franc-maçonnerie brésilienne.

Des frontières du Brésil soufflait comme un vent d'impiété sur tous les pays environnants. Les moindres républiques subissaient elles-mêmes cette fatale influence. Nous avons vu, dès le commencement du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

règne de Pie IX (IIIe vol., p. 540), le gouvernement de la Nouvelle-Grenade frapper, emprisonner, exiler les évêques. Entre ce pays, le Brésil et la mer est comme enlacée la petite république de *Vénézuéla* (1), qui sert aussi de repaire à la franc-maçonnerie. Caracas, capitale de cet Etat peu important, avait pour évêque Mgr Guebara. Ce prélat, zélé défenseur des droits de l'église, fut lui aussi jeté en exil. Le gouvernement, mettant le pied, sans scrupule, sur le terrain du schisme, ne craignit pas d'offrir au vieil évêque de Guyana le siège métropolitain du prélat exilé. Le faible vieillard allait tomber dans le piège tendu à son ambition, quand Pie IX, par une lettre du 8 juillet 1874, pleine à la fois de force et de douceur, vint heureusement l'arrêter sur le bord du précipice.

La république nègre d'Haïti (Saint-Domingue), dans les Antilles, toujours intimement liée à la France, quoique celle-ci en soit depuis un demi-siècle entièrement dépossédée, avait fait, en 1860, un concordat avec le Saint-Siége. Mgr du Cosquer, nommé par Pie IX archevêque de Port-au-Prince, partit de Rome, le 18 mai 1864, pour aller prendre possession de son siège, et reçut du président Geffrard l'accueil le plus sympathique. Déjà connu et apprécié à Haïti, où il avait rempli la mission de délégat apostolique, il recueillit, en visitant les populations catholiques de cette île, les plus heureux fruits de salut. Porté pour ainsi dire sur les

(1) Ce nom vient de ce que les premiers européens qui abordèrent dans ce pays, trouvant sur les côtes des villes bâties sur pilotis comme Venise, l'appelèrent *Petite Venise, Venezuela.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

bras des pieux fidèles, il semblait ne pas toucher la terre. Admirables furent les résultats obtenus pour la régénération religieuse de ce pays.

Mgr du Cosquer reçut à Port-au-Prince l'Encyclique et le *Syllabus*. Comme il n'y avait point, dans cette république, d'articles organiques ni d'autorisation à obtenir, Mgr du Cosquer put monter dans la chaire de sa cathédrale, lire dans leur entier ces admirables leçons du Saint-Siège, les commenter avec toute la plénitude de l'autorité épiscopale, et apprendre à son auditoire combien il devait être fier d'habiter un pays qui donnait plus de liberté pour l'enseignement de la vérité que les vieilles nations chrétiennes.

Ces beaux jours se couvrirent d'épais nuages. L'église d'Haïti eut ses alternatives de joie et de douleur. De 1870 à 1874, la république eut le bonheur d'avoir pour président le général Nissage Saget, noble cœur, soutenu par de profondes convictions catholiques. Appelé en 1870 à la première magistrature de l'État, dans des conjonctures bien difficiles, il la géra avec une loyauté et une intégrité qui font le plus grand honneur à sa mémoire. Il redonna, sur les bases du concordat passé avec le Saint-Siège, la paix à l'Église, qui venait de passer par de cruelles épreuves. Déchargé du fardeau des affaires publiques, le 15 mai 1874, il continua d'être digne de lui-même jusqu'à la fin de sa carrière qu'il termina pieusement au commencement de cette année 1880.

Bientôt, livrée comme tant d'autres à l'esprit révolutionnaire, la république haïtienne rompit violemment,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

en 1875, le pacte religieux fait avec le Saint-Siège et s'attribua, par une nouvelle constitution, le droit schismatique de fixer la circonscription des diocèses et des paroisses, et de nommer les administrateurs supérieurs ecclésiastiques, qui devaient tous à l'avenir être pris parmi les indigènes. Mgr du Cosquer, obligé de quitter son troupeau, revint à Rome et termina, près de Pie IX, sa vie pleine de travaux et de mérites.

L'Amérique centrale, de son côté, offrit au Saint-Père un mélange de consolations et d'amertumes.

On appelle *Amérique centrale* l'isthme qui sépare les deux continents américains. Elle occupe la position la plus heureuse du monde, au point de jonction des mers et des terres du Nouveau-Monde.

On y distingue entre autres les deux républiques de Costa-Rica et du Guatemala.

Le gouvernement de Costa-Rica, inspiré par un amour bien compris du bonheur du peuple, voulut asseoir la prospérité publique sur l'influence de la religion. Il députa près du Saint-Père un représentant chargé de négocier un concordat avec la cour de Rome. Ce diplomate s'entendit parfaitement avec le cardinal Antonelli sur les articles d'une convention, qui fut, après un mûr examen, approuvé par la Congrégation des Cardinaux, et ensuite par le Saint-Père.

Cette convention, sanctionnée aussi par le gouvernement de Costa-Rica, contient les dispositions suivantes :

« Pleine jouissance pour l'église de tous ses droits et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

libertés ; pleins pouvoirs aux évêques dans l'exercice de leur juridiction, avec droit de surveillance dans les écoles ; conformité de l'enseignement public avec les principes du catholicisme ; dotation convenable assurée à l'Église et à ses ministres ; communication libre du clergé et des fidèles avec le Saint-Siège ; faculté aux corporations religieuses de s'établir dans l'État ; droit d'acquérir et de posséder reconnu à l'Église, etc... »

Un concordat à peu près semblable fut conclu avec la république de Guatemala, dont Raphaël Carrera était alors président.

Mais cette dernière république dont le gouvernement s'était mis d'abord si heureusement en harmonie avec l'Église, finit par s'égarer aussi dans les voies de la persécution. Son vénérable archevêque, exilé par le barbare président Barrios, résida de longues années à la Havane. Il s'y trouvait encore à la mort de Pie IX, et il s'empressa d'adresser à son auguste successeur Léon XIII une lettre touchante ou respiraient les plus tendres sentiments de soumission, de respect et d'amour.

Pie IX, plein de sollicitude pour conserver la foi dans les différentes contrées du Nouveau-Monde, ne l'était pas moins pour la répandre dans tant de régions de ce double continent où sont encore si profondes les ténèbres de l'ignorance. Nous citerons pour exemple la Basse-Californie, immense contrée de 400 lieues d'étendue, sur les côtes du Grand-Océan, et attenant au Mexique. Ses habitants, bien différents de ceux de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Haute-Californie, sont plongés dans la misère et l'ignorance. Pie IX résolut d'apporter un remède à ce double mal, en envoyant un évêque avec mission d'évangéliser cette terre désolée. Sa Sainteté jeta les yeux sur le P. Moreno de Castaneda, de l'Ordre des Carmes-Déchaussés. Nommé vicaire apostolique de la Basse-Californie et sacré évêque d'Euménie *in partibus*, le courageux apôtre, docile à la volonté du Chef de l'Église, fort de la grâce que confère l'onction épiscopale, et prêt à immoler sa vie au salut des âmes, s'arracha aux douceurs de la vie du cloître et partit pour ce lointain pays où tout était à créer. N'ayant que quatre prêtres pour un vicariat d'une aussi grande étendue, le prélat était toujours en route, distribuant sur son chemin la parole de Dieu, administrant les sacrements, après avoir catéchisé des peuples entiers qui ne savaient plus ce que c'est qu'un évêque ni même un prêtre. Le bien se faisait, les conversions étaient nombreuses, mais l'esprit de ténèbres ne put voir, sans envie, les âmes échapper à son empire ; la franc-maçonnerie, toute puissante aussi dans ce pays, s'émut des progrès de l'Évangile et conçut le projet de les entraver. Une sentence d'exil fut portée contre l'évêque d'Euménie, et le pasteur dut se séparer de son troupeau. Mgr Moreno vint en France, et, en 1878, il était à Paris, recueillant les aumônes de la charité catholique pour aller, après la tempête, continuer la culture du champ confié par Pie IX à cet infatigable ouvrier de l'Évangile.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le souffle révolutionnaire qui passait sur la côte californienne venait du Mexique.

De toutes les colonies détachées de l'Espagne, c'est le Mexique qui eut le plus à souffrir de l'influence des loges maçonniques. Affranchie de la mère patrie en 1822, cette riche contrée, depuis cette époque jusqu'aujourd'hui, ne fut qu'un foyer d'anarchie et un théâtre de ruines.

La fureur des luttes intestines fit perdre en quelque sorte le sens moral à cette nation égarée, qui prit toutes les erreurs et tous les vices qu'engendre le régime républicain, sans s'assimiler aucun des avantages qu'il peut offrir.

Par suite de l'anarchie où elle se débattait, la république mexicaine perdit successivement le Texas, le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Californie ; et l'ancien empire des Aztèques n'offrit plus, dans le reste de ses provinces, que des lambeaux livrés à la rapacité de chefs ambitieux qui se les arrachaient l'un à l'autre, les armes à la main.

De pareils chefs pouvaient-ils être animés d'un grand respect pour la religion, qui est la personnification vivante du droit et de la justice ?

Néanmoins, en 1853, des négociations, ouvertes à Rome, entre le Saint-Siège et le représentant de la république mexicaine, Emmanuel Larrainzar, promettaient une heureuse issue, quand une nouvelle révolution vint subitement renverser toute espérance de pacification.

Le nouveau président, Comonfort, déclare aussitôt

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

une guerre des plus atroces à l'Église, à ses droits sacrés, à ses ministres. Il commence par priver le clergé du droit électoral, puis abolit le *for* ecclésiastique et confisque les biens de l'Église. L'épiscopat proteste. L'archevêque de Puebla est jeté violemment en exil ; les archevêques de Mechoacan et de Guadalaxara sont également bannis. De vénérables ecclésiastiques et même des laïques de distinction sont à leur tour expulsés. Mais, hélas ! on vit aussi des prêtres et des religieux, prêtant l'oreille aux perfides avances du gouvernement, trahir lâchement les intérêts sacrés de la sainte Église !

Pie IX, dans le consistoire secret du 15 décembre 1856, éleva la voix pour protester contre les usurpations sacrilèges du gouvernement mexicain, et décerner au peuple fidèle du Mexique les éloges qu'il méritait : « Nous donnons, dit le Vicaire de Jésus-Christ, les plus grandes louanges à ce peuple de la république du Mexique qui, en très-grande partie, n'a vu qu'avec douleur et indignation tant d'actes malheureux et iniques commis contre sa religion et ses pasteurs, à ce peuple qui n'a rien plus à cœur que de professer la foi catholique, d'obéir avec soumission et amour à ses Évêques, et de demeurer fermement attaché à Nous et à la Chaire de Pierre. Aussi nous aimons à espérer que le Dieu riche en miséricorde jettera un regard favorable sur cette portion de sa vigne et la délivrera de tous les maux qui l'affligent si cruellement. »

Le saint Pontife ouvrit ses bras avec tendresse à Mgr Labastida qui avait passé les mers pour aller épan-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cher son cœur dans le cœur de Pie IX, et puiser dans la bénédiction du Père commun l'oubli de ses peines et la première récompense de ses combats.

Pendant ce temps, la guerre civile ne cessait d'ensanglanter le Mexique, et les prétendants continuaient à se succéder à de courts intervalles. Enfin, en janvier 1861, une lutte acharnée entre Miramon et Juarez porta ce dernier à la présidence.

Juarez était un indien rusé et ambitieux, homme instruit, légiste assez distingué qui, de la Vera-Cruz où il s'était installé, vint attaquer le gouvernement de Mexico. Son triomphe abattit le parti conservateur. Fidèle au programme qu'il s'était tracé, l'heureux vainqueur établit une république démocratique, et groupa autour de lui tous les hommes du parti libéral. On reprit les anciens règlements contre la religion et les prêtres, et l'on dévasta les églises. Juarez se vengea des gouvernements qui avaient reconnu Miramon. A peine arrivé à Mexico, il envoie à l'ambassadeur d'Espagne, M. Francesco y Pacheco, l'ordre de partir dans le plus bref délai. Le nonce du Pape, Mgr Clementi, reçoit un avis semblable. De pareilles mesures sont prises à l'égard des ministres de l'Équateur et du Guatemala. Il emprisonne des vice-consuls français, et traite de la façon la plus indigne M. Dubois de Saligny, ministre de France au Mexique. Il organise un vaste pillage des biens ecclésiastiques, persécute à outrance la religion et le clergé. En même temps, les étrangers sont rançonnés ; et sans aucun égard au droit des gens et aux traités, le gouvernement déclare suspendues pour deux ans les conventions pas-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sées avec les puissances étrangères, et nulles pour lui les obligations contractées par les gouvernements précédents avec les États européens.

La France, l'Angleterre et l'Espagne, plus directement atteintes par les iniques décrets du tyran de Mexico, se concertent pour une action commune contre lui, et, le 30 octobre 1861, signent le traité connu sous le nom de *Convention de Londres*.

On sait avec quelle habileté et par quels artifices Juarez réussit à détacher de cette alliance l'Espagne et l'Angleterre, et comment la France resta seule pour défendre au Mexique les droits de la civilisation.

Puebla, le Sébastopol du Mexique, tomba, le 18 mai 1863, au pouvoir des Français, commandés par le général Forey. La ville de Mexico s'empressa d'ouvrir ses portes aux vainqueurs. L'armée française entra dans cette capitale, le 10 juin, sous une pluie de fleurs, au milieu des acclamations d'une population heureuse d'être délivrée d'une insupportable tyrannie.

Les Mexicains, réunis en Congrès, se prononcèrent hautement pour la forme monarchique, et, interprètes des désirs de l'empereur Napoléon III, auquel ils devaient leur délivrance, ils résolurent d'offrir la couronne impériale à l'archiduc Maximilien d'Autriche.

Frère puiné de l'empereur François-Joseph, Ferdinand-Maximilien de Habsbourg, né le 6 juillet 1832, avait épousé en 1857 la princesse Marie-Charlotte, fille du roi des Belges. Il vivait avec elle en son château de Miramar sur les bords de l'Adriatique. C'est là qu'une députation mexicaine vint lui offrir le trône de Montézuma.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Avant de ceindre le diadème, Maximilien voulut aller demander, à Paris, l'inspiration de Napoléon III, et, à Rome, la bénédiction de Pie IX. Il reçut l'une et l'autre. Il entendit, d'un côté, le langage trompeur de la révolution, et, de l'autre, la douce voix de l'Église. Les faits ne tardèrent pas à révéler les conseils secrets des Tuileries, et l'histoire nous commande d'enregistrer les solennelles leçons du Vatican.

Pie IX accueillit avec la distinction due à leur haute dignité l'empereur et l'impératrice du Mexique. Le 20 avril 1864, il les admit dans sa chapelle et les communia de sa propre main. Avant de leur distribuer le pain de vie, il leur adressa, du haut de l'autel, ces graves et touchantes paroles :

« Voici l'agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. C'est par lui que règnent et gouvernent les rois : *per me reges regnant ; per me principes imperant ;* c'est par lui que les rois rendent la justice : *per me legum conditores justa decernunt ;* et s'il permet souvent que les rois soient éprouvés, c'est cependant par lui que s'exerce tout pouvoir : *omnis potestas data est mihi in cœlo et in terra.*

« Je vous recommande, en son nom, le bonheur des peuples catholiques qui vous sont confiés. Les droits des peuples sont grands ; il faut les satisfaire ; mais plus grands et plus sacrés sont les droits de l'Église, Épouse immaculée de Jésus-Christ, lequel nous a rachetés au prix de son sang, de ce sang qui va dans un instant empourprer vos lèvres.

« Vous respecterez donc et les droits de vos peuples

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et les droits de l'Église, ce qui veut dire que vous travaillerez au bonheur temporel et au bonheur spirituel de ces peuples.

« Et puisse Jésus-Christ, que vous allez recevoir de de la main de son Vicaire, vous accorder ses grâces dans l'abondance de sa miséricorde : *Misereatur vestrî omnipotens Deus et dimissis peccatis vestris perducat vos ad vitam æternam.* »

L'empereur Maximilien et l'Impératrice étaient à genoux sur la première marche de l'autel.

Les augustes personnages versaient des larmes d'attendrissement et le Saint-Père pleurait avec eux. C'était un spectacle unique dans ce XIXe siècle, au milieu de la défaillance religieuse de tous les gouvernements européens, de voir un jeune souverain aux pieds du Pape, lui demandant, avec le pain des forts, sa bénédiction comme un gage de fermeté, de sagesse chrétienne et de longue prospérité pour son gouvernement. Fortifié par les encouragements de Pie IX, le nouvel empereur quitta Rome en disant : « Je pars sous la direction de Dieu et avec la bénédiction du Saint-Père ; c'est pourquoi j'ai la confiance de pouvoir accomplir ma grande mission au Mexique. »

A peine Maximilien fut-il arrivé au Mexique, qu'il se trouva dans une fausse position. Le vainqueur de Puebla et Bazaine son successeur s'étaient hâtés de sanctionner la vente des biens ecclésiastiques faite par Juarez.

Oser ainsi seul et *à priori* résoudre la question religieuse, et décider d'un trait de plume des intérêts et des droits de l'Église, c'était blesser le Saint-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Siège et rendre impossible toute négociation ultérieure avec la cour de Rome. Aussi, Pie IX hésita-t-il à envoyer au Mexique le nonce qu'il avait promis à Maximilien. Il finit pourtant par condescendre aux désirs de l'empereur, et lui envoya en qualité de nonce apostolique Mgr Meglia, archevêque de Damas *in partibus*.

Pie IX chargea l'éminent prélat d'une lettre autographe et confidentielle pour l'empereur Maximilien. Dans cette lettre ; datée du 18 octobre 1864, le doux et ferme Pontife rappelle au monarque son voyage à Rome, la joie universelle que causa au Mexique son avénement à l'empire, sa promesse de réparer le mal fait à la religion dans ce pays, et il le presse de mettre à exécution ses engagements :

« Ah ! Sire, s'écrie-t-il, au nom de cette foi et de cette piété qui sont l'ornement de Votre auguste famille, au nom de cette Église dont Jésus-Christ, malgré Notre indignité, Nous a constitué le Chef suprême et le Pasteur, au nom du Dieu tout-puissant qui vous a choisi pour gouverner cette nation catholique dans le seul but d'en guérir les plaies et de remettre en honneur sa très-sainte religion, Nous vous en conjurons, mettez la main à l'œuvre, laissez de côté toute considération humaine, et, guidé par une prudence éclairée et le sentiment chrétien, essuyez les larmes d'une partie si intéressante de la famille catholique, et, par une telle conduite, rendez-vous digne des bénédictions de Jésus-Christ, le Prince des Pasteurs. A cette fin, et pour seconder davantage vos propres désirs, Nous vous envoyons Notre représentant. Il vous confirmera de vive voix la peine que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Nous ont occasionnée les tristes nouvelles qui Nous sont parvenues jusqu'à ce jour, et vous fera mieux connaître encore quels ont été Notre intention et notre but en l'accréditant auprès de Votre Majesté. Nous l'avons chargé à la fois, et de demander en Notre nom à Votre Majesté la révocation des lois funestes qui oppriment l'Église depuis si longtemps, et de préparer, avec la coopération des Évêques, et, là où ce serait nécessaire, avec le concours de Notre autorité apostolique, la réorganisation entière et désirée des affaires ecclésiastiques..... »

Le Saint-Père ajoute qu'en rendant ainsi à l'Eglise ses droits et ses libertés, Sa Majesté travaillera efficacement à la consolidation de son trône, à la gloire et à la prospérité de sa famille, et méritera d'être proclamé le père et le régénérateur de la nation mexicaine.

Le haut dignitaire chargé de cette lettre fit son entrée à Mexico le 7 décembre 1864. Il y fut reçu par Maximilien avec tous les honneurs dus au représentant de la plus haute Majesté de la terre. Bien plus, l'empereur lui fit remettre la somme de 25,000 francs pris sur sa cassette pour être versés dans celle du Pape.

Maximilien espérait sans doute disposer ainsi l'envoyé pontifical à faire bon accueil aux propositions toutes préparées qu'il allait mettre sous ses yeux. Car, plus docile aux inspirations des Tuileries qu'aux conseils du Vatican, Sa Majesté voulut elle-même, sans délai, entamer les négociations avec le nonce. Dans une première conférence, tenue le 17 décembre, au palais, l'empereur propose à l'acceptation de Mgr Meglia

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sept articles concernant les affaires de l'Église, savoir :

1° Tolérance de tous les cultes ;

2° Frais du culte et entretien des ministres à la charge du trésor public ;

3° Gratuité des fonctions ecclésiastiques ;

4° Cession au gouvernement de tous les revenus des biens ecclésiastiques déclarés nationaux pendant le règne de la république ;

5° Tous les droits concédés anciennement aux rois d'Espagne seront maintenant dévolus à perpétuité aux empereurs du Mexique.

Ces cinq premiers points sont imposés d'office à l'acceptation du Saint-Siège.

Les derniers qui devaient être mis en discussion concernaient le rétablissement des ordres religieux supprimés par la république, la juridiction du clergé, la tenue des registres de naissances, mariages et décès, et les cimetières.

Le nonce fut douloureusement surpris. Etait-il donc venu pour sanctionner les lois révolutionnaires des gouvernements précédents et la spoliation de l'Église ?

Le premier article lui proposait de signer la tolérance de tous les cultes ! Qu'importent à la Cour romaine des privilèges accordés aux cultes dissidents ? Elle n'est compétente que pour stipuler ce qui regarde la religion catholique. Que l'État supporte de fait la promiscuité des cultes, cela peut être un mal imposé par la force des circonstances ; mais obliger l'Église d'octroyer à l'erreur les mêmes droits qu'à la vérité, voilà une étrange prétention. D'ailleurs, quelle utilité pour le Mexique

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'introduire dans son sein et d'y protéger des sectes nouvelles inconnues à ses habitants? Les causes de division n'téaient-elles pas assez nombreuses, et fallait-il les multiplier encore?

Le second, le troisième et le quatrième articles avaient trait à la sécularisation des biens de l'Église et au traitement du clergé. On avouait sans détour que le but de ces articles était de rendre le clergé plus dépendant du pouvoir, et de donner à celui-ci le droit de régler les frais du casuel et les détails de l'administration des sacrements.

On voit ici que les traditions de Joseph II n'étaient point encore perdues dans sa famille, et que son neveu avait hâte de mériter l'épithète de *sacristain* infligée par Frédéric II à son aïeul.

Que pouvaient d'ailleurs gagner l'État et le peuple à la spoliation de l'Église? Les biens ecclésiastiques, vendus à vil prix, passent la plupart du temps ou à des spéculateurs étrangers, ou à des parvenus sourds aux misères du peuple; et pour celui-ci, le plus net de l'affaire c'est une rente à payer pour constituer une juste indemnité aux membres de l'Église. D'un autre côté, c'est un fait avéré que le rapt des biens de l'Église n'a jamais enrichi aucun gouvernement. Les confiscations exorbitantes effectuées en France pendant la Révolution se sont terminées par une banqueroute désastreuse. En Espagne, après la vente des biens ecclésiastiques, la détresse des finances n'a fait que grandir d'année en année. Enfin, dans le prétendu royaume d'Italie, les propriétés de l'Église, jetées dans le gouffre du déficit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pour le combler, n'ont fait que le creuser davantage.

Bien aveugles sont les pouvoirs publics qui cherchent leur sûreté dans l'asservissement de l'Église. Les gouvernements sensés et justes n'ont jamais redouté un clergé indépendant. Ils savent que les hommes incapables de fléchir devant l'iniquité du pouvoir, sont aussi les plus soumis aux ordres d'une administration stable et régulière. Enfin, dans une contrée comme le Mexique, où l'indépendance et la civilisation étaient encore dans l'enfance, et où la religion formait le seul lien capable de réunir les esprits divisés, fallait-il montrer au peuple un clergé appauvri, salarié et sans prestige ? Ce qu'il fallait, c'était dégager hardiment l'idée religieuse de l'état d'abaissement où l'avait précipitée le régime déchu, montrer sa puissance civilisatrice, et renouveler les merveilles de la fondation des monarchies européennes, après l'invasion des barbares. Cette tâche était digne de tenter un esprit noble et généreux. Mais pour la remplir, il était indispensable de se dérober aux conseils intéressés, et de s'élever dans une sphère supérieure, aux idées d'un vulgaire libéralisme. L'aigle de France n'avait pas assez d'envergure pour s'élever à cette hauteur, et y porter avec lui l'aiglon mexicain.

Le nonce apostolique dut répondre à l'empereur Maximilien qu'il n'avait point d'instructions pour accepter de pareilles propositions.

Aux instances réitérées qui furent tentées auprès de l'envoyé de la Cour romaine, soit par le ministre de la justice Escudero, soit par le conseiller d'État Larès, soit même par l'impératrice Charlotte, Mgr Meglia se

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

retrancha invariablement dans l'impossibilité où le mettaient ses instructions de négocier sur de telles bases.

Le monarque, feignant d'être à bout de patience, se décide à résoudre seul la question religieuse du Mexique, en donnant force de loi aux propositions en question; et bientôt après il complète son œuvre en soumettant à l'*exequatur* les bulles, brefs, rescrits et dépêches du Saint-Siège.

L'Église n'avait plus qu'à reprendre son deuil. L'œuvre inique de Juarez était sanctionnée et reprise par le gouvernement impérial. D'un trait de plume, Maximilien compromettait son repos, sa sûreté, l'honneur de sa couronne, de cette couronne si lourde sur son front et qu'un souffle pouvait emporter et jeter à l'océan.

Le représentant du Vicaire de Jésus-Christ, en voyant l'infortuné monarque s'engager si résolument dans une voie fatale au bout de laquelle il entrevoyait, avec la ruine de l'Église, le tombeau de l'empire mexicain, ne put s'empêcher de faire entendre les accents répétés d'une ferme et douloureuse protestation.

Mais rien ne put arrêter le gouvernement sur la pente funeste où il s'était engagé.

On est attristé de voir un prince comme Maximilien, qui avait donné des gages d'une sincère piété et d'un véritable respect pour les droits et les intérêts de l'Église, se faire maintenant, vis-à-vis d'elle, l'exécuteur du programme de la révolution et le continuateur de ses œuvres.

Maximilien, pour tempérer l'émotion que produisait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dans le pays son attitude visiblement schismatique, décida l'envoi à Rome d'une députation chargée de négocier avec le Saint-Siège. L'ambassade en question, présidée par l'ancien ministre d'État, Velasquez de Léon, fit son entrée à Rome en mai 1865. Mais quelle négociation était possible entre deux parties dont l'une prétendait avoir seule le premier et dernier mot? Et puis, quelle confiance pouvait avoir l'Église dans un gouvernement qui la dépouillait malgré elle du capital, en lui promettant la rente? L'homme assailli et spolié au coin d'un bois peut-il se fier a l'honnête brigand qui lui promet le revenu de la somme volée?

Le nonce apostolique, Mgr Meglia, sa mission n'ayant plus d'objet, avait quitté au mois d'avril la capitale du Mexique (1).

Néanmoins, Pie IX, qui voulait espérer contre toute espérance, n'omit rien pour fléchir son *cher fils* Maximilien. Redoublant ses prévenances envers ce malheureux prince, il lui réserva, ainsi qu'à l'impératrice, le 2 février 1866, les cierges bénits que le Saint-Père a coutume d'envoyer aux souverains de prédilection.

Pie IX ne se faisait point illusion sur la voie périlleuse où se laissait entraîner le régime impérial.

« Maximilien, disait-il, commet bien des fautes au Mexique. Il ne pourra s'y maintenir. Il devrait s'appuyer seulement sur le clergé, pour gouverner par lui seul. Il

(1) La conduite ferme et prudente de Mgr Meglia obtint la complète approbation de Pie IX, et lui valut plus tard l'ambassade de France, et enfin la pourpre cardinalice dont il est aujourd'hui revêtu.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

demande, au contraire, des choses qu'on ne peut lui accorder, parce qu'elles sont contraires à ses intérêts propres. »

Il faut noter que la disette d'argent entraînait le malheureux prince à la dérive. Aussi, le trône allait s'ébranlant peu à peu. Rien ne s'organisait. Questions civiles, questions militaires, questions commerciales et financières, tout, à l'instar de la question religieuse, restait en suspens.

Dans ces conjonctures, l'impératrice Charlotte prit l'héroïque résolution de partir seule pour l'Europe, dans le but d'aplanir les difficultés insurmontables de la situation, c'est-à-dire, de résoudre auprès du gouvernement français les questions d'armée et de finance, et auprès du Saint-Père, la question religieuse qui était la clef de toutes les autres.

On connaît le résultat de ce pénible voyage. A Paris, la princesse sortit de son entrevue avec Napoléon, déconcertée et tout en larmes. A Rome, sa requête ne pouvait être davantage exaucée, mais Pie IX l'accueillit avec une bonté touchante comme une fille malheureuse et bien-aimée. Dans son désespoir, l'épouse infortunée de Maximilien ne vit plus, sous le trône du Mexique qu'un précipice affreux, où sa raison sombra, avant sa couronne, dans un naufrage complet et irrémédiable.

Les événements se précipitèrent. La maladie de sa courageuse épouse, l'abandon total du Mexique par la France, les indignes procédés du général Bazaine laissèrent le pauvre Maximilien sans consolation, sans secours, sans espoir devant un ennemi sortant plus fort

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

que jamais de sa propre ruine. Son courage, hâtons-nous de le dire, fut à la hauteur de son infortune. Livré par un traître et lâchement condamné, il présenta héroïquement sa poitrine aux balles de Juarez, en s'écriant : « Dites à Lopez que je lui pardonne sa trahison ; dites au Mexique que je lui pardonne son crime. » L'exécution eut lieu le matin du 19 juin 1867.

On a comparé Maximilien à Louis XVI, notre roi martyr. Mais le héros du 21 janvier laisse loin derrière lui l'intéressante victime de Queretaro. Tous deux avaient signé des décrets schismatiques. Louis XVI a hautement désavoué sa signature ; Maximilien n'a rien désavoué publiquement. Le roi de France a écrit le beau testament que l'on sait ; l'empereur du Mexique a gratifié ses bourreaux de quelques pièces d'or pour sauver de leurs balles les traits de son beau visage. Le premier est monté à l'échafaud en priant à côté du ministre de Jésus-Christ ; le second a marché au supplice en jetant une fumée de nicotine sur l'auréole de son immolation. La victime de Marat périt au milieu d'une capitale glacée par la terreur ; celle de Juarez succomba au milieu des larmes éloquentes de tous les habitants de Queretaro. Plus heureux que Louis XVI, Maximilien put voir, avant de mourir, couler autour de lui ces larmes touchantes, et se flatter qu'aucun de ses ennemis n'obtiendrait une semblable oraison funèbre.

Pie IX pleura lui-même sincèrement l'empereur Maximilien. Il avait prévu l'issue fatale de sa politique dévoyée. Son cœur de Père n'en ressentit pas moins douloureusement le contre-coup de son malheur. Peu de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

jours après la catastrophe, un évêque étranger, reçu au Vatican, trouva le Saint-Père consterné et dans un profond abattement. Il annonça au Sacré-Collège, en termes pleins de compassion, dans le consistoire du 12 juillet, la fin tragique de Maximilien. Par son ordre un service funèbre, fut célébré, le 17 du même mois, dans la chapelle Sixtine. Les cardinaux, patriarches, archevêques et évêques présents à Rome, la cour pontificale et le corps diplomatique assistèrent à cette triste cérémonie. Le cardinal de Reisach officia pontificalement, et Pie IX lui-même fit l'absoute. Telle était l'âme de ce grand Pape, inflexible sur les principes, mais tendre envers les personnes.

Depuis lors, le Mexique continue de se débattre sous le pressoir sanglant de la révolution.

De toutes les contrées du Nouveau-Monde, il n'en est point qui soit, au point de vue religieux, l'objet tout à la fois de plus de craintes et de plus d'espérances que les Etats-Unis.

Les fondateurs de l'Union américaine, en bâtissant sur les ruines de l'oppression britannique l'édifice d'une liberté illimitée, ont posé, le jour même de leur triomphe, le principe de leur décadence. La liberté sans contrepoids entraîne une société aux abîmes. Or, le contrepoids le plus indispensable, c'est la religion. Mais ils ont laissé la religion à l'écart de leur constitution ; la loi chez eux est athée, comme on voudrait qu'elle fût chez nous. Aussi l'ange des ténèbres a-t-il pu secouer tout à l'aise la rosée de ses ailes sur la république des États-Unis,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Sur une population de 24 millions d'habitants, 10 millions de citoyens n'appartiennent à aucun culte, ne sont point baptisés, n'élèvent jamais leurs pensées au-dessus de la terre et se perpétuent dans des enfants qui leur ressemblent. Toutes les rêveries religieuses ont d'ailleurs champ libre au soleil de cette pompeuse liberté. Le mysticisme le plus extravagant y prend aisément racine, et les classes ignorantes, ne trouvant ni dans la nudité de leurs temples, ni dans l'aridité de leurs doctrines, un aliment à leur soif de croyance et de cérémonies, vont chercher des émotions et des fêtes aux *camps meetings*, aux *spirituals rappings* des magnétiseurs, aux processions des *Mormons* et aux danses des *Shakers*.

Les Américains ont aussi leur Voltaire, Thomas Payne, anglais de naissance et athée cosmopolite, que la patrie de Robespierre envoya siéger à la Convention pour juger Louis XVI, et qui, plus tard, fut, aux États-Unis, l'objet des ovations les plus scandaleuses. L'anniversaire de sa naissance y est partout célébré avec pompe. On se réunit dans de vastes et joyeux banquets, où l'on boit à l'extinction de toutes les religions et à la chute de tous les sacerdoces.

Si, à tous ces éléments de décomposition religieuse, on ajoute la franc-maçonnerie qui enserre dans ses affiliations les trois quarts de la population masculine des États-Unis, si l'on nomme le socialisme qui exerce ses ravages sur toutes les masses travailleuses chez lesquelles la foi ne sert plus de sauvegarde, si enfin on envisage l'état moral des Américains, on sera profondément épouvanté de l'avenir gros de désastres et de révolutions qui les attend.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Au milieu de toutes ces causes de décadence, il y a pourtant un élément conservateur, c'est l'influence de la foi catholique.

La population catholique des États-Unis s'élevait, en 1852, au chiffre d'environ quatre millions d'habitants.

Grégoire XVI avait déjà fondé, dans ce grand pays, une hiérarchie ecclésiastique. Pie IX y compléta l'organisation régulière du clergé. En sorte qu'aujourd'hui l'Église catholique compte, aux États-Unis, sept archevêchés dont cinq élevés à ce rang par Pie IX, et quarante-six évêchés dont vingt-huit sont de la création du même Pontife.

En outre, pendant la durée de son Pontificat, Pie IX créa, aux États-Unis, les neufs vicariats apostoliques du Kansas, de la Nebrawska, de Marysville, de la Caroline du Nord, d'Arizona, de la Floride, des territoires de l'Idaho, de Colorado et d'Utah, et de Montana.

On trouverait peut-être difficilement, dans le monde catholique, une chrétienté pour laquelle Pie IX ait plus fait que pour celle des États-Unis. Le souffle inspirateur venu de Rome, le fonctionnement hiérarchique, le bon esprit et le zèle du clergé, la liberté grande avec laquelle, sous la constitution américaine, il exerce son ministère, donnèrent un éclat particulier à l'Église catholique des États-Unis. Des conciles nationaux s'y tiennent périodiquement. Ces grandes assemblées offrent, dès l'origine, un spectacle des plus imposants. Le concile de Baltimore, tenu en 1852, nous en donnera une idée.

Dès neuf heures du matin, la foule s'ébranle pour se diriger vers la cathédrale. A dix heures, toutes les places

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sont occupées, des milliers de personnes s'efforçant d'y pénétrer. La plus vive satisfaction est manifestée par les membres de l'Église, tandis que la curiosité des protestants est à son comble.

Dans les rues qui aboutissent à la cathédrale, une foule compacte encombre toutes les issues ; les fenêtres, les corniches, les toits sont occupés par des masses de spectateurs. L'affluence est telle dans les rues que la police éprouve une extrême difficulté à frayer un passage pour la procession.

Ce concile fut la plus nombreuse et la plus imposante réunion du clergé catholique qui eût été vue jusque-là dans le Nouveau-Monde.

Les vénérables Pères du Concile adressèrent à leurs diocésains, une lettre pastorale toute remplie des magnifiques démonstrations de leur respect, de leur soumission et de leur amour envers le Souverain-Pontife. Ils trouvent, disent-ils, un sujet de joie, non-seulement dans la ferveur et les vertus du troupeau fidèle, mais encore dans le retour des brebis égarées. La brillante phalange des convertis se grossit, chaque jour, de nouvelles recrues, et compte dans ses rangs beaucoup de personnages de distinction, et de nombreux ministres de l'erreur, devenus des apôtres de la vérité. Il est glorieux pour l'Église catholique de rencontrer tant d'enfants soumis et dévoués parmi ceux qui, après avoir été l'ornement des sectes protestantes, sont devenus des diamants pour la couronne de la divine Épouse de Jésus-Christ.

La bienveillance de Pie IX voulut donner un nouveau gage de sa prédilection à l'Église des États-Unis, en ad-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

joignant un de ses membres au Sacré-Collège. Nous avons vu (1) que, dès les premières années de son Pontificat, Pie IX voulait que les nations étrangères fussent représentées dans le collège des cardinaux. La distance qui sépare Rome de l'Amérique paraissait à plusieurs un obstacle à la réalisation de cette pensée de Pie IX, dans le Nouveau-Monde. Le président Abraham Lincoln désirait voir un évêque des États-Unis honoré du chapeau cardinalice. Il sentait, en homme avisé, que l'éclat de la pourpre romaine donnerait à sa nation un relief qui n'était pas à dédaigner. Il chargea son envoyé à Rome de présenter une demande à ce sujet au cardinal Antonelli. L'éminent secrétaire d'État opposa de graves objections à cette requête, mais il promit d'en parler au Saint-Père.

Pie IX fut loin de partager la répugnance de son ministre. « Le président Lincoln, répondit-il, est un habile homme. Pourquoi n'y aurait-il pas des cardinaux américains? Il a parfaitement raison. J'ai toujours pensé que Dieu me réservait le soin de pourvoir l'Amérique de princes de l'Église. Ne suis-je pas, Éminence, le premier Pape assis sur la Chaire de Saint-Pierre qui soit allé dans le Nouveau-Monde? Je recevrai avec plaisir l'envoyé du président Lincoln. »

Pie IX reçut en effet avec une bonté toute particulière le représentant de l'Union, lui promit d'accéder à la demande de son gouvernement, et lui remit un riche présent pour le président de la République américaine.

On connaît la fin tragique du président Lincoln. Le

(1) *Tome IIIe, page* 299.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

14 avril 1865, à onze heures du soir, dans sa loge du théâtre de Ford, à Washington, il tombait sous le poignard d'un assassin. Le coupable, nommé Booth, s'échappa en criant : *sic semper tyrannis (tel sera toujours le sort des tyrans)*. Douze jours plus tard, il était frappé à mort par une balle en se défendant contre la police, et prononçait, avant d'expirer, cette dernière parole : « Dites à ma mère que je meurs pour mon pays. »

Ces énergumènes qui visent à la tête du corps social, et qui prétendent s'immoler à leur pays, n'en sont, en réalité, que les odieux et criminels assassins.

Sans comparer la mort de Lincoln à celle de Garcia Moreno, qui fut un martyr de la vérité catholique, on peut dire que l'esprit conservateur de l'illustre président le signalait à la haine des sectes ténébreuses qui pullullent aux États-Unis, comme dans le reste de l'Amérique.

Cette horrible catastrophe impressionna vivement Pie IX. Il n'eut garde d'oublier la promesse faite au président Lincoln. Le moment vint enfin de la réaliser. Peu de temps avant sa mort, il éleva au cardinalat, l'éminent archevêque de New-York, Mgr Mac-Closkey, et l'Amérique fut, pour la première fois, représentée dans le Sacré-Collège. Le président Grant ne manqua pas de faire adresser à Pie IX ses remerciements officiels. Il comprenait, aussi bien que Lincoln, tout le prix d'une faveur qui projetait un nouvel éclat sur la grande république du Nouveau-Monde.

C'est ainsi que, grâce en partie à l'influence de Pie IX, la nouvelle Angleterre comme l'ancienne se régénérait par les progrès du catholicisme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE IX

PIE IX ET LES MISSIONS D'ASIE.

Idée générale des missions catholiques. — Zèle de Pie IX pour les missions. — Il encourage, bénit et enrichit l'Œuvre de la *Propagation de la Foi*. — Organisation générale des pays de mission. — Prosélytisme catholique.

Empire d'Annam. Situation de ce pays. — Origine de la mission annamite. — Persécution. — Empereurs persécuteurs. — Apparition de la marine française. — Tu-Duc. — Le Choléra au Tong-King. Triomphe de la charité chrétienne. — Nouveaux édits persécuteurs. — Tortures et fermeté des néophytes. — Encouragements de Pie IX. — Fléaux publics. — Expédition franco-espagnole. — Traité rendant la liberté aux chrétiens. — Réorganisation de la mission.

Chine. Relations européennes avec ce pays. — Révolution politique. — Persécution. Martyrs. M. Chapdelaine. — Intervention anglo-française. — Opérations de guerre. — L'armée française à Pékin. — *Te Deum* solennel dans la cathédrale de Pékin. — Liberté accordée aux chrétiens. — Vicariats apostoliques multipliés par Pie IX.

Japon. Le Japon ouvert aux Européens. — Chapelle catholique. — Anciennes chrétientés découvertes. — La Vierge Marie, *Dame du Japon*. — Lettre de Pie IX aux fidèles Japonais. — Nouveaux édits de persécution. — Chrétiens torturés et déportés en masse. — Fermes réclamations des puissances. — Liberté rendue aux chrétiens. Autorités françaises dévouées aux missionnaires. — Pie IX divise le Japon en deux vicariats apostoliques.

Autres missions en Asie.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

La parole de Jésus-Christ : *Allez, enseignez toutes les nations*, a fait du monde entier le théâtre du zèle apostolique. Il n'y a pas de recoin si caché dans l'univers où ne doive pénétrer la lumière de l'Évangile. Mais c'est du Pasteur suprême que tout héraut de la parole sainte reçoit en même temps et l'autorité de sa mission et la grâce de son apostolat.

L'Église par la prédication de l'Évangile a fondé chez tous les peuples le principe de leur indépendance et de leur prospérité. Pour prix des bienfaits qu'elle sème, elle n'a souvent récolté que la haine et la persécution. Une fois en possession d'elles-mêmes, les nations oublient peu à peu ce qu'elles doivent à leur bienfaitrice. Comme des fils dénaturés, les peuples cherchent à secouer le joug de leur mère la sainte Église.

Après la grande scission que produisit en Europe la prétendue réforme du XVIe siècle, l'Église, cédant à l'immense besoin d'extension qui est sa vie, chercha plus que jamais au loin des esprits à éclairer, des âmes à convertir.

L'histoire de la conversion des peuples, dans les derniers siècles comme dans les premiers, est un long et douloureux martyrologe.

Bien qu'occupé des grands intérêts qui s'agitent en Europe, et sans cesse en butte à toutes les tourmentes politiques et religieuses, Pie IX ne perdait cependant pas de vue les nouvelles conquêtes du christianisme.

Dans un livre récemment publié, qui a pour titre : *Les nations frémissantes contre Jésus-Christ et son Église*, les abbés Lémann citent le témoignage suivant de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la sollicitude de Pie IX pour le salut de tous les peuples.

« Dans mes prières, disait un jour le saint Pontife, je fais souvent un voyage autour du monde entier et spécialement autour de l'Europe. A ma gauche, je vois d'abord le Portugal et l'Espagne, et je prie les saints protecteurs de ces pays, saint Isidore, sainte Thérèse, de leur donner les grâces dont ils ont besoin.

« Puis, je remonte à la France et j'adresse à saint Denis, à sainte Geneviève et à saint Louis une semblable prière pour leur chère patrie.

« Je lève les yeux vers l'Angleterre, et je demande à saint Patrice, à saint Edouard et à saint Thomas de Cantorbéry qu'elle redevienne « l'Ile des saints ».

« Je continue ensuite mon voyage et passant dans l'Allemagne, je prie saint Étienne, saint Boniface et sainte Elisabeth de rendre à la Germanie l'unité de la foi.

« Dans la Russie et la Pologne, j'invoque saint Vladimir et saint Josaphat.

« Regardant au Midi, je supplie saint Cyprien et saint Augustin pour l'Afrique ; au Levant, saint Chrysostôme pour l'Orient et pour son retour intégral à l'unité.

« Enfin, ma pensée s'envole jusque vers la lointaine Amérique, et je demande à sainte Rose de Lima et aux autres saints de ce vaste continent d'y conserver et d'y répandre la vraie religion.

« Puis, après avoir fait cette rapide excursion autour du monde, je rentre en moi-même et je me demande ce que j'ai vu. Partout le trouble des peuples et l'inclinaison des royaumes, *Turbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna.* »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Aussi les encouragements de Pie IX n'ont-ils pas peu contribué à la prospérité des missions, qui enveloppent comme d'un vaste réseau toute l'étendue du globe, fonctionnant avec une ardeur égale à celle des premiers jours, mais avec un ensemble plus complet, explorant des contrées jusqu'ici inconnues et cherchant avec avidité les peuples les plus introuvables. Nous ne pouvons raconter, pas même esquisser toutes ces campagnes laborieuses accomplies par nos missionnaires, sous le Pontificat de Pie IX. Dans le peu de pages qu'il nous est donné de consacrer à ce côté de la vie du grand Pontife, nous devons nous borner à apprécier le caractère général de ces missions, et la part qui en revient au Chef suprême de l'Église.

Les Annales de la Propagation de la foi contiennent de nombreux monuments du zèle de Pie IX pour l'œuvre des missions. Il était à peine monté sur le trône pontifical que le comité directeur de cette pieuse association, dans son numéro de novembre 1846, rendait au nouveau Pontife ce touchant témoignage :

« Lorsque nos associés se réjouissaient, il y a quelques mois, de l'heureuse exaltation de Pie IX au Pontificat suprême, ils ignoraient peut-être à combien de titres ils devaient s'en féliciter pour l'œuvre, qui voit aujourd'hui dans le Chef de l'Église un de ses plus puissants et plus anciens protecteurs. L'illustre évêque d'Imola n'était pas encore appelé à bénir l'univers, que depuis longtemps sa main paternelle s'étendait sur nous ; son nom, religieusement inscrit dans nos Annales, était déjà entouré de notre reconnaissance, avant d'être salué avec amour par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tout le peuple chrétien. Dès l'année 1837, alors que notre Œuvre était à peine connue en Italie, il avait, le premier entre tous les Prélats des Etats-Romains, élevé la voix en notre faveur, et son diocèse répondant à l'appel d'un pasteur vénéré, portait aussitôt le chiffre de ses dons généreux au-dessus des aumônes de toutes les cités qui l'avoisinent, à l'exception de Rome seule. En daignant s'unir à nos efforts, le même Pontife nous réservait d'autres gages de sa haute bienveillance; deux nouveaux mandements, publiés en 1839 et en 1841, témoignèrent de sa vive et persévérante sollicitude pour les progrès de l'association. »

L'évêque d'Imola devenu Pie IX s'empressa d'envoyer aux associés de cette grande œuvre une de ses premières et plus paternelles bénédictions. Et depuis, il ne cessa d'adresser presque annuellement aux conseils centraux de Lyon et de Paris, avec de nouveaux encouragements, de plus grandes faveurs spirituelles. Le trésor des indulgences s'ouvrit plus largement pour la *Propagation de la foi* que pour les autres œuvres catholiques.

C'est à Rome, depuis saint Pierre, que les apôtres reçoivent leur mission évangélique. C'est Rome qui crée les titres et qui les distribue aux ouvriers de la parole. Le succès des missions dépend en partie de la puissance de leur organisation.

On sait que les pays de missions se divisent en *vicariats apostoliques*, *préfectures apostoliques* et *délégations apostoliques*.

On appelle *Vicariats apostoliques* des territoires ou des portions de territoire qui sont au pouvoir d'infidèles,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'hérétiques ou de schismatiques, et dont le Saint-Siège confie l'administration spirituelle à des prélats qui sont, dans ces contrées, comme les vicaires du Souverain-Pontife. Pour l'ordinaire, ces prélats sont revêtus du caractère épiscopal et portent le titre de quelque siège *in partis infidelium* ; ils sont choisis, sauf l'agrément du Pape, par la sacrée congrégation de la Propagande, qui détermine elle-même l'étendue de leur juridiction.

Les *Préfectures apostoliques* diffèrent des vicariats apostoliques, non-seulement de nom, mais encore d'importance ; ce sont en quelque sorte des commencements de *vicariats apostoliques*. Le Saint-Siège, par l'organe de la même congrégation, les confie, pour l'ordinaire, à de simples missionnaires séculiers ou réguliers, non revêtus du caractère épiscopal, et investis de pouvoirs plus ou moins étendus.

Enfin, on appelle *Délégation apostolique*, en ce qui concerne les missions étrangères, la juridiction plus ou moins étendue que donne le Saint-Siège à un prélat séculier ou régulier sur un certain nombre de diocèses, de vicariats ou de préfectures apostoliques, situés dans les pays idolâtres, hérétiques ou schismatiques. Comme les vicaires et les préfets apostoliques, les délégats reçoivent leur mission du Pape lui-même, par l'intermédiaire de la congrégation de la Propagande qui fixe les limites de leur juridiction.

On aura une idée de l'impulsion donnée, sous le Pontificat de Pie IX, aux missions étrangères, si l'on considère que ce grand Pape créa 33 vicariats apostoliques, 15 préfectures apostoliques, et 3 délégations aposto-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

liques, disséminés dans les différentes missions du globe.

Le zèle apostolique poussé jusqu'au sacrifice de la vie est une spécialité de la véritable religion. La parole sacrée germe dans le sang des martyrs, comme les moissons sous la rosée du ciel. Le prosélytisme de l'erreur est condamné au contraire à la stérilité. L'immolation de soi-même pour les intérêts de la foi n'est point le fait de l'hérésie, l'enthousiasme du martyre n'est point le privilège de l'erreur. L'historien Macaulay, écrivain protestant, dit à ce sujet : « Les mitres étincelantes de nos évêques, pompeusement anoblis, n'en préservent-elles pas leur front, tout comme ces conducteurs métalliques qui détournent la foudre appelée par l'élévation même de nos édifices? » (MACAULAY. *Les premiers Jésuites.*)

Quant à l'Église romaine, elle nous apparaît, dans chaque siècle, parée d'une auréole de sang. Cette gloire vint s'ajouter à tant d'autres, sous le Pontificat de Pie IX.

L'Asie a été, dans ce siècle, comme la terre classique du martyre, et, dans cette partie du monde, l'empire d'Annam est celui qui frappe avant tout nos regards comme le plus éclatant théâtre des épreuves et des triomphes de l'Église.

Cette contrée, qui a d'abord formé un seul État, se divise aujourd'hui en deux royaumes : le *Tong-King* ou Annam septentrional, et la *Cochinchine* ou Annam méridional. Le premier a 150 lieues de longueur sur 90 de largeur et renferme une population évaluée à 20 millions d'habitants. La Cochinchine s'étend également sur une longueur d'environ 150 lieues, et une largeur qui n'est que de 30 à 50 lieues.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Il n'est pas de pays qui occupe une plus large place dans l'histoire des missions catholiques que celui du Tong-King et de la Cochinchine, et la destinée de l'Église annamite se révèle tout entière dans son point de départ. Le premier missionnaire connu qui ait abordé en Cochinchine, le dominicain *Diego Advarte*, natif de Saragosse, aperçut une grande croix de bois dressée sur le rivage. C'était en 1596. Cette croix, élevée par une main inconnue, était là debout, en face de l'idolâtrie victorieuse, attendant, pour ainsi dire, les apôtres de Jésus-Christ. En la montrant tout d'abord, la Providence semblait dire aux missionnaires : Par ce signe, emblême du sacrifice, vous souffrirez mais vous serez vainqueurs. C'est bien ainsi que devait commencer une mission dont l'histoire n'est qu'une longue traînée de sang.

La Compagnie de Jésus prit possession de cette mission en 1615, et vingt-cinq ans plus tard, le chiffre des chrétiens annamites s'élevait déjà à 82 mille. Ces zélés missionnaires s'occupèrent activement de former un clergé indigène, afin que l'Église annamite, dans les temps d'orage, pût se passer de prêtres étrangers.

A côté du sacerdoce, le catholicisme place toujours l'institution des vierges chrétiennes. Dans ses mains, le prêtre et la religieuse sont les deux sources qui versent sur un pays la foi et la charité : l'un, qui personnifie le zèle, jette sa vie en soldat aux périls de la lutte ; l'autre, qui est l'emblème de l'innocence, partage ses jours entre la prière et le bienfait ; à l'un sont échues en héritage les âmes à conquérir, à l'autre les misères à consoler : double mission, dans laquelle le premier s'impose à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'admiration des païens comme un héros, et la seconde, à leur vénération comme un ange. Ces deux genres de dévoûment ont besoin de s'unir pour exprimer dans sa plénitude la vertu du christianisme, mystérieux mélange de force et de douceur, comme autrefois, sur le Calvaire, le modèle des vierges concourut à la Rédemption avec le modèle des apôtres.

C'est à ce souvenir que paraît emprunté le nom d'*Amantes de la Croix*, donné aux religieuses annamites. Leur institution eut lieu en 1670, l'année même où se fit la première ordination de prêtres indigènes.

Avec ces éléments de stabilité, l'Église annamite pouvait attendre de pied ferme l'épreuve des persécutions.

Dans une révolution politique qui agita le pays, de 1774 à 1786, Mgr Pigneaux, vicaire apostolique, sauva presque miraculeusement un des fils du roi détrôné, appelé Gia-long, qui, dans sa reconnaissance, confia aussitôt à son bienfaiteur ce qu'il avait de plus cher, son fils encore enfant. Accompagné du nouveau Joas, le vicaire apostolique vint, en 1787, à la cour de Versailles, sollicita et obtint de Louis XVI le secours de la France pour le roi de Cochinchine, auquel il ramena, avec son fils, trois navires chargés de munitions, et surtout des officiers capables d'assurer le succès de ses armes. Aussi Gia-long eut-il bientôt reconquis l'héritage de ses pères. A peine remonté sur le trône, il offrit la première place de l'État au missionnaire, qui la refusa, pour se consacrer exclusivement au bien de son troupeau, et relever les ruines amoncelées durant son absence.

Mgr Pigneaux mourut en 1799, au milieu des sanglots

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de Gia-long et de son fils qui le vénéraient tous deux comme un père. Deux ans après mourut avec le signe sacré du chrétien le jeune prince Canh, le royal élève du vicaire apostolique, l'espoir du trône et de la religion.

Gia-long, en perdant son bienfaiteur et son fils, perdit le souvenir des services rendus à sa cause. C'est le privilège de la religion chrétienne de faire presque toujours en même temps et des heureux et des ingrats.

Toutefois les grandes douleurs de l'Église ne commencèrent à proprement parler que sous le successeur de Gia-long, le cruel Minh-Menh, qui hérita en 1820 de la double couronne du Tong-King et de la Cochinchine. C'est sous son règne que remportèrent la palme du martyre les Gagelin, les Marchand, les Cornay, les Jaccard, les Borie, les Delamotte, les Delgado, les Henarez, les Fernandez, les Odorico, etc.

Quatre-vingts mille chrétiens abandonnèrent leurs maisons et leurs champs pour chercher un abri, les uns sur des barques où ils vivaient de la pêche, les autres sur les montagnes et dans les forêts peuplées de tigres, où ils étaient moins en danger qu'à la portée des mandarins. Des ruines de tout genre se mêlèrent à cette dispersion précipitée du troupeau. Quatre cents chapelles furent détruites, les communautés religieuses dissoutes ; le séminaire se dispersa ou émigra à Siam ; tous les établissements de la mission, qui avaient coûté deux cents ans de travail et de sacrifices, se trouvèrent anéantis en quelques jours, et l'Église annamite rentra plus affligée que jamais dans les tortures du martyre et dans l'oubli des catacombes.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Au silence de terreur qui se fit sur la fin de son règne (1841), Minh-Menh put croire, comme autrefois Dioclétien, qu'il avait exterminé le christianisme; mais à peine était-il mort que les chrétiens reparaissaient plus nombreux que jamais. Vingt ans de persécution avaient donné à l'Église annamite 100,000 chrétiens de plus, et Minh-Menh, enlevé par un coup imprévu, le 21 janvier 1841, n'emporta dans la tombe que l'odieux surnom de *Néron annamite*.

Le glaive tombé des mains du persécuteur resta quelque temps oisif et oublié. Tieu-Tri, son fils et son successeur, semblait hésiter à le ramasser dans le sang. Prince efféminé et lâche, il ne se sentait pas de force à frapper ces grands coups qui avaient rendu si terrible le bras de son père. Mais les édits subsistaient toujours et les cachots gardaient les confesseurs.

Le pavillon français commençait à paraître dans les eaux de Tourane. Le nouveau roi, obligé de rendre cinq missionnaires de notre nation retenus prisonniers, s'en vengea par un atroce complot. Quand, le 18 mars 1847, deux navires français eurent de nouveau jeté l'ancre devant Tourane, tout se prépara en silence pour l'égorgement, dans un banquet, des officiers du bord, et l'incendie de la flotte. Heureusement la trame fut découverte, grâce à la vigilance des Français. Le châtiment ne se fit pas attendre. Une heure suffit au commandant Lapierre pour anéantir la marine cochinchinoise.

Le faible Tieu-Tri survécut peu à ce châtiment trop mérité. Il mourut le 4 novembre de la même année. Pie IX était depuis peu sur le trône pontifical.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

A Tieu-Tri succéda Tu-Duc : encore un persécuteur. Mais celui-ci persécuta sans haine, passif instrument de violence entre les mains du vieux parti de Minh-Menh. Après avoir inauguré son règne par une amnistie accordée à tous les chrétiens prisonniers, et fait préparer un décret d'émancipation religieuse, il signa les plus sanguinaires édits, et traita en criminels ceux dont il proclamait l'innocence. Ce retour aux lois de persécution avait lieu au moment même où les néophytes donnaient à leur souverain le plus bel exemple de fidélité. En effet, le prince An-Phong, frère aîné de Tu-Duc, à qui revenait la couronne, essaya de rallier les chrétiens à sa cause, en leur promettant non-seulement la liberté, mais encore l'appui de son influence pour convertir tout son royaume à l'Évangile. C'était la plus délicate des tentations pour de malheureux proscrits. Les fidèles annamites surent y résister. Consulté par eux, Mgr Pellerin, vicaire apostolique, répondit qu'il fallait mettre sa confiance uniquement en Dieu et en sa sainte Mère, et leur fit défense de se mêler en rien des affaires politiques. Comme au temps de la primitive Église, les chrétiens aimèrent donc mieux rester enchaînés par la conscience au pouvoir établi qui les persécutait, que de servir par la révolte un prétendant qui les eût affranchis.

Sur ces entrefaites, un fléau leur donna pour quelques jours la pleine liberté qu'ils ne voulaient pas devoir à l'insurrection. L'année 1850 ramenait le choléra si connu et si redouté du Tong-King. Jamais il n'avait fait une si lugubre moisson ; la mort était partout, et dans la capitale plus qu'ailleurs. Frappées de terreur, les autorités

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

s'étaient enfuies, les prétoires restaient fermés ; courtisans, mandarins et satellites avaient disparu. Le chef de l'État se tenait muré au fond de son palais, inaccessible aux souffrances du dehors, et osant à peine respirer l'air empesté qui s'exhalait de sa ville royale. Au milieu de cette panique, le royaume allait à l'aventure, et le peuple consterné restait sans secours. Une seule classe d'habitants ne l'abandonna pas : ce furent les chrétiens. Eux maudits, traqués, voués en masse à l'extermination, ils se montrent enfin au grand jour ; les voilà qui accourent à l'envi sur le théâtre du fléau. Nul, cette fois, ne leur dispute la place publique : ils sont libres, ils sont maîtres par la grâce du choléra. Aussi, voyez-les à l'œuvre. Jour et nuit au chevet des païens délaissés par leurs frères, recueillant les orphelins abandonnés, transformant leurs maisons en hôpitaux, versant la consolation sur les douleurs qu'ils trouvent sans remède, déblayant le sol des cadavres qui l'encombrent et qui le souillent ; ils ont de plus la joie d'ouvrir le ciel à bien des âmes, pour qui leur dévoûment devient une sublime démonstration de la foi. Ce n'est pas tout ; le prêtre, ce privilégié de l'échafaud, ce banni qui ne marche à découvert qu'en allant au supplice, il circule maintenant en plein soleil, appelé, reçu, béni partout comme un bienfaiteur. Chaque jour on le voit conduire au lieu du repos de longues files de cercueils, avec la croix en tête du cortège, avec les insignes de ses saintes fonctions, et chantant à haute voix les prières de l'Église. Son héroïque ministère s'accomplissait dans cette ville idolâtre comme au milieu d'une cité catholique. Cela

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dura tant que dura l'épidémie. Quand le danger fut passé, les persécuteurs qui avaient fui reparurent, et ce fut aux chrétiens de se cacher à leur tour. S'ils emportèrent avec eux la satisfaction d'avoir montré à leurs ennemis comment la charité se venge, ils apprirent pour la millième fois, en voyant couler le sang de nouveaux martyrs, que le chrétien ne doit pas attendre ici-bas la récompense de ses œuvres.

Dans les dix dernières années, la population chrétienne s'était encore accrue, dans tout l'empire d'Annam, de soixante mille âmes.

Le génie inventif des mandarins se mit à fabriquer, avec un zèle sans pareil, un nouveau programme de persécution. En 1854 parut un édit en règle, revêtu de la signature royale. Il porte la date du 18 septembre.

La pièce commence par d'horribles blasphèmes contre la religion de Jésus-Christ, et de grossières insultes aux *sauvages de l'Occident*.

Suit le dispositif de la persécution :

Les mandarins chrétiens de la capitale ont un mois pour apostasier ; ceux des provinces, trois mois. On accorde six mois aux soldats et au peuple. Les missionnaires européens qui seront pris auront la tête tranchée ; elle sera exposée pendant trois jours, puis jetée à la mer avec le cadavre. Tout disciple d'un maître européen et tout prêtre du pays aura également la tête tranchée. Les disciples des prêtres indigènes seront marqués au visage et condamnés à l'exil.

Quiconque arrêtera un prêtre européen recevra comme récompense 300 clous d'argent (3000 francs), et qui-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

conque prendra un disciple des Européens ou un prêtre indigène recevra 100 clous d'argent (1000 francs).

Tu-Duc couronnait ainsi l'œuvre de ses trois prédécesseurs.

La persécution alla s'aggravant d'année en année par de nouveaux édits enchérissant les uns sur les autres. Pendant les huit années qui suivirent, un deuil immense couvrit les magnifiques chrétientés de l'empire d'Annam, ou plutôt le pays tout entier n'offrit plus qu'un vaste tombeau du christianisme. Dioclétien revivait dans Tu-Duc. Comme le lion frappé à mort pousse avant d'expirer un long rugissement, ainsi le paganisme semblait exhaler ses fureurs avant d'exhaler son dernier soupir.

Le simple exposé des tortures employées au Tong-King fait frissonner d'horreur.

La cangue, les ceps aux pieds, le rotin, les tenailles froides ou rougies au brasier d'un forgeron, les clous pointus sous les genoux des patients, tous ces supplices étaient mis en œuvre avec un raffinement de cruauté inouï.

Innombrables furent les exemples d'une foi digne des premiers siècles, et la fermeté des femmes n'était pas moins héroïque que celle des hommes.

Deux femmes, accusées d'avoir favorisé l'évasion d'un prêtre, sont arrêtées et condamnées à mort. Les deux héroïnes, la cangue au cou, marchent au supplice d'un air joyeux, comme si elles allaient à des noces.

On vit des filles pleines d'un dévouement incomparable porter au péril de leur vie des aliments et des secours à des prêtres cachés.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Quelquefois il fut possible au zèle des chrétiens de procurer le saint viatique aux prisonniers condamnés à mort. Le Dieu caché passait à travers les sentinelles sans être aperçu, *in medio illorum ibat*, et les martyrs, avant le dernier combat, étaient nourris du pain des forts (1).

Le filial attachement des néophytes à leurs pères dans la foi avait formé entre eux des liens plus inviolables que ceux du sang.

La passion du martyre gagnait jusqu'aux enfants en bas âge que la rage des bourreaux n'épargna pas plus que leurs mères. On vit des petits enfants de quatre à cinq ans condamnés à porter la cangue.

L'Église annamite tout entière fut un vaste champ couvert des roses du martyre. A la tête du glorieux cortège de ces milliers de héros chrétiens marchent des missionnaires français et espagnols.

MM. Schœffler et Bonnard, français, décapités, l'un en 1851, l'autre le 1er mai 1852.

Mgr Diaz, espagnol, vicaire apostolique du Tong-King central, décapité à Nam-Dinh le 20 juillet 1857.

Mgr Melchior Garcia, espagnol, vicaire apostolique du Tong-King, immolé dans la capitale de ce royaume le 28 juillet 1858. Avant l'exécution, il donne au peuple sa bénédiction ; en récompense, on lui jette de la boue. Cinq bourreaux armés de haches lui coupent les jambes, les bras, puis la tête tombe et on l'éventre.

(1) Dans la capitale du monde civilisé, à Paris, qu'on a osé appeler la *Ville-lumière*, la même barbarie a donné lieu, comme on le sait, aux mêmes actes de dévoûment, pendant le règne de la *Seconde Commune*, en 1871.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le 22 octobre 1858, Mgr Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental, abreuvé de croix pendant sa vie, enivré de croix dans sa mort, expire au milieu d'une forêt peuplée de tigres dans une cabane de feuillage, réalisant le vœu inscrit dans son blason épiscopal : *Fac me cruce inebriari.*

M. Néron, élève des *Missions étrangères*, à Paris (1), arrêté le 5 août 1860 par un maire apostat, est décapité. Ses bourreaux se partagent comme des reliques ses habits ensanglantés.

Le 30 novembre suivant, M. Jean-Théophile Venard, prêtre du diocèse de Poitiers, est saisi et enfermé dans une cage de bois. De cette prison, il écrit à sa famille des lettres qui rappellent celles de saint Ignace condamné aux bêtes. A l'heure du supplice, il revêt un habit blanc en signe de victoire. De pieuses femmes se lamentent comme au Calvaire. Cinq coups de sabre font tomber sa tête. La foule trempe des linges dans son sang vénéré ; pas un brin d'herbe ne reste debout sur le terrain de son sacrifice.

Mgr Cuenot, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, vénérable vieillard, à bout de forces, se livre lui-même. Il est garrotté et enfermé dans une cage basse et étroite où il ne peut se tenir que replié sur lui-même. C'est là qu'exténué il venait de rendre le dernier soupir,

(1) Le séminaire des *Missions étrangères* est la plus féconde pépinière d'ouvriers évangéliques. Il a fourni, sous le Pontificat de Pie IX, près de 500 prêtres aux missions, et près de 50 victimes au martyrologe. On y conserve et on y montre avec respect une partie des corps, des vêtements et autres restes précieux des martyrs modernes, avec les instruments de leurs supplices.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

quand, le 14 novembre 1861, l'ordre fut remis à son gardien de le décapiter.

La mission espagnole fournit elle-même son contingent au martyrologe annamite.

Mgr Berrio-Ochoa, vicaire apostolique du Tong-King central, vendu par deux faux frères, est arrêté le 21 octobre 1861, avec le P. Almato et Mgr Hermosilla, le patriarche des missions espagnoles. Chargés de la cangue et d'une lourde chaîne, ils sont conduits à la capitale. Sommés de fouler la croix, ils tombent à genoux pour la baiser. Leur supplice a lieu le 1er novembre, jour favorable pour monter au ciel. Le trompette chargé de donner le signal aux bourreaux pleure à chaudes larmes en commandant aux autres l'insensibilité. Les trois têtes tombent en même temps sous le fer homicide. Leurs corps, rachetés par les chrétiens, sont enfouis comme un trésor, au milieu des ténèbres de la nuit.

Que d'exemples admirables de foi et d'héroïsme dans l'histoire de cette persécution ! Prêtres, soldats, mandarins, simples fidèles, tous rivalisent de zèle et d'intrépidité. Dans la seule province du Tong-King central, la plus maltraitée, on compta parmi les martyrs connus, trois évêques et trente-six prêtres. Des sept cents élèves des maisons de Dieu, quelques-uns échappèrent ; on pleura six apostats, l'échafaud et l'exil se partagèrent les autres. Parmi les fidèles, le chiffre connu des victimes s'éleva à seize mille. On en compte dix mille dans le Tong-King méridional. Que serait-ce si l'on pouvait établir la statistique de tous les chrétiens qui périrent dans les différentes parties de l'empire d'Annam ?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Comme aux premiers siècles, les bourreaux se lassaient de frapper plus tôt que les victimes de souffrir. Comme chez les bêtes féroces, l'odeur du sang aiguisait chez les persécuteurs la soif de le répandre. Leur génie s'épuisait à inventer de nouvelles tortures. Ils ne comprenaient rien à cette ardeur du martyre que témoignaient les disciples de Jésus-Christ. Un préfet, à bout d'expédients, fait fouiller de la tête aux pieds un chrétien appelé Cao pour trouver la grâce qui le soutenait : « Imbécile, répond l'héroïque martyr, la grâce de Dieu est une chose invisible, et tu ne la trouveras pas dans mes habits ! »

Des bandes armées surnommées les *héros de la contrée* battent le pays pour faire des arrestations en masse et tout livrer au pillage. Les mandarins saisissent avec frénésie tout ce qui appartient aux chrétiens. Rien n'est épargné. Les ornements sacrés, quand ils peuvent en saisir, sont employés à fabriquer des costumes d'histrions.

Matériellement toutes les chrétientés furent ruinées. Jamais ni nulle part peut-être l'Église n'a été affligée d'une destruction si complète. Pour exprimer convenablement de telles douleurs, il faudrait emprunter les lamentations que soupira Jérémie sur les ruines de sa chère Jérusalem, et les calamités d'Annam égalent pour le moins celles dont le prophète d'Israël avait été l'inconsolable témoin.

Pie IX, dans le consistoire du 17 décembre 1860, après avoir célébré les louanges des martyrs de la Corée et de la Chine, s'étendit avec une complaisance toute

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

particulière sur les épreuves de l'Église annamite, et il termina l'exposé de cette persécution par ce dernier éloge : « Ils ont renouvelé l'héroïsme des anciens martyrs de l'Église ! » Et le Saint-Père exprime la confiance que le sang pur dont a été arrosée la terre d'Orient rendra le Seigneur propice à la cause de son représentant sur la terre.

C'est ainsi que de la Chaire apostolique descendaient la consolation, la force et l'espérance. D'ailleurs, pour les apôtres, comme pour le Vicaire de Jésus-Christ, l'avenir n'est jamais désespéré. Les missionnaires savent qu'après l'orage, le ciel toujours redevient doux et clément. Aussi les vicaires apostoliques avaient-ils un soin particulier de se préparer des successeurs pour subvenir aux besoins de l'Église, quand le glaive les aurait retranchés eux-mêmes de l'Église militante. Mgr Theurel raconte ainsi les circonstances de sa consécration épiscopale :

« Mgr Jeantet, devenu vicaire apostolique, et voyant la paix de la religion fuir toujours devant nous comme une ombre insaisissable, a cru devoir se donner un coadjuteur, et c'est moi-même, votre très-pauvre serviteur, à peine âgé de trente ans, qu'il a sacré le 6 mars dernier, jour de la Quinquagésime. Deux prêtres annamites, à défaut de confrères européens dont aucun n'avait pu venir au rendez-vous, faisaient évêques assistants. Nous n'avons pas déployé un grand luxe ! Pour crosse j'ai eu un bâton de bambou, surmonté d'une corde de paille habillée de papier doré. Point de bas ; impossible de se procurer des gants ! La cérémonie était terminée plus de deux heures avant le lever du soleil. — Voilà com-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ment on fait au Tong-King les évêques d'Acanthe. »

On vit toujours la persécution attirer les fléaux du ciel sur les peuples qui s'en rendent complices. Le pays annamite en fut un nouvel exemple. Les païens eux-mêmes regardaient la persécution comme un crime, et ne pouvaient s'empêcher d'attribuer à cette cause tous les fléaux qui tombèrent pressés et terribles sur la nouvelle Égypte.

Les récoltes manquèrent et la misère fut à son comble. On vit un typhon horrible, accompagné d'une pluie torrentielle, durer quatre jours et quatre nuits ; de mémoire d'homme on n'avait vu une pareille tempête ni une semblable inondation. Ce que le déluge avait épargné, une nuée de chenilles ne tarda pas à le détruire.

D'autres calamités vinrent ajouter leurs ruines à toutes les précédentes. Le choléra, nous l'avons vu, exerça des ravages épouvantables. La terrible épidémie frappait comme la foudre. En quelques heures succombaient les hommes les plus robustes. Un jour, des païens qui avaient tourmenté les fidèles furent engloutis jusqu'au dernier dans un fleuve sur lequel ils s'étaient embarqués, sans qu'on ait su la cause de ce terrible accident.

Les bourreaux eux-mêmes reconnaissaient parfois le doigt de Dieu dans les maux dont ils étaient frappés. Un mandarin, qui avait torturé un jeune chrétien, fut atteint d'une maladie cruelle. En quelques jours, il fut aux portes de la mort. Avant de rendre le dernier soupir, il s'écria : « J'ai tourmenté les chrétiens, c'est pour cela que je meurs ! »

Quant au nouveau Pharaon, Tu-Duc, les châtiments

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ne faisaient que l'endurcir. Deux de ses oncles, effrayés des maux qui pesaient sur le royaume, présentèrent un *placet* en faveur des chrétiens. Le tyran se contenta d'écrire sur le papier : *si*, c'est-à-dire *c'est honteux*.

Sa cruauté le rendit odieux, même aux païens. Des conspirations, des révoltes, des guerres civiles troublèrent son trop long règne. La partie la plus opprimée du peuple annamite, c'est-à-dire les chrétiens, enchaînée par la conscience au sceptre de son persécuteur, resta seule soumise aux pouvoirs établis. Leur seule arme pour se défendre était celle de la prière. Leur seul vœu, partagé d'ailleurs par les païens eux-mêmes, c'était de voir la France prendre la défense de ses nationaux moissonnés par la persécution, et revendiquer pour les chrétiens la liberté de conscience.

L'intervention était à la fois un droit et un devoir. On sait l'origine du droit de la France. Il remonte aux services rendus ; car ce fut la France, nous l'avons dit, qui prit, à la fin du dernier siècle, la dynastie cochinchinoise dans l'exil pour la replacer sur le trône. En retour d'une coopération qui lui donnait deux royaumes, Gia-long signa des traités politiques et fit des promesses religieuses ; mais rien n'a été tenu : au contraire, toutes ces conventions furent foulées aux pieds. Le refus de livrer Tourane, prix convenu de l'alliance, la violation de la liberté promise aux missionnaires et aux chrétiens, le renouvellement d'une atroce persécution, le guet-apens tendu à nos marins, les insultes faites à notre pavillon et à nos ambassadeurs, le défi jeté aux puissances catholiques par le meurtre incessant de leurs natio-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

naux, enfin la longue impunité de ces bravades et de ces crimes, qui faisait douter aux Annamites si nous sentions l'outrage ou si nous étions assez puissants pour le châtier, tout imposait à la France l'obligation d'intervenir en Cochinchine. Elle le devait surtout, à titre de justice, pour réparer le mal qu'elle avait fait involontairement aux chrétiens, par ses démonstrations aussi vaines que répétées. Cinq fois, en effet, elle les avait compromis par l'apparition fugitive de son drapeau, les laissant ensuite sous la griffe du tigre, après l'avoir plus irrité que jamais (1). Pouvait-elle souffrir que cinq à six cent mille néophytes fussent plus longtemps victimes de ses généreuses intentions, et payassent de leur sang le stérile intérêt qu'ils nous avaient inspiré ?

L'Espagne qui avait les mêmes griefs que la France combina son action avec la nôtre. Les deux flottes réunies, fortes de près de trois mille hommes, arrivent, le 1er septembre 1858, dans le port de Tourane, et s'emparent presque sans coup férir de la ville et des forts. La flotte française était commandée par l'amiral Rigault de Genouilly.

La nouvelle de cette prise de possession, aussitôt ré-

(1) En 1843, le commandant Lévêque délivre MM. Berneux, Miche, Charrier, Galy et Duclos, condamnés à mort.

En 1845, l'amiral Cécile envoie une frégate réclamer la mise en liberté de Mgr Lefebvre.

En 1847, l'amiral Lapierre punit le guet-apens de Tourane en détruisant la flotte cochinchinoise.

En 1856, ambassade de M. de Montigny.

En 1857, une frégate arrive trop tard pour délivrer Mgr Diaz, déjà martyrisé.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pandue dans le pays, fut partout un grand sujet de joie et d'espérance, non-seulement pour les chrétiens, mais pour la généralité des habitants, à l'exception des fonctionnaires et des serviteurs de l'État.

Pour faire une œuvre solide et durable, il eût fallu, sans laisser aux persécuteurs des chrétiens le temps de respirer, s'emparer promptement du pays, au nom de la France, et, gardant le port et les îles de Tourane, introniser sous la protection de nos armes une royauté chrétienne. Mais l'amiral Rigault de Genouilly, ayant trop peu de forces pour oser marcher sur la capitale, résolut, en attendant le moment de reprendre les hostilités, de concentrer ses troupes à Saïgon. Cette ville, après deux heures d'une vive canonnade, tomba, le 15 janvier 1859, au pouvoir de l'armée franco-espagnole qui prit là ses cantonnements.

Ces premiers succès des armées catholiques mirent en fureur le tyran qui opprimait ce malheureux pays. La persécution redoubla d'intensité. D'une part, l'éloignement et l'inaction de l'armée de secours, de l'autre, la recrudescence de la persécution paralysèrent le concours que les alliés pouvaient attendre de la partie chrétienne des populations annamites.

Puis, l'expédition de Chine vint, en 1860, retarder encore les opérations contre Tu-Duc. La guerre recommença en 1861.

Le sauvage et stupide acharnement du roi d'Annam contre les chrétiens faisait assez comprendre qu'avec un pareil monstre il n'y aurait ni paix ni trêve, tant qu'on lui laisserait la persuasion que son repaire était inacces-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sible. Le contre-amiral Bonnard, nouveau chef de l'expédition, en vit de ses propres yeux une horrible preuve à Biên-Hoa, chef-lieu de la province du même nom, dont il s'empara au mois de décembre 1861. Les mandarins y retenaient captifs trois cent sept chrétiens, hommes, femmes et enfants, restes des nombreux massacres qui avaient précédé. Quand ils virent les Français abattre à coups de canon les forts et les barrages qui défendaient l'approche de la place, ils mirent le feu aux quatre coins de la prison, après l'avoir entourée d'une haie de soldats armés de lances et de sabres, pour massacrer et repousser dans les flammes ceux qui chercheraient à s'échapper.

L'amiral Bonnard poussa vigoureusement les opérations, et, au mois de mai de l'année suivante, Tu-Duc, effrayé de l'approche de l'armée française, envoya des plénipotentiaires à Saïgon pour traiter de la paix.

Les propositions de l'amiral furent acceptées, et le 15 juin 1862 fut signé le traité de paix.

L'empereur d'Annam s'engage à payer, dans l'espace de dix ans, 24 millions d'indemnité de guerre, dont 21 à la France et 3 à l'Espagne. Trois ports sont ouverts dans le Tong-King au commerce des alliés. Les missionnaires français et espagnols et les catholiques seront traités et respectés à l'égal des autres sujets de l'empire. Sur les quatre provinces conquises, trois sont cédées à la France.

Les ambassadeurs annamites, rentrés à Hué, reçoivent les plus grands honneurs. Un édit impérial, affiché dans la capitale, annonce aux habitants que l'empereur Tu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Duc est devenu *l'ami de son puissant voisin l'empereur des Français*.

La peur seule avait contraint le despote à subir ce traité. La duplicité et l'hypocrisie de Tu-Duc étaient manifestes dans cette affaire. Pendant et après la signature des conventions, le sang des néophytes coula encore à flots dans le Tong-King. L'amnistie publiée comme condition du traité est présentée par le tyran comme une grâce accordée à l'occasion de la fête de sa naissance. Les chrétiens continuent d'être désignés au mépris public par les épithètes de *tourbe*, d'*ivraie*, de *canaille*, etc. Les lettrés font toujours une guerre plus ou moins ouverte à la religion chrétienne, et ne sont que mollement réprimés par le pouvoir central.

Néanmoins, les missionnaires s'occupèrent activement de mettre à profit l'édit qui leur rendait la liberté, et allèrent même fonder des établissements jusque dans la capitale, sous les yeux de l'empereur lui-même. Tu-Duc, se sentant obligé, à cause du *voisinage de son puissant ami l'empereur des Français*, de prendre au sérieux ses engagements, parut s'intéresser au collège chrétien de Hué, et s'occupa même du traitement des professeurs.

Les vicaires apostoliques, quoique toujours inquiets, s'empressèrent aussi de réorganiser la mission annamite et d'assurer l'avenir.

Maintenant que la colonie française paraît solidement assise, en Cochinchine, la liberté du christianisme, s'affermissant aussi, dans ces contrées, promet à l'Église annamite un brillant avenir. La famine qui décime, en ce moment, plusieurs parties de l'empire, le Tong-King

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

surtout, favorise la diffusion du règne de Jésus-Christ, parmi les infidèles, en mettant sous leurs yeux, comme aux premiers siècles, le spectacle de la charité chrétienne.

La Chine n'offrit guère plus de sécurité aux chrétiens que l'empire d'Annam.

Après le traité de Nankin imposé par l'Angleterre au gouvernement chinois, en 1842, la France songea naturellement à profiter des droits que ce traité assurait aux étrangers. Une ambassade française, dont le chef était M. de Lagrenée, conclut, à Wampoa, le 24 octobre 1844, avec les plénipotentiaires chinois un traité spécial, où, à côté des avantages commerciaux, étaient stipulées des garanties en faveur des missionnaires catholiques et des chrétiens persécutés, en Chine, depuis tant d'années. En vertu de ce traité, des édits impériaux permettaient à tous les Chinois d'embrasser la religion chrétienne, donnaient comme marque distinctive du christianisme le culte de la croix et des images, et prescrivaient la restitution des églises bâties depuis 1722.

Le gouvernement chinois ne tenait aucunement à l'exécution de ces édits. Il songeait plutôt à remettre en vigueur les édits de persécution. Mais la France avait entre les mains un acte officiel qui lui donnait le droit de faire entendre des réclamations et de les appuyer au besoin par la force.

Dans le même temps, la formidable insurrection des *Taï-Pings* essayait de renverser du pouvoir la race tar-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tare pour remettre sur le trône un descendant de la dynastie nationale. En 1850, elle se trouva assez puissante dans le Kouang-Si pour y proclamer son prétendant ; et en 1853, elle était maîtresse de Nankin, seconde ville de l'empire. Ces embarras intérieurs conseillaient aux Chinois d'exécuter fidèlement les traités conclus avec les Européens. Les Chinois n'eurent pas cette sagesse. Ils bravèrent en même temps l'Angleterre en insultant son pavillon, et la France en massacrant plusieurs de ses missionnaires.

La plus odieuse de ces exécutions fut celle de M. Chapdelaine, prêtre du séminaire des *Missions étrangères*, originaire du diocèse de Coutances. Saisi par trahison, en février 1856, Auguste Chapdelaine est jeté en prison, livré à d'horribles tortures et décapité le 29 février. La tête du martyr, suspendue par les cheveux à un arbre, est abattue à coups de pierres par les enfants, puis jetée dans la boue des rues aux animaux immondes. Son corps, haché en morceaux, devient la pâture des bêtes. Enfin, spectacle d'horreur ! son cœur, arraché tout palpitant de sa poitrine par les bourreaux, est haché menu, jeté dans une poële avec de la graisse de porc, et dévoré au milieu des ricanements par ces affreux cannibales.

La France et l'Angleterre se concertent ensemble pour venger les traités indignement foulés aux pieds. Leurs forces réunies, composées de 23,000 Anglais sous les ordres du général Grant, et 12,000 Français commandés par le général Cousin Montauban, s'emparent de Canton, le 28 décembre 1857, remontent le Peï-ho qui conduit

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à Pékin, imposent aux Chinois (26 juin 1858) le traité de Tien-Tsin, bientôt violé, se portent sur Pékin, livrent au pillage et à l'incendie le palais d'été de l'empereur du Céleste-Empire, culbutent à Palikao l'armée chinoise forte de 70,000 hommes, entrent en vainqueurs, le 13 octobre 1860, dans la capitale de la Chine, font chanter un solennel *Te Deum* dans la cathédrale catholique de Pékin, abandonnée depuis vingt ans, et arborent de nouveau la croix au sommet de l'édifice. Le traité de Pékin, signé le 20 octobre 1860, renouvelle et confirme celui de Tien-Tsin, et restitue aux chrétiens leurs établissements religieux.

La Chine compte maintenant, grâce à Pie IX, vingt et un vicariats apostoliques, compris celui de la Mandchourie, avec trois préfectures apostoliques.

Il s'en fallait bien pourtant que la religion chrétienne possédât en Chine une liberté sans entraves. Toutefois, la ferme attitude du ministre plénipotentiaire français, M. de Bourboulon, rappela efficacement le gouvernement de Pékin au respect des traités et au maintien de la liberté religieuse. Il fit renouveler, à la date du 5 avril 1862, par un décret particulier, la promulgation dans tout l'empire, des édits favorables aux chrétiens.

Mgr Anouilh, vicaire apostolique du Pé-Tché-ly, annonçant la promulgation de ce nouvel édit, ajoutait :

« J'en envoie une copie au Saint-Père ; ce décret est bien propre à consoler le grand cœur de Pie IX. »

Les missionnaires savaient en effet toute la part que prenait le saint Pontife à leurs consolations comme à leurs épreuves.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Mgr Anouilh ajoutait : « Mais ce décret recevra-t-il partout une entière application ? Nous ne devons pas oublier que nous sommes membres de l'Église militante, disciples d'un Dieu crucifié ; or, les disciples ne sont pas au-dessus du Maître. D'ailleurs le diable, qui voit chanceler son empire, fait des efforts inouïs pour neutraliser notre liberté. J'espère toutefois que nos persécutions ne seront plus ni si fréquentes ni si terribles ; qu'il y aura moins de têtes de missionnaires abattues, moins de chrétiens exilés. »

Il y eut encore, en effet, dans différentes provinces de l'empire, bien des persécutions partielles, bien des victimes frappées par les ennemis du nom chrétien, mais les progrès de la religion, en Chine, furent plus marqués que jamais, et l'on se prend à espérer que le Christianisme dominera, un jour, dans cet empire qui paraît être, depuis tant de siècles, l'inexpugnable boulevard de l'idolâtrie.

Le nom seul du Japon éveille, plus encore que la Chine, des souvenirs mêlés de tristesse et de joie. Qui ne se rappelle les merveilleuses conquêtes de saint François Xavier et de ses successeurs, et, plus tard, la persécution effroyable qui parut anéantir le nom chrétien dans ces îles?

Un silence de deux siècles a régné depuis lors sur cet empire. Aux précautions minutieuses prises pour éloigner de ces rivages tout Européen suspect de christianisme, on aurait pu penser que ce silence était celui de la mort. La vie cependant n'était point éteinte. Sur les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

restes d'une église qui avait produit tant de saints et tant de martyrs, Dieu lui-même veillait, et sa providence préparait à cette église rajeunie des destinées nouvelles.

Les îles Lieou-Kieou, qui forment un archipel de trente-six îles entre la Chine et le Japon, paraissaient à bon droit aux missionnaires comme la porte du Japon lui-même.

Un des derniers actes du pontificat de Grégoire XVI avait été l'érection, en 1846, de l'archipel de Lieou-Kieou et du Japon en vicariat apostolique. Ce vicariat fut confié à M. Aug. Forcade, des Missions-Étrangères (aujourd'hui archevêque d'Aix), qui, depuis deux ans, était établi à Lieou-Kieou en sentinelle avancée (1). Mgr Forcade eut la consolation de convertir et de baptiser en 1850, le Japonais qui avait été son maître de langue.

Mais deux ans après, l'altération de sa santé obligea le trop courageux missionnaire à revenir en France. Il fut remplacé dans cette mission par MM. Girard, Mermet et Furet. Mais une police ombrageuse et cruelle empêchait les indigènes de se mettre en relation avec les missionnaires. Une heure plus favorable allait sonner.

Cédant à un intérêt mercantile, mais obéissant sans le savoir aux desseins de la Providence, le Japon sortit de son orgueilleux isolement. A partir de l'année 1854, le gouvernement de Yédo noua des relations commerciales avec les Hollandais, les États-Unis d'Amérique, l'Angleterre et la Russie. En 1858, ce fut le tour de la France. L'ambassade française qui venait de conclure le premier

(1) M. Villefranche attribue par erreur à Pie IX, la création du vicariat apostolique des îles Lieou-Kieou, et la mission de Mgr Forcade qui était arrivé au Japon comme missionnaire en 1841.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

traité de Tien-Tsin, fit son entrée à Yédo, le 26 septembre. Un des missionnaires de Lieou-Kieou, M. Mermet, servit d'interprète au baron Gros, ministre plénipotentiaire. Le 9 octobre suivant, un traité ouvrait au commerce français les trois ports japonais de Yokohama, de Nangasaki et de Hakodaté, et accordait un commencement de liberté religieuse aux résidents étrangers. Les missionnaires construisirent à Nangasaki une chapelle dont ils firent la bénédiction solennelle, le 12 février 1861, au milieu d'une nombreuse affluence de résidents de tous les pays et de toutes les religions. C'était la première église catholique ouverte au Japon depuis plus de deux siècles.

L'existence de cette chapelle et les visites dont elle fut l'objet devinrent l'occasion dont se servit la Providence pour amener la découverte des chrétientés japonaises qui s'étaient conservées à travers les âges. Chaque jour, des députations nombreuses se succédaient auprès des missionnaires. Il en venait de vingt et trente lieues. Ils avaient parmi eux, à défaut de prêtres, des *baptiseurs*, et ils conservaient, dans une pureté remarquable, les points essentiels de la doctrine catholique. Ils tenaient en particulier les trois articles suivants : primauté du Saint-Siège, célibat ecclésiastique, culte de la Sainte-Vierge.

Mais la police prit bientôt ombrage de ces relations, et défense fut faite aux Japonais de visiter l'église catholique.

Une persécution ouverte éclata en 1866. Cette persécution toutefois n'empêcha pas les missionnaires, ap-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

puyés sur les traités et protégés par la présence du représentant de la France, l'amiral Rose, d'ériger solennellement par les mains de Mgr Petitjean, vicaire apostolique, une statue de la Sainte Vierge sous le titre de *Notre-Dame du Japon*, devant l'église catholique de Nangasaki. On donna à cette cérémonie tout l'éclat possible. La France catholique, triplement représentée dans sa force religieuse, dans sa puissance civilisatrice et dans sa vaillance guerrière, se trouvait là érigeant un monument à Marie *Reine de la France*, proclamée *Dame du Japon*.

Le vicaire apostolique, plein de confiance dans l'avenir, terminait son discours d'inauguration par ce cri d'apôtre: « O Notre-Dame du Japon, c'est à vous que nous confions toutes nos espérances ! »

Six semaines après cette importante solennité, la persécution prend, en dehors des limites tracées à la liberté religieuse des Européens, un caractère de véritable barbarie. Les chrétiens sont partout recherchés, traduits devant les tribunaux, torturés, emprisonnés, jetés en exil.

Au milieu des inquiétudes et des périls de la persécution, les chrétiens japonais avaient senti le besoin de tourner leurs regards et leurs cœurs vers le centre toujours vivant d'où leur était venue cette foi qu'on prétendait leur arracher. Ils adressèrent des lettres au Souverain Pontife pour se recommander, eux les derniers venus de la grande famille chrétienne, au Père commun des fidèles, et trouver dans ses prières et ses encouragements la force de soutenir la lutte. De jeunes enfants voulurent écrire, de leur côté, au Souverain Pontife.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Pie IX fut touché jusqu'au fond de l'âme par les sentiments de ces chrétiens si éprouvés mais si généreux. Dans la réponse qu'il daigna leur adresser, et qui porte la date du 8 janvier 1868, on lit, non sans émotion, ces paternels encouragements :

« Ce n'est pas sans un transport doux à Notre cœur, que Nous avons reçu vos lettres. Il y brille en effet, une foi si ferme, un si puissant amour de la religion, des sentiments si vifs de reconnaissance pour le bienfait de la doctrine évangélique, tant de soumission à cette chaire de Pierre, tant de grandeur d'âme, que non-seulement l'affliction causée à Notre cœur par vos infortunes en est effacée, mais que Nous sommes encore forcé de rendre grâces à Dieu pour le grand don de force fait à ces chrétiens. Nous félicitons donc ces bien-aimés fils de ce qu'au début même de leur entrée publique dans la foi, ils ont été jugés dignes de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus ; Nous les félicitons de ce qu'ils ont parfaitement compris que la vie de l'homme sur la terre est un combat, de ce qu'ils se sont souvenus que le divin Maître a dit à ses disciples : « S'ils m'ont per-« sécuté, ils vous persécuteront aussi », et qu'il leur a prescrit à chacun de porter sa croix et de le suivre ; mais surtout Nous les félicitons de ce qu'ils sont bien persuadés que ceux-là sont heureux qui sont persécutés par les hommes pour le nom du Seigneur, de ce qu'ils sentent qu'ils doivent se réjouir, parce que leur récompense sera grande dans le ciel. »

Cette parole apostolique arriva fort à propos. La persécution allait toujours croissant. Le gouvernement

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

avait la résolution bien arrêtée non-seulement d'enrayer tout progrès de la religion chrétienne dans le royaume, mais encore d'anéantir ce qu'il en restait. Les villages chrétiens se dépeuplaient par des emprisonnements et la déportation. Ainsi, au mois de janvier 1870, le désert se fait complétement à Ourakami par l'enlèvement en une seule fois de quatre mille adorateurs du vrai Dieu. Hommes, femmes et enfants, tout est embarqué pour un exil inconnu.

Les représentants des puissances européennes, à la tête desquels se trouvait M. Outrey, plénipotentiaire français, font entendre protestations sur protestations. Le gouvernement d'Yédo affecte un grand respect pour les traités et balbutie des explications. Les ministres étrangers voient clairement que le langage officiel du gouvernement japonais n'est que feinte et hypocrisie, et qu'à moins de démonstrations énergiques, leurs réclamations ne cesseraient d'être éludées, mais que devant une vigoureuse menace l'orgueil japonais rendrait les armes, cesserait la persécution et ouvrirait ses portes à la civilisation et au commerce.

Plein de ces pensées que partageaient d'ailleurs ses collègues, M. Outrey envoya un navire de guerre à Nangasaki, comme signe de protection pour les missionnaires et les chrétiens.

Le gouvernement japonais oscillait entre la modération et la rigueur. Quelques actes de justice envers les chrétiens donnaient l'espérance de voir bientôt cesser la persécution. Ainsi, au mois de décembre 1872, un gouverneur particulier ayant pris sur lui de déporter

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des chrétiens, le gouvernement central, grâce à l'énergie déployée par les représentants étrangers, en particulier par M. le vicomte de Turenne, chargé d'affaires de France, et par M. Adams, chargé d'affaires d'Angleterre, se hâta de rendre la liberté à ces nouvelles victimes. On salua cet acte de réparation comme l'aurore d'une ère de sincère liberté. L'espérance rendit la vie aux fidèles terrifiés.

Enfin, au commencement de 1873, non-seulement la persécution avait cessé, mais les confesseurs de la foi rentraient peu à peu dans leurs foyers. Un grand nombre, hélas ! étaient morts en exil ou en prison, martyrs de leur fidélité à Jésus-Christ.

Pie IX eut la consolation de pouvoir, à la faveur de cette paix, organiser, avant de mourir, la mission du Japon. En 1876, il partagea le pays en deux vicariats apostoliques, celui du midi confié à Mgr Petitjean, et celui du nord dont le titulaire fut Mgr Ousouf. Les succès de ces hommes apostoliques n'ont fait que réaliser les espérances conçues d'abord. Le 15 août 1878 avait lieu la consécration publique et solennelle de la magnifique église de Saint-Joseph, à Tokio (nouveau nom d'Yédo), capitale du Japon. La province d'Osaka possède aussi maintenant sa cathédrale, et l'on se plaît à saluer le jour prochain du triomphe de l'Évangile sur un sol arrosé, comme celui de Rome, du sang de tant de martyrs. Pie IX avait préparé ce triomphe en donnant pour patrons à ce pays, en 1862, ses martyrs canonisés, et il en vit poindre l'aurore.

Nous joindrons aux bienfaiteurs de la mission japo-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

naise cités plus haut, deux personnages qui ont bien mérité, à leur tour, de l'Église catholique, au Japon, savoir, le comte Daru, qui contribua largement de sa bourse à la construction de l'église Saint-Joseph, et M. Berthemy, consul de France, qui, secondé par son jeune secrétaire, M. le comte Henri de Sinety, déploya tout le dévouement possible en faveur des missionnaires.

Dans la Corée, presqu'île peu éloignée du Japon, la persécution fut également atroce, et elle dure encore.

La Providence pour qui un siècle est un jour, et qui fécondait au Japon les sueurs de saint François Xavier et le sang des martyrs, répandait aussi une rosée bienfaisante sur d'autres parties du continent asiatique, et des îles qui en dépendent.

Nous nous contenterons de mentionner les fondations suivantes dues à Pie IX, dans ces contrées :

Les vicariats apostoliques de Ceylan, où Mgr Bonjean, pour ne citer que lui, est chargé de pourvoir aux besoins spirituels de soixante-dix mille catholiques, et d'évangéliser un million d'infidèles parmi lesquels ce zélé missionnaire a déjà fait une pêche miraculeuse de vingt mille âmes.

Dans les Indes Orientales, les vicariats apostoliques de Madras et du Bengale, avec trois vicariats apostoliques en Birmanie, s'ajoutèrent à ceux de Malabar, de Bombay, d'Agra et de Pondichéry, et portèrent à vingt-trois le nombre des vicariats apostoliques de cette vaste contrée.

Tandis que les religieux de Saint-François se répandaient dans les montagnes de l'Himalaya et se tenaient aux portes des royaumes du nord, d'intrépides mission-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

naires, partis de la Chine, allaient jusqu'à la capitale du Thibet porter la parole divine à ceux qui ne l'avaient jamais entendue. Le séminaire des Missions étrangères multipliait les prêtres dans la circonscription de Pondichéry ; la foi déployait ses pompes dans la basilique de Maïssour, élevée par la libéralité d'un monarque indien, et le clergé insuffisant de la province de Madras se recrutait de missionnaires venus de l'Irlande et de l'Italie.

De son côté, la Compagnie de Jésus répand les enseignements de la foi par son florissant collège fondé à Calcutta, tandis que ses prédicateurs parcourent la côte de la Pêcherie, rebâtissent les oratoires détruits, rassemblent les néophytes dispersés, et que les pêcheurs du cap Comorin, comme autrefois ceux de Galilée, laissent leurs barques et leurs filets pour s'asseoir autour du messager de la Bonne Nouvelle.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE X

PIE IX ET LES MISSIONS CATHOLIQUES EN AFRIQUE ET DANS L'OCÉANIE.

Afrique. Côtes africaines. Diverses missions créées par Pie IX. La Guinée. Mgr Kobès. Séminaire des Missions africaines à Lyon. Le Dahomey. Le Congo, etc.

Abyssinie. Mgr de Jacobis. Négoussié envoie une ambassade à Rome. Consolation de Pie IX. Mgr Massaia.

Afrique centrale. Explorations. Mgr Fava. *Instituts des Nègres* fondés au Caire sous l'inspiration de Pie IX. Kordofan. Naubas. Nigritie. Mgr Camboni.

Afrique équatoriale. Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, chargé de cette mission par Pie IX. Fondation des missionnaires d'Alger. Départs de missionnaires. Les zouaves pontificaux, auxiliaires des missions africaines. — L'abbé Debaize béni par Pie IX.

Océanie. Australie. Nouveaux vicariats apostoliques fondés par Pie IX. Les îles Gambier, Sandwich, Wallis, etc. Mgr Bataillon et Mgr Elloi. — Iles Witi et Fidji. — Nouvelle-Calédonie. — Iles Marquises. Amour de ces insulaires pour Pie IX et pour la France. Mesquines vengeances du gouvernement de Napoléon III. — Divers Instituts de missionnaires.

La vérité chrétienne finit par poser aussi son pied vainqueur sur le continent africain qui s'obstinait à la repousser. Grâce à la vigilante et énergique sollicitude de Pie IX, les missions catholiques enserrent aujourd'hui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de toutes parts cette terre rebelle, où se sont cantonnés les gros bataillons de l'idolâtrie, et entament résolument leurs citadelles inexpugnables.

Sous le règne de Pie IX, une nouvelle délégation apostolique embrasse l'Égypte et l'Arabie. Alexandrie voit s'ouvrir par les soins des Lazaristes un collège et une maison de Filles de la Charité. A Alger, la création de deux nouveaux évêchés rattachés à cette métropole fait un pays catholique de cette conquête de la France. Le siège de saint Augustin est relevé, et un évêque, entouré de huit de ses collègues, non-seulement consacre la basilique restaurée d'Hippone, mais encore bénit la première pierre que les religieux de Cîteaux posent sur le champ de bataille de Staouëli pour y fonder un monastère de Trappistes.

Sur les côtes orientales de l'Afrique, Pie IX ajoute aux missions déjà existantes une préfecture apostolique à Madagascar, et une autre aux îles Comores, voisines de Madagascar. Ces établissements sont confiés aux Pères de la Compagnie de Jésus.

Au midi de l'Afrique, Pie IX fonde le vicariat apostolique de la *Terre de Natal*, mission dont est chargée la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée.

Sur la côte occidentale, Pie IX crée, en 1848, le vicariat apostolique des Deux-Guinées, dont fut détaché, en 1863, celui de la Sénégambie. Vers la même époque fut également créé le vicariat apostolique de *Sierra-Leone*. Ces missions sont confiées à la Congrégation du Saint-Esprit.

L'un des plus laborieux et des plus anciens ouvriers

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de cette vigne privilégiée fut Mgr Louis Kobès, entré dans la mission des Deux-Guinées dès 1848, et qui devint ensuite vicaire apostolique de la Sénégambie. Fondateur de l'établissement de Saint-Joseph de Ngasobil et de la Congrégation des religieuses indigènes du Saint-Cœur de Marie, il mourut à la peine, le 11 octobre 1872, laissant pour précieux monument de son zèle la grammaire Wolofe, dédiée à Pie IX, en témoignage du respectueux et tendre attachement de l'auteur pour la personne de l'auguste Pontife. Chaque fois que les besoins de sa mission obligeaient ce zélé missionnaire à faire un voyage dans sa mère patrie, il s'empressait de courir à Rome pour recevoir les conseils, les encouragements et la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ (1).

(1) Le voyage que l'auteur de cette histoire fit à Rome, en 1853, coïncida par une heureuse rencontre, avec celui que fit Mgr Kobès à la même époque. Une circonstance particulière et qui peint bien son austérité nous mit en rapport intime avec le vénérable prélat. Notre frère aîné, M. Etienne Pougeois, alors curé de Chelles, chargé en cette qualité par Mgr Allou, évêque de Meaux, de porter des reliques de sainte Bathilde au Saint-Père, qui les avait demandées par son sacriste, Mgr Castellani, nous avait pris pour compagnon de voyage. Nous nous embarquâmes à Marseille, sur le paquebot le *Télémaque*, le vendredi 19 août. Ce même jour, la table commune de la salle des *Secondes*, où nous nous trouvions, fut servie en gras. Nous demandâmes du maigre, au grand étonnement des passagers et des officiers du bord qui nous affirmaient que, sur mer, tout le monde faisait gras, même les ecclésiastiques. Sachant qu'il y avait un évêque aux *Premières* du bâtiment, nous voulûmes avoir son avis. Cet évêque, inconnu de nous, était Mgr Kobès. Nous nous adressâmes à lui. Il nous répondit : « Vous pouvez faire gras ; pour moi je fais maigre. » Il paraissait pourtant bien faible de santé et épuisé de fatigues. Son exemple nous servit de règle. Pendant les trois jours que dura la traversée, le saint pontife voulut bien nous accueillir dans son intimité.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie étaient loin de suffire à l'évangélisation de ces vastes contrées. Pour aider à la conversion de plusieurs millions d'indigènes encore abandonnés, un séminaire des Missions africaines, fondé à Lyon, en 1856, par Mgr Marion Brésillac, évêque de Pruse *in partibus*, envoya des ouvriers évangéliques dans diverses parties de l'Afrique, mais surtout au Dahomey (golfe de Guinée). Pour compléter l'œuvre, un noviciat de Frères des Missions africaines, fondé à Clermont-Ferrand, en 1873, envoie des sujets au séminaire de Lyon, pour y compléter leurs études cléricales. Pie IX bénissait toutes ces œuvres, et bientôt il érigea en vicariat apostolique la province de Dahomey, confiée aux Pères des Missions africaines.

Enfin, au commencement de 1866, Pie IX, touché de l'abandon où était tombée la mission du Congo, depuis que les PP. jésuites avaient été expulsés du Portugal et de ses colonies, rétablit, dans ce pays, la préfecture apostolique anciennement existante; et aujourd'hui cette terre jadis chrétienne recommence à donner aux missionnaires les plus douces consolations, et à l'Église une nouvelle moisson de fervents disciples.

Mais, de toutes les missions d'Afrique, celle qui offrit d'abord au cœur de Pie IX le plus de consolation et d'espérance, ce fut la mission d'Abyssinie.

Nous le quittâmes avec regret à Livourne, après avoir eu l'honneur de l'assister à l'autel, dans la cathédrale de cette ville. Nous avions respiré près de ce grand cœur la foi du saint et la charité de l'apôtre. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le peuple de cette contrée, tombé anciennement dans l'hérésie d'Eutychès, conserva heureusement les mœurs chrétiennes. Partout ailleurs, en Afrique, le cimeterre coupa le christianisme dans sa racine ; mais il ne put entamer l'Abyssinie.

Au commencement du XVIIe siècle, ce pays, évangélisé par les Pères de la Compagnie de Jésus, était redevenu catholique ; mais la persécution étouffa dans le sang la vérité renaissante.

La mission d'Abyssinie fut rétablie en 1833, à la demande même d'un des chefs abyssins, désireux de secouer la honteuse tutelle du patriarche cophte d'Alexandrie.

En 1839, Grégoire XVI, pour régulariser cette mission, fonde la *préfecture apostolique de l'Ethiopie et pays limitrophes*, dont le premier titulaire est Mgr de Jacobis, lazariste italien, un autre François de Sales par la douceur, la prudence, le zèle et l'esprit de sacrifice. La mission abyssinienne devient, dès ce moment, l'œuvre spéciale de la Congrégation de Saint-Lazare.

Avant de mourir, le 4 mai 1846, Grégoire XVI complète cette mission par la création du vicariat apostolique des Gallas, qu'il confie à Mgr Massaia, de l'ordre des Capucins, et évêque de Cassia *in partibus*.

La mission d'Abyssinie réussit d'abord au delà de toute espérance. Les vertus des missionnaires excitèrent l'admiration des Abyssins. Mgr de Jacobis jouissait de toute la confiance de Négoussié, qui fut un instant le rival heureux du cruel Théodoros, et il le gagna entièrement à la cause catholique. Ce prétendant, se voyant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

maître de la situation, crut le moment arrivé de faire un acte solennel d'adhésion à l'Eglise romaine. Convaincu de la vérité de la religion catholique, et de l'efficacité de sa doctrine et de ses moyens d'action pour civiliser les peuples et leur procurer le bonheur et la paix, il résolut d'envoyer une ambassade solennelle à Rome, pour offrir au Souverain Pontife l'hommage de sa foi et de sa soumission. En conséquence, le 25 février 1859, le prêtre Emnatou, le prince Ghiorgis, et un jeune compagnon du prince, tous trois Abyssins, conduits par leur interprète, dom Joseph Sapeto, missionnaire apostolique, s'embarquent pour l'Europe, avec mission d'aller déposer aux pieds de Sa Sainteté Pie IX l'abjuration de Négoussié, roi du Tigré et du Sémen, et négus d'Abyssinie. C'était la première fois qu'un souverain éthiopien accomplissait un acte si solennel de foi catholique, et de dévotion envers le Vicaire de Jésus-Christ ; car, Socinios, empereur d'Éthiopie, qui, en 1623, avait embrassé la foi catholique, s'était borné à remettre son abjuration aux mains du R. P. Paëz, avec mission de l'envoyer à Rome. La vue des Abyssins produisit une impression profonde sur les personnes de la Cour pontificale qui furent témoins de ce spectacle. Le lecteur ne nous pardonnerait pas de passer sous silence les détails touchants de l'entrevue des envoyés éthiopiens avec le Saint-Père.

A peine introduits, les ambassadeurs, en voyant le Souverain Pontife, se prosternent la face contre terre, et la bonté de Pie IX ne les relève qu'à leur cœur défendant de cette humble attitude. Après diverses demandes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sur la santé du roi, sur celle de Mgr de Jacobis, sur leurs noms, sur leur voyage, etc., demandes auxquelles les envoyés répondent avec déférence et dignité, Abba Emnatou, se prosternant de nouveau, prononce en langue amharique les paroles suivantes, que dom Sapeto traduit à mesure en italien : « Sainteté, Négoussié, notre seigneur, roi du Tigré et du Sémen, nous envoie vers Ta Béatitude pour déposer à tes pieds sacrés l'acte écrit scellé de son sceau royal et par lequel il abjure l'hérésie, adhère de toute son âme et de tout son esprit aux dogmes catholiques, et fait obéissance et soumission à Toi, Très-Saint, vrai successeur de Pierre et Vicaire de Jésus-Christ. Notre seigneur désire qu'en témoignage éternel de sa foi, l'acte de son abjuration soit gravé sur la pierre et placé dans la grande église de Saint-Pierre. Négoussié, en outre, m'a ordonné de baiser pour lui en sa place ton pied saint, et d'implorer de ta Paternité bienheureuse la bénédiction apostolique et ta protection pour lui roi et pour tout son peuple. » Détachant alors de son cou une bourse de soie, Emnatou remet au Saint-Père l'écrit de son seigneur.

Pie IX, les bras élevés, les yeux humides de larmes de tendresse, semble écouter plutôt la voix de Dieu que celle de l'interprète : « Son air est d'ordinaire si doux, ajoute la lettre que nous citons, son sourire si ineffable, que personne ne se peut dérober à tant de charme ; mais en cet instant, soit qu'il pensât au bon Pasteur de l'Évangile qui retrouve la brebis perdue, ou au père de famille qui presse sur son cœur le fils prodigue ; soit que, Vicaire de Jésus-Christ, il s'entretînt avec Dieu même,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Pie IX était sublime. Son attitude était celle de l'extase. Il pria quelque temps, puis, abaissant ses regards sur nous : « Que Dieu vous bénisse, ô mes fils ! Que Dieu bénisse votre roi ! Que Dieu bénisse votre Éthiopie, qui est mienne aussi ! Remerciez Dieu pour le don admirable de la foi qu'il vous a fait en Jésus-Christ, son Fils. Ah ! mes chers enfants, je prierai pour vous avec toute mon âme, car c'est là le secours que mon amour de père vous peut donner. Dieu vous viendra en aide et achèvera en vous l'œuvre qu'il y a commencée. » Les bons Éthiopiens semblaient aussi ravis d'admiration, et ils reçurent avec des signes de gratitude extrême les présents que Pie IX daigna leur remettre avant de les congédier.

Mgr de Jacobis mourut d'épuisement, l'année suivante, entouré de ses chers néophytes. Sa mort fut un deuil pour toute l'Abyssinie, tant il avait conquis l'estime, le respect et l'attachement de tous ceux qui avaient pu le connaître. Le parfum de vertus dont partout et toujours son zèle était comme embaumé avait fait fructifier sa parole sainte dans le cœur de vingt mille Abyssins, précieuse conquête de son apostolat, et gage de succès pour ceux qui doivent cultiver, après lui, le vaste champ qu'a défriché ce grand modèle des missionnaires (1).

La barbarie de Théodoros, l'expédition anglaise, le désordre qui a suivi dans ce pays la chute du tyran, ont

(1) Voir *l'Abyssinie, son histoire naturelle, politique et religieuse*, (page 485), par M. l'abbé A. Pougeois, auteur de cette Histoire de Pie IX. Il ne reste que peu d'exemplaires de cet ouvrage.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

paralysé momentanément l'action des ouvriers évangéliques. Mais Mgr Touvier, en Abyssinie, et Mgr Massaia (1), au pays des Gallas, poursuivent infatigablement les conquêtes de la foi au milieu de ce bon peuple, tourmenté par les désordres d'une perpétuelle anarchie, à laquelle s'ajout aujourd'hui la famine.

Toutes les missions dont nous venons de parler forment comme une ceinture autour de l'immense étendue du continent africain. Mais on sait actuellement que l'intérieur du pays n'est pas aussi désert qu'on l'avait cru jusqu'ici, et que l'Afrique est aussi peuplée que les autres parties du monde. Elle renferme donc des peuples nombreux qui sont encore privés du bienfait de la foi et de la civilisation. Des difficultés insurmontables se sont longtemps opposées à ce que les Européens pénétrassent dans l'intérieur de ce continent inhospitalier. Cependant des tentatives nombreuses ont été récemment faites avec quelque succès; de hardis voyageurs, des commerçants habiles, ont déchiré le voile mystérieux qui nous dérobait jusqu'à l'existence d'une foule de peuples assez connus aujourd'hui pour qu'on puisse, non sans danger,

(1) Mgr Guillaume Massaia, des mineurs capucins, évêque de Cassia i. p. i. et vicaire apostolique pour les peuples Gallas, se trouve à Smyrne, d'où il a envoyé à la Propagande sa démission. Parvenu à un grand âge, brisé par le climat africain et par les fatigues apostoliques, par huit exils et trois emprisonnements, il va venir en France pour essayer de rétablir sa santé. Ses forces sont épuisées, mais non pas son grand zèle, sa foi admirable, son dévouement à l'Église. Dix mille néophytes, conquête de son laborieux apostolat, pleurent leur père que la persécution a séparé d'eux. Son suprême bonheur serait de pouvoir rentrer dans sa chère mission, et mourir au milieu de ses enfants.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sans doute, mais avec quelque chance de succès, porter chez eux la semence de l'Évangile.

Assurément, plus d'un cœur de prêtre a battu du désir de sacrifier sa vie pour l'extension du règne de Jésus-Christ dans ces contrées. Car, indépendamment de la parole du Sauveur, qui presse ses disciples *d'aller instruire toutes les nations*, les circonstances sont telles qu'il paraît y avoir péril dans le retard. Sans parler, en effet, du mahométisme, qui gagne chaque jour du terrain et qui menace d'envahir toute la population indigène, qui ne sait que les protestants s'imposent d'énormes sacrifices pour leurs missions africaines?

Les catholiques pouvaient-ils se laisser devancer par ceux qu'inspire le démon de l'erreur ?

En 1862, alors que se préparaient les périlleuses tentatives des savants pour la découverte des contrées encore inconnues de l'Afrique centrale, le cœur des missionnaires s'élançait lui-même à la conquête des âmes dans ces lointains pays.

Mgr Fava (aujourd'hui évêque de Grenoble), alors vice-préfet apostolique du Zanguebar, contemplant par la pensée ces peuples plongés dans l'ombre de la mort, s'écriait du cap Magagoni où il avait planté sa tente :

« La sauvagerie règne encore dans ces vastes contrées, où les sentiers qu'on suit sont plutôt l'œuvre des animaux que le travail de l'homme. Parfois, en sillonnant le vaste Océan et en se voyant seul au sein de l'immensité, on se prend à réfléchir et à se dire : Mais à quoi donc servent ces vastes solitudes des mers ? à qui sont-elles données en spectacle ? Et l'on est obligé de se répondre : Elles

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sont sous l'œil de Dieu qui les a faites. Elles louent leur Créateur dans leur profond silence. Elles proclament sa puissance lorsque, dans leurs élans sublimes, elles montent jusqu'aux nues. Il en est de même des solitudes d'Afrique. Elles sont données en spectacle à quelques voyageurs, qui les parcourent comme on parcourt les mers, sans y laisser de traces durables. Le pauvre Africain est un sauvage de bonne nature, mais il ne sait pas rendre à Dieu l'hommage intelligent que la terre lui doit. Il faut que les monts, les bois et les eaux envoient d'eux-mêmes leur cantique vers le Seigneur. Quand donc, ô mon Dieu, sonnera l'heure où l'Europe, poussée par l'Esprit divin, et jetant un regard sur la carte du monde, dira : De toutes les contrées du globe, celles-là sont les plus abandonnées : allons-y porter les bienfaits de la civilisation ?

« Mes confrères et moi, nous désirons apporter le faible tribut de notre dévouement à cette grande cause... La divine Providence nous montrera que ces projets lui plaisent, si elle nous donne les ressources nécessaires pour les exécuter. Fasse le Ciel qu'un jour, cheminant avec quelque caravane, nous allions élever un autel à Jésus-Christ au centre de la grande Afrique ! »

La mission de l'Afrique centrale est encore à son début, quoiqu'elle date de près de trente ans, et qu'un grand nombre de missionnaires y aient déjà sacrifié leur vie.

Nulle part le règne de Jésus-Christ ne s'établit sans combat, et les premiers messagers de l'Évangile sont appelés d'ordinaire à joindre au témoignage de leur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

parole celui de leur sang. Ici, il n'y a eu ni persécuteurs ni bourreaux ; c'est contre les ardeurs d'un climat dévorant que les ouvriers évangéliques ont dû lutter, et la plupart ont succombé. Chacune des stations du vicariat de l'Afrique centrale est maintenant marquée de plusieurs tombes ; d'autres tombes jalonnent la route du désert de Scellal à Gondokoro. De toutes ces tombes transformées en autels, la vie un jour sortira, et des chrétientés fleuriront autour de ces autels.

Aussi l'insuccès apparent des premières tentatives n'a-t-il découragé aucun dévouement.

D'autre part, les explorations des premiers missionnaires et leurs travaux sur les langues des tribus répandues entre les deux Nils profiteront à leurs successeurs, en diminuant les difficultés matérielles de l'apostolat.

L'expérience ayant démontré que le missionnaire européen ne peut longtemps supporter l'action du climat et les fatigues apostoliques dans les régions embrasées de l'Afrique centrale, il fut décidé que le mieux était de faire choix de quelque point de la côte d'Afrique où les missionnaires pourraient préparer des éléments indigènes d'évangélisation et de civilisation, qui seraient graduellement introduits dans les tribus de l'intérieur.

Telle fut l'origine de la fondation des *Instituts des Nègres*, au Caire, en Égypte.

L'immortel Pie IX, qui ne dédaignait pas de mettre la main aux derniers détails de ce qui concernait ces lointains intérêts de l'Église, désigna lui-même l'Égypte comme le point de départ et le centre d'action le plus propre à atteindre le but désiré.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les *Instituts* du Caire sont au nombre de deux, celui des garçons et celui des filles. La pensée qui a présidé à ces fondations, c'est donc la régénération de l'Afrique par l'Afrique elle-même. C'est pourquoi les zélés missionnaires, attentifs à mettre en œuvre tous les moyens propres au succès de leur sainte entreprise, n'hésitent pas à se procurer, quand ils le peuvent, des enfants achetés sur les marchés des villes africaines, pour en faire, avec le temps, non les esclaves de quelque maître brutal, mais les apôtres de leurs infortunés concitoyens. C'est ainsi que l'Église sait tirer parti de l'affreuse *traite des nègres* pour le bien commun des esclaves et des hommes libres.

Le succès couronna les prévisions de Pie IX.

« Avec les éléments que je possède, écrivait déjà en 1871 M. Daniel Camboni, missionnaire apostolique de l'Afrique centrale et supérieur des Instituts des Nègres en Égypte, j'espère pouvoir ouvrir prochainement une vaste mission dans l'Afrique centrale. Il s'agit d'arborer la croix parmi les peuples les plus abandonnés du monde, parmi ces nègres, enfants égarés de Cham, qui forment la dixième partie du genre humain. Il n'est point de fatigues, de privations, de souffrances, que nos missionnaires et nos religieuses ne soient disposés à endurer pour le salut de ces âmes. Pour réussir dans notre sainte entreprise, nous sommes tous prêts à supporter la vie la plus dure, le lent martyre du climat équatorial, la mort même la plus douloureuse. C'est là le seul tribut que nous puissions offrir à Dieu pour la conversion de la malheureuse Nigritie. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Aujourd'hui, le royaume de Kordofan et le pays des Naubas sont ouverts au zèle infatigable de Mgr Camboni, justement appelé *l'Apôtre de la Nigritie*.

En 1876, cet incomparable missionnaire, appelé à Rome par Pie IX, s'empressa de se rendre au désir du Saint-Père, qui, peu de semaines avant sa mort, le nomma vicaire apostolique de l'Afrique centrale, avec le titre d'évêque de Claudiopolis *in partibus*.

Le Sauveur du monde, dans son langage simple, familier et tendre, se comparait, un jour, à une poule veillant sur ses poussins et les appelant sous ses ailes. Pie IX était, sous ce rapport, la fidèle image de Jésus-Christ. Les tristes habitants des régions inconnues de l'Afrique semblaient être, sur la fin de son Pontificat, ses *poussins* de prédilection. Ses yeux ne les quittaient pour ainsi dire pas, et il voulait que la lumière de la vérité arrivât jusque chez eux par tous les chemins possibles. En élevant le siège d'Alger au titre de métropole, il en nomma le premier titulaire, Mgr Lavigerie, *Préfet apostolique du Sahara*, avec mission de pourvoir à l'évangélisation de ces pays abandonnés. En effet, le monde entier avait entendu la bonne nouvelle de l'Évangile, excepté l'Afrique centrale qui avait seule échappé jusque-là aux rayons bienfaisants de la vérité chrétienne, et le Vicaire inspiré de Jésus-Christ sentait le moment venu de la faire briller dans cette nuit de l'erreur, de l'idolâtrie et de la dégradation. L'éminent archevêque d'Alger, avec toute l'ardeur du zèle qui le dévore, mit la main à l'œuvre. A Alger même est fondée par lui une société de missionnaires destinés à porter la foi dans l'Afrique équatoriale.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Cette institution a déjà porté ses fruits. Conformément aux instructions du Saint-Père, Mgr Lavigerie créa, dans l'Afrique équatoriale, deux grandes missions, destinées à être érigées en vicariats apostoliques, l'une sur le lac Tanganika, et l'autre sur les lacs Victoria et Albert Nyanza. Deux caravanes de missionnaires, parties successivement, à un an de distance, s'installent en ce moment dans ces parages. La mort même de Pie IX fut comme le signal de l'ébranlement de ces vaillants apôtres, fournis par la *Mission d'Alger*. Les premiers partaient, au nombre de dix, au mois de mars 1878. Un an plus tard, une nouvelle phalange de ces hérauts de l'Évangile se mettait en marche pour la même destination. Elle se composait de douze Pères, originaires de différents diocèses de France, et de six auxiliaires de Belgique et d'Écosse, anciens zouaves pontificaux, partis pour servir d'escorte aux missionnaires. Ils ont trouvé ainsi l'occasion de consacrer leur vie une seconde fois et pour toujours au service de l'Église (1).

(1) C'est bien une mission, en effet, qu'allaient entreprendre ces anciens zouaves, à côté des missionnaires dont ils seront l'escorte. Aussi Mgr Lavigerie a-t-il voulu leur conférer l'investiture, à la façon dont on procédait au moyen-âge pour les chevaliers qui s'en allaient en Terre-Sainte. Au jour fixé pour cette cérémonie, les soldats des missions s'avançaient en bon ordre, au pied du maître-autel de la cathédrale d'Alger. Ils portaient leur ancien costume, à l'exception du képi, remplacé par un fez rouge. Quand ils furent près de l'archevêque, ils tirèrent du fourreau et déposèrent leurs épées, que Mgr Lavigerie bénit solennellement après avoir prononcé un émouvant discours. Puis, le chef de la petite troupe reçut son épée des mains mêmes du prélat, qui lui dit : « Servez-vous de cette épée pour la défense des œuvres de Dieu et veillez à ne jamais l'employer pour des causes injustes. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

La veille du départ de cette armée pacifique pour la conquête des âmes, avait lieu, dans la cathédrale d'Alger, la cérémonie traditionnelle des adieux. L'enceinte sacrée fut insuffisante pour contenir les flots pressés de la multitude. L'archevêque, qui présidait cette cérémonie, fut impuissant à retenir l'émotion qui le dominait, et, dans son discours, exhortant les fidèles à prier pour les nouveaux apôtres, il s'écria :

« Vous connaissez leur histoire, mes très-chers frères.

« Venus de notre France, préparés parmi vous à leurs combats, ils vont rejoindre, au centre du continent dont nous gardons les portes, leurs frères, partis depuis un an déjà, et qui les appellent à partager leurs travaux. Ils vont partir, avec les vaillants compagnons que la Belgique et l'Angleterre leur envoient, et ce jour est le dernier où ils foulent le sol de la patrie, où ils entendent la

Cette recommandation faite, Mgr Lavigerie donna le baiser de paix à l'officier.

Ainsi armé, celui-ci, à son tour, s'adressant à chacun de ses hommes, leur dit, en leur frappant trois coups de plat d'épée sur l'épaule : « Soyez un soldat pacifique, et aussi valeureux que fidèle et religieux. » Après quoi, chacun d'eux fit entre les mains de Mgr Lavigerie le serment solennel d'obéissance, et reçut du supérieur des missionnaires une croix qu'il promit de porter pendant toute la durée du service. Par leur serment, les zouaves s'engagent à aider les missionnaires en toute difficulté, à défendre les caravanes et les campements de jour comme de nuit contre les bêtes fauves, les voleurs et les assassins, à triompher par leur attitude, digne et ferme, du mauvais vouloir des indigènes, et à enseigner aux sauvages, sous la direction des missionnaires, les doctrines de notre sainte religion et les principes de notre civilisation chrétienne.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

langue maternelle, où ils voient près d'eux leurs pères, leurs frères dans le sacerdoce, le peuple fidèle, tout ce qu'ils sacrifient à jamais.....

« Le monde entier a entendu la Bonne Nouvelle. Seules, les contrées barbares de l'Afrique ne l'avaient pas entendue. Mais voici que toutes les nations chrétiennes se sont liguées, comme à l'envi, pour ouvrir les portes de la barbarie, jusque-là tristement fermées.....

« De toutes parts, de hardis conquérants pénètrent dans les profondeurs inconnues où les richesses de la nature ne servent qu'à mieux faire ressortir les plus profondes misères de l'humanité. L'Église seule restera-t-elle en arrière? Non! Déjà ses apôtres ont assiégé les côtes africaines : le Gabon, la Guinée, le Cap, les rivages du Zanguebar, le Zambèze ont reçu les envoyés de Dieu. Mais l'intérieur reste encore inaccessible. Les voici qui viennent, ces conquérants pacifiques! Déjà l'Égypte leur prépare un passage sur le cours mystérieux du Nil. Mais qui sont ceux qui volent comme des nuées, entraînés par les vents rapides? Zanzibar, tu les as vus s'enfoncer dans les plaines brûlantes, franchir les montagnes inhospitalières qui s'élèvent en face de tes rivages; tu vas les revoir encore, n'ayant pour armes que leur croix, pour ambition que de porter la vie dans cet empire de la mort..... »

Et après avoir rappelé, par d'éloquentes paroles, les attaques furibondes auxquelles la religion est en butte dans notre malheureuse France, il ajouta :

« Or, je vous le demande. Fils de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de tous nos peuples catholiques, qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

m'entourez, ce soir, en si grand nombre, dans ce temple, où en sommes-nous de l'antique fidélité et de l'antique foi? Quels sont ces cris qui retentissent? Qui poursuit-on de ces blasphèmes? Ah! je viens de vous le dire, ils poursuivent Dieu et son Christ: « Nous ne voulons plus, disent-ils, qu'ils règnent sur nous. » Tremblons que ces vœux ne soient exaucés! Tremblons que le Sauveur ne secoue tristement sur nous la poussière de ses pieds, et que les fils de l'esclave ne remplacent, dans son Église, les premiers-nés de la foi..... »

Enfin, se tournant vers les jeunes missionnaires et leurs intrépides auxiliaires : « Je vous regarde, mes fils bien-aimés, leur dit-il, je vois sur vos traits, comme je le disais à vos frères, dans une semblable circonstance, tout l'éclat de la force et de la jeunesse. Je songe à tout ce que vous sacrifiez, famille, patrie, espérances d'ici-bas, et en pensant que c'est de la France catholique que vous êtes les enfants, je ne puis m'empêcher d'avoir confiance pour elle, puisque Dieu y garde tant de cœurs qu'un dévouement héroïque et pur peut enflammer.

« Et vous aussi, nobles jeunes hommes qui, dans un sentiment de foi intrépide, venez unir vos mains pour protéger les envoyés de Dieu, fils de la Belgique et de l'Angleterre, votre courage est, pour votre patrie, une bénédiction et un gage de salut!... »

Puisse le pieux pontife avoir prophétisé!

Les missionnaires d'Alger emportèrent avec eux tous les instruments et les ouvrages qui leur étaient nécessaires pour servir la science en même temps que pour établir la foi. Deux d'entre eux étaient même allés, avant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

leur départ, recevoir des instructions et une direction utile auprès des principaux savants de Paris, et surtout du Muséum d'histoire naturelle, et ils ne négligent aucune occasion de faire parvenir en France les résultats des découvertes et des études faites par eux dans les différentes contrées de l'Afrique qu'ils évangélisent.

Ces occupations secondaires de la mission catholique en Afrique étaient en parfaite conformité avec les intentions de Pie IX qui voulait que partout, comme à Rome, la religion fraternisât avec les arts et les sciences. Son œil clairvoyant devinait qu'en Afrique plus qu'ailleurs les sciences et les arts seraient un puissant levier pour la prospérité des nouvelles missions. Il en donna une preuve manifeste dans l'accueil tout particulier qu'il fit au jeune et savant abbé Debaize, qui lui exposait son dessein d'aller en Afrique pour y servir tout à la fois la cause de la religion et de la science par des explorations de toute nature: « Je serais heureux, lui dit le Saint-Père, qu'un prêtre pût reconnaître et certifier l'état de l'intérieur de l'Afrique. Plus qu'aucun autre voyageur, il renseignerait utilement le Saint-Siège sur les mœurs de tant de populations jusqu'ici complétement ignorées, ou imparfaitement connues. » L'audience avait lieu au mois d'août 1877. Muni de la bénédiction de Pie IX, de lettres de la Propagande et d'une mission officielle du gouvernement français, le jeune abbé pénétra en Afrique, où malheureusement pour la religion et pour la science, il vient de succomber, à l'âge de trente-quatre ans, à la rigueur du climat. Michel-Alexandre Debaize appartenait au diocèse de Séez.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les missionnaires d'Alger ont eux-mêmes payé déjà un tribut au climat inhospitalier des régions africaines ; mais ils ont fait tous par avance le sacrifice de leur vie, et ils savent qu'un bataillon d'élite qui monte à l'assaut d'une place doit s'attendre à payer de son sang la hardiesse de l'attaque, mais que d'autres le suivront et remporteront la victoire.

La forteresse qui sert de dernier retranchement à l'idolâtrie et à Lucifer, au cœur de l'Afrique, ne cessera d'être assiégée par nos missionnaires ; et quand, un jour elle sera demantelée et que le christianisme aura établi sur ses ruines le bienfait de la civilisation, ces peuples régénérés devront se souvenir que Pie IX a préparé les pacifiques expéditions qui les ont affranchis, et que du haut du ciel il continue d'étendre sur eux sa particulière protection.

Nous ne pouvons terminer cette exploration générale des missions catholiques dans le monde, sans jeter un rapide coup d'œil sur celles de l'Océanie.

Cette profusion d'îles semées par la main du Créateur dans l'Océan Pacifique, comme les étoiles à la voûte du firmament, fit donner à cette partie du globe terrestre le nom de *Continent océanien* ou cinquième partie du monde.

Ne pouvant passer en revue chacune de ces innombrables populations, nous devons, avant tout, remercier Dieu de ce qu'enfin ces archipels se sont ouverts à la foi, et de ce que ces écueils dont nos pères ne savaient pas

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

même le nom se couvrent maintenant d'une nouvelle moisson de chrétiens.

L'Australie qui semblait n'être destinée qu'à tenir lieu de bagne aux malfaiteurs de l'empire britannique, et qui en 1820 était encore sans autels et sans prêtres, est aujourd'hui une province ecclésiastique, composée de l'archevêché de Sydney et des sièges épiscopaux d'Adelaïde et d'Horbartown.

Aux six vicariats apostoliques fondés par ses prédécesseurs, dans l'Océanie, Pie IX ajouta ceux de l'archipel des Navigateurs, des îles Gambier (Mangareva, Tahiti et Pomotou), de l'île de Pâques, et les préfectures apostoliques des îles Viti et de la Nouvelle-Norcie.

Ces différentes missions océaniennes sont confiées pour la plupart aux Pères Maristes et aux Picpussiens ou Pères de la *Congrégation de Jésus et Marie.*

Cette dernière congrégation fut chargée du vicariat de l'Océanie orientale. Ces courageux apôtres travaillent à leur mission avec un zèle infatigable que Dieu a daigné récompenser par les plus heureux succès. C'est surtout dans les îles Gambier et dans les îles Sandwich que la grâce s'est plu à faire fructifier la parole évangélique. Les premières sont entièrement chrétiennes, et les autres promettent de l'être bientôt.

La partie la plus considérable, celle qui embrasse toutes les îles, au nombre de plusieurs milliers, disséminées au centre et à l'ouest, dans un espace carré de plus de dix-huit cents lieues de côtes, fut l'héritage offert par le Saint-Siège à la Société de Marie. Mgr Bataillon, évêque d'Enos *in partibus*, aidé de Mgr Elloy, qui lui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

succéda, a été le grand moissonneur de ce champ vaste et fertile.

La conversion de l'île Wallis peut donner une idée des épreuves et des consolations que trouvèrent, dans ces contrées, les apôtres chargés de cette mission.

La foi s'établit avec lenteur à Wallis. Après de longs et rudes travaux, le R. P. Bataillon n'avait pu décider à se faire instruire qu'une faible partie de la peuplade ; le grand nombre des habitants, au lieu de se rendre, s'irritèrent de voir leurs frères abandonner les dieux. Déjà les plus exaltés poussent des cris de vengeance et mettent les armes aux mains de tous. La nouvelle du danger s'est bientôt répandue ; la frayeur saisit les catéchumènes, qui, incapables de se défendre par la force, viennent demander secours et protection au ministre de Dieu, pour la cause duquel ils se trouvent exposés à la mort. Le P. Bataillon a placé sa confiance en Celui qui l'envoie; il invoque Marie, qui couvre de ses salutaires auspices la Société et la Mission. L'assurance qu'il tire de sa foi ne tarde pas à faire sur le faible troupeau une heureuse impression et à calmer les premiers transports de l'épouvante. Pour les mieux établir sous la protection de la Reine de l'Océanie, il se hâte de faire, avec un lambeau d'étoffe qu'il trouve sous sa main, un étendard blanc sur lequel il attache sa douce image. Lorsqu'il a élevé ce signe de ralliement et ce gage d'espérance, l'apôtre s'écrie, saisi d'un enthousiasme qu'on eût dit inspiré : « Ayez confiance, mes enfants, il ne vous sera fait aucun « mal ; nous allons faire le tour de l'île et la conquérir à « Jésus-Christ. » En même temps, il lève la main pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les bénir ; tous se prosternent et se relèvent rassurés et consolés. Le Révérend Père établit l'ordre dans leurs rangs et leur assigne les positions qui leur conviennent, selon leur âge et leurs forces ; il leur recommande de réciter sans interruption le chapelet, la prière qui invoque à cris multipliés la puissante Marie pour l'heure présente, l'heure du danger et du besoin ; et tandis que ces voix d'enfants, de femmes, de guerriers et de vieillards font monter vers son trône l'ardent concert de leurs supplications, le missionnaire, armé de son chapelet et de sa croix, s'avance seul du côté de l'ennemi, et, levant sa croix vers le ciel, il adjure, au nom du Dieu vivant, l'esprit de ténèbres de céder enfin à Jésus-Christ cette terre sur laquelle il règne depuis si longtemps, pour le malheur des infortunés qui l'habitent. « Voici la croix « de Jésus, ô ennemi ! sois mis en fuite ! Cède au ministre « de ton Vainqueur qui t'a précipité dans l'abîme ; fuis « dans le chaos de la nuit éternelle ! Que Dieu se lève, « et que ceux qui le haïssent soient dissipés à ja- « mais (1) ! » A ce spectacle inattendu d'un homme seul et sans armes, qui n'oppose à la fureur que la majesté de la foi, l'étonnement saisit les idolâtres : ils cessent d'avancer. Vainement les plus exaltés s'excitent mutuellement et se reprochent leur frayeur : « En avant ! mort « à l'ennemi de nos dieux ! Lâches ! qui vous arrête ? » Ces cris demeurent sans écho ; personne n'ose affronter le prêtre que Dieu couronne de terreur. Ils gardent cependant leurs rangs et leurs armes, et attendent, partagés

(1) Prière de l'Église.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

entre la crainte et le désir de la vengeance. Le lendemain, même effroi et même obstination. Les tribus fidèles passent le temps à prier, et chaque instant de cette lutte silencieuse qui se prolonge, ranime leur espoir; ils oublient, à l'exemple de leur généreux Père, la faim qui les tourmente, et la pluie, contre laquelle ils ne sont abrités que par le feuillage des cocotiers. Enfin, après trois jours et trois nuits d'alarmes, l'ennemi découragé se débande, sans avoir même songé à essayer si la poitrine du missionnaire est à l'épreuve de la flèche, comme son âme de la peur. La chrétienté naissante était sauvée.

Ces peuples s'affectionnèrent singulièrement à leurs bienfaiteurs et déployèrent un grand zèle pour la conversion de leurs frères. Quand leur évêque bien-aimé dut les quitter pour faire un voyage en Europe, ils lui exprimèrent leurs regrets par ces tendres et poétiques paroles :

« Que ne nous est-il donné de voir notre île se trans-
« former tout à coup en un vaste navire sur lequel
« nous pourrions tous voguer et partir avec toi ! Ah ! du
« moins, emporte nos cœurs et nos vœux ! Dépose aux
« pieds du Grand Chef de la religion nos sentiments
« d'amour et de respect... Dis à nos frères d'Europe
« que nous les aimons beaucoup ; dis-leur aussi que
« nous leur portons envie, non pas à cause de leur pays
« et de toutes leurs belles choses, dont on nous parle
« tant ; nous sommes contents de notre petite île, de nos
« huttes et de nos vêtements de feuillage. Ce que nous
« leur envions, c'est le bienfait de la foi, dont un grand

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« nombre des nôtres sont encore privés ; ce sont les « nombreux moyens de salut dont ils surabondent, et « qui nous manquent. Qu'ils veuillent donc nous céder « des missionnaires !

Trois jeunes insulaires que Mgr Bataillon emmena dans son voyage à Rome excitèrent l'étonnement par la vivacité de leur esprit, et l'intérêt par les qualités de leur cœur. Le missionnaire laissa deux de ces enfants au séminaire de la Propagande.

Les fervents néophytes de ces contrées, heureux d'être devenus les enfants de l'Église, ont un attachement extraordinaire pour le Père commun des fidèles et prennent part à ses épreuves. A Wallis, la reine Amélie, tous les dimanches après les vêpres, faisait prier elle-même les enfants pour Pie IX persécuté. Un jour, ces enfants lui dirent : « Mais il est donc bien malheureux le Pape que tu nous fais dire tant de prières pour lui. Écris-lui qu'il vienne à Wallis, car nous l'aimons beaucoup et personne ne lui fera de peine. »

Pie IX avait lui-même une tendresse toute paternelle pour ces nouveaux convertis. Le 9 janvier 1878, malgré son état de souffrance, il recevait, couché sur son lit, Mgr Elloy, vicaire apostolique de l'Océanie centrale. En le voyant entrer : « Ah ! voici, s'écrie-t-il, de tous les évêques du monde le plus éloigné. » Il le fit approcher, écouta avec bonheur le récit des progrès de sa mission, et après avoir béni le missionnaire, ses travaux et son peuple, il sonna son camérier et se fit apporter une médaille qu'il remit à l'apôtre de Wallis. Elle représentait, d'un côté, Pie IX dans la trente et unième année de son

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Pontificat ; et de l'autre, Saint-Joseph étendant une main protectrice sur l'Église représentée par une femme qui tient d'une main les clefs, et de l'autre, la basilique de Saint-Pierre d'où s'échappe la lumière du monde.

Les îles Viti et Fidji, érigées, en 1863, en vicariat apostolique, sont devenues, depuis cette époque une édifiante chrétienté, et sur ces rivages inhospitaliers où, il y a cinquante ans, les sauvages habitants tenaient des feux en permanence, attendant quelque naufrage pour piller le navire et dévorer les matelots, on voit régner aujourd'hui l'Évangile et la civilisation.

La Nouvelle-Calédonie avait déjà ouvert ses portes à nos missionnaires et le cœur de ses habitants aux enseignements de la foi, quand, le 24 septembre 1853, le contre-amiral Febvrier-Despointes put y déployer le drapeau de la France, et M. de Montravel fonder à Nouméa un établissement colonial.

Aux îles Marquises, le vicaire apostolique, Mgr Dordillon, évêque de Cambysopolis *in partibus*, revenu, en 1870, du Concile du Vatican, où il avait voté l'infaillibilité pontificale, se vit dépouillé, mesquine vengeance du gouvernement de Napoléon III, des constructions que l'État avait mis à son service, à Nouka-Hiva, pour en faire une chapelle et des écoles.

Cependant, c'est grâce à nos missions catholiques que tous les peuples chrétiens des plus lointaines régions du globe sont sympathiques à la France. Français de cœur, ils pleurèrent aussi douloureusement que nous-mêmes les malheurs de notre patrie, quand, revenant de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Rome après le Concile, nos missionnaires leur en donnèrent la première nouvelle.

« A notre passage à Sydney, dit Mgr Elloy, nous avions vus des Irlandais catholiques pleurer en apprenant les malheurs de la France ; d'autres refusaient absolument d'y croire. Nous avons eu le même spectacle à Tonga et à Samoa. Partout le catholique, surtout s'il se trouve mêlé à une population protestante, regarde la France comme une seconde patrie. Pourquoi donc nos hommes politiques ne tiennent-ils pas davantage à conserver à notre pays son caractère de catholicisme? O France! ô fille ainée de l'Église, toi qui envoies tes missionnaires dans toutes les contrées du monde, et qui les soutiens par tes aumônes, non tu ne périras pas. Les vœux de 200,000,000 de catholiques demandent la conversion de tes enfants rebelles et ta conservation. Dieu ne peut être sourd à tant de prières ; il te sauvera! »

En effet, la France qui porte partout la foi peut-elle la perdre elle-même?

En aucun temps, la diffusion merveilleuse de la parole divine, favorisée par le développement de l'œuvre toute française de la Propagation de la foi, n'avait été aussi éclatante que sous le Pontificat de Pie IX.

Nous serions injustes de ne point mentionner ici le contingent précieux que les autres nations catholiques de l'Europe ont fourni à l'œuvre des missions. Congrégations anciennes, congrégations nouvelles se partagent l'héroïque entreprise de conquérir le monde à Jésus-Christ. Aux instituts déjà vieux des Missions Étrangères,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de Saint-Lazare et de la Compagnie de Jésus, sont venues se joindre d'autres sociétés plus nouvellement fondées, se consacrant aux missions avec un zèle qui promet d'égaler le succès et la gloire des Congrégations anciennes. Outre la société du Saint-Cœur de Marie, celles des Maristes et de Picpus que nous avons déjà nommées, citons encore les Rédemptoristes, les Passionnistes, les Oblats de Turin qui desservent l'empire Birman, ceux de Marseille, etc..

Il faut rappeler aussi le séminaire établi par les RR. PP. Capucins, à Rome, et celui que la piété du clergé irlandais a élevé près de Dublin. Et comment passer sous silence cet illustre Collège de la Propagande, monument déjà ancien de la sollicitude des Souverains-Pontifes, où, dans les solennités publiques on entend Jésus-Christ loué en cinquante-quatre idiomes différents, comme si Dieu qui divisa autrefois les langues pour confondre, à Babel, l'orgueil humain, avait voulu, aujourd'hui, les rapprocher et les unir pour achever l'édifice de l'Église et rassembler sous son ombre la famille humaine réconciliée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE XI

PIE IX ET LES CANONISATIONS.

Origine des canonisations. — Règles établies. — Statistique des canonisations. — *Béatifications* célébrées par Pie IX. — Pierre Claver. — Jean de Britto. — André Bobola. — Pierre Canisius. — Jean Berchmans. — Jean Grande. — Marianna Paredès. — Germaine Cousin. — Paul de la Croix. — Jean Sarcander. — De Rossi. — Benoît-Joseph Labre. — Marguerite-Marie Alacoque. — Marie des Anges. — Benoît d'Urbain.

Les Martyrs japonais. Résumé historique de leur martyre. — Convocation des évêques.—Consistoires. — Fêtes préparatoires. — Le 8 juin 1862. — Décoration de Saint-Pierre. — Cortège pontifical. — Solennité religieuse. — La canonisation de 1862 et l'exposition de Londres.—Consistoire du 9 juin. — Mémorable allocution de Pie IX.—Le XIIe siècle ressuscité au XIXe. — Adresse des évêques à Pie IX.—Agapes dans la bibliothèque vaticane. — Scène touchante dans les jardins du Pape. — Pose de la première pierre d'une caserne. — Anniversaire de l'élection de Pie IX. — Fête du 29 juin.— Pie IX honorait les Saints de toute manière.

Le culte des saints remonte au berceau du christianisme. Dès l'origine des persécutions, on prit l'habitude de dresser un autel sur le corps des martyrs, pour y célébrer le saint sacrifice, et remercier Dieu de leur victoire. On bâtissait aussi, quand on pouvait le faire sans trop de danger, autour du sépulcre des chrétiens im-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

molés pour la foi, des chapelles ou oratoires appelés *martyria, memoria, confessiones,* etc. et l'on célébrait leur fête. Cette fête était alors toute la canonisation. Les évêques intervenaient dans ces hommages rendus aux héros du christianisme. Nous voyons par les épîtres de saint Cyprien (notamment la 37e et la 79e) que les évêques, avant d'autoriser le culte public des saints martyrs, se faisaient rendre compte des circonstances qui avaient accompagné la mort de chacun d'eux, en vue de prévenir les erreurs et les méprises d'un zèle téméraire et d'un enthousiasme irréfléchi, ou inattentif. « La confession la plus éclatante et la plus glorieuse, dit Benoît XIV, ne suffisait point pour consacrer authentiquement la mémoire d'un athlète de la foi chrétienne. On attendait qu'il fût proclamé par la voix des premiers pasteurs ; il leur appartenait de brûler le premier encens sur son cercueil, et c'était de leurs mains que son nom devait être inscrit dans les fastes ecclésiastiques. De là ce titre distinctif de *martyrs approuvés* (*martyres vindicati*), pour désigner ceux que l'autorité légitime vengeait de l'ignominie de leur supplice, en les mettant en possession des honneurs qu'on doit aux saints. De là ces diacres chargés de noter le jour de leur mort, d'en recueillir les actes et d'en faire le rapport à l'évêque diocésain (*In causis beat. canon.* cap. II.). »

Au IVe siècle, les canonisations s'étendirent aux évêques eux-mêmes, aux docteurs, aux prêtres, aux laïques de toutes conditions, à tous ceux enfin dont les vertus éminentes avaient édifié l'Église, et dont la sain-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

teté était constatée. On inscrivait leurs noms, avec la qualification de *Confesseurs*, sur les diptyques, afin que mémoire en fût faite dans l'office divin.

Malgré les sages précautions qu'on ne manquait jamais de prendre avant d'accorder à la sainteté, les honneurs qui lui sont dus, il fut jugé convenable, vers la fin du xe siècle, de réserver le droit de canonisation au Saint-Siège. Les évêques, du reste, étaient dans l'usage de le consulter sur des actes de cette importance. Le premier exemple de canonisation pontificale qui nous soit connu est la canonisation de saint Uldaric, évêque d'Augsbourg, par le Pape Jean XV, en l'an 993.

Vers l'an 1160, Alexandre III décréta qu'à l'avenir le droit de béatifier et de canoniser appartiendrait exclusivement au Saint-Siège ; et Urbain VIII, par une bulle du 5 juillet 1634, défendit expressément d'attribuer la qualité de *bienheureux* ou de *saint* à ceux qui n'auraient pas obtenu l'un de ces titres conformément aux règles établies par ses prédécesseurs.

Les règles en question n'eurent un caractère à peu près invariable que lorsque Sixte V eut institué la *Congrégation des Rites*, en 1586. Auparavant, la déclaration solennelle de sainteté était publiée tantôt dans un concile, tantôt devant les fidèles assemblés publiquement dans une église.

Benoît XIV, dans l'ouvrage cité plus haut, résume et sanctionne les règles observées dans les procédures de canonisation, depuis que la Congrégation des Rites a été instituée. Nous n'avons pas à entrer dans ce détail qui nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise de rappeler que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

le Souverain Pontife est aussi infaillible pour canoniser un saint que pour définir un dogme. Néanmoins, à part l'inspiration divine, la procédure relative aux canonisations est entourée de tant de garanties que nul tribunal ici-bas ne saurait formuler de sentences humainement plus infaillibles (1). Les incrédules l'avouent, les fidèles le savent, mais ils n'ont pas besoin de cette considération pour leur foi qui repose sur une autre base.

L'histoire ecclésiastique a enregistré les canonisations solennellement décrétées par les Papes depuis le xe siècle.

Depuis cette époque jusqu'à l'élection de Pie IX, on compte 199 canonisations qui se divisent ainsi, siècle par siècle :

Au xe siècle.		3	Au xiiie	—	29
Au xie	—	19	Au xive	—	11
Au xiie	—	38	Au xve siècle.		15

(1) Des formalités multiples et rigoureuses, suivies par la Congrégation des Rites, dans les procès de canonisation, il résulte, avec une pleine évidence, que rien de douteux ou d'erroné ne peut se glisser dans les décisions relatives aux faits de la cause. Le P. Daubenton rapporte à ce sujet, dans la *Vie de S. Jean-François Régis*, l'anecdote suivante (Liv. IX) :

Un gentilhomme protestant étant à Rome, un prélat avec lequel il s'était lié par des rapports scientifiques, lui fit lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. L'Anglais le lut avec beaucoup d'attention, et dit en le rendant : « Si tous les miracles qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes que ceux-ci le sont, nous n'aurions aucune peine d'y souscrire. » — Eh bien ! répondit le prélat, de tous ces miracles qui vous paraissent si avérés, aucun n'a été admis par la Congrégation des Rites, parce qu'on ne les a pas crus suffisamment prouvés. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Au XVIe	—	11	Au XVIIIe	—	29
Au XVIIe	—	24	Au XIXe	—	10

Des canonisations de la première moitié de ce XIXe siècle, 5 sont dues au pape Pie VII et 5 à Grégoire XVI, savoir :

à Pie VII :
- S. Francois Caracciolo.
- S. Benoît de Saint-Philadelphe.
- S^e Angèle Mérici.
- S^e Collette.
- S^e Hyacinthe Mariscotti.

à Grégoire XVI :
- S. Alphonse de Liguori.
- S. Francois de Hiéronymo.
- S. Jean-Joseph de la Croix.
- S. Pacifique de Saint-Séverin.
- S^e Véronique Juliani.

Nul Pontificat, depuis saint Pierre, ne se montre à l'égal de celui de Pie IX, couronné d'une splendide auréole de saints canonisés ; et entre toutes les merveilles du règne de ce grand Pape, nous osons placer au premier rang celle de ces nombreuses canonisations. C'est par une disposition toute particulière de la Providence que, dans ce siècle de licence et de libertinage, l'Église catholique apparaît dans toute sa sainteté, en montrant à la terre une nouvelle moisson de héros chrétiens sortis de ses fécondes entrailles, et répandus dans toutes les conditions de la société.

Nous ne parlerons pas des nombreux décrets par lesquels, dans le cours de son Pontificat, Pie IX confirma le culte ancien rendu à différents bienheureux. D'après un relevé authentique des registres de la Congrégation

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des Rites que nous avons sous les yeux, ces décrets au nombre de 63, rendus à différentes dates, depuis le 7 mars 1847 jusqu'au 3 octobre 1872, confirment le culte rendu de temps immémorial à 104 saints de différents siècles et de différents pays (1).

Nous citerons comme intéressant particulièrement la France le culte rendu à la *B. Françoise d'Amboise*, confirmé le 8 juin 1863, et à la *B. Jeanne Marie de Maillé* confirmé le 27 avril 1871, qui toutes deux, pendant le xve siècle, ont embaumé de leurs vertus et de leurs œuvres, l'une la Bretagne, l'autre la Touraine.

Dix-sept béatifications solennelles se sont accomplies dans la basilique vaticane, pendant la durée du Pontificat de Pie IX. En voici le tableau avec les dates :

BÉATIFICATIONS DÉCRÉTÉES PAR PIE IX :

N° d'ordre.	Noms des Bienheureux.	Dates de la solennité.	
1.	B. Pierre Claver.	21 septembre	1851.
2.	B. Paul de la Croix.	1er mai	1853.
3.	B. Jean de Britto.	21 août	id.
4.	B. André Bobola.	30 octobre	id.
5.	B. Jean Grande.	13 novembre	id.
6.	B^e Marianne de Jesu Paredès.	20 novembre	id.
7.	B^e Germaine Cousin.	7 mai	1854.
8.	B. Jean Sarcander.	6 mai	1860.

(1) Nous donnons ce document officiel à la fin du volume. Il mentionne, par ordre de date, tous les décrets de *Béatification, canonisation* et *confirmation de culte*, rendus par Pie IX. Nous le devons à la bienveillance particulière de l'éminent secrétaire de Congrégation des Rites, Mgr Bartolini.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

9. B. Jean-Baptiste de Rossi.	13 mai	1860.
10. B. Benoît-Joseph Labre.	20 mai	id.
11. B. Jean Léonard.	10 novembre	1861.
12. Bse Marguerite-Marie Alacoque	18 septembre	1864.
13. B. Pierre Canisius.	20 novembre	id.
14. Bse Marie des Anges.	7 mai	1865.
15. B. Jean Berchmans.	28 mai	id.
16. B. Benoît d'Urbain.	10 février	1867.
17 B. Alphonse Navarette et ses 205 compagnons martyrs au Japon	7 juillet	id.

Trois de ces bienheureux ont été canonisés plus tard par le même Pontife, savoir :

Paul de la Croix et Germaine Cousin, le 23 août 1865 ; et Benoît-Joseph Labre, le 10 février 1873.

La glorification de tant de Bienheureux n'est pas seulement une auréole pour l'Église et pour le Pontificat de Pie IX, elle offre encore aux chrétiens de ce siècle des modèles de vertu et des leçons appropriées aux besoins du temps présent.

Cinq de ces héros appartiennent à la Compagnie de Jésus. Pie IX jeta leur nom en réponse aux ennemis de cette illustre Société qui a le privilège, aujourd'hui plus que jamais, de servir de cible aux traits envenimés de l'incrédulité contemporaine.

N'est-ce pas entrer dans les vues de Pie IX que de présenter un instant au monde prévenu et trompé, la physionomie de ces élus qui font la joie du ciel, après avoir fait l'admiration de la terre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le *B. Pierre Claver*, prêtre profès de la Compagnie de Jésus, missionnaire apostolique, est mort il y a deux cents ans, après avoir usé sa vie dans les Indes au service de nègres.

Le souvenir de ce saint apôtre rappelle aux philanthropes de ce siècle par quel moyen on sert l'humanité souffrante. Le remède aux maux sans nombre qui pèsent sur nous se trouve, non dans les utopies d'une philosophie humanitaire, mais dans la charité qui inspire le sacrifice de soi, et dans l'amour de Dieu qui sanctifie cette sublime immolation.

Le *B. Jean de Britto* qui, avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, avait été page de l'infant don Pedro, depuis roi de Portugal, était né à Lisbonne en 1647. Envoyé au Maduré, il y fut decapité par le roi de Marova, le 4 février 1693, après avoir conquis à la foi chrétienne des milliers d'infidèles.

L'exemple de B. Jean de Britto enseigne à ce siècle où l'on courtise tant la fortune, qu'il faut avant tout chercher Dieu et aimer les âmes.

Le B. *André Bobola*, issu d'une famille noble de Pologne entra à dix-neuf ans dans la Compagnie de Jésus. Il fut ordonné prêtre, à l'âge de trente ans, le 12 mars 1622, le jour même de la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier. Dès sa jeunesse il fut signalé par ses condisciples et par ses maîtres comme un modèle à imiter. Son zèle embrassa l'enseignement de la religion, la conversion des pécheurs et le soin des malades atteints d'affections contagieuses. Il fut mis à mort, à Janow, en Lithuanie, le 16 mai 1657,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

par les Cosaques, avec un raffinement de barbarie qui a fait dire à la Congrégation des Rites que jamais peut-être un aussi cruel martyre n'avait été soumis à son jugement.

Le collège des PP. Jésuites, à Vaugirard, célébra les 12, 13 et 14 mai 1854, un *triduum* solennel en l'honneur des BB. martyrs Bobola et de Britto. La clôture de ce *triduum* se fit avec une pompe extraordinaire. Des dignitaires du clergé de Paris, des membres de plusieurs ordres religieux, le P. Lacordaire, dominicain, le P. Ambroise, capucin, qui fit le sermon, Mgr Sacconi, nonce apostolique, qui vint donner le salut, attestaient par leur présence l'union fraternelle qui relie ensemble les différents ordres et tous les membres du clergé, et qui range toutes les églises particulières sous l'autorité de celui que représente l'envoyé du Siège apostolique.

Le *B. Canisius* entama contre la grande hérésie du XVIe siècle cette lutte formidable qui dure depuis plus de trois cents ans. C'est en effet pour fournir des soldats et des armes dans cette lutte que Dieu suscita la célèbre et impérissable société à laquelle le Bienheureux appartenait. Les ennemis de cette milice religieuse, qui redoutent sa vaillance, ont souvent fait de vaines perquisitions dans les maisons des Jésuites pour y trouver un dépôt d'armes. Le dépôt s'y trouve néanmoins. Car la Compagnie n'a cessé d'être fidèle à sa grande et belliqueuse mission, et c'est pourquoi elle a amassé sur sa tête toute la haine des adeptes du protestantisme, et de ses deux filles, la philosophie et la révolution.

Enfin, le jeune *Berchmans*, élève, puis profès dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la même Compagnie, est un vivant témoignage de la grâce accordée aux RR. PP. Jésuites pour former l'esprit et le cœur des jeunes gens qui leur sont confiés.

Le *B. Jean Grande*, de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, naquit à Carmona, non loin de Séville, en Espagne, le 16 mars 1546. Il vint au monde dans une étable, comme l'enfant Jésus. Ses jeunes années annoncèrent un saint. D'abord appliqué au commerce, puis dégoûté du monde, il s'enferma dans l'hermitage de Sainte-Eulalie, près de Séville, changea son nom de *Grande* en celui de *Pêcheur*, et se livra à une pénitence rigoureuse. La charité dont son cœur débordait lui fit embrasser la règle de Saint-Jean-de-Dieu. Il immola sa vie au service des pauvres et des malades. Atteint de la contagion en soignant les pestiférés à Xérès, il mourut, le 3 juin 1600, victime de sa charité. Son corps, traîné avec une corde, fut enfoui à la hâte dans un champ où l'on conduisait les victimes de la peste. Mais quand le fléau eut disparu, on s'empressa d'honorer, comme il le méritait, ce grand bienfaiteur des malheureux. Son corps fut ramené dans l'église de l'hôpital de Xérès où s'accomplirent par son intercession un grand nombre de miracles.

La fête de sa béatification célébrée à Rome, le fut encore à Paris, dans un *triduum* solennel, par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

La béatification de *Marianna Paredès* n'est pas la moins touchante ni la moins instructive de celles que signa l'auguste main de Pie IX. Née à Quito (Amérique méridionale) le 31 octobre 1618, Marianna *Paredès y Florès*,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

donna, pendant sa courte existence, l'exemple des vertus les plus extraordinaires. Une lumière céleste la guida dans les voies de la chasteté et lui en fit comprendre la grandeur. Luxe, vanité, agréments du visage, plaisirs, tout cela était odieux à sa vertu. Si ses perfections furent admirables, ses austérités ne le furent pas moins. Elle vécut vingt-six ans, six mois, vingt-six jours. Sa vertu était si bien appréciée de tous qu'elle fut appelée, dans toute l'Amérique méridionale, le *Lys de Quito*.

La haute sainteté de la Bienheureuse Marianna atteste, à la face du monde, que la grâce, descendant par mille canaux dans l'Eden de l'Église catholique, produit des fruits de vertu jusqu'aux confins de l'univers, et que la durée des siècles n'altère en rien cette divine fécondité de l'Épouse de Jésus-Christ.

Les vertus que le Nouveau-Monde avait admirées dans le *Lys de Quito*, notre France en avait eu le spectacle, un demi-siècle plus tôt dans l'admirable vierge de Pibrac, *Germaine Cousin*. On connaît sa vie pieuse, mortifiée, souffrante jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, où elle fut ravie à la terre comme une fleur odorante digne d'embaumer le ciel (1601). Le sourire de la joie mondaine n'a jamais effleuré ses lèvres ; mais son cœur, sanctuaire de l'innocence, ressemblait, selon l'expression de l'Écriture, à un festin continuel.

La *béatification* de Germaine, célébrée, comme toutes les autres, dans la basilique de Saint-Pierre, fut splendide entre toutes par la richesse des décorations et l'immense concours des fidèles. Tout ce que Rome contenait d'âmes pieuses s'empressa de s'associer à la gloire de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

France. La vaste enceinte si splendidement ornée était trop étroite pour la multitude accourue à cette fête. On ne se souvenait d'aucune cérémonie de béatification qui eût attiré une assistance aussi considérable. La plupart des pèlerins français qui étaient venus passer la Semaine-Sainte à Rome avaient différé leur départ dans l'attente de ce jour. Le clergé de France, surtout celui du diocèse de Toulouse, était largement représenté à la glorification de la bergère de Pibrac.

Pie IX, dans le discours qu'il prononça, plus tard, en décrétant, le 23 août 1865, la canonisation de la Bienheureuse, fit ressortir la leçon que donnait au monde la glorification de la bergère de Pibrac : « Germaine Cousin, dit-il, fut une âme d'élite ; elle fut devant Dieu la reine de son temps. Grande leçon donnée aux hommes de notre siècle, qui croient ne pouvoir être quelque chose sans être entourés de grandes richesses. Ils se figurent surtout que le bonheur est attaché aux biens sensibles.... »

La *canonisation* de la B. Germaine fut solennisée, avec celle des martyrs de *Gorcum* et de plusieurs autres saints, le 29 juin 1867, lors du Centenaire de Saint-Pierre dont nous parlons plus loin.

Germaine Cousin était l'unique sainte de France élevée sur les autels, depuis sainte Chantal, canonisée par Clément XIII, en 1767.

Le B. *Paul de la Croix*, issu d'une famille noble du Piémont, et dont la haute piété ne se démentit jamais, depuis ses tendres années jusqu'à sa mort, arrivée à Rome, le 18 octobre 1775, fonda, en mémoire de la Passion de Jésus-Christ, l'ordre des *Passionnistes* dont il fut le pre-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

mier supérieur. Passionné lui-même pour la croix, il prêche par son exemple l'amour de la mortification aux hommes délicats de ce siècle. Béatifié le 1er mai 1853, il fut canonisé comme la bienheureuse Germaine avec les martyrs de *Gorcum*.

Le B. *Jean Sarcander*, prêtre séculier et curé de Holleschow, de l'archidiocèse d'Olmutz, dans la Moravie autrichienne, mourut en 1620, martyr de la foi et du secret de la confession. Son exemple redit la dignité du sacrement de la réconciliation et à ceux qui l'insultent et à ceux qui le désertent.

Sept jours après la béatification de ce vénérable serviteur de Dieu, le 13 mai 1860, la basilique de Saint-Pierre se montrait de nouveau avec toute la splendeur de ses décorations en l'honneur du *B. Jean-Baptiste de Rossi*, chanoine de la basilique de Sainte-Marie *in Cosmedin*, décédé le 23 mai 1764, à l'hospice de la Trinité des pèlerins, et inhumé dans la chapelle de l'établissement dont il était un des principaux administrateurs. Il était aussi de la pieuse association de *Sainte-Galle*. On sait que l'hôpital de ce nom, à Rome, est ouvert aux dartreux de toute espèce.

Pie IX en élevant sur les autels ce saint prêtre qui consacra sa vie entière au soin de toutes sortes d'affligés, dans les hôpitaux, condamnait par avance la cruelle utopie des philanthropes qui prétendent séculariser la direction des établissements de bienfaisance. La canonisation définitive du B. de Rossi paraît réservée à Sa Sainteté Léon XIII.

L'hospice de la Trinité des pèlerins était encore

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tout embaumé des vertus du B. Rossi quand vint y mourir *Benoît-Joseph Labre*. Né dans le petit village d'Amettes, près Boulogne, au diocèse d'Arras, Benoît vint se fixer à Rome où il vécut pauvre et mourut saint, le 16 avril 1783, à l'âge de 35 ans. Pie IX glorifia en lui cette pauvreté volontaire que le monde se plaît à honnir. Il y a sans doute, une pauvreté volontaire, fille de l'oisiveté et mère de la débauche. Mais à côté de celle-là, il en est une, fille de l'Evangile, mère de l'héroïsme et reine du monde. Telle est celle que l'Église a voulu couronner dans l'admirable pèlerin français Benoît Labre. Béatifié solennellement à Saint-Pierre, le 20 mai 1860, au milieu des pompes de la religion, le B. Labre ne fut canonisé que le 10 février 1873, dans une cérémonie privée et sans éclat. Pie IX alors était prisonnier au Vatican. Cette cérémonie eut lieu dans la salle du Trône. Le Pape avait à sa droite le cardinal Patrizzi, préfet de la Congrégation des Rites, et à sa gauche, l'ambassadeur de France, M. de Corcelles, avec le personnel de l'ambassade. Autour du trône se tenaient les évêques d'Arras, de Nîmes, de Montauban, de Carcassonne, de Luçon et d'autres prélats italiens et étrangers. Après un magnifique discours latin de Mgr l'évêque d'Arras, le Saint-Père prit à son tour la parole. Il venait de porter aussi un décret sur l'héroïcité des vertus du vénérable serviteur de Dieu, frère *André da Burgio*, laïc profès de l'Ordre des mineurs capucins. Prenant occasion de cette double gloire dont l'Eglise venait de s'enrichir, Pie IX, au milieu de son discours s'écrie :

« Maintenant voici deux nouveaux serviteurs de Dieu

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qui viennent à notre secours pour combattre l'iniquité moderne. Ils viennent, entourés de toute la splendeur de leurs vertus héroïques, pour terrasser les vices du siècle, l'orgueil, l'avarice, la luxure : l'orgueil qui ne reconnaît d'autre Dieu que la raison ; l'avarice, qui fait son Dieu de la matière ; la luxure, qui met ses délices dans la fange immonde. Ce sont là les trois éléments de l'arbre de l'iniquité : l'orgueil en est la racine, l'avarice le tronc, la luxure les rameaux. A l'ombre de cet arbre viennent s'asseoir les bêtes les plus hideuses et les plus malfaisantes de la terre ; sur ses rameaux viennent se percher les oiseaux nocturnes et les oiseaux de proie.

« Ces deux serviteurs de Dieu paraissent et vont combattre pour l'Eglise : avec leur pauvreté, leur simplicité, leur humilité ils vont vaincre l'orgueil, avec leur désintéressement ils terrasseront l'avarice, avec leur vie de chasteté et de mortification ils remporteront la victoire sur la luxure. Oh ! que vous êtes admirable, Dieu éternel et tout-puissant, dans vos miséricordes ! L'Eglise va donc s'embellir et se réjouir, grâce à vous, de deux nouveaux héros, elles s'enrichit de la protection de deux nouveaux saints ! »

Puis, saisi d'une de ces fortes émotions de l'âme qui lui étaient assez ordinaires, le pieux Pontife ajoute :

« L'Église, détestée par ceux qui ne la connaissent pas, lève les yeux au ciel et dit à Dieu : Pardonnez à ces infortunés, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Cette Église, en effet, sait pardonner, Dieu lui accorde la grâce suffisante pour cela : elle pardonne, elle prie pour ses persécuteurs ; mais lorsqu'il s'agit de soutenir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les principes éternels de la justice et de la religion, et de défendre le trésor de sainteté et de vertu que Dieu a mis sous sa garde, oh! qu'on le sache bien, le Chef, quoique indigne, de cette Eglise, ne baisse pas la tête devant les injonctions du monde et du démon.

« Il ne baissera pas la tête, dût-il la laisser sous le couperet du bourreau. »

Inexprimable fut l'émotion produite dans toute l'assemblée par ces dernières paroles.

Le décret de canonisation du B. Labre se terminait par cette clause : « La solennité de la canonisation sera célébrée un jour ou l'autre, dans la basilique patriarcale du Vatican. »

Ce jour n'est pas encore venu (1) ; mais la patrie du Bienheureux s'en est dédommagée, et la canonisation fut célébrée à Amettes et à Arras avec une pompe et une allégresse incomparables (2).

Depuis l'établissement canonique de la fête du Sacré-Cœur, le 23 août 1856 (voir IIIe vol., p. 321), qui confirmait implicitement les révélations faites à la servante de Dieu, *Marguerite Marie Alacoque*, une consolation manquait encore à la piété chrétienne, c'était le droit d'ériger des autels à cette sainte fille favorisée des communications intimes du Sauveur. Pie IX en montant sur le trône pontifical trouva la procédure de cette cause en pleine activité. Il la poursuivit avec toute la diligence

(1) Sa Sainteté LÉON III vient de faire annoncer ces fêtes pour l'an prochain 1881.

(2) Voir le détail de ces fêtes : *Vie de Mgr Parisis*, évêque d'Arras, par M. l'abbé ET. POUGEOIS.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

possible. Le décret de béatification fut rendu le 24 avril 1864, après celui de la canonisation de la Bienheureuse Marie-Françoise des Cinq-Plaies. Pie IX, dans un discours très-significatif qu'il prononça en cette circonstance, dit en parlant de ces deux saintes. « Dieu vient de reprocher au monde son incrédulité, en lui montrant ses deux servantes qui obtiennent aujourd'hui, quoique à des degrés divers, les honneurs des saints autels. La première est devenue, dans sa propre demeure, un merveilleux exemple d'abnégation, d'humilité et de très-rigoureuse pénitence ; l'autre, tout embrasée par une céleste flamme, s'efforça de conduire le monde entier à l'amour du Sacré-Cœur de Jésus. Prions donc le Seigneur, afin que, par l'intercession de ces deux saintes, il éclaire un si grand nombre de nos frères qui se sont égarés, et donne enfin à son Église la paix que nous souhaitons tous. »

La solennité de la béatification de la Bienheureuse Marguerite Marie, célébrée à Saint-Pierre le 18 septembre 1864, et à Paray le 27 du même mois, vint réjouir le peuple chrétien et donner au pèlerinage de Paray-le-Monial un élan qui ne s'est pas ralenti.

La béatification de la V. *Marie des Anges*, décrétée le 6 juin 1865, solennisée le 7 mai suivant, donna lieu à Pie IX, qui ne manquait jamais l'à-propos d'une circonstance, de rappeler que la Bienheureuse, née et morte à Turin, appartenait à une ville à laquelle on ravissait tristement le titre de capitale, titre si longtemps glorieux et cher à sa population, et invita les assistants à prier afin que les habitants de Turin ne perdissent pas au

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

moins la gloire de la patrie céleste, dont les pièges de la révolution tendaient à les dépouiller également.

Enfin Rome célébra, le 10 février 1867, la solennelle béatification du *V. Benoît d'Urbain*, prêtre profès de l'Ordre des Mineurs Capucins, et le 7 juillet suivant celle *d'Alphonse Navarette et de ses compagnons*, au nombre de deux-cent cinq, martyrs au Japon.

Bien que la béatification n'implique pas un jugement canoniquement infaillible, elle confère à la sainteté du sujet déclaré bienheureux, ne serait-ce que par les minutieuses précautions dont la procédure est entourée, tous les caractères d'une certitude absolue. Elle n'est cependant pas un jugement définitif. La cause est encore soumise à l'examen de trois consistoires successifs. C'est dans le troisième consistoire, auquel sont convoqués tous les archevêques, évêques, abbés et généraux d'ordre présents à Rome, que le Pape, après une délibération générale, rend le décret infaillible de canonisation et fixe le jour de la grande solennité.

Ce jour de bénédiction arrivé, les canons du fort Saint-Ange annoncent au ciel et à la terre la jubilation de l'Église. Les dix mille cloches de la Ville éternelle sonnent à toute volée. Une procession magnifique se déroule sur la vaste place du Vatican. Le Pape se rend à l'église avec son immense cortège, et après des cérémonies pompeuses, assis sur son trône, il prononce enfin publiquement et solennellement le jugement qui inscrit le Bienheureux au catalogue des Saints.

Pie IX, deux fois pendant son Pontificat, donna ce grand spectacle à l'Église ; la première, lors de la ca-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nonisation des martyrs du Japon ; la seconde, dans la fête du centenaire de Saint-Pierre qui fut rehaussée par la canonisation des martyrs de *Gorcum*. Nous parlerons en son lieu de cette dernière fête. Rappelons seulement ici l'imposante solennité consacrée, en 1862, à la glorification des martyrs japonais.

Les canonisations sont de grandes manifestations de la foi que le Saint-Siège réserve pour des époques assez éloignées les unes des autres, afin que la leçon qu'elles donnent soit plus saisissante ; et c'est pourquoi, depuis le XVIIe siècle, l'usage a prévalu de canoniser plusieurs saints dans une même solennité.

Pie IX, en face des circonstances où se trouvait le monde, jugea le moment venu de donner à son siècle un de ces grands témoignages de la vitalité de l'Église catholique. Devant les attaques furibondes et incessantes auxquelles était en butte l'autorité apostolique, l'immense concours des évêques et du clergé autour du Saint-Père était assurément la plus forte preuve de l'unité de l'Église, et de l'unanimité du clergé catholique dans son dévouement au Saint-Siège.

Pie IX nourrissait depuis longtemps dans sa pensée le projet de cette imposante cérémonie. Ce fut dans le consistoire secret du 23 décembre 1861 qu'il manifesta ce désir au Sacré-Collège, et le 24 mars suivant il rendit le décret permettant de procéder aussi à la canonisation des trois Bienheureux martyrs du Japon, membres de la Compagnie de Jésus.

Converti par saint François Xavier, le Japon continua d'être évangélisé par l'illustre Compagnie qui révérait

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

comme un de ses fondateurs le saint apôtre des Indes et du Japon.

Une révolution survenue dans ce pays en 1582 porta au trône le cruel Taïcosama, le Néron du Japon. La persécution commença en 1587. Loin d'effrayer les missionnaires, elle doubla leur courage.

Les franciscains de Manille s'empressèrent de courir au combat comme d'autres courent aux mines d'or. Ils arrivent au Japon, en 1593. Grégoire XIII avait réservé aux seuls Jésuites la mission du Japon. Défense aux autres ordres de se joindre à eux dans la culture de ce nouveau champ. Mais tous les ordres combattent pour la même cause. Pendant que les uns luttent sur le champ d'honneur, les autres lèvent les mains au ciel et forment une armée de réserve. Ceux-ci, quand le danger presse, vont se joindre aux combattants. C'est ce que firent les enfants de saint François. L'irrégularité de leur entrée en campagne disparaît dans leur sang versé pour la foi, et la pureté de leur intention brille dans l'auréole que Pie IX posa sur leur tête.

L'empereur, qui avait prohibé la loi chrétienne dans ses États, les fit arrêter en décembre 1596, et les condamna au supplice de la croix, avec les Japonais qu'ils avaient convertis. La sentence s'appliquait à six franciscains, dont trois pères et trois frères lais, et à quinze laïques japonais du tiers-ordre de saint François. Les membres de la Compagnie de Jésus, qui résidaient dans le voisinage, s'offrirent d'eux-mêmes ou furent arrêtés. Mais grâce aux nombreux et puissants amis qu'ils avaient parmi les païens, Taïcosama ne voulut garder que trois

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

frères servants ou catéchistes d'origine japonaise. C'est ainsi que le nombre des condamnés fut d'abord de vingt-quatre. Pendant qu'ils marchaient au supplice, deux simples laïques japonais durent à l'obstination qu'ils montraient à les suivre et à les soulager, la gloire de partager leur sort, et les vingt-six serviteurs de Jésus-Christ montèrent ensemble au nouveau Calvaire.

Vingt-six croix avaient été dressées sur une des collines qui dominent Nangasaki. Les prisonniers, les mains attachées derrière le dos, sont traînés à travers les rues de la capitale. On a coupé à chacun une partie de l'oreille gauche. A demi nus, presque à jeun, au cœur de l'hiver, par un froid rigoureux, ils sont obligés de faire à pied, exposés aux outrages des païens, le trajet de six cents milles qui séparent Méako du port de Nangasaki. Leur marche au milieu de la foule est un triomphe, et leur mise en scène une apothéose. Ils sont fixés à la croix par des anneaux de fer qui serrent leurs jambes et leurs bras. Leur gibet est une chaire d'où leur brûlante parole tombe sur le peuple qui les contemple. Les bourreaux consomment l'immolation en plongeant cruellement dans les entrailles des martyrs le fer de deux lances qui se croisent à travers le corps, des flancs aux épaules. La croix fait tous les frais de leur martyre : elle les laboure au dedans et les disloque au dehors. Des enfants rivalisent d'intrépidité avec les apôtres, et ne sont pas les moins remarqués parmi cette phalange de héros chrétiens. La multitude, non moins admirable que les martyrs, se précipite, malgré les menaces, à travers les soldats et les lances, pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

recueillir les flots de ce sang généreux qui arrose la terre. Ce solennel triomphe de la foi chrétienne sur la barbarie eut lieu le 5 février 1597.

Les corps saints furent respectés par les oiseaux de proie jusqu'au jour où, rachetés au poids de l'or par les fidèles, ou dérobés secrètement, ils allèrent enrichir les églises de Manille et de Macao.

Les chrétiens environnèrent d'une haie de bambous le lieu de l'exécution. Plus tard, des arbres verts ombragèrent cette sainte montagne. Des rosiers, plantés à la place des croix, et se couvrant de fleurs, paraissaient empourprés du sang fécond des martyrs. Ce lieu béni fut toujours salué par le canon des vaisseaux portugais, toutes les fois qu'ils entraient dans le port de Nangasaki.

Urbain VIII béatifia, en 1627, les vingt-trois martyrs franciscains du Japon, et, en 1629, les trois membres de la Compagnie de Jésus qui avaient partagé leur supplice.

Pie IX leur associa, pour la canonisation de 1862, le *B. Michel de Sanctis*, de l'Ordre des Trinitaires, mort en odeur de sainteté, à Valladolid, le 10 août 1625, et solennellement béatifié par Pie VI, le 24 mai 1779.

Au nom du Saint-Père, le cardinal Caterini, préfet de la Congrégation du Concile, adressa, le 8 janvier 1862, à tous les évêques du monde catholique, une invitation à la solennité du 8 juin.

Cette convocation générale, à la suite des usurpations piémontaises, produisit partout une émotion profonde. Le gouvernement soi-disant italien s'empressa de dé-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

fendre aux évêques de sa juridiction de se rendre à l'appel du Pape. C'était une première application du fameux principe de *l'Église libre dans l'État libre*. Le Portugal, dont le roi devait épouser une fille de Victor-Emmanuel, fit aux évêques la même défense. Le gouvernement français essaya d'imiter de si beaux exemples. Il rappela aux évêques qu'en vertu des articles organiques ils n'avaient pas le droit de quitter leurs diocèses sans autorisation. Il n'alla pas plus loin, et voulut se donner le mérite sinon le plaisir de leur octroyer cette permission. Les entraves apportées par d'autres gouvernements à ce magnifique mouvement des catholiques vers Rome dut céder devant la puissance de la Papauté. Le czar de Russie se sentit lui-même obligé de permettre à deux évêques de ses États de se rendre à Rome.

Furent présents à ces fêtes : quarante-trois cardinaux, cinq patriarches et primats, cinquante-deux archevêques et cent-quatre-vingt-six évêques, en tout deux cent quatre-vingt-sept princes et pasteurs de l'Église. Le clergé français y était représenté par cinq cardinaux, neuf archevêques et quarante évêques, en tout cinquante-quatre prélats.

Plus de deux mille prêtres français avaient suivi leurs premiers pasteurs.

De toutes les Églises particulières, celle de France était la mieux représentée, comme il convenait à la Fille aînée de l'Église.

Le jeudi 22 mai, le Saint-Père tint un consistoire semi-public au Vatican, dans lequel il demanda, au sujet de la canonisation qui se préparait, l'avis préalable des

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

cardinaux, archevêques et évêques présents à Rome. Tous, l'un après l'autre, donnèrent un avis favorable. Puis, Sa Sainteté, parlant en latin, adressa à l'auguste assemblée une allocution qu'il termina par cette allusion prophétique aux menaces du présent : « Les circonstances sont graves. Des temps peuvent venir où je ne pourrai plus, comme aujourd'hui, vous réunir auprès de moi et vous faire entendre ma parole ; où même il ne me sera plus possible de vous faire parvenir à tous mes instructions et mes enseignements... Qui sait si ce n'est pas la dernière fois qu'il m'est donné de vous parler face à face ?... »

A ces mots, un saisissement général s'empara de l'assemblée et du Pape lui-même, et tous les yeux se mouillèrent de larmes.

Le 24 mai, le sénat décréta que le titre de citoyen romain serait donné à tous les évêques présents à Rome pour les fêtes de la canonisation.

Les fêtes se succédèrent jusqu'au jour de la grande solennité.

Le 26 mai, fête de saint Philippe de Néri, il y eut chapelle papale dans la belle église de Sainte-Marie *in Vallicella*, desservie par la Congrégation de l'oratoire dont ce saint fut le père et le Fondateur. Le Pape s'y rendit comme il le faisait chaque année à pareil jour. La foule était immense sur le parcours du cortège pontifical. Des banderolles de toutes couleurs flottaient au gré du vent à toutes les fenêtres des maisons. A dix heures un quart, le son lointain de la musique palatine annonça l'approche du Saint-Père aux milliers de spectateurs

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

massés au bord du Tibre, en face du château Saint-Ange. De ces milliers de voix s'échappa un tonnerre d'acclamations : *Viva Pio nono ! Vive Pie IX !* Les deux langues semblaient se disputer l'air dans une émulation triomphale. En même temps les mouchoirs s'agitaient, et les bouquets de fleurs pleuvaient sur les chevaux et sur la voiture du Pape. Ce roulement prolongé de *vivat* qui accompagnait le Saint-Père, dessinait pour ainsi dire sa marche à travers les rues de la Ville éternelle, jusqu'à l'église. Il en fut de même au retour.

Égal enthousiasme, le 29 mai, jour de l'Ascension, quand le Saint-Père se rendit à Saint-Jean-de-Latran, et que, du haut du perron de l'Église, il donna la bénédiction *Urbi et Orbi*.

A partir du jour de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, c'est-à-dire du 29 mai au 8 juin, Rome tout entière ne fut plus, pour ainsi dire, qu'un vaste cénacle qui rappelait celui où les apôtres et les disciples attendirent, avec la Mère de Jésus, la descente du Saint-Esprit. Partout, on était en prière.

L'espace dont nous disposons ne nous permet de raconter : ni cette scène d'une nouveauté incomparable où, priant ensemble pour la conversion des Orientaux, les évêques de l'Orient et de l'Occident, réunis, le 3 juin, dans l'église Saint-André *della Valle*, se suspendirent aux lèvres de l'illustre évêque d'Orléans, dont l'éloquence enleva des applaudissements que l'orateur dut réprimer du geste ; ni ces nombreuses audiences dans lesquelles le Saint-Père se prodiguait avec abandon à ses enfants bien-aimés, évêques, prêtres et laïques ; ni les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pieux exercices du chemin de la croix au Colisée, si touchants par eux-même, et rendus si particulièrement fructueux par les pathétiques improvisations de l'admirable évêque de Tulle, Mgr Berteaud ; ni cette audience générale du 6 juin, accordée par Pie IX, dans la chapelle Sixtine, à tous les prêtres des diverses nations, au nombre de plus de quatre mille, acclamant avec enthousiasme la parole du Saint-Père, recevant de sa main une médaille commémorative, et faisant monter jusqu'au ciel, dans un concert immense, l'invocation *Oremus pro Pontifice nostro Pio....*

Mais hâtons-nous d'arriver à la grande fête du 8 Juin. Ce jour doit être inscrit comme une des dates les plus mémorables des annales ecclésiastiques du XIXe siècle. Jamais peut-être, depuis la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, une fête de la Pentecôte n'avait excité un pareil enthousiasme, je ne dis pas seulement à Rome, mais dans le monde chrétien tout entier.

L'aube matinale, saluée par l'artillerie du château Saint-Ange, et par les oriflammes de l'église arborées sur les tours, éclairait à peine un splendide horizon, que de toutes les plaines et collines environnantes on voyait descendre, à travers mille voitures qui encombraient sa marche, un peuple innombrable roulant ses flots comme une mer agitée vers la basilique vaticane.

Le temple sacré est décoré, depuis les marbres du pavé jusqu'aux dorures des voûtes, avec une magnificence digne de la cérémonie qui se prépare.

En dehors de l'église, un superbe étendard, représentant les vingt-sept Bienheureux dans la gloire, flotte à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la loge pontificale. Un voile le couvre. Il ne tombera qu'au moment où sortiront de la bouche du Pontife les solennelles paroles de la canonisation.

Sous le portique, le regard est frappé par trois grands tableaux qui représentent, l'un, les vingt-trois franciscains mourant sur la croix ; le second, Notre-Seigneur faisant avec saint *Michel de Sanctis* l'échange de son cœur ; l'autre enfin, les disciples de saint Ignace attachés à la croix.

Au milieu des brillantes décorations dont s'est parée la basilique, se trouvent rangés avec art un grand nombre d'autres tableaux rappelant aux pieux fidèles les plus touchants épisodes de la vie des Bienheureux.

Au fond de la basilique, on a préparé avec soin les sièges destinés aux cardinaux, aux archevêques, aux évêques, aux pénitenciers de Saint-Pierre, et les places réservées à la famille royale de Naples, au corps diplomatique, à l'état-major des deux armées, etc.

Dès sept heures du matin, l'immense cortège, sortant de la chapelle Sixtine, se met en marche pour entrer à Saint-Pierre.

En quittant la chapelle, le Saint-Père entonne l'*Ave maris stella*, que tous les assistants continuent pendant la marche, en s'avançant sur deux lignes et tenant un cierge à la main.

En tête marchent les bannières des Bienheureux. Les communautés, les clercs, les prêtres, les chanoines, les dignitaires sont rangés dans un ordre parfait. Rien n'est frappant comme le coup d'œil offert par ces trois-cents pontifes s'avançant gravement avec leurs chapes rouges

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et leurs mitres blanches. Le défilé dure un temps considérable.

La procession s'arrête d'abord devant l'autel du Saint-Sacrement. Pie IX, suivant son invariable coutume, se fait conduire à cet autel, descend de la *Sedia*, s'agenouille sur un prie-Dieu préparé d'avance, puis remonte sur la *Sedia* pour se rendre au trône pontifical placé dans le chœur.

Quand le Pape s'est assis sur son trône, il reçoit l'obedience de tous les prélats et princes de l'Église. Pour cette cérémonie, les cardinaux baisent la main, les évêques l'étole et les prêtres simplement le pied du Souverain Pontife. Puis tous prennent place autour du trône pontifical, selon l'ordre hiérarchique ; au premier rang les cardinaux, au second les primats et archevêques, et au troisième les évêques. Jamais depuis des siècles une assemblée aussi imposante ne s'était trouvée réunie à Saint-Pierre autour du Pontife Suprême.

La canonisation commence. L'Eminentissime cardinal Clarelli, accompagné d'un cérémoniaire et d'un avocat consistorial, s'avance au pied du trône, et l'avocat à genoux prononce la supplique suivante :

« Très-Saint-Père, le Révérendissime Seigneur, cardinal Clarelli, ici présent, demande *avec instance* que Votre Sainteté inscrive au catalogue des saints de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ordonne que soient honorés comme saints par tous les fidèles du Christ, les bienheureux *Pierre-Baptiste, Paul et leurs compagnons* martyrs, et *Michel de sanctis*, confesseur. » Mgr Pacifici, secrétaire des Brefs *ad principes*, répond, au nom du

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Saint-Père, qu'il faut encore implorer les lumières du ciel par l'intercession de la B. Vierge Marie, des saints apôtres Pierre et Paul et de tous les saints.

Aussitôt, deux chapelains chantres entonnent les litanies des saints que l'assistance continue.

La même cérémonie se renouvelle par trois fois. A la seconde postulation, le cardinal supplie *instantius*, *plus instamment*, et le Saint-Père, pour implorer, non plus les saints, mais le Saint-Esprit lui-même, entonne le *Veni Creator*. Enfin, à la troisième postulation, le cardinal supplie *instantissime*, *très-instamment*. Alors l'assemblée se lève, et le Pape, ceint de la tiare, et, assis sur la chaire de Saint-Pierre, prononce le décret de canonisation :

« En l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et la nôtre ; après une mûre délibération, et ayant souvent imploré le secours divin, de l'avis de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, les patriarches, archevêques et évêques présents dans la ville, nous décrétons et définissons saints, et nous inscrivons au catalogue des saints : les bienheureux Pierre-Baptiste, Martin de l'Ascension, François Blanco, prêtres ; Paul Miki, Jean Sean, Philippe de Jésus, clercs; Didace-Jacques Kisaï, catéchiste ; François de Saint-Michel, Gonzalez Garcia, Paul Suzuqui, Gabriel de Duisco, Jean Guizuya, Thomas d'Anchi, François, Thomas Kosaki, Joachim Sakijor, Bonaventure, Léon

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Carasumaro, Mathias, Antoine, Louis Ibarchi, Paul Yuaniki Ibarchi, Michel Kosaki, Pierre Sequezein, Cosme Raquisa, François Fahelante, laïques, tous martyrs, et Michel de Sanctis, confesseur. — Statuant que leur mémoire devra être rappelée tous les ans avec une pieuse dévotion dans l'Église universelle, savoir: celle de Pierre-Baptiste et de ses compagnons, le cinq février, jour où ils ont souffert pour le Christ, parmi les saints martyrs; et celle de Michel, le 5 juillet, parmi les saints confesseurs non pontifes. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.* »

Le Saint-Père, ayant déposé la tiare, entonna l'hymne d'actions de grâces : *Te Deum laudamus.* Ce fut un des moments les plus solennels et les plus saisissants de la cérémonie. Chantée alternativement par le clergé et par quarante mille voix, l'hymne ambrosienne remplissait l'immense basilique et montait avec ensemble vers le trône de l'Eternel. Les trompettes sacrées retentissaient dans les hauteurs de la coupole, et le château Saint-Ange mêlait à cette sublime harmonie les échos sonores du bronze. Les cloches de Saint-Pierre et celles des trois cents églises de Rome, mises en branle, conviaient tous les habitants à la joie et à la prière.

A la cérémonie de la canonisation succéda la messe pontificale. Elle emprunta un éclat extraordinaire, tant aux particularités qui l'accompagnent, en pareille circonstance, qu'à la présence d'un si grand nombre de prélats entourant l'auguste Pontife à l'autel. Des oblations nombreuses et ayant une signification propre étaient préparées sur trois grandes tables non loin de l'autel ;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

on voyait des cierges dont plusieurs pesaient soixante livres, d'autres dix livres, des tourterelles et autres oiseaux dans des cages d'or, enfin des pains dont les uns étaient dorés, et d'autres argentés ; ces oblations qui ont des significations mystérieuses sont présentées à Sa Sainteté par des cardinaux au moment de l'offertoire.

On remarquait, dans des tribunes séparées, le roi et la reine des Deux-Siciles, avec leur royale famille, Dona Isabelle-Marie, infante de Portugal, l'ambassadeur français, le corps diplomatique, et tout ce que la Ville renfermait alors de notabilités romaines et étrangères.

Une partie considérable de la garnison française et des troupes pontificales étaient rangées dans le centre de la basilique, ainsi que des pompiers en grand nombre pour parer à tout danger d'incendie. Il était plus d'une heure quand les cérémonies furent terminées.

Les portes de Saint-Pierre s'ouvrirent, et l'on vit tout un grand peuple s'ébranler pour sortir de l'immense enceinte ; il fallut près d'une heure pour que la foule s'écoulât du temple ; et les assistants du dehors qui n'avaient pu trouver place dans le lieu saint, pendant la cérémonie, entrèrent à leur tour après que le flot fut écoulé, pour contempler l'ornementation de la basilique et satisfaire leur dévotion qui les portait à prier devant les images des vingt-sept Bienheureux nouvellement canonisés. Ainsi se termina cette admirable fête de la canonisation des martyrs japonais ; la joie et l'allégresse, qui animaient toute la multitude, se prolongèrent le reste de la journée. Le soir, les églises des Franciscains,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des Jésuites et des Trinitaires étaient illuminées ainsi que le pont Saint-Ange.

La leçon qui ressortait de cette mémorable solennité et l'effet moral qu'elle produisit ne purent échapper aux dissidents eux-mêmes. Un *reporter* protestant du *Times*, qui en avait suivi toutes les phases et qui les décrit dans des pages où respire çà et là l'esprit sectaire, ne peut retenir ces remarquables aveux :

« Si l'on descend un peu sous la surface, on voit que les effets moraux de cette grande cérémonie ont été grands ; j'en ai décrit quelques-uns. Le chant d'une immense multitude est toujours imposant ; mais lorsque cette multitude est composée de personnes venues de tous les points du globe, toutes unies entre elles par la même opinion et par le même sentiment, et lorsqu'elles expriment ce sentiment et cette opinion dans un temple qui est une merveille de l'art, avec des accents d'une douceur sacrée ou d'une majesté imposante, accents consacrés par l'antiquité et plus encore par les affections et les souvenirs de la famille et de l'amitié, vous serez d'accord avec moi pour déclarer que l'effet moral a été grand, au delà de toute description possible. Quant à l'aspect religieux de la fête, je n'ai pas à m'en occuper. Je réclame pour mes opinions le respect que j'accorde à celles des autres ; mais ceux-là sont bien légers ou bien ignorants qui s'imaginent qu'un trait de plume ou la publication d'un traité suffiront pour détruire une religion à laquelle se mêlent les affections les plus vives du cœur, ou bien qu'ils sont destinés, eux ou leurs petits-enfants, à voir la chute d'une Église dont les fondements sont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

établis sur un sol formé par tant de siècles accumulés. »

Le monde offrait alors deux spectacles bien différents. Pendant que Londres étalait aux yeux de l'univers son exposition universelle et terrestre, Rome offrait cette grande exposition céleste de la sainteté couronnée. L'une excitait la curiosité froide, l'autre stimulait l'émulation magnanime ; l'une flattait l'esprit, l'autre le cœur ; la première provoquait l'orgueil et la cupidité, la seconde l'émulation et la vertu ; celle-là vantait les hommes habiles et leurs œuvres, celle-ci montrait les hommes vertueux et leurs mérites ; Londres éblouissait les yeux par son palais de cristal, Rome captivait les âmes par la magnificence des cérémonies sacrées ; ceux qui aiment la terre couraient à la cité du commerce, ceux qui cherchent le ciel se rendaient à la ville des Pontifes ; pendant que l'Europe profane prêtait l'oreille au bruit des machines, aux éloges donnés au progrès, aux acclamations prodiguées à l'industrie, l'Europe chrétienne écoutait avec tressaillement les louanges de la vertu, l'apologie des héros de la foi, la glorification des martyrs de Jésus-Christ. Au milieu des concerts sacrés se perdait sans écho le bruit des coups dont l'impiété frappait le roc immuable de Pierre ; on était consolé en voyant le champ où se dresse ce roc immortel se couvrir sans cesse d'une nouvelle moisson de sainteté. Le protestantisme lui-même n'avait besoin que de sa froide raison pour voir et constater la vitalité et l'inépuisable jeunesse de l'Église catholique.

Le lendemain de la grande solennité que nous venons de décrire, le Saint-Père tint un consistoire semi-public

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

où se trouvèrent réunis encore une fois, autour de sa personne sacrée, tous les cardinaux, patriarches, archevêques et évêques présents à Rome.

Devant cette illustre assemblée, la plus auguste qui se puisse voir, puisque c'était l'Église dans sa plus haute représentation, Pie IX prononça d'un ton de voix presque divin une mémorable allocution qui eut un retentissement prolongé dans l'Europe et dans tout le monde chrétien.

Après avoir épanché dans le sein des évêques la joie qu'il ressent de la présence d'un si grand nombre de ses vénérables Frères, le Saint-Père se met à tracer le douloureux tableau des tristesses qui affligent son âme ; de la guerre implacable faite au catholicisme, et qui tend à l'ébranlement de la société civile elle-même ; des monstrueuses erreurs qui ne laissent plus rien debout des salutaires enseignements de l'Évangile, qui vont à soumettre au contrôle du pouvoir civil l'autorité de l'Église, qui nient la divinité des livres saints et celle de Jésus-Christ, la Providence et jusqu'à Dieu même dans l'affreuse doctrine du panthéisme, qui confondent le vrai et le faux, le bien et le mal, la vertu et le vice, et qui font résider le droit dans la force et dans le nombre.

Pie IX flétrit ensuite l'odieuse hypocrisie des ennemis de l'Église qui parlent de sa liberté en lui forgeant des chaînes, qui jettent en prison ses ministres et qui la dépouillent de ses biens. Les évêques présents en ce moment à Rome sont eux-mêmes témoins de la prétendue liberté dont elle jouit dans ses pontifes qui, en Italie et en Portugal, se sont vu fermer le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

chemin de Rome et interdire cette solennité religieuse.

Le Pasteur des pasteurs signale la conspiration qui a pour but de ravir au Chef de l'Église son pouvoir temporel si nécessaire au gouvernement spirituel du peuple chrétien ; et il loue les évêques de leur fidélité et de leur courage à défendre la divine Épouse de Jésus-Christ, et de leur attachement à la Chaire de Pierre. Il les exhorte à déployer un zèle toujours nouveau pour le bien spirituel des diocèses confiés à leurs soins. La prière, l'instruction du clergé et la jeunesse sont aujourd'hui, comme au temps des apôtres, les deux moyens de soutenir et de propager le règne de Jésus-Christ sur la terre. « Portez vos soins et votre sollicitude, ajoute le Saint-Père, à ce que le clergé soit saintement et savamment instruit, et qu'il brille de toutes les vertus ; que la jeunesse des deux sexes soit formée à l'honnêteté du cœur, à la piété et à toutes les vertus ; que l'ordre des études soit salutaire. Veillez avec une extrême diligence à ce que, dans les lettres et dans les hautes études, rien ne se glisse qui soit contraire à la foi, à la religion et aux bonnes mœurs. »

Malgré les avertissements du divin Pilote, le mal n'a fait qu'empirer, et aujourd'hui nous voyons avec plus d'inquiétude que jamais la conséquence des funestes doctrines dénoncées par Pie IX, et qui, si Jésus-Christ ne se réveille pour apaiser la tempête, finiront par conduire à une ruine inévitable le fragile navire de la société elle-même.

Quoi qu'il en soit, rien d'imposant comme ce solennel consistoire du 9 juin 1862. Jamais pareille assemblée

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'évêques ne s'était vue, depuis le concile général de Latran, tenu en 1139. La réunion du 9 juin n'était pas un concile, mais elle en avait l'importance, à cause de la gravité des circonstances où se trouvait le monde.

Le concile de 1139 et le consistoire de 1862 sont convoqués dans un milieu d'événements à peu près identiques. Car, rien de nouveau n'arrive sous le soleil, *jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt ante nos* (Eccl. I. 10). L'Église du XIIe siècle avait les mêmes ennemis qu'aujourd'hui. Ce siècle avait son Mazzini dans Arnaud de Brescia, déclamant contre la souveraineté temporelle du Pape, et essayant de ressusciter la république romaine pour la mettre aux pieds des Césars germaniques. La lutte a le même caractère aujourd'hui, et les anathèmes de Pie IX contre les usurpateurs des domaines de l'Église répondent à ceux d'Innocent II contre le fougueux sectaire de Brescia. Les évêques de 1862 soutiennent les mêmes principes que les Pères de 1139. Arnaud de Brescia put se vanter un moment d'avoir détruit le pouvoir temporel du Pape, comme s'en vantent aujourd'hui les fils de Voltaire ; mais après sa défaite sont venus de glorieux Pontificats. La victoire remportée au XIIe siècle fait heureusement prévoir l'issue de la lutte, au XIXe. Que le Pape aujourd'hui détrôné meure à Rome, libre et respecté, ou dans quelque coin obscur, enchaîné, ou persécuté, il mourra tranquille, certain que tôt ou tard la Chaire de Saint-Pierre triomphera des plus violentes persécutions et de tous les périls.

Après l'allocution du Saint-Père, le cardinal Mattei,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

doyen du Sacré-Collège, s'avança près du trône de Sa Sainteté, et prenant la parole, au nom de tout l'épiscopat catholique, il lut une éloquente adresse, où, après un touchant éloge des vertus et des actes du Souverain-Pontife, les évêques témoignent de leur soumission et de leur dévouement au Saint-Père, déplorent les malheurs de l'Italie, et notamment l'usurpation d'une partie des États de l'Église. Ils proclament hautement la nécessité du pouvoir temporel du Saint-Siège, et félicitent Sa Sainteté de rester ferme dans sa résolution de le maintenir. C'est donc avec justice que le Saint-Père a décrété contre les auteurs de ces envahissements les peines et censures ecclésiastiques. — Si les droits du Saint-Siège sont si violemment attaqués, c'est que certains hommes cherchent à renverser l'Église. — Les Évêques condamnent en même temps les erreurs frappées par le Saint-Père, rejettent avec lui les doctrines nouvelles qui se répandent partout, au détriment de la religion, et réprouvent les sacrilèges, les rapines et autres forfaits commis contre l'Église et le Siège de Pierre.

La protestation spéciale contre les envahisseurs des États du Pape est conçue en ces termes :

« Très-Saint Père, nous Vous voyons, par le crime de ces usurpateurs qui ne prennent la « liberté que pour « voile de leur malice », dépouillé de ces provinces qui jouissaient d'une équitable administration par les soins et sous la protection de la dignité du Saint-Siège et de toute l'Église. Votre Sainteté a résisté avec un invincible courage à ces iniques violences, et nous devons Vous en

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

rendre les plus vives actions de grâces au nom de tous les catholiques.

« En effet, nous reconnaissons que la souveraineté temporelle du Saint-Siège est une nécessité, et qu'elle a été établie par un dessein manifeste de la Providence divine ; nous n'hésitons pas à déclarer que, dans l'état présent des choses humaines, cette souveraineté temporelle est absolument requise pour le bien de l'Église, et pour le libre gouvernement des âmes. Il fallait assurément que le Pontife romain, Chef de toute l'Église, ne fût ni le sujet ni même l'hôte d'aucun prince, mais qu'assis sur son trône et maître dans son domaine et dans son propre royaume, il ne reconnût de droit que le sien, et pût, dans une noble, paisible et douce liberté, protéger la foi catholique, défendre, régir et gouverner toute la république chrétienne.... »

Les vénérables évêques ajoutent :

« Nous condamnons les erreurs que vous avez condamnées, nous rejetons et détestons les doctrines nouvelles et étrangères qui se propagent partout au détriment de l'Église de Jésus-Christ ; nous condamnons et réprouvons les sacrilèges, les rapines, les violations de l'immunité ecclésiastique, et les autres forfaits commis contre l'Église et le Siège de Pierre.

« Cette protestation, dont nous demandons l'inscription dans les fastes publics de l'Église, nous la proférons en toute sincérité au nom de nos frères qui sont absents, soit de ceux qui, au milieu de tant d'angoisses, retenus par la force dans leurs maisons, pleurent aujourd'hui et se taisent, soit de ceux qui, empêchés par de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

graves affaires ou par leur mauvaise santé, n'ont pu se joindre à nous aujourd'hui. Nous nous adjoignons notre clergé et le peuple fidèle, qui, animés comme nous d'une pieuse vénération et d'un profond amour, ont prouvé leur affection pour Vous, tant par leurs prières assidues et sans relâche que par les offrandes du denier de Saint-Pierre, multipliées avec une généreuse largesse, sachant bien que leurs sacrifices doivent procurer à la fois et le soulagement des besoins du Pasteur suprême et la garde de sa liberté.

« Plût à Dieu que tous les peuples s'entendissent pour mettre en sécurité cette cause sacrée de l'univers chrétien et de l'ordre social !

« Plût à Dieu que tous les rois et les puissants du siècle comprissent que la cause du Pontife est la cause de tous les princes et de tous les États ! plût à Dieu qu'ils vissent où tendent les criminels efforts de ses adversaires et qu'enfin ils prissent des résolutions décisives !... »

Sur deux cent-quatre-vingt-sept évêques présents, deux cent-soixante-cinq avaient signé cette solennelle adresse. Les vingt-deux signatures manquant sont celles des cardinaux de l'ordre des prêtres et de l'ordre des diacres, n'ayant point de juridiction épiscopale, qui n'ont pas dû être admis à souscrire.

Au nombre des deux cent-soixante-cinq signatures apposées au document se trouvent celles des cinquante-quatre prélats français présents à la canonisation (1).

(1) Voici pour mémoire la liste exacte de ces vénérables pontifes :

Cardinaux : LL. ÉÉm. Morlot, archevêque de Paris ; Gousset,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les évêques qui, pour des causes diverses, n'avaient pu venir à Rome, publièrent à peu près tous, dans toutes les parties du monde, des lettres d'adhésion à l'adresse de leurs collègues, et l'on peut dire que tout l'épiscopat était de cœur à Rome, prêt à suivre Pie IX à la vie et à la mort.

Le parlement soi-disant italien essaya de répondre à l'adresse des évêques par une contre-adresse présentée au roi Victor-Emmanuel et débutant ainsi :

« Des évêques, presque tous étrangers à l'Italie, réunis à Rome pour une solennité religieuse, ont lancé contre notre patrie des outrages, rendus plus graves par la négation de notre droit national et par l'introduction de la violence étrangère.

archevêque de Reims ; Donnet, archevêque de Bordeaux ; de Bonald, de Lyon ; Mathieu, de Besançon, et Villecourt. Le seul cardinal français absent était S. Em. Mgr Billiet, archevêque de Chambéry, à qui son grand âge et ses infirmités n'avaient pas permis d'entreprendre le voyage de Rome.

Archevêques ; NN. SS. d'Aix, d'Alby, d'Auch, d'Avignon, de Bourges, de Cambrai, de Sens, de Toulouse et de Rennes. Mgr Guibert, archevêque de Tours, et Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, étaient les seuls métropolitains absents ; le premier ayant fait, cette année-là même, sa visite *ad limina apostolorum* ; le second étant retenu par les besoins de son diocèse.

Évêques : NN. SS. d'Agen, d'Aire, d'Ajaccio, d'Alger, d'Angoulême, d'Autun, de Bayeux, de Bayonne, de Beauvais, de Belley, de Cahors, de Carcassonne, de Châlons-sur-Marne, de Chartres, de Clermont, de Saint-Dié, de Digne, d'Évreux, de Saint-Flour, de Fréjus, de Grenoble, de Saint-Jean de Maurienne, de Langres, de Marseille, de Mende, de Metz, de Montauban, de Moulins, de Nevers, de Nîmes, d'Orléans, de Pamiers, de Perpignan, du Puy, de Quimper, de Strasbourg, de Tulle, de Valence, de Versailles, de Viviers.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« A cette incroyable doctrine qui veut rendre Rome esclave de l'univers catholique et qui déclare la religion incompatible avec l'indépendance de la Péninsule, nous répondons, Sire, en nous réunissant autour de vous, et en proclamant à la face des Italiens et des Romains que nous sommes résolus à maintenir inviolable le droit de la nation et celui de sa métropole, tenue par force sous un gouvernement détesté.... »

La pièce continue sur ce ton, et elle traite de *prélats étrangers* les évêques réunis à Rome, comme si des évêques catholiques pouvaient être étrangers dans la capitale du catholicisme ; et d'ailleurs quelle impudeur de se plaindre que la réunion de l'épiscopat à Rome ne se composait que d'évêques étrangers, quand soi-même on avait barré le chemin de Rome à tous les évêques italiens !

Pie IX voulut terminer la grande journée du 9 juin d'une manière digne de son commencement. Il invita à sa table tous les évêques présents à Rome. Un dîner de plus de trois-cents couverts fut servi dans une des salles de la bibliothèque vaticane. La magnificence combinée avec la simplicité attestait en même temps le Roi et le Pontife. A deux heures, les cardinaux et les évêques se trouvaient réunis autour du Saint-Père dans l'immense cénacle. Après la bénédiction, récitée par Pie IX, chacun s'assit à la place qui lui avait été marquée à l'avance. Pie IX était seul à sa table frugale, mais il animait de son regard et de sa parole la joie sainte de ces agapes tout apostoliques.

Après le repas, le Saint-Père, accompagné de ses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nobles convives, descendit dans les jardins du Vatican. et là, oubliant toute étiquette de cour, s'entretint familièrement avec les membres du Sacré-Collège et ceux de l'épiscopat, passant de l'un à l'autre, et adressant à tous les plus gracieuses paroles. Puis, il alla s'asseoir quelques instants sous un pavillon du jardin. C'est alors qu'une scène d'uné nouveauté touchante et sublime se se déroula tout à co up. Cardinaux, patriarches, évêques, sans aucune entente préalable, de se précipiter vers le Saint-Père, de se jeter à ses genoux, et, tous, confondus ensemble, de lui baiser à l'envi les uns les mains, les autres les vêtements, d'autres les pieds, protestant tous, les larmes aux yeux, avec une expansion toute filiale de leur affectueux et inébranlable attachement. Pie IX, en ce moment, c'était Jésus au Cénacle, c'était Paul à Ephèse ! Toute l'Église était là, personnifiée dans ses Pontifes, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, le cœur et l'âme de Pie IX !

Une magnifique soirée termina ce beau jour. La pluie avait contrarié les illuminations de la veille. Le 9 juin, les illuminations ne laissèrent rien à désirer. La coupole, la façade et la colonnade de Saint-Pierre étaient en feu, et ces feux éclairant au loin le ciel, sous les yeux d'une multitude immense de spectateurs, paraissaient symboliser la gloire des martyrs canonisés la veille.

Les ambassadeurs japonais qui visitaient alors la la France et l'Europe recueillirent les échos des fêtes romaines, et purent entrevoir, à la lueur des clartés célestes projetées alors sur le monde catholique, le jour prochain où leur pays tout entier, tombant à genoux devant

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ces héros chrétiens, fournirait à l'Église de Jésus-Christ, grâce au sang généreux des martyrs mêlé aux sueurs des missionnaires, une riche et consolante moisson.

Le reste du mois de juin 1862 fut comme un prolongement des fêtes de la canonisation. La population romaine, grossie des flots que le souffle de la foi avait poussés vers la Ville éternelle, profitait des moindres occasions pour témoigner au Souverain-Pontife sa joie et sa reconnaissance.

Le 12 juin fut posée la première pierre d'une caserne sur le magnifique emplacement du camp des Prétoriens, acheté par Mgr de Mérode de ses propres deniers. Pie IX était présent à cette cérémonie, assis sur une estrade et entouré de cardinaux, d'évêques et d'un nombreux clergé. L'armée romaine, passant devant lui, inclinait les drapeaux et semblait dire, comme les anciens combattants de l'amphithéâtre, mais avec des sentiments tout autres : *Morituri te salutant ! Père, nous te rendons le salut, prêts à mourir pour toi !*

L'ennemi, en effet, était frémissant aux portes de Rome, comme autrefois le tigre affamé, rongeant, l'œil en feu, les barreaux de sa loge, en face de l'arène où il apercevait sa victime. Pie IX ne se faisait pas illusion sur les sinistres projets du gouvernement soi-disant italien. Le 17 juin, lorsqu'au bruit du canon et au milieu des couleurs flottantes du Souverain-Pontife, Rome célébra le seizième anniversaire de l'élection de Pie IX, Sa Sainteté, répondant aux félicitations et aux souhaits du Sacré-Collège, rappela en quelques mots les difficultés et les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dangers qui avaient entouré et menacé la Papauté depuis son élévation au trône pontifical, et il ajouta, d'une voix émue et qui avait quelque chose de douloureusement prophétique, que *les obstacles et les périls passés n'étaient rien en comparaison de ceux qui allaient fondre sur Elle ; qu'il fallait reprendre courage et se tenir prêt à soutenir l'assaut des ennemis de l'Église; qu'il fallait se serrer plus étroitement et avec plus d'amour que jamais autour de la Chaire de Pierre, s'unir fortement dans les liens de la foi et de la prière, et qu'alors il avait non-seulement la confiance, mais la certitude que l'Église sortirait triomphante et glorieuse de toutes ces épreuves.*

Ces graves paroles produisirent partout sur les cœurs fidèles une vive impression de douleur et de crainte, mais aussi un redoublement de confiance en Dieu et de dévouement au Vicaire de Jésus-Christ.

La fête de saint Pierre, le 29 juin, célébrée cette année avec plus de pompe encore que par le passé, fut le dernier écho des fêtes du 8 juin. Les pèlerins quittèrent peu à peu la Ville éternelle qui reprit bientôt sa physionomie accoutumée.

Tous les évêques qui avaient participé à la canonisation des martyrs du Japon, reçurent le titre d'*Assistant au trône pontifical*, que leur accorda le gracieux Pontife, avec le pouvoir de donner la bénédiction papale, à leur retour dans leurs diocèses, et d'accorder différentes faveurs spirituelles aux paroisses qu'ils visiteraient dans leur première tournée pastorale.

Outre les canonisations, le zèle de Pie IX pour la glorification des saints se manifesta sous mille formes

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

différentes : fêtes nouvelles instituées en leur honneur, fêtes anciennes portées à un degré plus élevé ; statues sans nombre de Saints et de Madones couronnées en son nom ; galerie des Docteurs enrichie de trois nouveaux noms, ceux de saint Hilaire, de saint Liguori et de saint François de Sales ; saint Joseph proclamé Patron de l'Église universelle, etc. etc. Un vœu reste à former, c'est que celui de tous les Pontifes qui a le plus travaillé à la gloire des saints ait aussi un jour son nom inscrit dans les diptyques sacrés de l'Église.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE XII

L'ENCYCLIQUE ET LE SYLLABUS DE 1864.

Lutte doctrinale. — L'athéisme académicien. — Ligue des docteurs d'impiété. — La *Vie de Jésus*. — La société malade. Le médecin *Tant-pis* et le médecin *Tant-mieux*. — Préparation de l'*Encyclique* et du *Syllabus*. — Mgr Gerbet. — Signature de l'Encyclique. — Promulgation. — Envoi aux évêques des deux documents. — La presse en démence. — Le gouvernement de Napoléon III ouvre le feu contre l'Encyclique et le *Syllabus*. — Défense aux évêques de les publier. — Protestation unanime de l'Épiscopat. — Habileté particulière de Mgr Dupanloup. — NNgrs de Besançon et de Moulins *réfractaires*. *Appel comme d'abus*. — Petitesses du régime impérial. — Affaire de Mgr Chigi, nonce apostolique. — Lettres du ministre Drouyn de Lhuys à l'ambassadeur à Rome. — Vrais principes de l'Encyclique. — L'Encyclique et le *Syllabus* dans les divers Etats. — Pie IX outragé, Pie IX honoré. — Opportunité de l'Encyclique et du *Syllabus*. — Magnanimité de Pie IX. — Préconisation de plusieurs évêques. Harangue du Saint-Père.

Si la gloire couronne les saints dans le ciel, la foi est le burin qui façonne la sainteté sur la terre. Si par impossible la foi disparaissait, la sainteté serait à jamais exilée du milieu de nous. Combattre la foi et les vérités qu'elle embrasse est la tâche assumée par la révolution.

Sous le Pontificat de Pie IX, la lutte doctrinale alla de jour en jour grandissant.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'erreur spéculative trouve dans le dédale ténébreux de la philosophie allemande un milieu favorable à son développement. Les esprits réfléchis et sérieux que cette contrée produit ne se défient pas assez des infirmités de la raison humaine. Aussi, la témérité est-elle trop souvent, en Allemagne, le partage des théologiens eux-mêmes; et, plusieurs fois, sous Pie IX, le Docteur suprême dut frapper l'erreur allemande dans sa source.

Ainsi, dans une lettre datée du 15 juin 1857, et adressée à l'archevêque de Cologne, l'éminent cardinal Geissel, Pie IX condamne les tendances rationalistes du docteur Gunther; mais le Saint-Père a le bonheur de pouvoir féliciter l'auteur de sa prompte soumission à l'autorité du Siège apostolique.

Cinq ans plus tard, le 11 décembre 1862, une nouvelle lettre apostolique, adressée à l'archevêque de Munich-Frisingue, frappe d'anathème le rationalisme plus hardi du prêtre et théologien Frohschammer, dont le Pape déplore l'obstination dans la voie de l'erreur.

C'était comme un prélude des égarements plus sonores et plus contagieux d'où plus tard devait sortir la secte des *Vieux-Catholiques*.

En France, où les esprits s'exaltent davantage, l'erreur fait des progrès plus rapides, et passe aussi plus brutalement dans les faits.

En 1863, l'athéisme lui-même avait gagné assez de terrain pour essayer de forcer les portes de l'Académie française. M. Littré était alors la personnification la plus franche, la plus froide et la plus résolue du matérialisme scientifique. Tant d'audace émut la France catho-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

lique. L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, prit la plume et publia son *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille*. Parlant des coryphées de la négation antichrétienne, MM. Littré, Renan, Maury et Taine, l'illustre prélat put dire, en tête de cet *Avertissement* : « Je les ai lus et je crois, j'affirme, la main sur la conscience, que leurs théories détruisent Dieu, l'âme, la vie future, la loi morale. »

L'athéisme fut, pour cette fois, repoussé, mais non découragé. Il s'appliqua le mot de l'Évangile, le seul peut-être qu'il eût médité : *frappez et l'on vous ouvrira*. En effet peu d'années après, l'athéisme faisait son entrée triomphante dans le premier corps littéraire de l'Europe et du monde. Il voulut sans délai mettre à profit sa victoire, et il prit pour cette fin la plume de M. Renan. L'apparition de la *Vie de Jésus* fut le plus audacieux défi que l'impiété savante eût encore jeté au christianisme. Ce livre fut annoncé d'avance par toutes les trompettes du parti comme le coup de grâce porté à l'édifice bâti sur l'Évangile. La montagne accoucha d'une souris. Le jour où l'ouvrage parut fut pour le monde des vrais savants un jour de déception et de rire universel. L'auteur fut découronné de l'auréole de savant dont il parait déjà son front (1). Mais la *Vie de Jésus*

(1) L'auteur se rappelle encore avec quelle sanglante ironie le savant Champollion-Figeac, parlant de la *Vie de Jésus*, flagellait en sa présence la prétendue science d'Ernest Renan.

Un savant professeur de Zurich, le critique Keim, après avoir décrit les *singularités historico-littéraires de M. Renan*, crayonnait le mérite du pseudo-savant par cette solennelle moquerie: « Illustre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

fut la pâture des masses ignorantes et propagea l'incrédulité dans le peuple. Quant à l'ancien boursier du séminaire de Saint-Sulpice, il dut à sa plume félonne du renom, des écus et des distinctions honorifiques.

Toutefois la faveur publique dont put jouir un tel livre et la pleine liberté laissée à sa diffusion n'accusaient que trop la dégradation des intelligences vulgaires. Une lettre platonique du Chef de l'État, écrite à l'occasion de la *Vie de Jésus*, en faveur de *notre religion*, n'émoussa aucun des traits de l'ennemi.

Il fallait préserver les esprits ou les guérir de la contagion des mauvaises doctrines dont la société était infectée, et qui menaçaient de gangrener tout le corps social.

Dans une pareille situation, l'humanité ressemblait à une pauvre infirme, gisante sur son lit, travaillée, des deux côtés, par deux médecins biens différents : à sa droite, un médecin qui n'hésite pas à lui dire qu'elle a une fièvre dangereuse; à sa gauche, un autre médecin qui l'assure que cette fièvre est le développement naturel de ses forces et destinée à mettre fin à sa maladie. L'un lui dit que sa santé est, avant tout, dans la jouissance des créatures, l'autre qu'elle est dans *la recherche du royaume de Dieu* auquel tout le reste doit être subordonné... (1).

Le vrai et suprême médecin des âmes voyant cette chère malade, soumise à l'influence d'une fausse médication,

Institut de France, que de gloire vont te procurer tant de découvertes inattendues! »

(1) *Instruction pastorale* de Mgr l'évêque de Moulins.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

courant à une mort certaine, résolut coûte que coûte de dénoncer hautement l'erreur pernicieuse qui causait tout le mal, et d'indiquer le remède indispensable. Tel est le but et l'objet de l'Encyclique *Quanta Cura* du 8 décembre 1864 et du *Syllabus* qui l'accompagne.

Pie IX ne s'est pas décidé légèrement à l'accomplissement de cet acte vigoureux de l'autorité pontificale. Depuis deux ans, il le méditait. La vigilance épiscopale en avait senti, la première, l'urgente nécessité. Dès le mois de juillet 1860, l'un des plus fermes et des plus vigoureux défenseurs de l'Église, Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, avait publié sur les erreurs du *temps présent*, une instruction pastorale dans laquelle il signalait, en les condamnant, les fausses doctrines mises en circulation dans les sociétés modernes.

Pie IX connaissait cet acte épiscopal et il en appréciait l'opportunité. Quand on compare le *Syllabus* de 1864 avec celui de l'évêque de Perpignan, on ne peut s'empêcher de voir dans le premier comme le prélude du second.

Toutefois l'Encyclique du 8 décembre n'apprit rien aux fidèles; car elle n'était que la confirmation et le catalogue des condamnations déjà prononcées par le Saint-Siège dans diverses circonstances.

Pie IX, voulant résumer dans un seul tableau toutes ces condamnations diverses, chargea une commission de théologiens et de canonistes, présidée par le cardinal Caterini, de rédiger ce travail, qui fut envoyé aux évêques les plus distingués du monde catholique, auxquels on demandait leur sentiment.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Ainsi, le *Syllabus* précéda la rédaction de l'Encyclique. Celle-ci était ébauchée depuis plusieurs mois, et le Saint-Père, fermement décidé à la publier, attendait le moment opportun. On raconte que, le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, pendant la messe, Pie IX, qui célébrait toujours le divin sacrifice avec une dévotion singulière, souvent accompagnée de larmes, sentit dans son âme des mouvements extraordinaires. Après son action de grâces, il se releva de son prie-Dieu, et se parlant à lui-même il dit : « Il faut que je la signe aujourd'hui ! »

En effet, à peine entré dans son cabinet, Sa Sainteté fit appeler Mgr Pacifici, secrétaire des brefs *ad principes*, travailla longtemps avec lui, signa la pièce, et donna ses ordres pour l'impression des documents et leur expédition aux évêques de la catholicité.

Quelque temps après, Pie IX, s'expliquant sur cet acte, disait : « Voyez-vous, je suis constitué par Dieu comme le médecin de l'humanité. Je vois cette société qu'on appelle moderne, bien que pourvue de belles et bonnes qualités, dévorée par un cancer, et j'applique sur ce cancer le fer de l'Encyclique. Personne plus que moi n'aime la vraie civilisation et la vraie liberté ; mais je ne veux point d'une barbarie masquée d'une fausse civilisation et d'une tyrannie masquée d'une fausse liberté. »

L'Encyclique fut publiée par le *Journal de Rome* le 21 décembre 1864 et elle était accompagnée de l'annonce d'un Jubilé pour l'année suivante. La prière du monde catholique était l'arme que le Pape recommandait avec instance pour combattre l'impiété qui allait re-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

doubler ses assauts. Le nouveau Jubilé était réglé d'après le Bref du 20 novembre 1846 concernant le premier Jubilé octroyé par Pie IX, après son élévation au Souverain Pontificat.

C'est une question vaine que de demander si l'Encyclique du 8 décembre 1864 est une Bulle dogmatique ou une simple lettre doctrinale. Il suffit de savoir que le Pape enseignait *ex cathedra* pour frapper l'erreur et dégager la vérité.

Le Pontife lui-même n'a pas voulu qu'on prît le change sur l'importance de ce document. Dès les premières lignes, il rappelle le soin qu'ont eu ses prédécesseurs *d'étouffer et de condamner par leurs lettres et leurs constitutions les hérésies et les erreurs.*

Il parle un peu plus loin des Encycliques, des allocutions consistoriales et des lettres apostoliques par lesquelles il a condamné lui-même les erreurs du temps présent, et après un rapide exposé de ces funestes doctrines, il ajoute solennellement : « C'est pourquoi, ensemble et isolément, toutes les mauvaises opinions et doctrines mentionnées spécialement dans ces lettres, nous les réprouvons, proscrivons et voulons qu'elles soient tenues pour réprouvées, proscrites et condamnées par tous les enfants de l'Église catholique... »

Ce sont donc de véritables définitions dogmatiques que l'infaillible dépositaire de la vérité a voulu formuler. Aussi ne s'est-il pas borné à faire, dans l'*Encyclique*, un exposé général des erreurs contemporaines, il a joint à ce document le *Syllabus*, ou catalogue précis et complet des erreurs condamnées. Le *Syllabus* ne porte

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pas de signature particulière ; il n'en avait pas besoin, étant une annexe et un complément de l'Encyclique.

Le *Syllabus* ne parut point conjointement avec l'Encyclique dans le *Journal de Rome*, mais il fut envoyé officiellement avec l'Encyclique à tous les évêques.

Dans la lettre d'expédition, le cardinal Antonelli, après avoir rappelé le zèle avec lequel le Souverain-Pontife a toujours condamné les erreurs et les fausses doctrines, par ses allocutions, ses encycliques, et ses autres lettres apostoliques, ajoute :

« Mais, comme il peut arriver que tous les actes pontificaux ne parviennent pas à chacun des Ordinaires, le même Souverain-Pontife a voulu que l'on rédigeât un *Syllabus* de ces mêmes erreurs, destiné à être envoyé à tous les Evêques du monde catholique, afin que ces mêmes Évêques eussent sous les yeux toutes les erreurs et les doctrines pernicieuses qui ont été réprouvées et condamnées par Lui.

« Il m'a ensuite ordonné de veiller à ce que ce *Syllabus*, imprimé, fût envoyé à Votre Excellence Révérendissime... Ainsi, exécutant, comme c'est mon devoir, avec tout le zèle et le respect qui conviennent, les commandements du même Pontife, je m'empresse d'envoyer à votre Excellence ce *Syllabus* avec ces lettres...

« *G. card. Antonelli* » (1).

Le *Syllabus* a donc reçu la même promulgation et jouit de la même valeur intrinsèque et canonique que l'Encyclique elle-même.

(1) *L'Encyclique et l'Épiscopat français*, ouvrage déjà cité, page 54.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Plusieurs des quatre-vingts propositions du *Syllabus* touchent à des points délicats qui exigent des notions précises, des connaissances historiques et théologiques toutes particulières. Aussi, le Docteur suprême jugea prudent de n'envoyer l'Encyclique et le Syllabus qu'aux premiers Pasteurs *seuls*, afin que se pénétrant de cette doctrine, développant son vrai sens, en qualité de docteurs de la foi, ils pussent la répandre sainement dans l'âme du clergé et des peuples. Car certaines questions délicates et complexes, où la vérité absolue venait se heurter à des exigences sociales, devaient être avant tout méditées, préparées et expliquées par l'épiscopat. Pour la même raison, le Saint-Père ne parla point aux évêques de la promulgation de ces documents apostoliques.

Mais la presse hostile se jeta sur ce double document comme sur une pâture propre à assouvir sa soif de haine contre l'Église et la Papauté. A entendre ces publicistes, l'Encyclique était une vengeance contre la récente *Convention de septembre*, une attaque hardie à toutes les conquêtes de l'esprit humain, une insulte à la civilisation moderne, un attentat contre la liberté et le progrès, un retour cruel au moyen âge, le rétablissement de l'ancienne théocratie, en un mot, un acte de folie, un suicide, le dernier coup porté au pouvoir du Pape. Ainsi parlaient le *Constitutionnel*, la *Patrie*, le *Journal des Débats*, l'*Opinion Nationale*, le *Siècle* et beaucoup d'autres feuilles d'une nuance plus ou moins accentuée. Il n'y a peut-être sur la terre aucune espèce d'hommes plus dangereux que les journalistes libres penseurs. Voyez ce novice de plume qui sort à peine des bancs de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'école, avec son mince bagage d'instruction, de jugement et d'expérience, le voilà signant et promulguant, dans une feuille accréditée, la solution des plus hautes questions religieuses et sociales !

La prudence exige que sur toute matière, avant de juger, on consulte les hommes spéciaux, un légiste sur les questions de droit civil, un médecin sur les maladies, un théologien sur les enseignements de la religion. Cette règle de sagesse et de justice disparut complètement à l'égard de l'Encyclique et du *Syllabus*. Les écrivailleurs de tout acabit se mirent à les déchiqueter à belles dents. Politiques, athées, protestants, juifs, saint-simoniens, toute la coalition anti-catholique était haletante à la besogne. Chacun voulait être traducteur et interprète des propositions du *Syllabus*. Des hommes qui n'avaient pas la première notion de la langue de l'Église et des formules dont elle se sert, publiaient, d'après le *Syllabus*, des propositions doctrinales qu'ils imputaient à l'Église, et dissertaient à perte de vue sur des absurdités qui étaient les leurs.

On sait que, dans les formules du raisonnement, deux propositions *contradictoires* s'excluent l'une l'autre, de telle sorte que si l'une est vraie, l'autre est nécessairement fausse. Mais il n'en est pas de même de deux propositions *contraires* qui peuvent être simultanément ou vraies ou fausses. C'est de la logique élémentaire.

Ce principe posé, il est clair que pour avoir la vraie doctrine pontificale, il faut prendre les propositions *contradictoires* de celles qui sont condamnées, et non les *contraires*. Mais les savants argumentateurs de la presse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

quotidienne n'y regardent pas de si près. Après avoir traduit tant bien que mal une proposition du *Syllabus*, ils vous présentent le *contraire*, en vous disant : voilà la doctrine du Pape.

Prenons pour exemple la proposition LX du *Syllabus*, ainsi concue : *L'autorité n'est autre que la somme du nombre et des forces matérielles.*

Un logicien digne de ce nom, voulant connaître l'enseignement du Pape prendrait la contradictoire et dirait : « il existe une autorité autre que la somme du nombre et des forces matérielles. » Mais les logiciens de journaux vous disent, sans plus de gêne : Il n'y a aucune autorité dans la somme du nombre et des forces matérielles. » Par conséquent, disent-ils, le Pape condamne le suffrage universel et la force matérielle.

Voilà l'absurdité que la presse impute au Pape, tandis que le Pape a voulu seulement rappeler une vérité de sens commun, c'est qu'il y a un droit autre que celui du nombre et de la force. Par exemple, la conscience et la raison elle-même sont des autorités indépendantes de la force et du nombre.

Ces observations s'appliquent à plusieurs propositions du *Syllabus* dont le vrai sens a été défiguré par la presse. Aussi a-t-on pu relever, dans les traductions vulgaires des quatre-vingts propositions du *Syllabus*, jusqu'à soixante-dix contre-sens et contre-bons-sens. Ce qui a fait dire à Mgr Forcade, alors évêque de Nevers : « Ce qu n'est pas moins prodigieux, et ce que la postérité réputera fabuleux, c'est qu'en plein XIXe siècle et au sein d'un peuple aussi éclairé que le nôtre, des lettrés, qui ne sont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pas sans renom, aient pu s'évertuer un mois durant sur cette mauvaise version d'écolier, et s'y porter avec tout autant d'ardeur, de sérieux et de candeur, que le firent ou le feront jamais, sur les textes les plus ardus de Confucius, les plus fins et les plus forts lettrés chinois (1). »

Une autre règle sûre et nécessaire qu'on ne doit jamais perdre de vue, quand on veut comprendre et interpréter les enseignements du Souverain-Pontife, c'est que le Pape, en formulant ses décisions, reste dans la haute région des principes, et ne descend point de l'ordre immuable et absoblu dans l'ordre contingent et relatif, souvent abandonné à des nécessités que l'on peut quelquefois éluder, mais que, plus d'une fois aussi, le législateur est contraint de subir.

Quant aux questions de fait, le Docteur suprême se borne à condamner la prétention d'établir en principe absolu telles ou telles hypothèses, tels ou tels systèmes qui peuvent avoir leur raison d'être, eu égard aux temps et aux lieux, mais qui comme *principes absolus* sont contraires aux enseignements de la foi.

Citons pour exemple la liberté des cultes condamnée dans la proposition xv° ainsi conçue : *Tout homme est libre d'embrasser et de professer la religion qu'il croira vraie, guidé par la lumière de la raison.* La condamnation de cette proposition est absolument conforme au dogme catholique qui n'admet qu'une seule religion véritable. Mais le Pape ne prétend point supprimer de fait la simultanéité de plusieurs cultes, puisque lui-même en

(1) *L'Encyclique et l'Episcopat français*, p. 572.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

souffrait plusieurs à Rome. Mais *comme principe* la liberté des cultes conduit au scepticisme le plus absolu, et finalement à la ruine de toute religion. Quel que soit donc le fait, le principe est une grave erreur.

Quand les politiques viennent nous parler de leurs *principes modernes* que le Pape veut renverser, ils font rire. Prétendre décréter des principes nouveaux, c'est une absurdité. Qui dit *principe* dit une chose immuable. Les principes sont éternels. Les principes ne se créent pas, ils sont et s'imposent. Ils ne relèvent ni des peuples, ni de ceux qui les gouvernent. Aussi, le grand péril du jour, c'est le mépris des principes immortels sur lesquels repose toute société. Ah! si l'éternelle justice cessait d'être l'étoile de ceux qui sont appelés à conduire sur les flots des évènements le vaisseau des États, alors les sociétés, mal assurées dans leurs voies, ressembleraient à ces frêles embarcations jetées sous un ciel obscur, à la merci des vagues mobiles, au risque, à chaque vent qui passe, de se briser contre les écueils et de sombrer dans l'abîme (1).

Donc rappeler aux sociétés modernes, comme le fait Pie IX dans l'Encyclique de 1864, qu'elles doivent, comme les anciennes, avoir pour base les principes, c'est-à-dire la morale, le droit, la justice, la vérité, ce n'est ni les attaquer, ni les condamner, ni leur faire injure.

Croirait-on cependant que les gouvernements furent frappés de stupeur à l'apparition de l'Encyclique et

(1) *Le P. Félix, conférences de* 1865.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

du *Syllabus*. Mais par le fait du gouvernement de l'époque, nulle part la question de l'Encyclique n'excita des émotions aussi profondes et une agitation aussi générale que dans la France catholique. Le régime impérial se hâta d'ouvrir le feu contre le monument doctrinal de Pie IX.

Dès le 1er janvier 1865, le ministre des cultes envoya pour étrennes à tous les évêques français la lettre suivante :

« Paris, le 1er janvier 1865.

« Monseigneur,

« Le Conseil d'État est saisi de l'examen d'un projet de décret tendant à autoriser la publication dans l'Empire de la partie de l'Encyclique du 8 décembre dernier, qui accorde un *Jubilé* pour 1865, et promulgue de nouveau la lettre apostolique du 20 novembre 1846, précédemment publiée, en vertu de l'ordonnance du 31 décembre suivant.

« Quant à la première partie de l'Encyclique et au document qui y est annexé, sous le titre de : *Syllabus complectens præcipuos nostræ ætatis errores*... etc., Votre Grandeur comprendra que la réception et la publication de ces actes, qui contiennent des propositions contraires aux principes sur lesquels repose la Constitution de l'Empire, ne sauraient être autorisées. Ils ne peuvent donc être imprimés dans les instructions que vous croiriez devoir adresser aux fidèles pour le *Jubilé* ou à tout autre occasion.

« Vous jugerez sans doute convenable, Monseigneur,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de transmettre au clergé de votre diocèse les recommandations nécessaires pour qu'il s'abstienne, en cette circonstance, de tout discours qui prêterait à des interprétations regrettables.

« Agréez, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération,

« *Le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes,*

J. BAROCHE. »

L'épiscopat fut douloureusement impressionné par ce nouvel acte d'un gouvernement qui devait tant à l'Église, et qui lui avait solennellement promis la liberté, mais qui avait déjà à sa charge les usurpations piémontaises et la récente *Convention de Septembre*, dont nous parlerons en son lieu.

Le gouvernement de l'empereur revenait aux errements des règnes précédents. Le ministre laïque Baroche avait malheureusement comme précédent l'exemple d'un évêque qui, le premier, avait, comme ministre des cultes, mutilé un document pontifical (1).

(1) Pie VIII, à l'occasion de son avènement, avait promulgué une Encyclique sous la date du 24 mai 1824. Cet acte pontifical, entre autres dispositions, condamnait le principe de la liberté des cultes, blâmait la direction donnée à l'enseignement et subordonnait à l'autorité religieuse toute intervention civile en matière de mariage.

Un rescrit du 18 juillet de la même année accordait un *Jubilé* universel.

Le Gouvernement autorisa la réception et la publication de ce rescrit, et interdit, dans les termes suivants, la publication de l'Encyclique :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Ce réveil de l'ancien esprit gallican souleva, au sein de l'épiscopat français, une explosion de protestations unanimes.

Le vénérable archevêque de Cambrai, Mgr Régnier, eut l'honneur de donner le signal. Dès le 3 janvier, il adressait au ministre des Cultes une protestation où la force du raisonnement répondait à la gravité du sujet.

Le lendemain 4 janvier, dans une lettre non moins ferme, l'illustre archevêque de Bordeaux, le cardinal Donnet, protestait contre la défense de publier l'Encyclique. Ils rappelait hardiment quel fut pour le premier

« Paris le 30 juillet 1829.

(*Le ministre des affaires ecclésiastiques, Mgr Feutrier évêque de Beauvais*).

AUX ÉVÊQUES.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous informer que la lettre apostolique de Sa Sainteté Pie VIII, donnée à Rome le 18 du mois dernier, et prescrivant un jubilé universel à l'occasion de son avènement au souverain pontificat, a été vérifiée au Conseil d'Etat, et qu'une ordonnance, en date de 30 du courant, en a autorisé l'enregistrement et la publication.

« Aussitôt que cette pièce sera imprimée, avec la traduction en regard, je m'empresserai de vous en transmettre un exemplaire.

« Quant à la Lettre encyclique, qui aurait pu parvenir à votre connaissance, le Pape n'en ayant pas demandé, ni le Roi autorisé la publication, elle ne peut être imprimée dans les instructions que vous croiriez devoir adresser aux fidèles de votre diocèse pour le jubilé, ni publiée d'aucune autre manière.

« Vous penserez sans doute comme moi, Monseigneur, qu'il est important, dans cette circonstance, que les pasteurs s'abstiennent de tout discours qui serait de nature à être mal interprété, et vous jugerez peut-être convenable de leur faire, à cet égard, les recommandations nécessaires. »

Nouvelle et triste fleur du vieux gallicanisme.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

empire le fatal dénouement de ses persécutions contre l'Église.

« Monsieur le ministre, s'écrie l'éminent cardinal, la persécution dont Pie VII, plusieurs cardinaux et quelques évêques, NN. SS. de Troyes, de Gand, de Rennes en particulier (1), furent l'objet, sous le premier empire, me semble de nature à inspirer de sérieuses réflexions à ceux des conseillers de la couronne qui tenteraient de léguer au second empire des divisions qui ont été si funestes au premier... »

Tous les évêques, animés des mêmes sentiments, suivirent l'exemple de ces deux chefs éminents de l'épiscopat français. La protestation s'accentua sous toutes les formes, lettres au ministre, allocutions, lettres pastorales, mandements épiscopaux. Tout évêque eût regardé le silence comme une trahison. Mgr Epivent, évêque d'Aire, exprimait à cet égard la pensée de tous quand il disait au ministre : « Cette France si catholique aurait été étonnée, scandalisée même, si elle avait vu un seul de ses évêques garder un silence absolu sur un jugement doctrinal du Pape, qui oblige toutes les consciences, et qu'ils ont le devoir rigoureux d'intimer *à tous* les fidèles. C'est pour cela que les évêques, en vous adressant leurs remontrances, Monsieur le Ministre, les ont fait passer de votre cabinet dans les bureaux des feuilles catholiques, afin de rendre publique la manifestation qu'une défense inouïe, sous le gouvernement de Napoléon III, avait rendue nécessaire. »

(1) *De Boulogne*, évêque de Troyes, et *de Broglie*, évêque de Gand, furent jetés à Vincennes, avec *Hirn*, évêque de Tournay.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'opposition du gouvernement français eut du moins l'inappréciable avantage, nous ne disons pas de faire l'unité dans l'épiscopat, mais de montrer cette unité dans tout l'éclat de sa magnificence. Jamais en France, depuis l'origine de notre nation, l'Église n'avait offert un plus beau spectacle, la tradition un plus complet monument, l'harmonie un plus ravissant concert. Pas une voix épiscopale ne fit entendre une note discordante. (1).

Les évêques, reconnaissant qu'ils n'avaient pas le droit de mutiler les actes pontificaux, dédaignèrent la liberté qu'on leur laissait de publier la partie de l'Encyclique concernant le Jubilé. Interprète du sentiment de tous ses collègues, Mgr Doney, évêque de Montauban, dans une circulaire à son clergé, en date du 18 janvier 1865, disait solennellement :

« Je n'imprimerai par l'Encyclique tronquée par le Conseil d'État, soit parce qu'elle a perdu son caractère apostolique par cette mutilation, soit parce qu'il y a des peines canoniques très-sévères contre ceux qui mutilent les Constitutions pontificales, et, par suite, contre ceux en useraient. En l'imprimant et en la publiant ainsi, je manquerais au respect que je dois au Chef de l'Église, comme à celui que je me dois à moi-même comme Évêque, et je m'exposerais à encourir des peines que je

(1) Les lettres et mandements de l'épiscopat relativement à l'Encylique, publiés à cette époque, forment l'un des monuments les plus glorieux des annales catholiques. Il en existe plusieurs collections dont la plus complète et la plus recherchée est celle de M. l'abbé Et. Pougeois, intitulée : l'*Encyclique et l'épiscopat français*, à laquelle nous empruntons nos citations. Chez J. Pougeois, libraire à Paris, place Saint-André-des-Arts, 13.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dois repousser de toute mon âme. Aussi ai-je cru que les vrais principes canoniques m'interdisaient de la recevoir en cet état. » Un seul prélat s'écarta sur ce point de la ligne de conduite de tous ses collègues.

Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, qui publia dans ces circonstances une brochure retentissante, louée par le Pape, en faveur de l'Encyclique et du *Syllabus*, crut devoir détacher de l'Encyclique le lambeau dont la publication était autorisée par l'État, pour l'adresser au clergé de son diocèse. En même temps, il fit expédier à ce même clergé, par un libraire de Paris, l'Encyclique et le *Syllabus*.

Le mandement épiscopal se terminait par la formule ordinaire : *Après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les chanoines du Chapitre....*

L'un de ces vénérables chanoines, M. L'abbé Pelletier, voulant décliner la responsabilité d'avoir souscrit à l'infraction des saints canons, se crut obligé de déclarer, dans une lettre rendue publique, que le Chapitre d'Orléans n'était pour rien dans la mesure adoptée par l'évêque diocésain.

Cette affaire qui occupa en sens divers l'opinion publique n'eut d'autre suite que de provoquer, de la part du Chapitre d'Orléans, une lettre d'adhésion au mandement épiscopal, et d'attester, une fois de plus, le prestige qu'exerçait autour de lui jusque dans ses écarts le célèbre prélat. Nous laissons d'ailleurs à l'avenir le soin d'apprécier équitablement tous ces faits.

Deux autres évêques se distinguèrent dans un sens tout opposé. Bravant la défense et les coups d'un pou-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

voir qui poussait l'abus de ses prétentions contre l'Église jusqu'à poser des limites à son droit divin d'enseigner, ils promulguèrent verbalement, en personne, dans leur cathédrale, l'Encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*.

L'éminent cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, et Mgr de Dreux-Brezé, évêque de Moulins, le même jour, sans entente préalable, poussés par leur conscience épiscopale, montèrent en chaire, le 8 janvier, solennité de la fête des Rois, et firent publiquement, devant les fidèles assemblés, la lecture de l'Encyclique. Tous deux accompagnèrent cette lecture d'une courte allocution explicative.

Le jour même, l'évêque de Moulins adressa aux membres de son clergé la lettre suivante :

« Monsieur le curé,

« Ce matin, à la cathédrale, après l'Évangile de la messe solennelle de l'Épiphanie, j'ai donné aux fidèles communication des actes récemment émanés de la Chaire apostolique. En outre, il m'a semblé bon de faire précéder cette lecture de celle de la pièce ci-jointe. Elle vous montrera comment, au milieu de difficultés qui vous sont connues, je me suis efforcé de concilier mes devoirs *de brebis au regard de Pierre, et de pasteur à votre égard*.

« Enfin, en parlant comme je l'ai fait, non-seulement en mon nom, mais au vôtre, j'ai voulu tranquilliser votre conscience et lui permettre d'attendre en paix les instructions que je me réserve de vous adresser plus tard. »

Le gouvernement, pour être conséquent avec lui-même, dut recourir aux moyens de répression dont il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

se sentait armé, et déférer les deux prélats réfractaires au Conseil d'État.

Se défendre eût été reconnaître la compétence d'un tribunal civil sur les devoirs des évêques. Mgr de Dreux-Brézé répondit au ministre qui lui signifiait sa mise en accusation :

« Ma résolution est de me taire devant messieurs les Membres du Conseil d'État, comme mon Maître et le leur l'a fait devant d'autres Conseils qui n'avaient pas davantage le droit de juger sa doctrine, dont je n'ai été, après le Docteur suprême, que le fidèle rapporteur. Ma pensée n'a pas été de faire un acte politique, mais un acte de foi. *J'ai cru et c'est pour cela que j'ai parlé.* Entre *désobéir à Dieu et aux hommes*, il fallait choisir ; mon parti a été bientôt pris, et par ce côté-là, du moins, je suis assuré que vous m'approuverez..... »

La ferme parole du nouveau Basile ne brisa pas cette fois la plume de Valens. Cette plume dont s'emparait encore la main d'un empereur, c'était l'arme ébréchée des vieux parlements, l'arme inventée par le trivial Jean du Coigneau, l'*Appel comme d'abus*, que s'appropria aussi, depuis, comme propre à sa taille le régime républicain.

Le Conseil d'État poursuivit donc son œuvre. Le conseiller Langlais fut chargé de faire le rapport sur le cas des deux illustres accusés. Ce rapport, qui eut la prétention d'être très-motivé parce qu'il était très-étendu, concluait naturellement à la condamnation.

Un décret laconique, appuyé sur divers considérants et répété pour chaque prélat, déclarait :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Art. 1er. Il y a abus dans le fait d'avoir donné lecture en chaire, de la partie de la Lettre encyclique dont la réception, la publication et la mise à exécution n'ont pas été autorisées par Nous dans l'Empire français. »

Le double décret, revêtu du seing de l'empereur, en date du 8 février, parut le lendemain dans la partie officielle du *Moniteur*.

A partir de ce moment, le gouvernement de Napoléon III en vint contre le clergé à des petitesses qui se détachaient sensiblement sur le fond de grandeur dont il s'était entouré jusque-là, et qui envahirent finalement tout le tableau.

Contentons-nous de rappeler deux faits qui se passèrent, au milieu des événements dont nous nous occupons.

Le premier, c'est la misérable taquinerie de la police impériale contre le magnanime évêque de Nîmes, Mgr Plantier, à son retour de Rome, et contre ses diocésains. Cette police ombrageuse, s'armant d'une rigueur brutale contre l'enthousiasme des Nîmois pour leur premier pasteur, enchaîna leurs pieds et bâillonna leurs lèvres par un arrêté qui leur défendait d'aller à sa rencontre et de lui faire une réception solennelle.

Le deuxième, c'est l'accès de colère dont fut saisi le pouvoir contre le nonce apostolique, Mgr Chigi, qui avait félicité par des lettres rendues publiques l'évêque d'Orléans et Mgr Pie, évêque de Poitiers, de leur zèle à défendre l'Encyclique. Le ministre des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, écrivait, le 8 février 1865, au comte de Sartiges, ambassadeur à Rome :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Par cette double démarche, le nonce a gravement compromis le caractère dont il est revêtu. En s'adressant à des évêques français pour apprécier et diriger leur conduite à l'égard du gouvernement impérial, Son Excellence a outre-passé ses attributions...» Le ministre feint d'ignorer que le nonce du Pape, dans un État, ne représente pas seulement le Souverain Pontife vis-à-vis du gouvernement, mais encore vis-à-vis des évêques et du clergé, qu'il tient de son auguste Maître une juridiction déléguée sur les personnes et sur les choses ecclésiastiques, et que Mgr Chigi ne sortait point de ses attributions en louant les défenseurs de la saine doctrine.

La plainte gouvernementale ne se glissa pas moins, sous forme de menace, jusqu'au pied du trône pontifical. Le nonce obtint une audience de l'empereur et présenta des excuses, mais ne fit point de rétractation.

Cette mauvaise humeur contre l'Église catholique est de tradition révolutionnaire. Tous les *gouvernements de progrès* qui se sont succédé, chez nous, depuis la révolution, et qui font dater fièrement la grandeur de la France de 89, n'hésitent pas à remonter jusqu'à l'ancien régime pour saisir, dans le vieil arsenal gallican, les menottes forgées par la royauté contre l'Église.

Le ciseau ministériel qui mutila sans trembler l'Encyclique, c'est-à-dire *une lettre que le ciel envoyait à la terre*, comme l'appelait le pieux évêque d'Aire, ne put retenir la vérité captive. Le décret mutilateur ne fit que multiplier à profusion les exemplaires imprimés du document pontifical. Mais, Osa n'en avait pas moins mis témérairement la main à l'arche sacrée, et Mgr Pavy,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

évêque d'Alger, mesurant l'issue de la route où s'engageait le gouvernement, put écrire au ministre de Napoléon III : « En provoquant les applaudissements des ennemis acharnés de l'Église, et en appelant les larmes sur la paupière de ses chefs, de ses prêtres et de ses véritables fidèles ; en entrant, par l'un de ses plus petits côtés, dans le sillon, où, poussée à contre-cœur par l'esprit révolutionnaire, s'est affaissée la Restauration, ne prend-on pas, sans s'en douter, le chemin des abîmes ? N'ouvre-t-on pas, du moins, des horizons aventureux, gros de conflits et de périls pour tous ? Puissent l'avenir et la sagesse de l'Empereur donner tort à mes alarmes ! »

L'avenir, hélas ! ne confirma que trop ces sinistres prévisions !

Quant au gouvernement,

> Frappé de cet esprit de vertige et d'erreur
> De la chute des rois funeste avant-coureur,

il crut, en se liguant avec la presse anticatholique contre l'Encyclique et le *Syllabus*, consolider le trône. Le ministre des affaires étrangères osa même charger l'ambassadeur français à Rome de signifier ses griefs au gouvernement pontifical.

Dans une première dépêche, datée du 27 décembre 1864, M. Drouyn de Lhuys (1) s'était plaint « de la condamnation des principes acquis aux sociétés modernes, et de l'évocation des maximes d'un autre âge

(1) Habitant le même département que M. Drouyn de Lhuys, nous regrettons de trouver sous notre plume, dans cette vilaine affaire, le nom d'ailleurs si estimable, sous beaucoup d'autres rapports, de notre illustre compatriote.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

qu'on devait croire pour toujours abandonnées ». Il appréhende que « cette publication ne rende plus difficile la tâche que poursuit le gouvernement de sauvegarder l'existence temporelle de la Papauté ».

Dans la seconde lettre, datée du 7 janvier 1865, les plaintes sont plus nettes et plus accentuées.

« A Rome, dit le ministre, les esprits modérés s'accordent pour contester l'utilité et l'opportunité de cette démonstration ; leur appréciation est partagée par la presque unanimité des catholiques français.... Ceux-ci considèrent avec une sorte d'étonnement et d'inquiétude le manifeste du Saint-Père.... L'immense majorité des catholiques ne voit dans l'Encyclique du 8 décembre qu'une tentative d'apologie en faveur de l'ancien régime.... Dans l'opinion du gouvernement de l'empereur, l'Encyclique de Sa Sainteté tend à porter atteinte en général aux principes qui sont la base même de nos institutions, notamment aux principes de la souveraineté nationale, du suffrage universel, de la liberté de conscience et des cultes.... » Le ministre prétend ensuite qu'en condamnant la liberté des cultes, l'Encyclique tend à méconnaître plus ou moins directement le Concordat de 1801 ; car si cet acte international stipule que la « religion catholique, apostolique et romaine sera librement exercée en France », on ne peut en déduire l'obligation, pour le gouvernement de l'Empereur, d'assurer la prééminence de la religion catholique au préjudice des autres cultes. »

L'ambassadeur auquel ces lettres sont adressées est prié, à la fin, de ne pas laisser ignorer au cardinal secré-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

taire d'Etat les considérations qui ont motivé la ligne de conduite suivie par le gouvernement de l'Empereur dans cette circonstance.

Le comte de Sartiges donna lecture de la lettre précitée au cardinal Antonelli, qui ne manqua pas, à son tour, de manifester au représentant français la vive peine qu'avait fait éprouver au Saint-Père la mesure prise à l'égard de ses derniers actes. Cette mesure, de l'avis de Son Eminence, était d'autant plus superflue que la publication desdits actes ayant été permise dans les journaux, le public avait tout le loisir de les connaître avec les commentaires erronés qu'une presse hostile y avait ajoutés, mais se trouvait privé de la seule interprétation légitime et fondée qui en eût précisé le sens et éclairci les obscurités.

Les deux dépêches que nous venons de mentionner prouvent combien les politiques de ce siècle sont légers et superficiels. Ils parlent, ils écrivent, ils agissent dans un tourbillon. Les hommes que le flot porte au pouvoir sont encore plus impatients que les autres de conclure. N'a-t-on pas lieu d'abord d'être étonné qu'un homme de la valeur du grave Drouyn de Lhuys ait la prétention, quelques jours seulement après la publication de l'Encyclique, de connaître à fond ce que l'on pense du document pontifical, non-seulement à Paris et en France, mais à Rome et en Italie ; non seulement chez les dissidents, mais parmi les catholiques dont l'immense majorité, selon le ministre, blâme cette publication ? Malheureusement pour cet homme d'Etat, l'unanimité des protestations épiscopales vint donner à son assertion un solennel démenti.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le ministre n'est pas moins précipité ni plus judicieux dans ses accusations contre l'Encyclique.

L'Encyclique veut faire revivre l'ancien régime, elle est ennemie des constitutions modernes, de la civilisation, des progrès du siècle, de la liberté et de la tolérance, etc. Voilà le sens et le résumé des accusations officielles du gouvernement français contre les documents en question.

Ces imputations sont précisément les erreurs que Pie IX a voulu condamner dans la LXXXe et dernière proposition du *Syllabus* ainsi conçue :

« Prop. LXXX. Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. »

La réconciliation étant un rapprochement entre deux ennemis, cette proposition, aux yeux des ennemis de l'Eglise, équivaut à celle-ci :

« Le Pontife romain est l'ennemi du progrès, de la liberté et de la civilisation moderne. » Et voilà précisément ce que le Pape et tous les vrais catholiques avec lui condamnent hautement et avec indignation.

Non, le Pape n'est pas l'ennemi de la civilisation moderne. Est-ce donc l'être que de rappeler aux constitutions modernes qu'elles doivent, aussi bien que les anciennes, avoir pour base la morale, le droit, la justice, la vérité ? Leur rappeler cette condition, est-ce les attaquer et leur faire injure ?

L'Encyclique ennemie des sociétés modernes ! Avant leur établissement, il y eut aussi un pontife, le Pontife éternel, qui condamna de même toutes les erreurs, tous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les *principes* de son temps. Il proclama les grandeurs de la pauvreté, la fécondité de la chasteté, la loi de la charité alors inconnue; il dit anathème à l'orgueil, à la richesse, au luxe, à la volupté; il affirma l'unité de Dieu, et la supériorité de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la chair, de la conscience sur la force; il enseigna à ses disciples qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et ses disciples l'écoutèrent; ils propagèrent partout sa doctrine, ils se dispersèrent dans le monde et condamnèrent hautement, à temps et contre-temps, toutes les maximes que le monde tenait pour bonnes et vraies. On les accusa d'être les ennemis de la société, les ennemis du genre humain, et on les traita comme tels. Leur Maître était mort sur une croix; ils périrent tous dans les supplices. Ces hommes qu'on traitait en ennemis du genre humain furent, on le sait, les véritables sauveurs de l'humanité. La civilisation qui agonisait de sa propre ivresse fut par eux sauvée du suicide et régénérée. Qui pourrait dire que pareil phénomène ne se produit pas aujourd'hui? C'est à la manière de Jésus-Christ et des apôtres que l'Eglise conspire contre le siècle, dans le temps où nous sommes.

L'Encyclique ennemie de la liberté et de la tolérance! L'Eglise commence par prendre pour elle-même la liberté d'accomplir fermement la sublime mission qu'elle a reçue de Dieu. Son intolérance consiste à ne vouloir pas sanctionner le vice, l'erreur et l'oppression. Mais la tolérance véritable, celle qui professe, non l'indifférence pour les principes, mais la bienveillance pour les personnes, est poussée par l'Eglise jusqu'à ses dernières limites.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le catholicisme est même la seule religion qui soit tolérante, c'est lui qui a inventé la tolérance ; car elle n'existait pas avant lui, et elle n'existera plus après lui, témoin les agissements de la révolution son ennemie.

Aussi Mirabeau, un des porte-voix de la révolution, était-il le plus intolérant des hommes, voulant imposer l'égalité des systèmes, autrement dit la tolérance, par la force, c'est-à-dire par l'intolérance elle-même. C'est pourquoi le mot seul de *tolérance* lui était suspect comme le plus intolérant de tous.

D'ailleurs, l'intolérance de l'Église, restant dans le domaine des choses spéculatives, ne se mesure qu'avec des êtres de raison, le vice et l'erreur, et ne mérite point tant d'anathèmes. Elle ne gêne pratiquement la liberté de personne. Quand le Souverain Pontife dit aux sociétés : *Ceci est bien, ceci est mal ; ceci est vrai, ceci est faux*, n'avez-vous pas la liberté, dont vous usez d'ailleurs si largement, de bafouer cette parole vénérable et de n'en tenir aucun compte ?

L'Encyclique n'est pas plus ennemie du progrès que de la liberté. Tout progrès réel et digne de ce nom dérive, au contraire, d'une manière plus ou moins directe, des enseignements du christianisme. Comme la lumière d'en haut ne cesse d'éclairer la terre, quand la tempête couvre l'horizon, ainsi la lumière que Dieu nous envoie par l'Église ne cesse, au milieu des nuages de l'erreur, d'éclairer et de féconder les esprits et les cœurs.

N'a-t-on pas lieu d'être attristé quand on voit les gouvernements eux-mêmes, non-seulement fermer les yeux

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à cette lumière, mais encore la repousser et chercher à l'éteindre. Si le neveu de Napoléon le Grand a été le plus âpre à cette besogne, aucun souverain de l'Europe ne fit bon accueil à l'Encyclique de Pie IX, excepté peut-être le *roi d'Italie*.

Ce dernier avait besoin d'un prétexte pour poursuivre ses attentats contre le pouvoir temporel du Pape. La récente *Convention de septembre* le mettait sur le chemin de Rome. Le prince Humbert, alors héritier présomptif de la couronne, interrogé sur les suites à donner à ce pacte étrange répondit : *D'ici à deux ans, le Pape fera bien quelque faute* (*Correspondance de Rome*).

L'Encyclique, voilà la faute trouvée. A la vue des attaques furieuses dont cette manifestation pontificale était l'objet de toutes parts, le cabinet de Turin se décida sans peine à laisser à ce document un libre cours dans toutes les parties du royaume. Le Conseil d'État, saisi de la question, déclara que l'Exequatur *devait être accordé à toute l'Encyclique et aux autres pièces qui l'accompagnent*.

Ce décret, signé du roi, à la date du 6 février, et contenant la clause : *sauf le droit de l'État et de la Couronne, et sans admettre aucune des propositions contraires aux principes des intsitutions et de la législation du pays*, fut envoyé par le ministre garde des sceaux Vacca aux procureurs généraux et aux ordinaires diocésains.

« L'exorbitance des propositions du *Syllabus*, disait le ministre dans sa lettre d'envoi, n'a pas échappé au bon sens des populations, et partant on n'a rien à craindre de ce qu'elles soient publiées du haut de la chaire. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Il signor Vacca fondait évidemment beaucoup d'espérance sur cette publication pour le succès des projets contre Rome, et il osait encore solliciter la reconnaissance du clergé pour cette concession !!!

Mais le clergé italien ne se montra pas moins ferme, ni moins uni, dans cette circonstance, que le clergé français. Celui-ci avait protesté contre la mutilation de l'Encyclique, celui-là protesta contre la revendication de l'*Exequatur royal*, cette menotte forgée par les gouvernements pour lier ou délier à leur gré le pouvoir doctrinal de l'Église, cette prétention imitée du sanhédrin de Jérusalem et de Néron, contre laquelle l'Église venait de renouveler sa protestation dans la XLIe proposition du *Syllabus*.

Outre un grand nombre de protestations individuelles, parurent, dans le courant de février 1865, les protestations collectives de l'épiscopat de Toscane et de celui des Romagnes.

Mais la révolution, incarnée dans la populace de bas étage, en Italie comme en France, s'en donna à cœur joie contre l'Encyclique et le *Syllabus*, en les brûlant publiquement, dans plusieurs villes, notamment à Palerme, à Naples, à Padoue. Luther paraissait sorti de la tombe pour secouer sa torche incendiaire sur la malheureuse Italie.

De leur côté, les catholiques italiens donnèrent au monde, en cette année 1865, le plus beau et le plus consolant spectacle. Sous l'inspiration de l'intrépide journal l'*Unità cattolica*, une adresse de remerciement, d'amour et de soumission à Pie IX se couvrit d'un mil-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

lion et demi de signatures qui reliées en douze beaux volumes par les soins des infatigables rédacteurs de la feuille catholique, les docteurs Margotti et Emmanuelli, furent envoyées à Rome, avec le riche produit du denier de Saint-Pierre, et présentées à Sa Sainteté, le 8 décembre, date chère à la piété catholique.

Dans les autres États de l'Europe, les gouvernements manifestèrent des disposition diverses à l'égard de l'Encyclique et du *Syllabus*; mais dans aucun pays catholique, si ce n'est en France, leur publication ne fut interdite.

En Espagne, les Évêques n'attendirent pas la permission du Conseil d'État pour publier les enseignements venus de Rome. Néanmoins, dans les pays comme l'Espagne où la religion catholique est la religion de l'État, et où les lois ecclésiastiques deviennent lois civiles, l'*Exequatur* n'est pas un empiétement sur les droits de l'Église. Là, l'Église est la première à reconnaître la légalité de l'*Exequatur* comme une formalité nécessaire pour donner force de lois civiles aux lois ecclésiastiques, pour en hâter la diffusion et en assurer la mise en pratique. Mais ces lois par elles-mêmes n'ont jamais besoin de cette promulgation officielle pour être lois de l'Église et pour obliger les consciences catholiques. Les évêques espagnols ne firent donc qu'user de leur droit en publiant de leur propre autorité l'Encyclique. Le gouvernement d'Isabelle, mieux inspiré que celui de Napoléon III, secoua la pression des libéraux, examina de sang-froid le document pontifical, ne le trouva nullement en désaccord avec la constitution espagnole et n'eut pas même la pensée d'en interdire la publication.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Ni la Bavière, ni la Belgique, ni même la Suisse n'opposèrent de *veto* à la Bulle pontificale. En Suisse, toutefois, on vit avec douleur une exception se produire. Le conseil cantonal de Thurgovie défendit, dans les paroisses catholiques, la promulgation de l'Encyclique. C'est alors que l'éminent évêque de Bâle, Mgr Lachat, inaugura par une courageuse protestation cette période militante qui dure encore, qu'il continue dans les douleurs de l'exil, et qui fait de cet héroïque prélat un des plus admirables confesseurs de la foi dont puisse se glorifier l'Église catholique.

La Prusse et l'Angleterre, puissances hérétiques, laissèrent au clergé catholique pleine liberté de répandre et d'expliquer les enseignements du Pape. On put même lire, non sans étonnement, dans un des organes les plus répandus de la haute église anglicane, le *Guardian*, cette appréciation de l'Encyclique, bien propre à faire rougir des écrivains qui se disent catholiques :

« Ce document est réellement un appel des plus solennels au monde civilisé et à tous ceux qui croient au christianisme, qui sont intéressés au bonheur de la société, au maintien de la vérité et du droit. C'est un document qui doit commander l'attention et le respect, si même il n'excite pas l'intérêt et la sympathie, partout où les hommes pensent et ont le sentiment des questions redoutables dont il traite. C'est un reproche et un avis, un avis du genre le plus élevé, un reproche qui doit s'attacher profondément au siècle actuel, et dont il doit se souvenir. »

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

En Russie, ce pays où pèse sur les catholiques et sur l'infortunée Pologne un joug odieux de persécution, la lecture publique de l'Encyclique fut interdite aux catholiques romains. Le Czar trouvait d'ailleurs, dans cette nouvelle mesure d'oppression, une petite vengeance contre le Pape qui avait osé prendre publiquement la défense de la Pologne se débattant sous les serres de l'aigle russe.

Ainsi, on put constater avec un sentiment profond de confusion et de tristesse que la France qui, de tout temps et surtout depuis un siècle, s'enorgueillit d'avoir donné l'essor à toutes les libertés, la France, cette prétendue patrie de la *libre pensée*, est aujourd'hui, avec la Russie, le seul pays de l'Europe et du monde où l'on ait apporté à la publication des actes du Saint-Siège des entraves, partout ailleurs supprimées et abandonnées. Et l'on s'étonne de l'attitude de l'épiscopat, du clergé et des catholiques en présence de ces atteintes graves portées à leur liberté et à leur foi.

L'opposition des gouvernements avait si peu de raison d'être que l'Encyclique, munie de ses quatre-vingts propositions est en réalité le rempart le plus solide de la paix sociale, établissant sur l'autorité divine les droits de ceux qui commandent et les devoirs de ceux qui obéissent, et réciproquement les droits de ceux-ci et les devoirs de ceux-là.

Pie IX, publiant l'Encyclique, est cette voix faible en apparence, mais redoutée de ceux mêmes qui la bravent, retentissant dans tout l'univers chrétien, et menaçant surtout, au nom de Dieu, les forts et les puissants qui

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

foulent aux pieds les droits des faibles, et les droits sacrés de la justice et de la vérité.

Sur la surface agitée des passions révolutionnaires, des affirmations, des négations, des contradictions, et du trouble des intelligences et des consciences, Pie IX jeta l'Encyclique comme un radeau large et solide où peuvent se réfugier ceux qui veulent vivre libres, fermes et fidèles à la vérité, à la justice et au devoir.

Les ennemis de l'Eglise ont attaqué Pie IX, les uns par des clameurs insensées, les autres par de grossières injures.

Pie IX, ont dit les uns, Pie IX n'est pas de son temps, ne connaît pas son siècle, il fallait faire des concessions aux idées reçues.

Etre de son temps, ce n'est pas partager les erreurs de son temps, c'est aimer ses contemporains et employer tous ses efforts à les rendre heureux. Or, qui mieux que Pie IX a été de son temps à ce double point de vue?

Pie IX connaît son temps. Pour un médecin, connaître son malade, c'est saisir sa maladie, et trouver le remède qui doit le guérir. Or, Pie IX a connu les erreurs et les maladies de son siècle, et dans son Encyclique même il a proposé le remède efficace. Il a mis à nu ses plaies avant d'appliquer cet appareil divin de l'Encyclique.

Pie IX n'ignorait pas qu'avec des concessions, qu'avec le silence, au moins, il pouvait conquérir certains appuis, désarmer certains adversaires. Mais si Pie IX est Roi, il est Pape aussi, et Roi parce qu'il est Pape, et il n'hésite pas : son premier devoir est de signaler

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'erreur, d'affirmer la vérité, de flétrir l'injustice, et ce devoir, il l'accomplit sans s'inquiéter des conséquences; il sait que sa voix provoquera des tempêtes, mais il sait aussi que la barque de Pierre peut être agitée, jamais submergée ; il peut craindre que ses ennemis n'abusent de sa parole pour tourner l'opinion contre lui et pour le détrôner ; mais ce ne sont pas ces considérations qui l'arrêtent ; il est l'organe de la vérité et il dit la vérité ; Dieu l'a élevé pour cela à la plus haute dignité qui soit dans ce monde. Pie IX sait d'ailleurs que si les concessions sauvent pour un moment ceux qui les font, elles préparent pour un avenir plus ou moins éloigné une ruine irrémédiable.

Les plus basses injures n'ont pas été épargnées à Pie IX.

Pie IX est très-vieux, ont dit les autres, avec un air d'ironie ; l'âge, les épreuves, les macérations l'ont réduit à l'état d'enfance. On a lu ces outrages dans les feuilles du temps.

Oui, en 1864, Pie IX est déjà très-vieux. Il a plus de dix-huit cents ans. Son Encyclique est bien vieille aussi, elle est contemporaine des origines de la tradition catholique.

Pie IX en enfance ! Lui dont les paroles sont toujours pleines de grandeur, de noblesse, de force et brillent souvent d'une grâce de jeunesse, d'une délicatesse de sentiment et d'esprit si remarquables. Jusqu'à nos jours, le bon sens disait: Écoutez la sagesse des vieillards ; mais l'orgueilleuse infatuation née des idées modernes a tout changé pour le malheur de nos contemporains.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Mais, ont dit bien haut les plus modérés, la publication de tels documents était pour le moins inopportune.

Que n'a-t-on pas dit, en effet, de l'inopportunité de l'Encyclique, et que n'avait-on pas à dire de son opportunité ?

N'est-ce pas le temps d'allumer le flambeau, quand la nuit couvre la terre ? et d'appliquer le remède, quand le mal envahit le corps tout entier ?

Quand parla Pie IX, une affreuse confusion de doctrines couvrait le monde des ténèbres de l'erreur, et le mal tendait à gangrener tous les esprits. L'Encyclique était un flambeau nécessaire, et un remède pressant.

Pie IX suivit la grande règle de l'Eglise tracée par l'un de ses plus illustres prédécesseurs : « Si la vérité fait naître le scandale, il vaut mieux souffrir le scandale que de laisser périr la vérité (1). »

Comme le soleil qui connaît le moment de son lever et celui de son coucher (Ps. CIII, 19), le suprême docteur de la vérité, sans se laisser ni précipiter ni empêcher, verse fidèlement la lumière aux heures propices.

Les hommes d'État modernes, avant de défendre la justice et la vérité, regardent de quel côté souffle le vent de l'opinion. Ils la façonnent ou la subissent. De là, ces défaillances journalières des pouvoirs publics, ces trahisons du droit, cette décadence sociale. Pie IX, lui, n'était pas un politique du siècle, et c'est là une de ses gloires ; mais vous aurez beau, détracteurs de la Papauté,

(1) *Si de veritate scandalum sumitur, utilius nasci permittitur scandalum, quàm quod veritas relinquatur.* (S. Greg. Homil. 7 de Ezech. Et S. Thomas 2. 2. q. 43. a. 7).

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

crier et calomnier, vous ne ferez pas que Pie IX ne soit un grand homme. Vous n'arracherez pas la glorieuse page que l'Église lui réserve dans les annales dix-huit fois séculaires du Souverain Pontificat.

Le gantelet de Colonna fit-il autre chose que relever encore la grande figure de Boniface VIII?

Les manifestations hostiles qu'a suscitées l'Encyclique n'ont pas lieu de nous étonner. Elles prouvent toutes que Pie IX a frappé juste et qu'il a merveilleusement choisi son heure pour élever la voix. Il n'y a que l'apparition de la vérité qui ait le privilège de susciter ces contradictions ; les amis de la lumière l'accueillent avec joie, les amis des ténèbres la repoussent de toutes leurs forces. Et si Pie IX avait à ménager ses ennemis, il avait bien plus encore à éclairer, à consoler et à rassurer les fidèles enfants de l'Église. Il voyait les besoins, les aspirations des âmes altérées de la vérité, il savait que des millions d'hommes seraient heureux de recevoir sa parole, heureux de voir la vérité, heureux de se reconnaître dans cette confusion de doctrines, de principes et de sophismes qui rongent la société moderne.

Les paroles tombées des lèvres de Pie IX sont plus qu'humaines. Ce sont des paroles immaculées, pures de mélange et d'altération, *eloquia casta*, des paroles d'un métal éprouvé et de bon aloi, *purgatum septuplum*. Aussi, cette parole, venue du ciel, a-t-elle gagné et touché les cœurs des enfants de l'Église. Elle a fait l'unité parmi les catholiques. On eut lieu de se réjouir de la conciliation qu'elle a produite, en un instant, entre les fidèles que divisaient des malentendus regrettables.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Tout est oublié. Les dissidents s'humilient de bonne grâce, les fils soumis jusque-là aux doctrines romaines restent dignes d'eux-mêmes et ne se prévalent pas de leur triomphe. Pie IX recommande à tous la charité, et étreint tous ses enfants avec un égal amour sur son grand cœur. Le Pape, les évêques et les fidèles n'ont plus qu'un même esprit et une même foi, un seul cœur et une seule âme. L'unité est faite dans l'Église.

L'homme qu'on insultait était l'homme de ce siècle qui, par ses qualités personnelles, avait le plus de droit à la vénération de tous, qui avait accepté des institutions nouvelles tout ce qu'elles ont d'acceptable, pour ne repousser que ce qu'elles ont de contraire au droit, à la justice et à l'intérêt bien entendu des sociétés; l'homme qui a mérité d'être salué comme la plus pure et la plus noble figure de ce siècle, l'homme enfin qui, placé sans doute un jour sur les autels, à côté de saint Pie V, apparaîtra à tous les siècles comme un type héroïque de vertu et de sainteté.

N'est-il pas digne d'admiration, le courage sublime de ce Pasteur qui, au milieu des attaques incessantes dirigées contre sa personne sacrée, et au moment même où ses ennemis furieux s'apprêtent à lui porter les derniers coups, debout sur ce Siège qu'on veut renverser, résume toutes leurs erreurs et les réunit en un faisceau pour les foudroyer toutes ensemble!

La persécution suscitée contre l'Encyclique et le *Syllabus* a révélé de nouveau la force invincible du pouvoir spirituel de la Papauté, pouvoir qui cache une divine énergie sous les dehors de la faiblesse;

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pouvoir que chaque lutte, chaque contradiction a laissé le lendemain plus fort et plus respecté qu'il n'était la veille; pouvoir enfin contre lequel toute domination s'use, toute violence échoue, tout artifice se dissipe, toute résistance se brise, toute rebellion vient mourir tôt ou tard, impuissante et confondue.

M. de Montalembert disait à l'Assemblée nationale, en 1849 : « L'Église a un vieux texte, *non possumus*, dans un vieux livre appelé les *Actes des Apôtres*, qui a été inventé par un vieux Pape appelé saint Pierre. Et avec ce mot-là, je vous jure qu'elle vous conduira jusqu'à la fin des siècles sans céder. » Oui, avec le *non possumus* de saint Pierre, et le *non prævalebunt* de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Église catholique ira loin, et c'est elle qui conduira les funérailles de tous ceux qui auront prophétisé sa ruine.

Nous demandons pardon au lecteur catholique de l'ennui et du dégoût que lui a causé, dans le cours de ce long chapitre, le récit des outrages que les ennemis de notre foi ont vomis contre le Docteur qu'il vénère et les vérités qu'il adore. L'exposé que nous avons présenté de cette grave question de l'Encyclique, bien que très-abrégé, offre du moins cette consolante conclusion que l'erreur, dans ses attaques, en fut réduite à s'agiter dans le pêle-mêle de ses traductions fausses, de ses ignorantes objections et de ses honteuses injures. Mais, du fond de ce puits et de cette boue s'est dégagé le feu sacré, la lumière impérissable de la vérité. L'incrédulité ne pouvait mieux proclamer et mettre en évidence le triomphe de la foi chrétienne et le grand caractère de Pie IX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'auguste Pontife, comme le rocher sur lequel est bâtie l'Église, gardait, au milieu de l'orage, une tranquillité incomparable. L'injustice des hommes à son égard n'a fait que décupler le sentiment de sa charité. Jamais sa grande âme ne distilla une goutte de fiel. Au 1er janvier 1865, alors que le Saint-Père avait tant sujet de se plaindre de l'empereur des Français, il exprimait pour ce souverain, en présence du général de Montebello, commandant du corps d'occupation à Rome, ces vœux touchants :

« Je n'oublierai jamais ce qu'a fait pour moi, pendant ces quinze années, le Chef de votre grande et généreuse nation, et je lui en conserve une sincère gratitude. Je prie Dieu pour le rétablissement de la santé de l'Impératrice, et je la bénis, ainsi que l'Empereur, le Prince Impérial, l'armée et la nation françaises. »

En même temps qu'il fortifiait, à l'aide du *Syllabus*, la citadelle de la vérité, Pie IX assurait des soldats pour la défendre. Il préconisa cette année-là même plusieurs évêques, et voulut sacrer de sa propre main l'évêque d'Hébron, Mgr Mermillod, vicaire apostolique de Genève. Après l'imposante cérémonie, il convoqua, non sans dessein, plusieurs nouveaux évêques, savoir, l'archevêque de Tarragone, l'évêque d'Edimbourg, un évêque de Prusse et le nouveau nonce du Mexique, Mgr Meglia, et, marquant à chacun d'eux sa mission spéciale, il leur adressa ces solennelles paroles :

« Le monde me dispute ce grain de sable sur lequel je suis assis ; mais ses efforts seront vains. La terre est à moi : Jésus-Christ me l'a donnée ; à lui seul je la rendrai, et jamais le monde ne pourra me l'arracher.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Vous, Archevêque de Tarragone, allez porter à l'Espagne en révolution des paroles de paix et de vérité. Je vous l'ordonne, allez, le monde est à moi. Vous, Archevêque du Mexique, allez aussi pacifier ce pays et soutenez des droits méconnus ; je vous le commande au nom de Jésus-Christ. Évêque d'Édimbourg, allez achever de conquérir à Jésus-Christ l'Angleterre. Évêque de Prusse, allez étonner ce royaume par l'exemple de toutes les vertus.

« Et vous, mon frère et mon fils, puisque je vous ai consacré, allez me gagner cette Genève qui ose se dire la Rome protestante; bénissez ces peuples qui peuvent être ingrats, mais qui sont mes enfants ; soutenez, consolez la grande famille catholique, et convertissez ceux que l'hérésie retient loin du bercail du Seigneur. »

Par ces sublimes accents, dignes de Celui dont il est le Vicaire, le Chef de l'armée catholique prépare des victoires en formant des apôtres et des martyrs.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE XIII

PIE IX ET LE CENTENAIRE DE SAINT PIERRE, EN 1867. CANONISATION SOLENNELLE.

Les évêques invités à Rome. — Pèlerins innombrables. — Le gouvernement soi-disant italien met tout en œuvre pour arrêter leur marche. — Ratazzi veut imposer une garnison à Rome. — Les évêques à l'audience du Pape.— Pie IX affirme l'Encyclique et le *Syllabus*. — Fête-Dieu à Rome en 1867. — Les prêtres reçus en audience par Pie IX. Allocution pontificale.

Préparation de la canonisation. — Abréviation des formalités. — Consistoires. — Procès de canonisation de divers Bienheureux, et des martyrs de *Gorcum*. — Allocution de Pie IX. Annonce d'un Concile œcuménique. — Projet de supplique aux souverains. — Les Italiens à Rome. — *Invito sacro*. — Chaire de saint Pierre exposée à la vénération des fidèles.

La veille du *Centenaire*. — Le 29 juin. — Décoration de la basilique vaticane. — Cérémonie de la canonisation. Discours de Pie IX. — Fête à Saint-Paul *extra muros*. — A Saint-Pierre *in montorio*, etc. — Réjouissances dans Rome.

Audience du 1er juillet. — Adresse des évêques au Pape. — Réponse de Pie IX. — Députation des cent villes d'Italie. — Parallèle des fêtes de Rome et de l'Exposition parisienne. — Les souverains vont à Paris, non à Rome. — Consistoire du 12 juillet. — Béatification de 205 martyrs japonais. — Nouvelle condamnation de la révolution et des catholiques libéraux. — Départ des pèlerins. Nouvelles vexations des Piémontais. — Offrandes des catholiques à Pie IX. — Grandes leçons que donne le *Centenaire de saint Pierre*.

Après sa rude campagne contre le mensonge et l'erreur, Pie IX se retourna vers les chefs de la grande

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

armée catholique, les évêques, qui l'ont si vaillamment soutenu dans la bataille, pour les inviter à venir se reposer un instant près de lui, dans les joies de la piété, en célébrant pompeusement, dans la capitale du monde chrétien, le souvenir dix-huit fois séculaire de la victoire du Prince des Apôtres sur le père du mensonge, personnifié dans les maîtres de la Rome païenne.

Dès le 8 décembre 1866, jour choisi à dessein par Pie IX, le cardinal préfet de la Congrégation du Concile, par ordre du Pape, adressa aux patriarches, archevêques et évêques du monde catholique une invitation de venir à Rome. Le cardinal disait aux illustres dignitaires de l'Église que ceux d'entre eux qui pourraient s'absenter sans nuire aux intérêts spirituels de leurs diocésains feraient plaisir à Sa Sainteté en se réunissant dans le courant de juin 1867, autour de sa personne sacrée. La canonisation d'un certain nombre de Bienheureux, et le retour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul qui allait, cette même année, clore le dix-huitième siècle écoulé depuis leur glorieux martyre, était le double motif sur lequel s'appuyait cette pressante invitation.

La situation déplorable où se trouvait alors la société civile, aussi bien que la société religieuse, faisait craindre que ces pieux désirs du Vicaire de Jésus-Christ ne demeurassent sans effet. Mais la Providence voulut que, partie du Vatican, cette paternelle invitation atteignît son noble but, en faisant éclater, au sein de la Ville éternelle, centre de l'unité, phare de la vérité, une solennelle manifestation de la foi au milieu de l'apathie

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

universelle, de l'union parfaite au milieu de la discorde sociale, et de la force morale en face de la force matérielle partout réduite à l'impuissance.

L'épiscopat du monde entier fut largement représenté, à Rome, dans cette mémorable circonstance. La France, l'Espagne, l'Autriche, le Portugal envoyèrent un très-grand nombre d'illustres évêques ; il en vint d'Italie, de toutes les parties de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Ecosse. L'Orient y parut dans toute la variété hiérarchique de ses rites multipliés. La distance et la longue traversée des mers n'effraya point les évêques des deux Amériques et de l'Océanie. Les sept collines s'inclinèrent sous les pas de ces vaillants ouvriers de l'Évangile qui, sous un titre d'emprunt, défrichent les pays infidèles. La présence de tous ces pontifes, au nombre de près de quatre cents, attestait l'universalité de l'Église qui s'étend du point où le soleil se lève jusqu'au point où le soleil se couche.

Dès le commencement de mai, on vit arriver à Rome des pèlerins de toute condition et de tout pays. Cette immense affluence, attirée par un simple désir du Souverain Pontife, donnait un complet démenti aux insolentes affirmations de la révolution proclamant que le règne de l'Église était fini. Est-il, en effet, un seul monarque sur la terre qui puisse ainsi mettre en mouvement par une seule parole tant d'hommes considérables de toutes les nations. Pie IX, tant outragé, était donc encore le seul souverain écouté, respecté, chéri ; et des frontières les plus reculées du monde ses enfants écoutaient sa voix et lui obéissaient

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

avec empressement. On citait un évêque d'Amérique, perdu dans un pays de sauvages, qui avait fait trois cents lieues à pied pour se rendre aux fêtes du Centenaire.

A la vue de ces catholiques qui passaient par centaines, par milliers, se rendant à Rome, les révolutionnaires usaient de toute espèce de manœuvres pour les effrayer et les arrêter en route.

A Florence, les employés du chemin de fer, chargés d'inscrire les bagages, suspendent tout à coup sans raison leur travail, et laissent partir le train sans les avertir et se mettent à rire de leur déconvenue. La moitié des pèlerins, retardés ainsi dans leur voyage, furent obligés de coucher en ville. De ce nombre étaient l'éminent cardinal de Bordeaux et l'évêque d'Annecy qui durent déposer leur plainte au consulat contre ce procédé inique et outrageant.

Un train composé de nombreux voyageurs prêtres et laïques, allant à Rome, traversait Ancône. En gare, on leur montre un télégramme que l'on disait arrivé à l'instant même, annonçant la mort du Pape. En présence de ce douloureux événement, on engage les voyageurs à faire leurs dévotions à Notre-Dame de Lorette et à s'en retourner dans leurs pays. A quoi bon poursuivre leur route ?

A quoi bon ? s'écrie un prêtre qui a soupçonné la supercherie. Croyez-vous que les funérailles d'un Pape ne méritent pas d'être vues ? — Mais, répondit le suppôt de la révolution, Rome est en pleine anarchie, on égorge les prêtres. — On égorge les prêtres, répliquent aussitôt plusieurs abbés, eh ! bien, allons nous faire tuer

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

près d'eux ! Tout le monde suivit leur exemple et l'on se félicita bientôt de n'avoir pas cru au mensonge.

De semblables inventions se multipliaient à chaque instant, mais ne parvenaient pas à détourner un seul voyageur de son but.

De son côté, le gouvernement de Victor-Emmanuel, dirigé par Ratazzi, brûlait de jeter son armée sur le lambeau de territoire qui restait au Pape-Roi ; et au-dessus des splendeurs du Centenaire dont se faisaient les préparatifs, planaient comme de sombres fantômes les messages répétés des envoyés italiens. Après le marquis de Villamarina, c'était le triste général Durando, l'intime du premier ministre, qui venait étaler au Vatican sa fatuité prétentieuse, pour presser avec instance le gouvernement pontifical d'accepter une garnison italienne que Ratazzi voulait, coûte que coûte, imposer au Saint-Père ; et, forcé de reculer devant la fermeté clairvoyante du cardinal Antonelli, il quittait Rome, le murmure et la menace à la bouche. Mais les catholiques italiens, en voyant, pendant tout un mois, ces convois sans nombre d'étrangers, de prélats, de prêtres, de laïques, sillonner l'Italie, traverser le patrimoine de Saint-Pierre et entrer dans Rome, au chant des cantiques, sentaient se raffermir leur confiance et leur courage, devant la certitude qu'ils n'étaient pas seuls à aimer le Pape et à le défendre.

Pendant les jours où tant de fidèles se trouvaient rassemblés à Rome, il y eut une série non interrompue de fêtes religieuses dont l'éclat allait grandissant, à mesure qu'approchait le jour solennel du Centenaire apostolique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le 16 juin, anniversaire de l'élection de Pie IX, le Sacré-Collège et les évêques qui se trouvaient déjà en grand nombre à Rome, allèrent offrir leurs félicitations au vénérable Pontife. Ce fut le cardinal Patrizzi, vicaire général de Sa Sainteté, qui porta la parole. Prenant occasion de cette première audience générale accordée aux évêques catholiques, pour rappeler et confirmer l'Encyclique et le *Syllabus*, le Saint-Père, dans sa réponse, prononça ces paroles remarquables :

« Une quantité de faux principes contribuent aujourd'hui à bouleverser tout ordre moral ; et, parmi ces principes, il y en a deux surtout qui prévalent et que l'on fait servir à la perturbation universelle : ce sont un prétendu progrès et une soi-disant unité que l'on ne cesse de préconiser.....

« C'est à Moi, c'est à vous, ministres de Dieu et mes coopérateurs, à vous, âmes droites et pieuses, de combattre les faux principes qui pervertissent la génération actuelle, de dissiper les épaisses ténèbres au milieu desquelles le monde chemine, ainsi que Moïse conduisait le peuple élu à travers le désert, sous l'égide d'une colonne de feu qui répandait la lumière pendant la nuit, et d'une nuée qui tempérait, pendant le jour, l'ardeur excessive du soleil. J'ai déjà élevé la voix en publiant une Encyclique qui contient une série de propositions condamnées que l'on connaît sous le nom de *Syllabus*. Je confirme entièrement cette Encyclique et Je la renouvelle en cette solennelle circonstance. J'élève les bras vers le Seigneur et Je prie Dieu d'accorder sa grâce et son secours à tous ceux qui combattent pour le triomphe

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de son Église et de sa loi. Vous tous, soutenez mes bras afin qu'ils ne se lassent pas dans la supplication que J'adresse à Dieu pour la victoire de son peuple, ainsi que les prêtres, sur le mont Oreb, tenaient élevés vers le ciel les bras de Moïse, qui put ainsi, par sa prière, soutenir la lutte jusqu'au déclin du jour, et obtint aux Hébreux la victoire sur leurs ennemis. »

Cette année, la fête du *Corpus Christi* ou Fête-Dieu, qui tombait le jeudi 20 juin, emprunta aux circonstances un éclat particulier.

Le défilé de la procession dura plus de deux heures. Trente-huit cardinaux figuraient à cette imposante et magnifique solennité, ainsi que *trois cent cinq* ou *six* archevêques et évêques. Suivant l'usage, les orphelins de Pie IX marchaient en tête, vêtus de blanc comme leur Père ; la procession commençait par l'extrême innocence et finissait par l'extrême sainteté, celle-ci redevenue toute semblable à la première, suivant la parole du Seigneur. Tous les ordres religieux avaient envoyé de nombreux représentants. Les cloîtres avaient ouvert pour ce jour-là l'écrin de leurs richesses morales ; et à voir toutes ces physionomies austères, transfigurées par la prière, par la pénitence, par la méditation, par la charité, on aurait cru assister au défilé des vertus chrétiennes.

Le lendemain 21, jour anniversaire du couronnement de Pie IX, un grand nombre de palais et de maisons particulières se trouvèrent, le matin comme le soir précédent, spontanément illuminés. Il y eut, suivant l'usage, chapelle papale à la Sixtine.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le Saint-Père avait annoncé que, le mardi 25 juin, il recevrait, dans une audience générale, tous les prêtres présents à Rome. Dès quatre heures, de toutes les parties de la ville, on voyait des ecclésiastiques, soit à pied, soit en voiture, se diriger du côté du Vatican. Le rendez-vous était donné dans la grande salle des Consistoires, au-dessus du portique de Saint-Pierre, qui peut contenir, dit-on, huit mille personnes. Elle se trouva remplie, et plus de deux mille prêtres, ne pouvant y pénétrer, restèrent dans les galeries et dans la basilique.

Sa Sainteté, précédée de sa garde noble et des prélats de sa cour, fit son entrée à six heures et alla s'asseoir sur un trône magnifique, au fond de la salle, et de là prononça une touchante allocution en langue latine. Dans ce discours, le Pape recommanda aux prêtres de la sainte Église de mener une vie sacerdotale, de travailler avec zèle à préserver les peuples confiés à leurs soins du déluge d'erreurs qui inonde la société, et enfin de se mettre par des prières ferventes sous la protection de l'Immaculée Vierge Marie et des saints apôtres Pierre et Paul. En terminant, il annonça qu'il donnait à tous les prêtres présents le pouvoir de donner une fois à leurs paroissiens la bénédiction apostolique avec indulgence plénière.

Pendant cette allocution, le Saint-Père fut souvent interrompu par des acclamations et des cris de *vive Pie IX! vive le Pape-Roi !* Il reprenait alors d'une voix émue, mais forte, qui faiblissait par intervalle, comme étouffée par l'émotion. Le Saint-Père ajouta quelques mots en français, puis donna sa bénédiction. Alors, un

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

prêtre français, heureusement inspiré, entonna la prière liturgique *Oremus pro Pontifice nostro Pio*, et toute l'assistance répéta d'une seule voix, à trois reprises : *Dominus conservet eum*, etc.

L'assemblée se dispersa toute palpitante des graves émotions qu'elle avait éprouvées en entendant la voix paternelle du Pasteur suprême, et en contemplant face à face cette majesté qui leur paraissait, et qui était en effet l'image de Dieu sur la terre.

Malgré ces audiences, ces fêtes, ces occupations multipliées, Pie IX ne perdait point de vue l'important objet qui avait motivé la convocation des évêques, et qui devait relever la solennité du Centenaire, c'est-à-dire la canonisation de divers Bienheureux, au nombre de vingt-cinq.

Deux de ces Bienheureux, savoir, *Paul de la Croix* et *Germaine Cousin*, avaient été béatifiés par Pie IX lui-même (voir ci-dessus page, 367, 372 et 373).

Les autres dont nous avons à dire un mot sont : *les dix-neuf martyrs de Gorcum*, les BB. *Josaphat Kuncewicz*, *Pierre d'Arbuès*, *Léonard de Port-Maurice*, et la Bienheureuse *Marie-Françoise des Cinq plaies*. Heureux ensemble de martyrs, de confesseurs et de vierges.

L'histoire des *martyrs de Gorcum* est un sanglant épisode du soulèvement des *Gueux*, en Hollande, contre le gouvernement de Philippe II. L'âme et le bras de cette affreuse Jacquerie étaient, on le sait, l'ambitieux Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et le féroce comte de la Marck, surnommé le *Sanglier des Ardennes*. Les bandes d'insurgés, recrutées dans le parti calviniste, et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

grossies de toutes sortes d'aventuriers et de pillards accourus à la curée, portaient partout, chez les catholiques, le carnage et la dévastation (1). Ces *Gueux de mer*, comme on les appelait, s'emparèrent de la *Brille*, ville située à l'embouchure de la Meuse, dont ils firent comme leur quartier général. *Gorcum*, autre ville sur la Meuse, tomba en leur pouvoir. La citadelle de *Gorcum*, appelée la *Tour bleue*, devint le refuge des catholiques, et la garnison, après une héroïque résistance, signa une capitulation avec cette clause que toutes les personnes renfermées dans la forteresse auraient la vie sauve et conserveraient la liberté et leurs biens.

Le chef de l'expédition, Martin Brandt, homme sans entrailles, digne lieutenant du comte de la Marck, se saisit, au mépris de la foi jurée, des prêtres et des religieux, au nombre de dix-neuf, les jeta dans la prison de *Gorcum*, et pour les forcer de renier la présence de Jésus-Christ à l'autel et la primauté du Pape, les soumit à d'affreux tourments qu'on n'ose même décrire. Le courage des héros chrétiens surpassa encore la barbarie des persécuteurs. Conduits à la *Brille*, lieu marqué pour leur supplice, les martyrs, après de nouvelles tortures, furent pendus jusqu'au dernier dans une grange. On comptait dans leurs rangs onze Franciscains du couvent

(1) Quand on suit pas à pas, sur les traces de sang et de ruines qu'ils ont partout laissées sur leur passage, les exploits de ces bandes féroces, on ne s'étonne plus de la juste sévérité du gouvernement de Philippe II pour réprimer leurs excès. On peut dire de ce grand roi, dont les historiens hérétiques et libres penseurs ont outragé odieusement la mémoire : *Intaminatis fulget honoribus*. Tel le montre l'histoire sérieusement étudiée.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de *Gorcum*, quatre autres religieux et quatre prêtres séculiers. Voici la liste de ces saints martyrs :

I. S. Nicolas Pik, mineur observantin.
II. S. Jérôme de Werden, M. O.
III. S. Thierry Emden, M. O.
IV. S. Nicaise Johnson, M. O.
V. S. Willald de Danemark, M. O.
VI. S. Godfroy de Merville, M. O.
VII. S. Antoine de Werden, M. O.
VIII. S. Antoine de Hornaer, M. O.
IX. S. François de Roye, M. O.
X. S. Pierre d'Asche, M. O.
XI. S. Cornelius de Dursteet, M. O.
XII. S. Léonard Wichel, prêtre séculier et curé de Gorcum.
XIII. S. Nicolas Poppel, prêtre séculier, autre curé de Gorcum.
XIV. S. Godefroy Van Duynen, prêtre séculier.
XV. S. Jean d'Oosterwyck, chanoine régulier de Saint-Augustin.
XVI. S. Jean de Cologne, dominicain.
XVII. S. André Walter, prêtre séculier.
XVIII. S. Jacques Lacops, prémontré.
XIX. S. Adrien Becan, prémontré.

Le premier de cette liste, saint Nicolas Pik, était le supérieur des Franciscains de *Gorcum*. Il n'avait que trente-huit ans quand il versa son sang pour Jésus-Christ. Par la parole et par l'exemple, il soutenait ses

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

compagnons, dans les chaînes et dans les supplices. Plus que tous les autres il concentra sur lui la fureur des cruels bourreaux. Sa mort glorieuse fut le couronnement de la plus belle vie.

Ce martyre fut consommé, avant l'aurore, le matin du 9 juillet 1572. De nombreux miracles furent obtenus par l'intercession des martyrs de *Gorcum*. Clément X les déclara Bienheureux, le 24 novembre 1675.

Saint *Josaphat Cuncewicz* naquit à Wladimir, en Pologne, en 1584. Après avoir traversé, dans l'innocence et la piété, les années périlleuses de l'adolescence, il fit profession, à l'âge de vingt ans, dans le couvent des Basiliens de Vilna, et devint successivement, grâce à ses éminentes vertus, supérieur de cette sainte maison, puis archevêque de Polosk. Le schisme exerçait alors ses ravages dans ce diocèse. Par son zèle et ses travaux, il ramena des milliers de dissidents à la foi catholique, et excita la fureur des opiniâtres. Les cosaques et les schismatiques l'appelaient *Duszochuat* (*le ravisseur d'âmes*), et mirent sa tête à prix. Le 12 novembre 1623, les sectaires assiègent son palais et l'envahissent. Le saint prélat, averti par révélation que son heure est arrivée, marche à la rencontre de ces forcenés en les bénissant, et tombe sous un coup de hache qui lui ouvre le crâne. Il est achevé par deux coups d'arquebuse. Son corps attaché à une corde est traîné par la ville et jeté au fond de la Duna. Une lumière surnaturelle révèle le lieu secret où les bateliers l'ont précipité. On l'en retire, au milieu des larmes et des marques de respect de la population. De nombreux miracles s'o—

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

pèrent à son tombeau, et vingt ans après sa mort, le 16 mai 1643, le pape Urbain VIII le place au rang des Bienheureux.

Saint *Pierre d'Arbuès* naquit au château d'Épila, au royaume d'Aragon, vers le milieu du xve siècle. Après de brillantes études, qui avaient autant profité à son cœur qu'à son esprit, il fut nommé chanoine régulier de l'église métropolitaine de Saragosse. Modèle d'humilité, d'obéissance, de mortification, de zèle, de charité, il fut nommé premier inquisiteur de la foi, dans le royaume d'Aragon. Les Juifs et les Maures dont il pénétrait les intrigues contre les catholiques, jurèrent sa mort. Plusieurs d'entre eux, pour exécuter plus sûrement leurs complots, feignent une hypocrite conversion, et, pendant la nuit du 14 au 15 septembre 1485, s'étant cachés dans l'église, les assassins l'immolent au pied de l'autel, pendant le chant de l'office canonial. Il meurt en pardonnant à ses bourreaux et en prononçant le nom de Jésus. Il était âgé de quarante-cinq ans. Le Seigneur glorifia son serviteur par de nombreux miracles. Le 17 avril 1664, Alexandre VII inscrivit son nom au catalogue des Bienheureux. Il fut surnommé *le Maître d'Épila*.

Tout le monde connaît saint *Léonard de Port Maurice* que vit naître la ville de ce nom, au diocèse d'Albenga, en Piémont. Léonard est son nom de religion. Ce nom remplaça celui de Paul Jérôme Casanova qu'il portait dans le siècle. L'institut des Frères Mineurs lui ouvrit son sein. Prédicateur infatigable, il usa sa vie, à Rome et dans toute la péninsule, au milieu des travaux de l'apos-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tolat. La moisson fut abondante. Des milliers de pécheurs lui doivent leur salut éternel. Le culte du Sacré-Cœur, de la passion de Jésus-Christ, de la présence du Sauveur dans le Sacrement de l'autel, la dévotion à la Très-Sainte Vierge, tels étaient les objets les plus ordinaires de son zèle apostolique. Au Colisée, sous l'impression de sa touchante parole, les pieux fidèles lavaient de leurs larmes l'arène imprégnée du sang des martyrs. Il mourut de fatigues, à la fin de l'année 1751. Sa Sainteté Pie VI lui donna le titre de Bienheureux.

Enfin, sainte *Marie-Françoise-des-Cinq-Plaies* a paru un ange dans un corps mortel. Le merveilleux entoura son berceau, son existence et sa tombe. Elle fut, à Naples, l'honneur du tiers-ordre de saint Pierre d'Alcantara. L'innocence et la souffrance se sont disputé ce trésor de la terre pour en faire un trésor du ciel. Sa carrière s'écoula entre les années 1715 et 1791. Grégoire XVI, par un décret du 12 novembre 1843, l'a mise au rang des Bienheureux.

Par la canonisation de ces vingt-cinq bienheureux, Pie IX donnait au siècle plusieurs leçons dont il a un grand besoin.

En couronnant de l'auréole des saints les héros de *Gorcum*, c'est-à-dire les religieux et les prêtres, enveloppés dans un même massacre par l'impiété triomphante, Pie IX flétrit le barbare athéisme qui, de nos jours, poursuit de sa haine homicide le clergé et les ordres religieux, et il encourage en même temps la vertu persécutée.

Par la glorification du saint archevêque de Polosk, Josaphat Cuncewicz, Pie IX console la malheureuse

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nation polonaise, et lui donne au ciel un puissant protecteur.

En plaçant sur les autels le grand inquisiteur d'Espagne et martyr, Pierre d'Arbuès et les pacifiques conquérants des âmes, en Italie, Léonard de Port-Maurice et Paul de la Croix, Pie IX rappelle à ces deux nations latines que la foi catholique fit leur prospérité et leur gloire, et que la décadence a marché de front, chez elle, avec l'abaissement du catholicisme : avertissement donné à ces deux intéressants pays de se tenir fermement attachés à leur Mère l'Église, aujourd'hui surtout qu'un prosélytisme impie envahit leur territoire si longtemps inviolé.

Sainte Marie-Françoise-des-Cinq-Plaies et sainte Germaine Cousin, toutes deux persécutées dans leur propre famille, invitent, par leur exemple, les familles chrétiennes, dans ce temps de désunion et de luttes religieuses, à garder soigneusement, au foyer domestique, l'unité de la foi et l'harmonie des pratiques chrétiennes.

Le procès simultané d'un si grand nombre de causes, dans la solennité du Centenaire de Saint-Pierre, offrait de sérieuses difficultés. Pie IX songea au moyen de simplifier la procédure.

Nous avons dit précédemment (page 379) que l'instruction d'une cause de canonisation se termine toujours par trois consistoires, dont le premier est secret, le second public et le troisième semi-public. Dans le consistoire secret, les cardinaux interviennent seuls. Les cardinaux, les évêques, les divers prélats de la cour pontificale, le sénateur et les conservateurs de Rome,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tous les personnages qui figurent d'ordinaire aux fonctions pontificales sont individuellement convoqués au consistoire public, dont l'entrée est ouverte à tous ceux qui se présentent. Enfin tout fidèle peut assister au consistoire semi-public, auquel prennent part seulement les cardinaux, les archevêques et évêques présents à Rome.

Mais dans la circonstance présente, trois consistoires pour chacune des sept causes en question eussent été impraticables.

De plus, comme, dans les consistoires semi-publics, chaque évêque présent est appelé à donner son vote et à l'appuyer de quelque raison, on calcula que le suffrage des évêques présents ainsi exprimé, chacun n'exigeât-il qu'une minute, était absolument impossible.

En présence de cette difficulté, le Saint-Père décida que les sept causes seraient divisées en deux catégories, la première comprenant les Martyrs, et la seconde les Confesseurs et les Vierges ; et qu'on tiendrait, pour traiter à part chacune de ces deux catégories, deux consistoires publics, et deux consistoires semi-publics.

Le Saint-Père arrêta en outre que, pour chacun des consistoires semi-publics, les Eminentissimes cardinaux et les Révérendissimes évêques remettraient leur vote écrit et souscrit par eux, dans la salle du consistoire, entre les mains du secrétaire de la sacrée Congrégation des Rites, et qu'en séance ils se contenteraient de donner leur avis par *placet* ou *non placet*, en ajoutant : *Suivant les raisons exposées dans mon vote écrit et signé.*

Les deux consistoires publics eurent lieu le lundi 3 juin, et le jeudi 6 du même mois.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Dans le premier fut plaidée la cause des BB. *Josaphat Kuncewicz*, *Pierre d'Arbuès*, et *Nicolas Pik* avec ses dix-huit compagnons *martyrs de Gorcum*.

Dans le second, on s'occupa de la canonisation des bienheureux confesseurs *Paul de la Croix* et *Léonard de Port Maurice*, des bienheureuses vierges *Marie Françoise-des-Cinq-plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ* et *Germaine Cousin*.

Les deux consistoires semi-publics eurent lieu, le premier, le mercredi 12 juin, et le second le surlendemain vendredi. Le vote unanime des évêques ayant été affirmatif, le Saint-Père déclara que, nonobstant cette unanimité des suffrages dont il était très-heureux, il désirait que l'on continuât par de ferventes prières à implorer l'assistance et les lumières de Dieu, et enfin il manifesta son intention de promulguer, le jour du glorieux centenaire, le décret de canonisation de tous ces Bienheureux.

Le 26 juin, Pie IX tint un autre consistoire public très-solennel, où l'Éminent cardinal Louis de La Lastra y Cuesta, archevêque de Séville, créé dans le consistoire secret du 15 mars 1863, reçut le chapeau cardinalice, et où fut plaidée pour la seconde fois la cause de béatification de la vénérable *Marie Rivier*, fondatrice de l'ordre des sœurs de la Présentation. Ensuite, le Saint-Père adressa à tout l'épiscopat réuni une solennelle allocution où, après s'être réjoui avec ses vénérables frères de leur présence à Rome, et du bien qui résulterait pour la religion, dans ces temps d'épreuves et de luttes, du spectacle de leur union avec le Saint-Siège, il leur parle

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

de la force nouvelle qu'ils vont puiser sur le tombeau du prince des Apôtres. « Nous avons toujours été persuadé, s'écrie le Vicaire de Jésus-Christ, qu'il ne pouvait se faire que cette force dont Pierre a été comblé par un don spécial du Seigneur ne se répandît pas en vous chaque fois que vous approcheriez de la personne de Pierre, vivant dans ses successeurs, ou même seulement quand vous aborderiez dans cette ville que le Prince des Apôtres a arrosée de ses sueurs sacrées et de son sang triomphal. Bien plus, Vénérables Frères, jamais nous n'avons douté que de ce sépulcre même où reposent les cendres du bienheureux Pierre, au milieu de la vénération éternelle de l'univers, ne sorte une certaine puissance cachée, une vertu salutaire qui inspire aux Pasteurs du troupeau du Seigneur les fortes entreprises, les grands desseins, les sentiments magnanimes, et grâce à laquelle leurs forces restaurées infligent à l'audace impudente des ennemis, inférieure encore à la vertu et à la puissance de l'unité catholique, une défaite et une ruine certaine dans un combat inégal (1).... »

(1) Pie IX avait une dévotion tout exceptionnelle à saint Pierre.

En 1852, Mgr de Ségur, récemment nommé Auditeur de Rote, avait eu l'honneur d'offrir au Très-Saint-Père une belle image de saint Pierre, peinte par lui à l'aquarelle, sur fond d'or, et imitant la mosaïque. Le bon Pie IX avait été frappé du caractère de cette peinture, et avait daigné l'accepter avec grand plaisir. « Saint Pierre est mon Patron, dit-il ; son image restera toujours là, sous mes yeux, au pied de mon crucifix ; elle m'aidera à penser plus souvent à lui et à le mieux prier. » — Quelques mois après, craignant quelque accident, le Pape fit placer la sainte image derrière Lui, attachée au velours du baldaquin royal de son trône, à la hauteur même de sa tête. « J'aime beaucoup cette image, disait-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Il exhorte ensuite les évêques à cultiver assidûment cette union entre eux et avec le Siège apostolique, union indispensable pour repousser l'ennemi commun qui redouble ses attaques ; puis, il annonce officiellement son dessein arrêté de convoquer un concile œcuménique :

« Depuis longtemps, dit-il, Nous roulions dans notre esprit un dessein qui a déjà été connu de plusieurs de Nos Vénérables Frères, et que nous espérons pouvoir mettre à exécution aussitôt que Nous en trouverons l'opportunité vivement désirée par Nous. Ce dessein est de tenir un sacré Concile œcuménique et général de tous les Evêques du monde catholique, où seront recherchés, avec l'aide de Dieu, dans l'union des conseils et des sollicitudes, les remèdes nécessaires et salutaires aux maux qui affligent l'Église.

« Nous avons le plus grand espoir que, grâce à ce Concile, la lumière de la vérité catholique répandra sa clarté salutaire au milieu des ténèbres qui obscursissent les esprits, et leur fera connaître, avec la grâce de Dieu, le sentier véritable du salut et de la justice. En même temps l'Eglise, comme une armée invincible rangée en bataille, repoussera les assauts de ses ennemis, brisera leurs efforts et, triomphant de ces mêmes ennemis,

il. Elle est très-dévote « molto divota » : lorsque je suis embarrassé, j'y appuie la tête, et je prie saint Pierre de m'aider. »

Ce tableau de saint Pierre resta ainsi dans le cabinet d'audiences de Pie IX, jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire pendant près de vingt-six ans. Il était encore là le jour même de sa mort.

On en a fait de nombreuses copies qui sont maintenant dans le commerce.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

étendra et propagera le règne de Jésus-Christ sur la terre. »

La parole pontificale était empreinte de tant d'onction, d'autorité et de force que jamais, sous aucun Pape, une allocution consistoriale n'avait été, comme celle de Pie IX, en cette circonstance, interrompue par l'élan enthousiaste d'une assemblée d'ordinaire si grave et si mesurée. Ce Sénat, le plus auguste de l'univers, n'y put tenir. La voix du Pontife fut un moment couverte par le bruit des applaudissements. Un vénérable évêque osa même prendre la parole. L'amour et l'admiration avaient forcé la bouche à trahir le respect du cœur.

Après le consistoire, le Souverain-Pontife fit remettre à chacun des cardinaux et des évêques un exemplaire de cette allocution avec une superbe médaille en argent qui représentait, d'un côté, Notre Seigneur Jésus-Christ, avec les deux princes des Apôtres appuyés sur la croix et l'épée, instruments de leur martyre, et, de l'autre, une inscription rappelant la date du centenaire.

Réunis près du tombeau des saints Apôtres, autour du Pasteur des Pasteurs, les évêques du monde entier, puisant là des inspirations propres à donner la vraie vie aux peuples chrétiens, conçurent, paraît-il, la pensée de rédiger en commun une supplique aux souverains et chefs des gouvernements, pour leur signaler les ravages effrayants produits en tous lieux par les mauvaises doctrines, les périls imminents dont était menacée la société tout entière, les conjurer, au nom du salut de leurs trônes comme de celui de l'ordre social, d'aviser, pendant qu'il

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

en était temps encore, à contenir le flot révolutionnaire qui débordait de tous côtés, et à soutenir le trône du Souverain-Pontife, dont la chute momentanée entraînerait tous les autres pouvoirs, et leur représenter enfin quel secours ils trouveraient dans l'Église si par malheur comme trop de symptômes semblaient l'annoncer, des évènements prochains, armant les peuples les uns contre les autres, les obligeaient à mettre en œuvre les formidables apprêts d'une guerre universelle, et plongeaient l'Europe dans le sang et la ruine. Alors, on verrait l'Eglise, restée debout avec sa puissance, avec ses trésors de miséricorde, d'honneur et de justice, l'Eglise avec ses doux et puissants évêques, avec son chef, figure vivante du Christ, accourir au secours des peuples et conjurer la guerre ou en limiter les horreurs.

Cette pensée demeura à l'état de projet, mais elle fut l'objet des entretiens d'un bon nombre de prélats. On alla même, si nous sommes bien renseignés, jusqu'à désigner Mgr Guibert, alors archevêque de Tours, pour formuler le projet d'adresse. L'illustre métropolitain de la Touraine, à qui Dieu réservait, pour prix de son dévouement à l'Eglise et au Vicaire de Jésus-Christ, le siège de saint Denis et la pourpre romaine, était de tout point digne d'une pareille tâche.

L'inutilité prévue d'une supplique aux gouvernements fut sans nul doute la raison qui fit échouer le projet en question.

On approchait du jour solennel. Les étrangers étaient accourus à Rome au nombre d'environ 120 à 130 mille,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

compris 500 évêques, et 15 à 20 mille ecclésiastiques(1) dont environ 7,000 prêtres francais. En dépit de la révolution, les Italiens affluaient de toutes les provinces, et les sujets du Pape arrivaient par milliers. C'était un spectacle édifiant et une des joies de ces fêtes que de voir le peuple italien, pour témoigner de son vieil et inaltérable dévouement au Pape-Roi, affronter à pied, le bourdon à la main, pendant cinq ou six jours de marche, la poussière des chemins et les ardeurs de la canicule.

On voyait affiché sur les murs de la Ville éternelle le double *Invito sacro* qu'avait publié, dans le courant de juin, le cardinal vicaire, pour annoncer aux fidèles la solennelle canonisation des vingt-cinq Bienheureux et le centenaire de Saint-Pierre. Il promulguait en même temps la dispense de l'abstinence, accordée par le Saint-Père, pour cette fois seulement, le samedi où devait être célébrée cette fête, et la concession d'une indulgence plénière à gagner, le même jour, sous les conditions ordinaires.

La veille de la Saint-Pierre, le vendredi 28 juin, sur l'ordre du Saint-Père, la chaire de saint Pierre fut re-

(1) Au secrétariat du Cardinal-Vicaire on s'est vu réduit à l'impuissance et obligé de renoncer à l'enregistrement régulier des *celebret* présentés. Quinze mille de ces *celebret* ont été visés, mais à ce chiffre il faut ajouter tous les prêtres venus en compagnie des évêques, ou arrivés dans les deux derniers jours. De sorte qu'en portant à *vingt mille* le nombre des ecclésiastiques on n'a pas à craindre de donner un chiffre exagéré. L'affluence était telle, que les milliers d'autels que Rome renferme ont été insuffisants pour la célébration des messes. Beaucoup n'ont pas pu la dire tous les jours, bien que, par une disposition spéciale du Pape, on pût les célébrer une demi-heure après minuit.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tirée du reliquaire de bronze où on la conserve, au-dessus de l'autel de l'abside, et transportée au chant du *Te Deum* dans la chapelle de la sainte Vierge, par quatre diacres et quatre prêtres; quatre archevêques tenaient les cordons (1).

(1) De toutes les reliques exposées à l'occasion du *Centenaire*, celle qui frappa le plus les fidèles, ce fut la chaire de saint Pierre qui n'était pas sortie depuis trois siècles de son étui de bronze. C'est l'humble chaire de bois sur laquelle s'assit le chef des Apôtres, dans la maison du sénateur Pudens.

Comme un incendie avait failli consumer ce siège vénérable, qui servit aux Papes pendant huit à dix siècles, le Pape Alexandre VII le fit enfermer dans un reliquaire de bronze fondu sur les dessins du Bernini, et qui occupe tout le fond de l'abside. Depuis lors, ce coffre métallique n'avait jamais été ouvert.

Voici, suivant Torrigi, qui a examiné cette chaire en 1837, et qui en a pris la mesure en tous les sens, la description de cette précieuse relique : le devant de la chaire est large de quatre palmes et haut de trois et demie; ses côtés en ont plus de deux et demie en largeur; sa hauteur en y comprenant le dos est de six palmes. Elle est de bois, avec des colonnettes et de petites arches ; les colonnettes sont hautes d'une palme et deux onces (l'once est la douzième partie de la palme), les petites arches de deux palmes et demie ; sur le devant du siège sont ciselés dix-huit sujets en ivoire, exécutés avec une rare perfection et entremêlés de petits ornements en laiton d'un travail très délicat. Il y a autour plusieurs figurines d'ivoire en bas-relief. Le dos de la chaire a quatre doigts d'épaisseur.

Mgr Gerbet, dans son ouvrage sur Rome chrétienne, fait remarquer que Torrigi a oublié de dire que le dos carré du siège est terminé à son sommet par un compartiment triangulaire; que les quatre montants de la chaire portent des anneaux où l'on passait les brancards que les porteurs mettaient sur leurs épaules ; enfin, qu'il s'est trompé en croyant en laiton des ornements qui sont en or très-pur. Cette particularité a été vérifiée et constatée par une commission nommée par Alexandre VII, qui, comme nous l'avons dit, fit renfermer la chaire de Pierre dans cet imposant monument tout en bronze, dont Bernini fut l'architecte,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les pèlerins furent vivement touchés de voir et de vénérer cette précieuse relique, devant laquelle les zouaves pontificaux montèrent la garde deux par deux, à tour de rôle, pendant huit jours.

Le même jour, à midi, le canon du fort Saint-Ange et le son de toutes les cloches annoncèrent aux pèlerins le commencement de la fête.

Le soir, le Pape chanta, dans la basilique du Vatican, avec le cérémonial d'usage, les premières vêpres de saint Pierre.

A la nuit, la façade, la colonnade et la coupole de Saint-Pierre furent, suivant l'usage, splendidement illuminées.

Le lendemain 29, dès que le jour se lève, la ville est dans un mouvement extraordinaire. D'où viennent ces flots pressés qui roulent tous vers Saint-Pierre? Il faut le demander à la terre entière, à l'Italie et à la France surtout. On remarque dans les rues qui conduisent à la basilique Vaticane de longues files de pénitents, et aussi des compagnies de paysans et de paysannes aux costumes si pittoresques des contrées d'Albe, de la Sabine et du royaume de Naples. Ils rappellent, au moins par le double côté de la foi et de la pauvreté, les pèlerins d'autrefois.

Cette foule innombrable diaprait de mille couleurs cette voie ordinairement si solitaire. Deux bateaux à vapeur transportaient le long du Tibre des masses de fi-

qui pèse 219,161 livres romaines, et dont la dépense s'éleva à 172,000 écus, c'est-à-dire à 920,000 fr. environ.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dèles et les débarquaient en face du portique de la basilique.

Le château Saint-Ange avait arboré les bannières de la sainte Église, rouge et jaune, pourpre et or. L'Église a reçu ces couleurs des Césars antiques avec l'empire du monde. Les empereurs d'Allemagne, en leur qualité de chefs du Saint-Empire romain, les avaient reçues de Rome, et ils y avaient joint le noir, en signe du deuil causé par la perte de Constantinople.

Le ciel sourit à la terre. Il s'élève un vent frais, un vent inaccoutumé qui fait flotter à tous les balcons les joyeuses tentures. A six heures, la nef, les vastes portiques, la place, les rues adjacentes, sont remplis d'une multitude compacte, bigarrée, venue de tous pays, mais animée d'un même sentiment de foi et de piété. Chacun se place à son gré, les uns dans l'intérieur de l'église, les autres sur le parcours de la procession, d'autres jusque sur les piédestaux des statues et des colonnes, ce qui donnait à la place, ordinairement déserte, une physionomie toute particulière.

La basilique est richement décorée dans toutes ses parties. Les pilastres, les corniches, les murailles, les niches des saints, tout a reçu une décoration particulière. Les arcades de la grande nef, richement ornées de tentures en soie, supportent, suspendus à la voûte, de superbes étendards de grandeur colossale, représentant quelques traits du martyre ou des miracles des Bienheureux que l'on va canoniser. Autour de la Confession, adossés aux piliers qui supportent la coupole, s'élèvent huit énormes candélabres d'un beau style, pouvant supporter chacun

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

plusieurs centaines de cierges. Tous les lustres de Rome ont été requis pour la circonstance; 20,000 cierges ont été employés à l'illumination. Des guirlandes de lustres de cristal suivent toutes les lignes des arcades de la nef et du transsept, tandis qu'au dessus, deux longues files de bougies dessinent la corniche, sur laquelle sont peintes, de façon à imiter la mosaïque, toutes les paroles de l'Écriture qui établissent les prérogatives de saint Pierre. Au fond de l'église, derrière l'autel de la Confession, une immense couronne de lumière, avec de vastes rayons, encadre un tableau représentant Notre-Seigneur au moment où il remet à saint Pierre les clefs qui ouvrent et ferment les cieux. Enfin, au milieu de la nef un écusson de fleurs et de cristal représente la tiare, les clefs et la croix.

Le trône du Saint-Père s'élève à sa place habituelle ; au-dessus apparaît le triangle, symbole de la très-sainte Trinité ; de chaque côté et se dirigeant vers l'autel de la Confession, ont été placés les bancs d'honneur, couverts de riches tapis, destinés aux cardinaux, patriarches, archevêques, chefs d'ordres, provinciaux, prélats de la Cour pontificale et à tous ceux qui ont le droit d'assister aux fonctions papales. Les deux bras de la croix étaient occupés par de vastes tribunes, où l'on prenait place avec des billets délivrés par le majordome de Sa Sainteté. Le reste de la basilique était laissé tout entier aux fidèles.

Trois chœurs avaient été disposés dans trois tribunes placées, l'une à droite près de l'autel de la Confession, l'autre dans la coupole à la première galerie, la troisième

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

à la fenêtre de la grande loge pontificale, à l'entrée de la basilique ; et chose merveilleuse, malgré l'éloignement, ces trois chœurs se répondaient ou s'unissaient sans trouble et sans confusion, pendant toute la durée des cérémonies.

Cinquante mille personnes ont pu trouver place dans l'immense enceinte ; mais une foule beaucoup plus nombreuse s'agite sous la colonnade et aux abords de la basilique.

A sept heures commença la procession solennelle. Elle partit de la chapelle Sixtime. Tous ceux qui la composaient marchaient sur deux rangs, tenant un cierge allumé et un petit livre de prières imprimé pour la circonstance.

Porté sur la *Sedia gestatoria*, le Saint-Père était assis, la mitre en tête, enveloppé dans les plis du manteau pontifical, la main gauche recouverte d'un voile de soie brodé d'or et portant un cierge allumé ; la droite se levait de temps en temps pour bénir ce peuple qui encombrait l'immense place, se heurtant, se soulevant pour voir le Maître infaillible porté sous le dais entre les *flabelli*, et s'agenouillant avec émotion et respect sous la bénédiction pontificale.

Sorti par le portique des Suisses sur la place Saint-Pierre, l'imposant cortège, après avoir traversé la place, s'engagea sous le portique opposé, et entra dans la basilique. Le Saint-Père, porté sur la *Sedia*, descendit devant l'autel du Saint-Sacrement pour y faire son adoration, et alla s'asseoir sur son trône.

La cérémonie d'une canonisation se compose de trois

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

parties : la procession, la publication du décret et la messe solennelle. Nous ne répéterons pas ces détails qui se sont déjà rencontrés sous notre plume (*voir plus haut, page* 388). Ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est la délicate attention de Pie IX, qui voulut avoir près de lui, pendant le grand office, l'archevêque de Toulouse, diocèse de sainte Germaine Cousin, l'archevêque de Saragosse, diocèse de saint Pierre d'Arbuès, et l'archevêque de Tarse, pays natal de l'apôtre saint Paul.

Ce qu'il y eut de particulier encore, dans cette grande fête, c'est l'homélie solennelle que prononça le Saint-Père à la messe de la canonisation.

Après l'Évangile, chanté en langue latine et en langue grecque, le Pape s'assit, et, la mitre en tête, éleva solennellement la voix, pour parler de la solennité du jour. Il suffisait d'entendre, non point les paroles, mais seulement le timbre si sympathique de la voix de Pie IX, d'apercevoir son visage rayonnant d'inspiration, son geste sobre et majestueux, pour se sentir ému jusqu'au fond de l'âme.

Après avoir glorifié la mémoire des saints apôtres Pierre et Paul, il dit en parlant des Bienheureux qui venaient d'être inscrits au catalogue des Saints :

« C'est encore une joie profonde qui Nous inonde lorsque Dieu Nous permet, en ce bienheureux jour, de décerner le culte et les honneurs des saints aux martyrs invaincus du Christ, Josaphat Kuncewicz, évêque de Polosk, du rit ruthène ; Pierre d'Arbuès, Nicolas Pik et ses dix-huit compagnons ; aux deux glorieux confes-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

seurs Paul-de-la-Croix, Léonard de Port-Maurice, et enfin aux illustres vierges Marie-Françoise-des-Cinq-Plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et Germaine Cousin.

« Tous, bien qu'entourés de nos faiblesses, et sur cette terre d'exil, soumis à de grands périls et à de nombreuses pérégrinations, mais animés d'une charité brûlante, d'une foi inébranlable et d'une espérance invincible, ainsi que d'un ardent amour pour le prochain, portant partout, dans leurs corps, la mortification du Christ, et devenus les images du Fils de Dieu, souffrant pour l'amour du Christ les dernières extrémités, ils ont magnifiquement triomphé de la chair, du monde et des embûches du démon. Ils ont illustré, par la splendeur de leur sainteté et par leurs éclatants prodiges, l'Église catholique, et ils nous ont laissé à imiter les plus généreux exemples de toutes les vertus... Maintenant, brillants comme le soleil, ils possèdent la palme et la couronne, ils règnent avec Jésus-Christ dans l'éternité et ils le prient pour nous ; sûrs de leur propre immortalité, ils sont encore soucieux de notre salut.

« Ainsi donc, Vénérables Frères et fils bien-aimés, rendons au Dieu de toute consolation d'humbles actions de grâces de ce que, au milieu de toutes les calamités et de tous les périls qui affligent l'Eglise et la société civile, il a daigné, par ces illustres Martyrs, Confesseurs et Vierges, accorder à sa sainte Église de nouveaux et solides secours, et au peuple fidèle d'illustres modèles de vertu... »

Pie IX termina son discours par cette touchante prière, inspirée par les périls du moment :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Qu'il Nous soit permis maintenant, en toute confiance et humilité, d'élever Nos yeux vers vous, Dieu, Notre-Seigneur, qui, riche de miséricordes, manifestez surtout votre puissance par la pitié et le pardon. Contemplez d'un œil propice votre Église sainte, ballottée par tant d'orages ; considérez cette société humaine secouée par tant de tempêtes ; et, en faveur des mérites de vos apôtres Pierre et Paul, et de ces martyrs, confesseurs et vierges, éloignez votre colère, multipliez sur nous votre miséricorde, et faites, par votre vertu toute-puissante que l'Église, triomphant de ses ennemis sur toute la surface de la terre, s'étende de jour en jour plus heureuse et plus prospère, et que tous les peuples, se délivrant de tous les vices, se rencontrent dans l'unité de la foi et de la connaissance de votre Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, de votre droite divine protégez et défendez cette Ville contre toutes les embûches et contre tous les efforts de ses ennemis. »

Après cette touchante homélie qui venait de remuer tous les cœurs, le Saint-Père donna solennellement la bénédiction apostolique et fit promulguer l'*Indulgence plénière.*

Il y eut alors un moment d'une magnificence inouïe. Tous les évêques, au nombre de près de cinq cents, entonnèrent le *Credo* de Nicée, l'expression de la foi de l'Église depuis le commencement, l'expression de la foi catholique sur toute la terre. Tous ces hommes doctes, instruits en des lieux différents, appartenant à des nationalités diverses et souvent ennemies, dont plusieurs ne se connaissaient pas quelques jours auparavant, ont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

spontanément, pour ainsi dire, et sans s'être concertés, exprimé les mêmes croyances dans les mêmes termes, sans hésitation, sans réserve, avec une conviction qui n'eût pas reculé devant le martyre. Et aucun d'eux ne parlait pour lui seul ; tous ils représentaient des diocèses, des populations entières obéissant à leur autorité, parlant et pensant comme eux, et comme eux prêts à sceller leur foi de leur sang. Où trouver un plus grand spectacle, en ce moment surtout où, hors de l'Église, il n'y a que division et discorde.

Pendant la longue cérémonie des *offrandes* qui suivit le chant du *Credo*, les trois chœurs dont nous avons parlé, formés de plus de quatre cents voix, chantaient les paroles : *Tu es Petrus* et les suivantes jusqu'à *Portæ Inferi*. Ces chœurs, quoique séparés par une grande distance, formaient une harmonie d'un effet majestueux. Un silence complet régnait dans l'enceinte de la vaste basilique. C'était l'extase du ravissement. Rien ne saurait rendre la beauté de ce concert entre les églises du ciel, du purgatoire et de la terre. Les trois chœurs exprimaient admirablement le caractère du triomphe, de la souffrance et de la lutte. Des voix partaient du dôme comme venant du ciel, auxquelles répondait, vers l'abside, des voix qui paraissaient sortir du fond de la terre ; et il y avait là comme un dialogue pareil à celui que l'Évangile de ce jour nous rapporte entre Notre-Seigneur et saint Pierre.

Les chantres de la chapelle Sixtine eux-mêmes surpassèrent leur vieille renommée, et quand ils se mirent à chanter le *Portæ Inferi non prævalebunt*, il y eut dans

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

l'auditoire un frémissement qui ne se peut dire. Saint-Pierre seul au monde peut inspirer et entendre ce cantique. Il faut sa coupole pour les voix du ciel ; il faut ses profondeurs pour les cris du purgatoire, et sa vaste enceinte pour les accents de la terre.

Après la messe, le Saint-Père, en sortant de la basilique, s'arrêta au milieu de la nef. Là, il se fit apporter le Rituel sacré et renouvela l'excommunication et les malédictions portées contre les envahisseurs des domaines du Saint-Siège, et contre ceux qui ont coopéré à cette œuvre d'iniquité. La foule attentive pouvait faire la comparaison du dépouillé et du ravisseur. Cette foule s'écoula lentement sous l'impression des grandes émotions que produit toujours sur les âmes chrétiennes le spectacle de ces grandes solennités.

Les vêpres furent chantées solennellement, à cinq heures, dans la basilique Vaticane, par le révérendissime chapitre, assisté du Sacré-Collège. Enfin, le soir, l'illumination de la colonnade, de la façade et de la coupole de Saint-Pierre acheva la fête. La ville entière s'associait à la joie de l'Église, et, dans les rues les plus reculées, les plus pauvres maisons étaient illuminées.

Les fêtes religieuses continuèrent, pendant l'octave, dans les différentes Églises de Rome.

Le lendemain dimanche, 30 juin, la solennité de la Commémoration de saint Paul fut célébrée dans la magnifique basilique de Saint-Paul-hors-des-murs avec une splendeur et une pompe vraiment prodigieuses. Elle fut le digne et glorieux appendice de la fête qui avait eu lieu la veille dans la basilique Vaticane. Jamais, depuis

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

son achèvement, ce temple sacré, dédié à l'Apôtre des nations, et si riche en mosaïques et en marbres précieux de toute sorte, n'avait été témoin d'une semblable cérémonie et d'un pareil concours de peuple. On n'y voyait aucune tenture, aucune draperie, aucune décoration; car quels décors eût-on pu inventer qui valussent ces peintures de prix, ces mosaïques renommées, ces marbres si brillants, ces albâtres, ces malachites, ces bronzes ciselés et dorés, ces cent colonnes tant admirées. L'artiste, le commandeur Poletti, avait eu le bon goût de faire ce qui seulement pouvait être fait, c'est-à-dire que tous ses efforts s'étaient bornés à faire ressortir et briller le plus possible les merveilles de la nature et de l'art dont la basilique est remplie. Pour cela on avait multiplié les lumières; on les avait prodiguées avec une profusion sans égale. On les avait répandues et jetées de tous côtés : le long des colonnes, par de beaux et élégants candélabres; dans les chapiteaux, tout le long des frises, sur les corniches, sur les murs, autour des arceaux, devant, autour, au-dessus de la Confession, partout, même à la voûte, si belle dans sa fraîcheur et toute resplendissante d'or. Toutes ces lumières, distribuées avec un art merveilleux, produisaient l'aspect le plus resplendissant et le plus grandiose qui se puisse imaginer. De quelque côté que l'œil se portât, il n'apercevait que peintures, mosaïques, marbres, or et lumières. Aussi n'y avait-il qu'un cri d'admiration sur toutes les lèvres, et le peuple romain, si difficile, à bon droit, lui qui avait journellement sous les yeux, tant de fêtes pompeuses, ne trouvait guère que le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ciel qui pût être mis en comparaison avec ce ravissant spectacle. « Que voulez-vous de plus, disaient tous les pieux fidèles ? c'est un vrai paradis, *è un vero paradiso.* »

Le Souverain-Pontife, que l'on avait craint un instant de voir fatigué à la suite de la longue cérémonie de la veille, mais qui, grâce au Ciel, se portait merveilleusement, se transporta, vers neuf heures du matin, en carrosse de grand gala, environné de ses gardes, escorté d'un détachement de cavalerie et suivi de la majeure partie des prélats et des officiers de sa maison, à cette splendide basilique. Après avoir adoré le Très-Saint-Sacrement durant quelques instants et s'être revêtu des ornements pontificaux, le Saint-Père s'assit sur la *sedia gestatoria* et traversa la basilique, au milieu d'une foule innombrable de fidèles pour se rendre à son trône, placé au fond de la tribune, en face de la Confession, et richement décoré pour la circonstance. Des deux côtés du trône pontifical, se trouvaient assis, en habit de chœur, c'est-à-dire avec le rochet et la *cappa magna*, les cardinaux, les patriarches et les évêques, au nombre d'environ quatre cent cinquante.

La messe solennelle fut célébrée par Mgr Paul Ballerini, patriarche d'Alexandrie *in partibus.*

Pour procurer à tous les prêtres la consolation d'offrir le Saint Sacrifice, on avait dressé, dans les nefs latérales, un grand nombre d'autels provisoires, et Sa Sainteté avait autorisé la célébration depuis deux heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi.

La grand'messe terminée, le Souverain-Pontife se rendit à son carrosse et regagna la ville, au milieu

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

des acclamations, des *evviva*, des transports d'enthousiasme et d'amour, des témoignages de toute sorte prodigues au glorieux Pontife.

La foule des fidèles, à la cérémonie du matin et durant toute la journée, fut énorme, incalculable. Il serait impossible d'en préciser le nombre, bien qu'en indiquant le chiffre de *deux cent cinquante mille* personnes, on soit assuré de se tenir en deçà de la vérité. La basilique de Saint-Paul est située sur les bords du Tibre, près de l'ancienne voie Ostienne, à trois milles du centre de la ville. Une lieue à parcourir sous l'ardeur d'un soleil brûlant n'a été un obstacle pour personne. Le peuple, les gens vigoureux ou mus par un sentiment de dévotion, s'y sont rendus à pied, et les autres en omnibus, en voitures, en bateaux, en transports de toute sorte. Toutes les voitures de la ville étaient employées à conduire les habitants à Saint-Paul ou à les en ramener. Les charrettes et les chars-à-bancs des campagnes environnantes étaient venus en aide, et les maraîchers s'étaient transformés en cochers de fiacre pour la circonstance. Deux grands navires à vapeur avaient été mis également à la disposition du public, au port de Ripa-Grande, et transportèrent près de 40,000 personnes dans la journée. Tous les chevaux de la ville et des campagnes voisines furent mis à une rude épreuve; mais, en revanche, ils valurent à leurs maîtres une abondante moisson de *quatrini*.

Le petit temple élevé au lieu même du crucifiement de saint Pierre ne pouvait être oublié dans de telles solennités. Le lundi 1er juillet, Pie IX se rendit avec toute la cour pontificale pour célébrer une messe solennelle à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Saint-Pierre *in Montorio*. C'est là, suivant la tradition que fut planté la croix où mourut le prince des Apôtres. Saint-Pierre *in Montorio* est une petite église circulaire, un ravissant édifice, élevé aux frais des rois d'Espagne par Bramante. On voit encore, au milieu de cette élégante rotonde, le trou où la croix fut plantée, et les mains pieuses des fidèles aiment toujours à emporter quelques grains de ce sable jaune et brillant qui a reçu l'instrument du martyre du premier Vicaire de Jésus-Christ.

L'église avait été décorée pour la circonstance. Ce lieu est un des plus élevés de Rome et l'un des plus beaux du monde. Mais l'accès en est à peu près impossible en voiture. Largement stimulée par la générosité du Pape, la municipalité romaine fit construire, à l'occasion des fêtes de cette année, une belle et large route pour monter à l'église, route qui devait être en même temps d'une grande utilité pour mettre directement, de ce côté, la ville en communication avec la campagne. C'est maintenant un précieux souvenir du Centenaire.

Pendant la grand'messe que célébra Pie IX à Saint-Pierre *in Montorio*, les cardinaux, archevêques et évêques durent, à cause de l'exiguité du lieu saint, se tenir dans la cour qui environne le temple.

Les fidèles, de leur côté, pendant toute la durée de l'octave, se rendirent avec un pieux empressement, dans tous les sanctuaires témoins du martyre et des souffrances des saints Apôtres, ouverts aux pèlerins et même aux femmes à qui l'entrée en est interdite, le reste de l'année.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Pour alimenter la piété, pendant ces jours de fête, les grandes reliques furent exposées : la Crèche à Sainte-Marie-Majeure, du 1er au 4 juillet, sur l'autel de la Confession ; à Saint-Jean-de-Latran, les chefs sacrés des Princes de l'Église ; les chaînes de saint Pierre, à Saint-Pierre-aux-Liens : ces chaînes sont d'ordinaire déposées sous l'autel avec le corps des sept Machabées.

A Sainte-Croix-de-Jérusalem, on put vénérer la vraie croix, deux épines de la sainte couronne, un des clous, le titre de la croix et autres reliques de la passion. On y conserve également le doigt que saint Thomas mit dans le côté du Christ ressuscité.

De son côté, la municipalité de Rome s'était mise en frais pour célébrer le Centenaire par des illuminations et des fêtes. Les réjouissances populaires donnèrent à la Ville éternelle, pendant ces jours, un aspect tout particulier de mouvement et de vie.

Le cœur de Pie IX put se dilater tout à l'aise au milieu de ses enfants. Il était comme assiégé par les catholiques étrangers qui ne voulaient pas s'en retourner sans avoir reçu sa bénédiction. Jamais, dans les plus beaux âges de foi, on ne prodigua pareilles démonstrations d'amour et de respect au Représentant de Jésus-Christ sur la terre. Dans les cérémonies elles-mêmes, Pie IX avait peine à se frayer un passage au milieu d'une haie d'évêques ou de soldats. A Saint-Jean-de-Latran, son camail fut en quelque sorte dépecé fil à fil par des ecclésiastiques français qui déposaient avec vénération ces reliques dans leurs bréviaires.

Pie IX dut se multiplier pour répondre à toutes les

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

demandes d'audience. Outre une foule d'audiences particulières, il en donna cinq générales, dans lesquelles le Vatican retentit des occlamations unanimes de *Vive Pie IX! Vive le Pape-Roi!*

Mais la plus mémorable des audiences fut celle que donna Pie IX au corps épiscopal, le 1er juillet, au retour de la cérémonie de Saint-Pierre *in Montorio*. C'est alors que les évêques réunis à Rome présentèrent au Saint-Père une Adresse solennelle.

Dès leurs premières entrevues, après leur arrivée dans la capitale du monde chrétien, les évêques échangèrent leurs idées sur l'opportunité de s'entendre à l'effet de présenter une *Adresse* collective au Chef de la catholicité pour attester, devant l'univers entier, l'union des évêques avec le Pasteur des Pasteurs.

Peu à peu, ils s'entendirent pour la formation d'une commission chargée de formuler les termes de cette *Adresse*. Cette commission se composa d'environ trente évêques ainsi répartis :

Pour la France 4, pour l'Autriche 3, pour l'Espagne 3, pour l'Italie 3, pour l'Angleterre 2, pour l'Irlande 2, pour la Belgique 1, pour la Hollande 1, pour la Prusse 2, la Bavière 1, la Suisse 1, le Portugal 1, l'Amérique du Nord 3, le Brésil 1, le Mexique 1, l'Orient 3.

Les trois commissaires nommés par les évêques orientaux furent Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem ; Mgr Hassoun, archevêque, primat des évêques arméniens, et Mgr Languillat, un Français, vicaire apostolique de la Chine.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les évêques espagnols, présidés par le cardinal-archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle, nommèrent les trois plus anciens évêques de l'Espagne.

Les évêques français, vu leur grand nombre (ils étaient à peu près soixante), se réunirent dans les vastes appartements du cardinal Altieri, gracieusement mis à leur disposition par cet éminent prélat. Ils étaient présidés par les trois cardinaux de Bordeaux, de Besançon et de Rouen. L'assemblée procéda au scrutin pour la nomination des quatre commissaires. Les élus furent Mgr Dupanloup et les cardinaux Régnier, Mathieu et de Bonnechose.

Réunis le 22 juin, les députés des différentes nations adoptèrent quinze points, proposés par le cardinal *de Angelis*, comme devant former la base de l'*Adresse*. L'évêque de Gran, du rit oriental, émit le vœu que l'Adresse contînt une expression de gratitude de la part des Orientaux pour la constante bienveillance avec laquelle Pie IX les avait traités, depuis son élévation au trône pontifical.

Conformément à l'exemple donné en 1862, la commission désigna six de ses membres pour rédiger, sous la présidence du cardinal *de Angelis*, la formule d'Adresse, d'après les quinze points convenus, et nomma pour composer cette sous-commission :

Mgr Manning, archevêque de Westminster ;

Mgr Haynald, évêque de Colocza ;

Mgr Garcia-Gil, archevêque de Saragosse ;

Mgr d'Appuzo, archevêque de Sorrente ;

Mgr Franchi, archevêque de Thessalonique *in partibus*,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Et Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

L'*Adresse*, rédigée par cette sous-commission, fut lue, le mercredi suivant, 26 juin, devant la commission générale. Elle ne contenait pas un mot concernant le czar de Russie et Victor-Emmanuel, soi-disant roi d'Italie. La commission tout entière reconnut qu'elle remplissait exactement et complètement le plan indiqué, et l'adopta à l'unanimité. L'*Adresse* fut signée les 27 et 28 juin par tous les évêques, savoir : vingt-quatre cardinaux archevêques ou évêques, six patriarches, deux primats, cent archevêques, trois cent cinquante-cinq évêques et deux abbés, en tout quatre cent quatre-vingt neuf (1).

(1) Parmi ces signatures ne se trouvent pas celles des vingt-deux cardinaux *prêtres* et *diacres*.

Cette abstention que nous avons déjà signalée lors de l'adresse de 1862 (*voir ci-dessus* page 400) a causé beaucoup de surprise à ceux qui ne sont pas initiés à la pratique des règles de l'Église, et a été l'objet de beaucoup de commentaires. Des feuilles italiennes, dans leur ignorance, allaient jusqu'à prétendre que cette absence de la signature de vingt-deux Cardinaux devait être regardée comme une opposition, de la part de ces membres du Sacré-Collège, aux idées exprimées dans l'Adresse de l'épiscopat.

Toutes les objections tombent devant la remarque suivante : les Évêques seuls ont signé l'Adresse remise au Pape, et comme les Cardinaux en question ne sont pas considérés comme Évêques dans l'ordre hiérarchique, ils n'ont pas été appelés à donner leur signature. Les Cardinaux-Évêques seuls ont été admis à la signer et tiennent la place d'honneur sur la liste. Quant aux autres Cardinaux, il ne faut pas perdre de vue que s'ils sont *Cardinaux-diacres*, ils ne peuvent être regardés, dans l'ordre hiérarchique, que comme *Diacres*, et les *Cardinaux-prêtres* que comme *prêtres*, bien que les premiers puissent avoir le caractère de prêtres et les seconds celui d'Évêques. Mais ces caractères indélébiles subissent pour ainsi dire une éclipse, tant que ceux qui les portent sont

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'Adresse, rédigée en latin, fut présentée au Saint-Père, le lundi 1er juillet, vers onze heures et demie, dans la grande salle des consistoires, située au-dessus du portique de Saint-Pierre. Ce fut le cardinal Patrizzi, évêque de Porto et Sainte-Rufine, qui, au nom de ses collègues, en donna lecture à Sa Sainteté.

Dans ce document, d'une importance toute particulière, les évêques renouvellent les vœux exprimés dans leur précédente Adresse. Ils protestent de leur pleine obéissance au Souverain-Pontife. Ils déclarent qu'ils croient et enseignent ce que le Pape croit et enseigne, qu'ils condamnent et rejettent ce que le Pape rejette et condamne. Ils remercient Sa Sainteté de la sollicitude qu'elle déploie pour conserver intacte la pureté de la foi, résister aux menées dangereuses et confondre les erreurs. Ils souhaitent que la voix du Souverain-Pontife ramène les égarés dans la bonne voie. Ils parlent de l'admirable accord des peuples chrétiens avec le Pontife Romain. Ils louent la fidélité du peuple de Rome au Saint-Siège. Ils manifestent leur joie de la convocation

revêtus de la pourpre romaine. De telle sorte qu'un Cardinal-diacre, s'il est prêtre, ne peut dire la messe que chez lui, dans sa chapelle privée, et non pas dans une église ou dans une cérémonie publique. Il en est de même d'un Cardinal-prêtre qui a été sacré évêque ; il peut bien exercer en public toutes les fonctions de prêtre, mais il ne saurait légitimement remplir celles d'un évêque. Tel est le principe général. Parfois il se fait des exceptions à cette règle ; mais, pour cela il est nécessaire d'obtenir, dans chaque cas particulier, une autorisation spéciale et par écrit du Souverain-Pontife. On voit ainsi la raison pour laquelle l'Adresse de l'épiscopat n'a pas été signée par les *Cardinaux-prêtres* et par les *Cardinaux-diacres*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'un concile œcuménique qu'ils proclament *nécessaire*, et qu'ils appellent une *grande œuvre d'unité, de sanctification et de paix*, destinée à orner l'Église d'un nouvel éclat. Ils disent hautement que les princes et les peuples doivent défendre la souveraineté temporelle du Saint-Siège, protéger les droits du Pape, et veiller à ce que le Souverain-Pontife puisse jouir de la liberté nécessaire à l'exercice de son ministère apostolique.

Après avoir dit que le simple vœu d'un Père bien-aimé a suffi pour les attirer à la ville sainte, ils résument en quelques mots significatifs leur admiration pour Pie IX : « Ce sont ces mêmes raisons, très-saint Père, qui nous excitent aujourd'hui plus vivement à honorer par de nouveaux hommages les éminentes vertus par lesquelles vous faites briller le Saint-Siége d'un nouvel éclat, et à consoler par le témoignage réitéré de notre admiration et de notre amour votre Personne auguste, dont le grand courage peut bien sentir le poids des douloureuses épreuves qui la pressent, mais ne sait pas en être ébranlé.... »

Les pieux évêques forment les vœux les plus ardents pour la sainte Eglise et pour son auguste Chef :

« Le gouvernail du vaisseau de l'Église que vous tenez maintenant, ô Saint-Père, Pierre le tint autrefois : il intercèdera auprès du Seigneur, afin que ce mystérieux vaisseau qui, par l'assistance de ses prières, a vogué déjà dix-huit siècles sur la profonde mer du monde, continue heureusement sa course sous votre conduite, pour entrer un jour à pleines voiles dans le port céleste, chargé des plus précieuses richesses, qui sont les âmes immortelles !

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Et afin d'obtenir cet heureux succès, vous aurez en nous tous, très-saint Père, autant de compagnons dévoués de vos travaux, de vos sollicitudes et de vos prières ; et comme prémices de cette fidèle coopération, nous supplions dès maintenant la bonté divine de vous combler de toutes les bénédictions célestes, de maintenir et d'affermir vos forces, d'enrichir les années qui vous restent par de nouvelles conquêtes spirituelles, et de faire enfin que votre vie soit longue sur la terre et bienheureuse un jour dans le ciel. »

Quand le cardinal Patrizzi eût terminé sa lecture, le Pape, recevant un papier que lui passe un des assistants, commence la lecture de sa réponse. Il lit d'abord péniblement, le lieu où il était ne se trouvant pas assez éclairé. Quelqu'un allume une bougie et la tient à la main sans bougeoir. Mais une seule ne suffit pas ; le pontife en demande une autre, et veut la tenir lui-même de la main gauche.

Pie IX, dans cette réponse, exprime la joie qu'il ressent de l'accord des évêques, soit dispersés, soit réunis, avec le Saint-Siège apostolique ; ensuite, il les remercie, et de leur courage à surmonter tous les obstacles pour se rendre à son appel, et des louanges prodiguées par eux à sa sollicitude pour le salut du peuple chrétien, et du témoignage qu'ils ont rendu à la fidélité du peuple de Rome ; il reconnaît avec eux la nécessité d'un concile œcuménique, dans un temps où « l'orgueil humain, voulant renouveler une vieille et audacieuse tentative, s'efforce depuis longtemps, par son progrès menteur, de construire une cité et une tour dont le sommet

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

atteigne au ciel, pour pouvoir enfin en précipiter Dieu lui-même. Mais Dieu semble être descendu pour voir cette œuvre d'iniquité et jeter les constructeurs dans la confusion des langues, de telle sorte qu'aucun d'eux n'entend plus celle que parle son voisin...

« La seule force capable de porter remède à de si grandes calamités, c'est la divine puissance de l'Église qui se manifeste surtout lorsque les évêques convoqués par le Souverain-Pontife, se réunissent, sous sa présidence, au nom du Seigneur, pour traiter des affaires de l'Eglise... »

Le Pape annonce enfin que ce futur concile, quelle que soit l'époque à laquelle il aura lieu, s'ouvrira sous les auspices de la Vierge, mère de Dieu, conçue sans péché, le jour où l'on célèbre la mémoire de cet insigne privilège.

On reconnaît bien là le pontife de l'Immaculée Conception.

Pie IX terminait sa réponse au coup de midi. Il se mit alors à réciter l'*Angelus*, au milieu des évêques, comme aurait pu le faire un bon supérieur de communauté ; il donna paternellement sa bénédiction et se retira dans ses appartements.

Le soir du même jour, et dans la même salle, le Saint-Père, reçut une députation italienne venant lui présenter l'album des signatures et l'offrande des cent villes de la péninsule.

Le jeune comte Boschetti de Modène avait fait un appel aux cent principales villes d'Italie pour qu'elles présentassent de concert, au Pape, un album avec de nouveaux dons. C'était une noble et touchante idée, à la fois

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

politique et religieuse, d'associer dans une même démonstration les cités italiennes, et de montrer par là que l'esprit de foi et de dévouement à la Chaire de Pierre règne d'un bout à l'autre de la péninsule. Voilà la véritable et réelle unité, l'unité morale, celle qui résulte de l'éducation catholique des Italiens. Elle suffisait bien à la gloire de nos voisins, et c'était folie d'en poursuivre une autre.

Le promoteur de ce projet réussit au delà de toutes ses espérances, et, le 1er juillet, il était reçu par Pie IX, comme nous venons de le dire, avec les représentants des cent villes en question, au nombre de 1500. Quand le Saint-Père entra dans la salle, les acclamations se firent entendre avec une touchante unanimité. Pie IX s'assit sur son trône. Alors le comte Boschetti s'approcha et donna lecture d'une adresse où il exprimait les sentiments de la patrie commune, assurant Pie IX que si les temps continuaient à être mauvais pour l'Église et pour son Chef visible, les bons catholiques d'Italie ne failliraient jamais à leur devoir et ne cesseraient pas de lui apporter le tribut de leur dévouement.

Le pieux orateur fut fréquemment interrompu par les applaudissements de ses compagnons et les cris répétés: *oui! oui! c'est vrai! c'est vrai!* Quand il eût fini, l'assemblée exprima son adhésion par des acclamations nouvelles et prolongées.

Pie IX, visiblement impressionné, se leva pour répondre. L'émotion de son cœur passa sur ses lèvres en paroles pleines de tendresse, de gratitude et de confiance. Montrant le Môle d'Adrien, il parla de l'Ange du fi

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Seigneur qui protège la ville ; il rappela l'inutile invasion des États romains au commencement de ce siècle, la délivrance de Rome, à pareil jour, 2 juillet 1849, et il ajouta : « Ils ont dit que je hais l'Italie ; non, je ne fus jamais son ennemi ; je l'ai toujours aimée, je l'ai bénie, j'ai voulu son bonheur. Dieu sait combien j'ai versé de larmes, combien j'ai prié, combien je prie pour elle !

« Prions pour cette nation, si malheureuse en ce moment. Prions pour que ceux qui la gouvernent soient éclairés. Ils ont voulu fonder son unité ; mais comment l'unité pourrait-elle naître de l'égoïsme ? Elle n'est point bénie, cette unité qui détruit la charité et la justice, qui foule aux pieds les droits de tous, des ministres de Dieu et des vrais fidèles. »

Des applaudissements se firent entendre plusieurs fois pendant cette pathétique improvisation. Quand le Saint-Père eût cessé de parler, les cris, les *evviva*, les témoignages d'amour et de vénération éclatèrent de toutes parts, et quand Pie IX se leva pour sortir de la salle, tous coururent à lui, s'attachant à ses mains, à ses pieds, à ses vêtements, les baisant avec amour et transport. De douces larmes coulaient sur le visage transfiguré du Saint-Père, et tous les assistants pleuraient, et le lecteur sentira, comme nous, qu'on ne peut rappeler de telles scènes sans être ému soi-même.

Les fêtes du Centenaire ne furent pas limitées à la ville de Rome, elles allèrent remuer les cœurs des fidèles dans toutes les contrées de l'Ancien et du Nouveau Monde. De toutes parts arrivèrent au Saint-Père des adresses et des offrandes extraordinaires inspirées par

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

la circonstance. L'espace nous manque pour en donner même la liste.

La France catholique, comme toujours, se distingua dans ce concert d'universelles manifestations.

Mais, dans le même moment, la capitale de notre pays faisait concurrence aux fêtes romaines par son Exposition universelle, et pendant que Rome attirait les fidèles du monde entier, Paris était le rendez-vous des touristes et des curieux de tous les pays. Le parallèle de ce double spectacle, donné simultanément, dans deux capitales si différentes, frappait tous les esprits.

Les feuilles habituées à tourner le catholicisme en dérision ne rougissaient point d'appeler les solennités de Rome « une exposition de fossiles, opposée par la vanité sacerdotale à l'exposition parisienne des nouveautés les plus vivantes du progrès moderne ». Sottise impertinente qui retombe de son propre poids, comme une lourde masse, sur la tête des moralistes d'où elle est sortie.

Chacune des deux grandes manifestations offrait au public sa moralité propre.

Composé d'esprit et de matière, l'homme éprouve continuellement la lutte de ces deux éléments non-seulement divers, mais contraires. Si dans cette lutte l'esprit prédomine sur la matière, l'ordre voulu par Dieu, auteur de la nature et de la grâce, est maintenu : l'homme est juste. Si au contraire la matière l'emporte sur l'esprit, l'ordre est détruit : l'homme devient rebelle à Dieu. Ces deux éléments se disputent sans cesse la domination du monde et sont constamment armés l'un contre l'autre.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Chacun des deux camps célébrait alors son triomphe. L'Exposition n'était autre chose que l'apothéose des corps et de la matière, comme la Canonisation et le Centenaire étaient l'apothéose de l'esprit et du cœur.

Sans doute l'Exposition des arts et de l'industrie, considérée comme un concours propre à encourager les ouvriers, offre un but louable et utile. Mais aux yeux du plus grand nombre, l'Exposition est un temple consacré au culte de la matière, un théâtre où se donnent carrière les passions, les tendances et les convoitises du siècle. Les prétendues conquêtes de l'esprit sur la matière ne sont en réalité que l'asservissement de l'esprit à la matière elle-même. Un homme a pensé pour tous, il a inventé une machine, et le servant multiple qui la fait manœuvrer n'est plus en réalité qu'une partie accessoire de cette machine et souvent la moins ingénieuse et la moins noble. L'homme, éludant la loi originelle qui l'a condamné au travail, est parvenu à passer son esprit à la matière pour la faire travailler à sa place ; et la matière à son tour semble avoir communiqué à l'homme ses propriétés : il n'est plus impressionné que par le contact des choses matérielles et sensibles.

Tout autre est la leçon que donnent les fêtes de Rome. Elles sont en toute vérité la célébration du triomphe de l'esprit sur la matière.

L'Église en célébrant la gloire et les vertus des saints les propose comme des modèles à nos respects et à notre imitation. Le culte de chaque nouveau saint canonisé aura son influence particulière.

L'exemple de saint Josaphat, mis à mort par les schis-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

matiques, en haine de la foi catholique, inspirera une grande constance aux Polonais, soumis comme catholiques à de terribles épreuves.

L'exemple de saint Pierre d'Arbuès fortifiera les Espagnols dans la foi, à une époque où l'on cherche à détruire chez eux l'unité religieuse qui fit ce peuple si grand. Aux Français, tandis qu'on exalte la femme émancipée, la vie de Germaine Cousin donnera l'exemple de la simplicité et de la dignité des mœurs. Les dix-neuf martyrs de Gorcum rendront les catholiques du Nord plus courageux dans la profession de leur foi, au milieu des protestants et des rationalistes. Les Italiens, qui voient les religieux persécutés par un gouvernement impie, tireront profit de l'exemple des saints Paul de la Croix et Léonard de Port-Maurice, leurs compatriotes, pour estimer comme elle le mérite la vie religieuse. Les religieux et les religieuses d'Italie comprendront, en méditant l'exemple de Marie Françoise des Cinq Plaies, à vivre religieusement au milieu du monde, aujourd'hui qu'on les a chassés de leurs cloîtres.

On put remarquer, toutefois, qu'aucun souverain ni chef d'État ne se montra catholique en cette circonstance. Mais les monarques d'alors, et surtout les plus renommés, sourds à la voix de Pie IX, entendirent celle du souverain alors tout-puissant qui gouvernait la France. Ils accoururent visiter à Paris l'Exposition universelle et les théâtres. Aucun ne songea à tourner ses pas, ni sa pensée ni son cœur vers Rome. Les Césars au pouvoir dédaignent le Roi-Pontife. Mais renversés par l'orage des révolutions, ils trouvent à Rome un port pour les recueillir

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

et un père pour les embrasser. Au temps dont nous parlons, un roi malheureux trouvait asile et protection près du successeur de celui dont on célébrait la défaite comme un triomphe. A côté de Pie IX, François II, roi de Naples, n'avait rien à envier au victorieux du siècle. Il voyait là que la victime innocente l'emporte devant Dieu sur le persécuteur couronné, et que si Pierre succombe sous les coups de Néron, dix-huit siècles se chargent de montrer la victime triomphante et le bourreau exécré.

Avant de voir les évêques se séparer de lui, Pie IX voulut les réunir encore une fois. Dans ce dernier consistoire, qui eut lieu le 12 juillet, le Saint-Père, après avoir annoncé l'élection du nouveau patriarche de Cilicie, Mgr Hassoun, et déploré la mort tragique de l'empereur Maximilien, au Mexique, promulgua les nominations de Mgr Bernadou, archevêque de Sens, de Mgr Callot, évêque d'Oran et de Mgr Libichowski, archevêque auxiliaire de Posen.

Le même jour, Pie IX promulgua le décret de Béatification d'Alphonse Navarette et de ses compagnons, martyrs au Japon, au nombre de 205, et recevant de chaleureuses paroles de remerciement, au couvent de Saint-Augustin, il prononça cette nouvelle et mémorable condamnation de la révolution et du catholicisme libéral :

« La société humaine est divisée en deux grands partis. L'un marche sous l'étendard de Jésus-Christ, l'autre sous celui de la révolution. Ces deux partis sont inconciliables, parce qu'ils soutiennent des principes diamétralement opposés. Il y a pourtant, en Angleterre, en France, en Belgique et en Italie, un petit nombre de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

personnes qui voudraient concilier ces deux partis ; mais *stulto consummabuntur labore....*»

Et après quelques mots sur la persévérance des convertis, Pie IX exprime sa confiance dans les martyrs nouvellement béatifiés : « La constance des martyrs japonais, dit-il, qui seront bientôt élevés aux honneurs des autels, doit être prise pour exemple. Lorsque, il y a quelques années, d'autres martyrs du même pays furent inscrits au catalogue des saints, on trouva au Japon des milliers de chrétiens conservés dans leur foi, sans aucun ministère humain, par leurs bons anges tutélaires. Espérons que cette nouvelle cohorte de martyrs produira, elle aussi, de nouveaux fruits en faveur de la religion catholique. »

Les pèlerins venus à Rome avaient déjà en grande partie quitté la Ville éternelle. Leur voyage à travers l'Italie ne put s'effectuer sans de nouvelles indignités de la part des fonctionnaires du gouvernement usurpateur. Irrité du dédain que professaient pour lui les catholiques, ce gouvernement trouva bon de tirer du même coup de petites vengeances et quelques pièces d'or. Les hommes d'État de Florence imaginèrent pour cela un moyen doublement ingénieux. Ils feignirent de croire que le choléra était à Rome, et, sous prétexte de précaution hygiénique, ils soumettaient les catholiques, et surtout les prêtres, à des visites, à des fumigations et à des aspersions, qui les retardaient, souvent les incommodaient et les obligeaient à séjourner dans les auberges où ils étaient rançonnés.

Les évêques, à leur tour, s'éloignèrent peu à peu et

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

comme à regret de la ville de Rome et du grand Pontife qui les avait si paternellement accueillis.

La France qui comptait alors quatre-vingt-douze sièges, dont quatre étaient vacants, avait envoyé soixante-treize de ses pontifes à ces fêtes de la catholicité.

L'éclat du Centenaire avait dépassé non-seulement l'attente générale, mais les prévisions mêmes du Souverain Pontife. On comptait sur deux cents évêques et quelques milliers de fidèles, et voilà que cinq cents évêques *font couronne* au Pape, et cent quarante-mille fidèles étrangers à Rome deviennent comme autant de perles ajoutées à cette couronne d'honneur. Le malheur des temps, les feux de la canicule, le bruit méchamment propagé d'une épidémie cholérique décimant la population romaine, le spectacle des foules courant à l'exposition de Paris, et surtout les menaces de la révolution contre Rome n'ont fait qu'aiguillonner partout l'ardeur des catholiques. Jamais peut-être, depuis des siècles, Rome n'avait vu plus de monde ni plus d'enthousiasme. Le peuple catholique venait de nouveau prendre possession de sa capitale la ville chrétienne par excellence, la ville éternelle, universelle, le sanctuaire de la vraie religion, la citadelle de la justice, le refuge de la liberté humaine : noble défi jeté à la révolution, mugissante aux portes de Rome. L'ennemi spéculant sur la détresse du trésor pontifical, tenait en quelque sorte le doigt sur le pouls de la Papauté et en comptait les pulsations. Encore un peu de temps, pensait-il, et le Pontife sera placé entre la banqueroute et la conciliation. Rêve inique et trompeur ! Dieu avait inspiré à Pie IX un appel au

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

monde catholique. Cet appel fut entendu. Le Centenaire vint combler le vide du trésor pontifical (1).

Plusieurs des dons offerts étaient significatifs. Ainsi une dame brésilienne entra au Vatican suivie de deux domestiques noirs portant chacun une énorme clef... Une de ces clefs était d'or, l'autre d'argent, comme les clefs symboliques qui figurent dans les armes de l'Église romaine. Un évêque demanda la permission d'entrer chez le Saint-Père avec une canne qu'il tenait à la main ; cette infraction à l'étiquette pontificale ayant été autorisée d'autant plus volontiers qu'il marchait péniblement, le prélat déposa sa canne sur la table du Pape. La canne était d'or massif !

Les clefs affirmaient le pouvoir du Pape sur Rome, et le bâton le droit d'en chasser les profanes, *foris canes*.

Le Centenaire était, en effet, un immense plébiscite devant lequel éclatait l'impuissance des moyens moraux

(1) Quelques chiffres donneront une idée de la générosité du monde catholique en cette circonstance. Les cent villes italiennes offrirent au Saint-Père un album monumental et cent bourses pleines d'or; Mgr Manning déposa aux pieds de Pie IX 750,000 francs, hommage de la générosité anglaise; le cardinal-archevêque de Malines 400,000 francs ; l'archevêque de Posen 500,000 francs ; celui de Mexico 300,000 francs ; celui de Cuba 100,000 douros. « Nous renversons l'ordre de la nature, leur disait Pie IX en souriant : ce sont les enfants qui nourrissent le père. » Pie IX, il est vrai, ne recevait de ses enfants que pour rentrer dans l'ordre vis-à-vis de ceux d'entre eux qui étaient dans le besoin. Ainsi, il se chargea de loger et de nourrir quatre-vingt-cinq évêques des plus pauvres, italiens, orientaux ou missionnaires, et il n'en laissa partir aucun sans lui donner d'abondantes aumônes pour ses œuvres diocésaines.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

concédés à l'ennemi par une *convention* célèbre. Seule, la force brutale lui restait, et il s'occupa d'en préparer la mise en œuvre.

Enfin, le grand spectacle que donne au monde le Centenaire, c'est celui de l'unité, de la force et de la perpétuité de l'Église catholique. Ce triple caractère est, après dix-huit siècles, un effet toujours subsistant de la prière de son divin Fondateur, *ut omnes unum sint*; de sa prédiction, *portæ inferi non prævalabunt*, et de sa promesse, *ego vobiscum sum omnibus diebus, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE XIV

LES NOCES D'OR DE PIE IX, EN 1869.

Les *Noces d'or* en général. — Avant Pie IX, point de *Noces d'or* célébrées publiquement. — Raisons de la solennité donnée au *Jubilé* de Pie IX. — Cette pensée fait explosion et se propage. — *Bref* de Pie IX à ce sujet. — Prière pour le Pape. — Fêtes préliminaires à Rome. — La veille du 11 avril 1869. — Le jour de la fête. — Décoration de la basilique Vaticane. — Solennité religieuse. — Hommages des corps constitués. — Félicitations des souverains. Exceptions. — Audience publique dans la salle consistoriale. — Vœux et adresses à Pie IX. — Dons offerts au Saint-Père. — Générosités du Pape. — Joie publique à Rome. —Le 12 avril. Pie IX à *Tata Giovanni*; à *Sainte-Agnès-hors-des-Murs*; retour triomphal dans la Ville. — Le 13 avril. Audience aux dames catholiques. — Le 14 avril. Audience à la jeunesse italienne. — Allégresse du monde catholique. — Enseignement des *Noces d'or* de Pie IX.

Avant de fermer ce volume, cueillons encore une fleur dans le champ de la Paix.

Il était entré dans les habitudes du monde catholique de célébrer par des fêtes annuelles les grands événements de la vie de Pie IX.

Aux approches de l'année 1869, les échos du Centenaire, qui vibraient encore dans l'âme des fidèles,

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

y réveillèrent un autre souvenir, celui de l'ordination sacerdotale du Successeur de saint Pierre.

Pie IX, on s'en souvient (1), avait reçu l'onction du sacerdoce, dans l'oratoire privé du palais *Pamphili*, le 10 avril 1819, des mains de Mgr Caprano, depuis cardinal.

Il célébra sa première messe, le lendemain, saint jour de Pâques, dans l'église de l'hospice de *Tata Giovanni*.

On touchait au cinquantième anniversaire de ce fait mémorable.

Célébrer sa cinquantaine sacerdotale, c'est un privilège accordé à bien peu de prêtres. C'était un événement presque inouï, avant le concile de Trente, alors que les prêtres n'étaient ordonnés qu'à l'âge de trente ans révolus.

Ce jubilé cinquantenaire s'appelle vulgairement les *Noces d'or*. Sur 258 Papes qui ont occupé le trône pontifical, à peine en trouve-t-on, dans l'espace de dix-huit siècles, douze à quinze qui aient assez vécu pour célébrer leurs *Noces d'or*. Avant Pie IX, c'était une fête toute personnelle à laquelle le monde restait complétement étranger. Grégoire XVI, prédécesseur immédiat de Pie IX, célébra sa cinquantaine sacerdotale, mais en particulier ; et lorsque le lendemain, il raconta aux prélats de sa maison qu'il avait célébré, la veille, cet anniversaire, il les étonna tous.

Mais Pie IX était entré dans des relations si intimes avec le monde catholique tout entier, que chacun prenait part aux moindres événements de son Pontificat.

(1) Voir *premier volume*, p. 19.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Plus que jamais, avec Pie IX, on sentait que le *Pape* est *Père*. Or, dans les familles, on fête la naissance d'un père et la cinquantaine de son mariage. N'était-il pas juste et naturel de célébrer l'anniversaire de la naissance de Pie IX au sacerdoce, qui était en même temps celui de son alliance avec l'Église ? La paternité de Pie IX a d'ailleurs un caractère spécial qui la rend plus touchante et plus sacrée. Pie IX est un Père persécuté ! Or, est-il rien sur la terre qui accroisse l'amour comme la douleur des êtres que nous chérissons ? Jésus-Christ lui-même serait moins aimé de nous, si son front ne portait pas une couronne d'épine et si ses pieds, ses mains et son cœur ne portaient point des stigmates ensanglantés. « Pour les âmes nobles et délicates, dit un pieux auteur, l'auréole de la douleur rend plus aimables et plus belles les figures qu'elle enveloppe. Et c'est ici, on peut le dire, la cause principale de l'amour singulier que le monde catholique porte à Pie IX. Vous nous reprochez de trop l'aimer : pourquoi le persécutez-vous ? Vous dites que nous l'idolâtrons : pourquoi le faites-vous souffrir ? Vous dites que nous lui donnons nos biens : pourquoi lui avez-vous pris le sien (1) ? »

Pie IX n'est pas seulement un père tendre, il est encore le modèle des rois, le roi le plus vrai, le roi des âmes. Il compte 200 millions de sujets, et ses États n'ont d'autres limites que celles du globe terrestre ; et ce qu'il y a dans ce royaume de particulier et d'admirable, c'est que tout y est libre. Ailleurs, on est sujet

(1) L'abbé Ricard, les *Noces d'or de Pie IX*.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

nécessairement, forcément ; ici, on est sujet du Pape parce qu'on le veut. Et l'on s'incline spontanément devant son autorité ; l'esprit et le cœur, tout est soumis. Qu'un roi ordinaire définisse une vérité et essaie de l'imposer, un éclat de rire partira de toutes les frontières de son empire ; mais que le roi Pie IX ouvre la bouche pour enseigner, toute intelligence s'incline et toute âme dit : *Je crois*. Voilà de l'autorité, voilà une royauté véritable !

Un roi est *Pasteur des peuples*, selon le langage des anciens, ποιμὴν λαῶν. Le Pape l'est dans toute la force du terme. Pie IX a été le Pasteur bon, dévoué jusqu'au sacrifice de lui-même. Aucune violence n'a pu lui arracher la dernière des brebis de son troupeau. Il a mis sa couronne en jeu, plutôt que de livrer un faible enfant aux menaces de toutes les puissances de la terre.

Ce roi a quatre légitimités incontestables : légitimité de l'origine, légitimité du temps, légitimité des acclamations populaires de ses sujets, légitimité du droit et des traités.

Ce roi porte également quatre couronnes éclatantes : couronne royale, couronne de la vertu, couronne de la vieillesse, couronne du malheur, et ces quatre couronnes entrelacées, il les porte avec une majesté incomparable.

Le monde catholique était trop fier de ce Roi, de ce Pasteur et de ce Père pour laisser dans l'oubli la fête jubilaire de son sacerdoce. Il fallait profiter de l'occasion pour se serrer près de lui, et le défendre contre la haine par l'amour, contre l'ingratitude par la reconnaissance, et contre l'outrage par les honneurs et le dévouement. D'ailleurs, dans un temps où l'on attaquait avec fureur le

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

catholicisme, il était de bonne guerre d'imiter la prudence du serpent et de préserver avant tout la tête.

L'idée première de célébrer avec éclat ce glorieux anniversaire paraît être venue d'Allemagne. Elle fut émise, en septembre 1868, dans l'assemblée générale des catholiques réunis à Bamberg. De là, elle parvint à l'*Association catholique de la jeunesse italienne* qui s'en empara avec transport. Interprète de cet élan des cœurs, la *Correspondance de Rome* publiait au mois de janvier suivant, une note ainsi conçue :

« C'est le 11 avril de l'année 1869 que le Saint-Père célébrera le cinquantième anniversaire de sa première messe. Les fidèles du monde entier doivent avoir les yeux et le cœur fixés sur ce grand jour ; déjà les catholiques italiens s'ébranlent et se mettent en mesure de fêter dignement le Pontife-Roi, à cette occasion. Un appel a été fait par la *Jeune Italie catholique* à tous les habitants de la Péninsule, afin de pouvoir offrir à Pie IX, le 11 avril, un gage de filial amour et de généreux dévoûment... »

La jeunesse catholique de Bologne eut l'honneur de prendre l'initiative des souscriptions qui bientôt s'organisèrent de toutes parts. D'ailleurs, dès le 1er octobre 1868, la *Société de Saint-François-de-Sales*, établie à Venise, avait proposé de convier toute la jeunesse pieuse d'Italie à célébrer le jubilé sacerdotal du Saint-Père par l'envoi de dons et d'adresses au Pontife bien-aimé.

Cette idée fit rapidement son chemin et envahit bientôt toutes les parties du monde catholique. L'émotion que

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

produisit partout l'approche de cette solennité fut comme un épisode du voyage universel des âmes vers la Ville éternelle, et de ces relations filiales, providentielles, incessantes formées, sous Pie IX, entre la tête et les membres, entre l'Eglise mère et ses filles répandues par toute la terre.

Surpris lui-même d'un pareil mouvement et touché de ces élans d'amour, Pie IX cédant aux instances qui lui venaient de tous côtés, accorda pour la circonstance une indulgence plénière, aux conditions accoutumées. Le Bref qui contient cette faveur porte la date du 16 mars 1869. On y lit ce touchant préambule :

« Au sein de nos si grandes et si cruelles sollicitudes, nous pouvions difficilement espérer que le Très-Haut Nous accordât une vie assez longue pour qu'il nous fût donné de célébrer solennellement le cinquantième anniversaire du jour où Nous avons reçu le sacerdoce ; si telle est la volonté de Dieu, cela arrivera le 11 avril prochain. Cette grâce, qui remplit notre âme d'une grande joie, a offert aux fidèles une nouvelle occasion de manifester leur piété et de Nous témoigner leur amour. Nous adressant avec un empressement inouï leurs félicitations d'un si heureux événement, ils y ont ajouté humblement l'instante prière de faire concourir la joie de ce jour à leur bien spirituel, et de daigner ouvrir en leur faveur les trésors célestes de l'Eglise dont Dieu Nous a confié la dispensation. Voulant de grand cœur répondre à ces pieux désirs du monde catholique, sûr de la miséricorde de Dieu tout-puissant et de l'autorité des bienheureux Pierre et Paul, ses apôtres, Nous accordons miséricor-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

dieusement dans le Seigneur indulgence plénière, etc..»

Tous les évêques publièrent ce bref dans leurs diocèses, en ordonnant des prières pour le Saint-Père.

En France se répandit partout la prière suivante, proposée d'abord par la *Semaine catholique de Toulouse*, et enrichie ensuite d'indulgences partielles par plusieurs évêques.

Prière pour Pie IX :

« O Jésus, Prêtre et Pontife éternel, qui appelâtes, il y a cinquante ans, à l'honneur du sacerdoce un pieux lévite prédestiné à devenir votre Représentant direct et le Chef de votre Église, daignez répandre, à l'occasion de cet anniversaire, un abondant surcroît de grâces et de bénédictions sur le bien-aimé Pontife qui se montre ici-bas votre fidèle image : exaucez-le dans ses prières, assistez-le dans ses conseils, soutenez-le dans ses entreprises; accordez-lui enfin de longs jours de bonheur qui le dédommagent au centuple de tant d'heures d'angoisse, et lui permettent de voir ses travaux, ses bienfaits, ses vertus, ses souffrances, couronnés par le triomphe éclatant de sa cause. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie, votre Mère, qu'il a proclamée immaculée. Ainsi soit-il. »

Ajouter une fois : « *Notre Père* et *Je vous salue, Marie.*

« Saint Joseph, priez pour lui.

« Saint Pierre et saint Paul, priez pour lui. »

Le jour désiré n'avait pas encore paru que déjà Rome était en fête. Le chapitre de Saint-Jean-de-Latran fit célébrer, les 8, 9 et 10 avril, un *Triduum* solennel pour

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

remercier Notre-Seigneur des longues années accordées à son Vicaire et solliciter la prolongation de ses jours si précieux à l'Église, au peuple chrétien et à ses États. Le samedi 10, à cinq heures du soir, le Saint-Père se dirigea en train de *gala* vers l'église *Mère* et *Maîtresse* pour assister à la clôture du *Triduum*. Reçue à la porte de la sacristie par le cardinal Patrizzi, vicaire de la basilique, par le chapitre et le clergé, et suivie des cardinaux, Sa Sainteté entra dans le temple, dont la majesté était rehaussée par des tentures de soie et de velours. Sur l'autel papal, au milieu d'une brillante illumination, le Saint-Sacrement était exposé à l'adoration des fidèles qui remplissaient l'immense édifice. On récita d'abord la prière à Jésus-Christ Rédempteur, composée et imprimée pour la circonstance. Elle fut suivie du chant de l'Antienne *Oremus pro pontifice nostro Pio*, des litanies de Lorette, de l'hymme d'action de grâces, du *Tantum ergo*, et de la bénédiction donnée par Mgr Villanova-Castellacci, archevêque de Petra et chanoine de Saint-Jean-de-Latran.

En revenant de la basilique au Vatican, comme en s'y rendant, le Saint-Père fut l'objet de manifestations enthousiastes. Entre les deux collines célèbres, situées à deux extrêmités opposées de la ville, les rues et les places étaient encombrées de personnes de toute condition, de tout âge, de tout sexe et de toute nation, qui, sur le passage du cortège et à la vue du Souverain-Pontife, l'acclamaient avec vénération et allégresse, et mêlaient à leurs souhaits de félicité la demande de la bénédiction apostolique.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

A la tombée de la nuit, le peuple se porta en foule vers la basilique de Saint-Pierre, déjà illuminée au moyen de feux voilés qui en profilaient la belle architecture; au coup de huit heures, mille feux brillants, allumés en un clin d'œil, éclairèrent les colonnades, les atriums, la façade et la coupole.

Ce même jour, les églises furent plus fréquentées que de coutume, les fidèles s'approchèrent à l'envi des Sacrements, et les prêtres à charge d'âmes qui devaient, le dimanche 11, appliquer la messe *pro populo*, la célébrèrent le samedi 10, à l'intention du Souverain-Pontife. En un mot, dès le 10, on vit se manifester cet esprit de piété et de ferveur qui devait prendre, le lendemain, de si vastes proportions.

L'amour des Romains pour le Saint-Père trouvait, en cette circonstance, un nouvel aliment dans la coïncidence d'un double anniversaire bien propre à rehausser l'éclat de ses *Noces d'or*, savoir : sa rentrée triomphale à Rome, le 12 avril 1850, et sa préservation miraculeuse, le 12 avril 1855, à *Sainte-Agnès-hors-des-murs*.

L'aurore du 11 avril se leva brillante et radieuse, avec une température de printemps. « Depuis que Rome est en fête, écrivait le rédacteur en chef de l'*Univers*, le ciel ne nous refuse plus son soleil. Plus un nuage : on dirait que le printemps attendait le jour de Pie IX. » En effet, depuis quatre jours, plus un seul nuage au firmament ; le ciel semblait sourire à ces fêtes.

Dès six heures du matin, des flots de peuple envahissent l'enceinte sacrée. Des bancs étaient disposés autour de la Confession pour les cardinaux ; des galeries

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

attendaient les membres de la famille royale de Naples, le duc de Parme, les envoyés extraordinaires des souverains et les membres du Corps diplomatique ; enfin, une estrade peu élevée et fermée était réservée à des personnes illustres venues de divers pays. L'immense transsept de l'église était complètement dégagé et ouvert aux fidèles. Néanmoins les rangs de l'assistance y étaient tellement serrés qu'on étouffait sous les voûtes du plus vaste temple de la terre. Toutes les nations du globe y étaient représentées.

La basilique était tendue de draperies pourpre et or ; la statue de saint Pierre, revêtue d'ornements sacerdotaux et portant la tiare ; devant elle, deux grands cierges peints que supportaient de gigantesques candélabres de bronze ; aux pilastres, près de la statue, deux bouquets ou plutôt deux mosaïques de Camélias blancs et rouges, envoyés par la ville de Gênes, et formant deux inscriptions, savoir, les rouges : *Pio Papa IX* : *Genua* ; et les blanches : *Tu es Petrus*. La confession était resplendissante de lumières, l'autel chargé de cierges.

A sept heures et demie, le Pape fait son entrée dans la basilique. Il s'arrête à la chapelle du Saint-Sacrement où il distribue la sainte communion. A huit heures, il est à l'autel. La chapelle pontificale entonne des motets et fait entendre d'harmonieuses compositions de Palestrina.

Par une nouvelle coïncidence, l'église célébrait ce même jour, la fête du *Bon Pasteur*, dont Pie IX était la vivante image, et du Pape saint Léon le Grand, dont il avait la force et la majesté. Toutes les paroles de la

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

sainte liturgie se rapportaient admirablement au caractère et à la physionomie de Pie IX.

Durant la messe, le visage de l'auguste Pontife paraît tout transfiguré. Au *memento* des vivants, il demeure longtemps comme en extase. Toute l'assistance s'unit à lui dans la prière et le recueillement. Dans toutes les parties de la basilique, auprès des grands tombeaux, le long des murs de marbre, derrière les piliers massifs, des prêtres, des femmes, des pauvres, des pèlerins prient à genoux, les mains jointes et le regard perdu dans la contemplation ; des larmes mouillent le pavé du temple.

Pie IX, après avoir communié lui-même, distribue le pain eucharistique à près de 300 personnes. Les premiers qu'il admet sur le degré le plus élevé de l'autel sont neuf enfants de l'hospice de *Tata Giovanni ;* ils semblent figurer les neufs chœurs angéliques aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. C'était au milieu des orphelins de cette maison, et dans l'humble chapelle de *Santa Anna de falegnani* (*Sainte Anne des menuisiers*), attenante à l'hospice, que Pie IX, nous l'avons dit, avait célébré sa première messe (1). Aujourd'hui l'humble sanctuaire de *Tata Giovanni* est devenu la superbe basilique du Vatican ; et la petite communauté, l'innombrable concours des catholiques de l'univers.

Après la messe, Pie IX, d'une voix qui révèle le transport de son âme, entonne le *Te Deum*, et l'hymne ambrosienne répétée en chœur par cinquante mille voix,

(1) Voir Ier volume, p. 27.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

résonne, sous la coupole de Michel-Ange, avec une sonorité et une puissance dont rien au monde ne saurait donner l'idée, pendant que le canon du fort Saint-Ange joint ses notes éclatantes au cantique d'actions de grâces. Le Saint-Père donne ensuite la bénédiction du Saint-Sacrement. Il est vivement ému et les larmes altèrent sa magnifique voix. Son émotion a gagné toute l'assistance, et l'on entend les cœurs, atteints comme par un courant électrique, éclater en sanglots dans le saint lieu.

Pendant que Pie IX célébrait le Saint-Sacrifice à l'autel de la Confession de Saint-Pierre, d'autres prêtres qui partagaient avec lui la joie de fêter leur jubilé sacerdotal, le célébraient à d'autres autels.

Après la messe, le Saint-Père passe dans la sacristie de la basilique. Là, un grand *rinfresio* ou déjeuner a été préparé, au frais du chapitre de Saint-Pierre. On peut évaluer à deux mille le nombre des heureux convives qui prennent part à ce banquet de famille.

Pendant ce temps, la foule prodigieuse qui remplissait l'église se précipite dans les cours du Vatican où se trouvent exposés les dons des communes de l'État pontifical. On est même obligé d'en interdire l'entrée aux derniers venus pour éviter l'encombrement et le désordre.

De retour dans ses appartements, le Saint-Père reçut les hommages du Sacré-Collège, des corps constitués, des officiers de la garde noble, de la garde palatine, et des différentes corporations.

La plupart des souverains s'empressèrent, dans cette circonstance, d'offrir au Saint-Père, par leurs représen-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

tants ou par des personnages illustres envoyés *ad hoc*, leurs félicitations et leurs vœux. Le marquis de Banneville présente les hommages de l'empereur et de l'impératrice des Français. Le comte de Trauttmansdorff, ambassadeur d'Autriche, ceux de S. M. I. et R. Apostolique, exprimés dans une lettre autographe. Le comte Pycke de Peteghem, ministre de Belgique, a l'honneur de remettre au Saint-Père une lettre autographe de son souverain. Le marquis de Lorenzana se présente au nom de diverses républiques de l'Amérique. Le duc de Ratibor, envoyé par S. M. le roi de Prusse, apporte une lettre de son souverain et un magnifique vase de porcelaine de la fabrique royale de Berlin. Le comte d'Arco, envoyé extraordinaire, remet une lettre de S. M. le roi de Bavière. Font également parvenir leurs félicitations, la reine d'Angleterre, le czar, le roi et la reine d'Espagne, (alors détrônés) et S. A. le prince des Asturies, le roi de Hollande, le roi de Saxe et le roi de Würtemberg, et LL. AA. le grand-duc de Toscane, le grand-duc de Mecklembourg-Strelitz, le prince de Monaco, et un grand nombre d'autres princes et personnages de tout rang et de tout pays.

On remarqua, chose étrange, que, parmi les rois, un des plus empressés fut un protestant, le roi Frédéric-Guillaume de Prusse; le vase très-riche et très-élégant qu'il envoya au Saint-Père fut exposé, avec d'autres présents, dans les loges de Raphaël.

Deux souverains catholiques se sont abstenus d'offrir leurs souhaits au Pape, savoir, Victor-Emmanuel et son gendre don Pedro, roi de Portugal. Encore, le roi sarde

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

chercha-t-il timidement à remplir un devoir personnel. Il envoya une manière de chapelain militaire, très-galonné, très-décoré, lequel devait remettre ou plutôt faire remettre au Pape un calice de la part de Victor-Emmanuel. Mais le chapelain ne trouva personne qui voulût se charger de la commission. Tout le monde sentait qu'offrir un présent à Celui que l'on a dépouillé de quinze provinces est dérisoire. Un calice, d'ailleurs, venant de la main de l'usurpateur, pouvait-il être autre chose qu'un calice d'amertume ?

A quatre heures du soir, Pie IX reçut, dans la vaste salle qui surmonte l'*atrium* de Saint-Pierre, les députations du monde catholique. On avait dressé là un trône sur lequel Sa Sainteté prit place, entouré de plusieurs milliers de fidèles. Au milieu des représentants des provinces, figuraient cent cinquante jeunes Romains, et soixante enfants des écoles de musique, récemment fondées par Pie IX, qui chantèrent une hymne composée pour la circonstance par le poète Tripepi, et mise en musique par l'abbé Rosati de la chapelle pontificale, deux maîtres qui illustraient alors la poésie et la musique romaines.

Le Saint-Père entendit ensuite la lecture d'une adresse des provinces à laquelle il répondit par une improvisation pleine d'à-propos comme tout ce qui sortait de ses lèvres. Faisant allusion à l'excellente musique qu'il vient d'entendre, il la représente comme une figure de l'harmonie qui doit régner dans le monde. Puis, passant aux persécutions auxquelles l'Église est en butte, il ajoute :

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

« Bien que l'Église soit attaquée de toutes parts, des millions et des millions de catholiques (et je vois ici les représentants de toutes les nations devant moi) se lèvent prêts à défendre ce Saint-Siège et tous nos droits. Non, certes, nous ne devons pas, en leur présence, descendre à des conciliations indignes.....Oh ! Rome, l'antique domination du monde païen, Rome moderne même qui lui succéda et devant laquelle s'inclinaient noblement les puissants de ce monde, recevant d'elle autant de splendeur, d'autorité et de force, qu'ils lui offraient de respect, de soumission et de dévouement, cette Rome, je la cherche en vain, je ne l'aperçois plus!... Mais ma Rome, à moi, je la trouve dans vos yeux et dans vos cœurs, ainsi que dans les cœurs de tous ceux qui soupirent avec vous vers ce centre d'unité, de vérité, de force, disposés à tout sacrifier pour son honneur et sa défense.... »

Le Saint-Père, en terminant son allocution, est attendri jusqu'aux larmes. L'émotion se communique en un instant à l'auditoire tout entier, et les démonstrations d'amour, les acclamations enthousiastes s'échappent de toutes les poitrines.

Pendant cette longue et touchante audience, les musiques militaires réunies exécutent sur la place un hymne composé par Gounod. Le Saint-Père en se retirant apparaît un instant au balcon de la basilique pour prêter l'oreille à ces symphonies. A son aspect, la foule qui encombre la place salue Pie IX par des cris prolongés, en agitant sous ses yeux des milliers de foulards.

Les vœux adressés par le monde catholique à ce Père bien-aimé étaient accompagnés de dons de toute nature.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Un volume ne suffirait pas à les énumérer. Nous ne pouvons nous défendre d'en mentionner au moins un certain nombre.

Le collège des Cardinaux offrit au Saint-Père un précieux coffret renfermant 80,000 francs ; la garde noble, une bourse brodée par les princesses Altieri et Barberini et contenant 5,000 francs ; les ministres, une croix, chef-d'œuvre d'orfévrerie, ornée de pierres précieuses et soutenue par une chaîne d'or d'une valeur de 30,000 francs ; la commune de Rome, un magnifique calice, incrusté de pierres précieuses ; la jeunesse des écoles, un autre précieux calice ; la commission des hospices, un porte-missel en argent massif, surmonté d'une statuette de l'Immaculée-Conception en or, couronnée de diamants et entourée de saphirs.

Toutes les communes de l'État pontifical envoyèrent des échantillons de leurs produits. Ces nombreuses députations se rendirent à Rome avec les délégats apostoliques et les conseillers des provinces. Les présents étaient portés sur des chariots enguirlandés, pavoisés de drapeaux aux couleurs pontificales, traînés généralement par des bœufs accouplés, et précédés et suivis de paysans à cheval. La foule les voyait passer avec un intérêt sympathique, à travers les rues de Rome, et les accueillait par ses acclamations. Ces braves campagnards répondaient en agitant leurs chapeaux et en criant : *Viva Pio nono !* Au pied de l'escalier royal du Vatican se tenaient des employés du palais apostolique, chargés de recevoir ces dîmes gigantesques et volontaires de tout un peuple à son Roi. On les déposait sous

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

les portiques de certaines cours du Vatican. Jamais on n'avait vu un tel spectacle ; jamais un délire plus universel de joie et d'amour n'avait remué Rome et le petit État pontifical.

Un simple aperçu donnera au lecteur une idée de cette profusion d'offrandes généreuses envoyées par les provinces au Roi-Pontife.

La commune de *Monte-Rotondo* offre 1,000 litres de vin, dans un tonneau de bois doré avec des cercles d'argent, et traîné par un magnifique attelage ; c'était un vin vieux échappé comme par miracle, en 1867, à la rapacité des Garibaldiens.

Albano et *Frascati* envoient un élégant pavillon où sont étagés les meilleurs vins, les huiles les plus fines, les plus beaux fruits, et ce pavillon est couronné d'une vaste coupe remplie de ce miel exquis célébré par le chantre de Tibur.

La commune de *Guercino* envoie à Sa Sainteté du papier superfin ; celle de *Cori*, du tabac ; celle de *Velletri* un grand assortiment de bouteilles de vin avec une médaille en or relative à la solennité ; celle de *Cisterna*, plusieurs barils de vin et deux cents fromages des plus exquis.

D'autres communes envoient au Pape des produits de leur industrie, tels que du blé, de l'huile, des olives, du chanvre, de la soie, des instruments aratoires, et aussi des animaux, des chevreaux, des bœufs, des veaux, des agneaux, des volailles, etc,

D'autres apportent des marbres, des sculptures, des marquetteries en asphalte de *Collepardo*, des poteries de

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Civita-Castellana, des pains de soufre de *Viterbe*, de l'alun de *Civita-Vecchia*, des pièces de draps de *Veroli* et d'*Alatri*, des papeteries de *Grottaferrata*.

Tivoli envoie de l'huile et du coton; *Bolsena*, un poisson de son grand lac d'une dimension extraordinaire, dans une cuve d'argent; *Bracciano*, deux gros poissons dans un magnifique vase en cristal.

Les Romains apportent leurs belles écharpes de soie, des orfévreries étrusques, des mosaïques en grand nombre. C'est un mouvement général d'affection, de générosité et d'enthousiasme qui excite l'admiration des plus indifférents.

Au milieu de ces produits divers, qui forment une vaste exposition dans les cours du Vatican, se font remarquer douze canons envoyés au Saint-Père par le comité franco-belge.

Une députation du clergé d'Angleterre et d'Écosse offre à Pie IX une médaille d'or de l'Immaculée-Conception. Une autre députation, envoyée par la Hongrie, apporte une magnifique croix, chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût, formée de deux branches en diamants, et enrichie de perles et de rubis; cette croix avec sa chaîne d'or est renfermée dans une riche cassette d'ébène, portant en lettres d'or une dédicace à Pie IX. Le tout avait coûté 13,000 florins.

Des présents nombreux arrivent même du Nouveau-Monde. Les évêques d'Amérique ont envoyé plusieurs caisses. Dans l'une de ces caisses on trouve du chocolat pour le déjeûner de Pie IX, et des boules d'or de la Californie représentant une somme considérable.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

A ces dons en nature s'ajoutent de riches offrandes pour le denier de Saint-Pierre. De toutes parts, les journaux catholiques et les *Semaines religieuses* ouvrirent des souscriptions de circonstance. Nous nous contenterons de donner une idée de cet élan général en disant que l'Allemagne seule donna un million ; la France, davantage ; l'Angleterre catholique fut digne de sa foi ardente et généreuse ; la Belgique, inépuisable ; l'Italie voulut paraître grande par sa foi, grande par sa libéralité, en face de la révolution qui s'efforçait de la diminuer de toute manière. Les nations de l'Amérique rivalisaient de générosité avec celles de l'Europe.

Pie IX ne se laissa pas vaincre en générosité. Les pauvres eurent une large part à sa fête. A son exemple, les familles riches de Rome distribuèrent, le 11 avril, une abondante provision de vivres et de vêtements aux malheureux de leurs quartiers.

Les prisons elles-mêmes s'ouvrirent, et la bonté de Pie IX descendit jusqu'au fond de ces demeures où le crime et la révolte payaient leur peine, et rendit à la liberté un certain nombre des tristes victimes des passions révolutionnaires.

Le cœur du pieux Pontife ne pouvait, dans un pareil jour, oublier ses fidèles serviteurs. Il voulut que chacun pût conserver un souvenir de son jubilé demi-séculaire. Les ministres reçurent soit des objets de valeur, soit de l'argent, pour en faire une distribution à leur personnel respectif.

L'espace nous manque aussi pour parler en détail des adresses, des télégrammes et des lettres innombrables

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

que reçut Pie IX, à l'occasion de ses *Noces d'or*, de la part des évêques, du clergé, des laïques, des universités, des académies, des associations diverses, et qui toutes respiraient l'amour, le respect, la reconnaissance et un attachement sans bornes au Saint-Père et à la Chaire pontificale.

Partout, d'ailleurs, la piété s'empressait de puiser, en s'approchant des sacrements, dans le trésor des indulgences ouvert à tous par le Père commun des fidèles. Ce surcroît d'activité, de foi et de ferveur qui circulait, à ce moment, dans tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ, semblait partir du cœur de la catholicité pour y revenir et s'y réchauffer encore. Nulle part en effet autant qu'à Rome, l'enthousiasme pour l'Église et son auguste Chef n'éclatait en démonstrations de toute nature. L'art, inspiré par l'amour filial, avait réalisé des merveilles. C'étaient des peintures, des allégories, des emblèmes, des figures monumentales. Les places publiques étaient converties en musées. Les temples, les édifices, les obélisques, les fontaines, les places étaient inondés de flammes. Sur les eaux du Tibre ondulaient des embarcations pavoisées d'où s'échappaient, à travers les ombres de la nuit, des milliers d'étoiles volantes. Un grand nombre de maisons particulières étaient également illuminées.

Sur divers points, des cantates et des concerts d'instruments célébraient les gloires de Pie IX.

Une foule innombrable et tranquille circula dans les rues jusqu'à une heure très-avancée pour jouir du spectacle de cette fête universelle. La joie était sans mélange.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Pas un cri discordant ne troubla, pendant cette soirée, les acclamations enthousiastes qui éclataient sur le passage du Saint-Père, lorsque, avant de rentrer au Vatican, il parcourut la ville pour montrer qu'il agréait la démonstration, et pour mettre par sa présence le comble à l'allégresse publique.

La soirée se termina par un feu d'artifice que la municipalité fit tirer sur les hauteurs du Janicule.

En célébrant le cinquantième anniversaire de sa première messe, Pie IX n'oublia pas le sanctuaire où, pour la première fois, il était monté à l'autel. Le lundi 12 avril, à dix heures du matin, le pieux Pontife, accompagné des prélats de service, se transporta à la chapelle de l'hospice de *Tata Giovanni*. Les pensionnaires de l'établissement avaient fait eux-mêmes tous les préparatifs de la fête, décoré et illuminé l'église, tendu l'*atrium* de draperies, changé la cour en jardin, placé au fond du cloître deux tableaux, représentant, l'un la première messe de l'abbé Mastaï, l'autre la visite du Saint-Père à la maison en 1853, et orné les murailles d'inscriptions latines et italiennes rappelant les bienfaits dont Sa Sainteté avait comblé cet asile des pauvres orphelins.

La foule se pressait si compacte aux abords de l'établissement que le cortège eut de la peine à la traverser. Le public ne put être admis dans l'église, à cause de son exiguité, mais il s'en dédommagea amplement en saluant le Pape de ses plus vives acclamations. L'air était ébranlé des cris répétés de : *Viva Pio nono ! Viva il Papa Re ! Ad multos annos !*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Le cardinal Patrizzi, plusieurs prélats, les directeurs de l'hospice se tenaient à la porte pour recevoir Sa Sainteté, et le bon Pie IX entra dans l'église au chant de ces paroles si bien appropriées à la circonstance : *Benedictus qui venit in nomine domini...* La messe fut célébrée par un des chapelains du Pape, Mgr Anniviti. Le Saint-Père, pieusement agenouillé, paraissait un ange, et l'on voyait des larmes couler sur ses joues.

La messe terminée, Pie IX parcourut l'établissement, et, après avoir examiné et loué les élégantes décorations, il s'arrêta dans la salle du trône pour écouter un hymne de circonstance exécuté par les élèves ; puis, tous s'approchèrent pour baiser le pied de celui dont la présence avait sanctifié, cinquante ans auparavant, cette demeure bénie du ciel. Pie IX répandit encore sur cette pieuse maison et sur ses habitants la bénédiction apostolique, et il rentra au Vatican au milieu des acclamations populaires.

Le même jour, à une heure de l'après-midi, le général Kanzler passa en revue, en l'honneur du Pape, à la villa Borghèse, les troupes de toutes armes, en présence d'une foule immense.

Depuis 1855, Pie IX ne manquait pas, chaque année, le 12 avril, de faire un pèlerinage d'actions de grâces à *Sainte-Agnès* hors des murs, où ses jours avaient été si miraculeusement préservés. Il n'eut garde d'y manquer en célébrant ses *Noces d'or* qui coïncidaient si heureusement avec cette date mémorable. Vers six heures du soir, il s'achemina donc en voiture vers la basilique de *Sainte-Agnès*. Il y fut reçu par le cardinal Barili, titu-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

laire de l'église, et par les chanoines réguliers de Latran qui la desservent. Après avoir assisté à la bénédiction du Saint-Sacrement et au chant du *Te Deum*, il passa dans la *Salle de l'accident*, décorée de peintures représentant l'historique de la catastrophe. Il y admit au baisement du pied les vénérables chanoines et un grand nombre de fidèles.

Quand il revint à Rome, le crépuscule de la nuit commençait à déployer ses voiles. Une illumination sans pareille inondait la ville de flammes. Dans une simple voiture à deux chevaux, suivie de quelques carrosses où se trouvaient les personnes de sa suite, Pie IX parcourut un grand nombre de quartiers, pour jouir des splendides illuminations faites en son honneur, et récompenser ainsi le zèle et la générosité qui avaient réalisé tant de merveilles. Le tressaillement des cœurs était tel que bien des yeux étaient mouillés de larmes de joie.

Les chevaux allaient au pas et de temps en temps s'arrêtaient. Près des Thermes de Dioclétien, on vit un groupe de *lavandare* (blanchisseuses), élevant des enfants dans leurs bras, leur dire : crie *Viva Pio nono* ! et les petits enfants de s'agiter en répétant de leurs voix angéliques : *Viva Pio nono* ! et Pie IX de se retourner tout ému vers ces femmes et ces enfants pour les bénir. Il faut renoncer à peindre les scènes de joie et de bonheur qui animaient ces multitudes innombrables, s'entassant avec effort des deux côtés des places et des rues, pour laisser le passage libre au cortège du Saint-Père, ou se jetant à flots pressés autour de son char pour solliciter sa bénédiction, ou faire arriver de plus près à leur

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

adresse les accents de l'amour et de la reconnaissance.

Le lendemain mardi, 13 avril, le Saint-Père reçut, dans la salle du consistoire, les dames catholiques venues de tous les points du globe dans la Ville éternelle. Ce fut la duchesse de Laval, Montmorency, fille de l'illustre comte de Maistre, qui donna au Pape lecture d'une touchante adresse où elle priait Sa Sainteté, au nom de toutes ses pieuses compagnes, de daigner accepter la double offrande d'une bourse richement ornée, et du beau tableau d'Émile Lafon, représentant la bataille de Mentana, acquis au moyen d'une souscription des catholiques de France. L'adresse faisait ressortir avec à-propos la similitude, frappante pour tous, de la bataille de Mentana avec celle de Lépante, et des vertus de Pie IX avec celles de saint Pie V.

Pie IX, dans sa réponse pleine de délicatesse, envisage la victoire de Mentana comme le signal d'un nouvel élan de la piété chrétienne et le prélude du triomphe de la justice. Et faisant allusion à la prochaine fête de l'Ascension, il engage ces pieuses dames à imiter les apôtres qui, après avoir reçu les paroles du divin Maître, allèrent les méditer dans le Cénacle, pour les répandre ensuite à travers le monde.

Admises à l'honneur de baiser la main vénérable du Saint-Père, les dames catholiques emportèrent de cette solennelle audience un souvenir impérissable.

La journée du 14 avril éclaira une autre scène non moins touchante, savoir, l'audience donnée, dans la même salle consistoriale, aux membres de la jeunesse italienne venus à Rome.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

L'illustre président de cette société, le comte Aquaderni, s'étant agenouillé devant le Pape, exprima, dans une adresse imprimée, les félicitations de l'assistance au Saint-Père et à l'Église.

Puis, le chevalier Étienne Margotti, frère du savant directeur de l'*Unità cattolica*, prenant la parole, adressa à Sa Sainteté un éloquent discours où l'on remarque ce passage relatif à la jeunesse catholique de l'Italie :

« Vos exemples et Vos enseignements, Très-Saint-Père, ont formé cette jeunesse qui Vous honore, Vous applaudit et Vous aime. Ce n'est plus l'antique jeunesse du paganisme qu'Horace appelait dissipée et prodigue, et Sénèque ingrate et folle. C'est la jeunesse catholique qui prie avec Vous, qui Vous obéit, qui est heureuse de Vous secourir, de Vous défendre, d'être Votre couronne; et Vous, Saint-Père, Vous êtes la gloire de ces jeunes Italiens, lesquels sont heureux de se dire Vos fils, comme nous de Vous dire la gloire de la Monarchie, la gloire du monde. Nous sommes venus ici pour nous jeter à Vos pieds et pour Vous souhaiter, dans toute l'expansion de nos âmes, la prospérité et les triomphes dus à Votre vertu... »

L'orateur termina sa harangue par le cri du cœur : *Vive Pie IX* ! qui fut répété avec acclamation par l'assemblée tout entière.

Le Saint-Père, surmontant l'émotion qui s'était emparée de lui, se leva et, dans une allocution paternelle, après avoir invoqué les Saints protecteurs des grandes villes de la péninsule, il ajouta :

« L'occasion m'est offerte de réparer un oubli invo-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

lontaire. Il y a deux mois, une députation est venue me présenter les hommages d'un grand nombre de fidèles. Elle se composait de personnes de presque toutes les nations. En lui parlant, je parcourus toute l'Europe, depuis le Portugal baigné par l'Océan jusqu'aux extrêmes rivages de l'Orient. Je trouvai les principaux saints de toutes ces régions, mais je ne sais en vérité comment j'oubliai l'Italie. Je vis toute l'Europe et je n'aperçus pas ce grand piédestal qui la soutient comme un candélabre. Et comment pourrais-je oublier ces grands saints que nous avons? Un saint Paul, un saint Pierre, un saint Antonin, un saint Pétrone, un saint Géminien à Modène, un saint Ambroise à Milan! Dieu, sans doute, a permis cet oubli, afin que je vous parlasse aujourd'hui et que, n'ayant pas béni l'Italie ce jour-là, je la bénisse aujourd'hui. Et pourquoi ne la bénirais-je pas? La majeure partie des Italiens se compose de fidèles catholiques, et vous-même, ô jeunesse italienne! vous m'en donnez une nouvelle preuve. Je voudrais bénir toute l'Italie, mais en Italie il se trouve aussi des gens qui haïssent l'Église et en persécutent les ministres, et ceux-là je ne puis les bénir; mais si cette petite portion de l'Italie ne saurait être l'objet de mes bénédictions, elle le sera de mes prières... » Puis, citant pour exemple l'attachement mutuel du Pape saint Sixte et du martyr saint Laurent, il ajouta encore : « Oh! jeunes gens catholiques! je serai toujours avec vous, et vous, j'en suis certain, vous serez toujours avec moi! (*Signes enthousiastes d'adhésion dans l'auditoire.*) Nous n'aurons pas, il est vrai, de martyre à

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

subir, mais nous devrons soutenir cette haine qui, chaque jour, augmente et nous persécute davantage... »

Avant de quitter ces nobles jeunes gens, Pie IX leur donna, pour eux et pour leurs familles, la bénédiction apostolique. « Quand, de retour chez vous, ajouta-t-il en terminant, vous embrasserez ceux qui vous sont chers, répétez-leur ce que je viens de vous dire, et ces paroles multiplieront le nombre des vrais fidèles. »

Pour compléter le magnifique tableau des fêtes du jubilé sacerdotal de Pie IX, il nous faudrait promener le lecteur à travers le monde catholique, dans toutes les contrées du globe, et le faire assister partout à ces solennités pieuses, à ces démonstrations publiques et universelles par lesquelles les vrais enfants de l'Église firent éclater leur allégresse, et qui n'étaient qu'un immense rayonnement des fêtes célébrées en l'honneur de Pie IX, dans la capitale du monde chrétien.

Les catholiques de l'univers, en célébrant avec cette pompe les *Noces d'or* du Chef de l'Église, ont enseigné au monde que plus la Papauté est menacée et attaquée par l'impiété, plus il faut que les hommes de piété, d'intelligence et de cœur se rallient autour d'elle pour la soutenir et la défendre, pour la conserver indépendante et respectée, comme la plus fidèle dépositaire des vérités essentielles à la vie de l'humanité, la sauvegarde la plus courageuse des mœurs des peuples, l'appui le plus solide de tous les droits et spécialement de la liberté des âmes, et la vengeresse la plus intrépide de la justice outragée et de la dignité humaine méconnue.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Pour qui sait voir et comprendre, voilà la signification et la portée des manifestations du 11 avril 1869.

Aujourd'hui qu'on invoque le suffrage universel comme la loi suprême devant laquelle tout doit s'incliner, ne serait-il pas juste de l'accepter quand il s'agit de la royauté pontificale ? Quel est le chef de gouvernement pour qui le suffrage universel ait parlé plus haut et plus souverainement que pour Pie IX ? Nommez une royauté en Europe et dans le reste du monde qui puisse s'appuyer sur autant de millions de voix, de voix aussi libres et aussi dévouées ! Les *Noces d'or* de Pie IX ont été une nouvelle occasion pour ses sujets de formuler leur suffrage en faveur de la Papauté. Et ce suffrage universel n'était pas, il faut en convenir, l'artificieuse piperie qu'on décore de ce nom. Faites par l'imagination le tour de l'Occident et de l'Orient, regardez tous ceux qui portent le sceptre et la couronne, trouverez-vous un seul souverain qui inspire, à l'égal de Pie IX, le respect, le dévouement et l'amour ? Aussi, par la guerre faite à la Papauté dans la personne de Pie IX, la révolution se mentait à elle-même, et cette guerre, que nous allons décrire, dans le Ve volume, est le forfait des forfaits contre Dieu, contre l'Église et contre la société tout entière.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

DOCUMENT AUTHENTIQUE

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA S. CONGRÉGATION DES RITES,

OU

Catalogue des saints béatifiés et canonisés, ou dont le culte a été confirmé par Notre Saint-Père le Pape Pie IX.

NOTA

DEI SANTI E BEATI FATTI DA SUA SANTITA PIO PAPA IX.

(Nous conservons le texte italien original.)

5 *Marzo* 1847. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio FRA PIETRO DA GUBBIO Sacerdote Professo dell'Ordine Romitano di S. Agostino, chiamato Beato.

17 *Settembre* 1847. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio SUORA ANTONIA DA FIRENZE, Monaca Professa dell'Ordine di S. Chiara, chiamata Beata.

17 *Settembre* 1847. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio SUORA MARGARITA COLONNA, Monaca dell'Ordine di S. Chiara, chiamata Beata.

28 *Luglio* 1848. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio *Fra Domenico* TURCHERIO DA FINARIO dell'Ordine di Predicatori, chiamato Beato.

4 *Agosto* 1848. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio MAURO dell'Ordine di S. Benedetto, Vescovo di cinque Chiese.

27 *Settembre* 1848. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio FRA PIETRO GIACOMO DA PESARO dell'Ordine Romitano degli Agostiniani.

27 *Settembre* 1848. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio ELENA DI UDINE Vedova, dell'Ordine Romitano degli Agostiniani.

13 *Settembre* 1850. Confermò il culto immemorabile delle Vergini e Martiri GIULIANA E SEMPRONIANA, chiamate Sante.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

4 *Aprile* 1851. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio FRA LORENZO DA RIPAFRATTA, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Predicatori, chiamato Beato.

21 *Settembre* 1851. Beatificò solennemente PIETRO CLAVER Sac. Professo della Compagnia di Gesù.

15 *Gennajo* 1852. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio RENALDO ARCIVESCOVO di Ravenna, chiamato Beato.

30 *Settembre* 1852. Confermò il culto immemorabile di BENTIVOGLIO DE BONIS Sacerdote Professo dei Minori conventuali.

1 *Maggio* 1853. Beatificò solennemente PAOLO DELLA CROCE, Fondatore dei Passionisti.

21 *Agosto* 1853. Beatificò solennemente GIOVANNI DE BRITTO Martire della Compagnia di Gesù.

22 *Settembre* 1853. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio BARTOLOMEO DE CERVERI, Sacerdote Professo e Martire dell'Ordine di Predicatori, chiamato Beato.

22 *Settembre* 1853. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio ROLANDO DEI MEDICI, Anacoreta, chiamato Beato.

22 *Settembre* 1853. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio GUIDO, Vescovo di acqui, chiamato Beato.

30 *Ottobre* 1853. Beatificò solennemente ANDREA BOBOLA, Martire della Compagnia di Gesù.

13 *Novembre* 1853. Beatificò solennemente GIOANNI GRANDE, detto il Peccador, Religioso Professo dell'Ordine di S. Giovanni di Dio.

20 *Novembre* 1853. Beatificò solennemente MARIANNA DI GESU PAREDES Vergine.

7 *Maggio* 1854. Beatificò solennemente GERMANA COUSIN, Vergine.

8 *Aprile* 1854. Reintegrò il culto pubblico ed Ecclesiastico prestato ab immemorabili ai Beati IGNAZIO DE AZEVEDO E AD ALTRI 39 COMPAGNI, Martiri della Compagnia di Gesù.

8 *Aprile* 1854. Approvò il culto pubblico prestato ab immemorabili AL BEATO PROSPERO, Vescovo di Tarragona.

12 *Agosto* 1854. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio DOMENICO VERNAGALLI, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Camaldolesi.

12 *Agosto* 1854. Confermò il culto immemorabile di SIBILLINA DE RISCOSSIS, Vergine del 3° Ordine di S. Domenico.

12 *Agosto* 1854. Confermò il culto immemorabile dei servi di Dio GREGORIO E DOMENICO, Sacerdoti dell'Ordine dei Predicatori.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

21 *Luglio* 1855. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio MARIA MANCINI, Monaca Professa del l'Ordine dei Predicatori.

16 *Febbrajo* 1856. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio STEFANO BANDELLO, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Predicatori.

21 *Maggio* 1856. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio GHERARDESCA, Vedova oblata dell'Ordine Camaldolese.

24 *Maggio* 1856. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio AIMONE TAPARELLI, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Predicatori.

29 *Novembre* 1856. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio PIETRO CAMBIANO DI RUFFIA, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Predicatori, chiamato Beato.

29 *Novembre* 1856. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio UGOLINO MAGALOTTI, Eremita del Terzo ordine di S. Francesco, chiamato Beato.

29 *Novembre* 1856. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio ANTONIO PAVONI, Sacerdote Professo dell'Ordine de Predicatori.

11 *Luglio* 1857. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio BARTOLOMEO AJUTATEMICRISTO, Monaco dell'Ordine dei Camaldolesi, chiamato Beato.

11 *Luglio* 1857. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio MARCO DI MODENA, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Predicatori, chiamato Beato.

11 *Luglio* 1857. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio GIOVANNI DI PACE dell'Ordine dei Conventuali di S. Francesco, chiamato Beato.

12 *Settembre* 1857. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio VEREMONDO DE ARBOREIS, Vescovo di Ivrea, chiamato Beato.

26 *Marzo* 1859. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio CECCO DA PESARO, chiamato Beato.

26 *Marzo* 1859. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio ODONE DI NOVARA Sacerdote dell'Ordine dei Certosini chiamato Beato.

9 *Luglio* 1859. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio TOMASSO STELGE, Prete secolare ed Elemosiniere di S. Ludovico IX, Re di Francia, chiamato Beato.

22 *Settembre* 1859. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio GIACOMO DE BENEFACTIS dell'Ordine di Predicatori, Vescovo di Montova, chiamato Beato.

24 *Marzo* 1860. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ERCOLANO DA PLAGARIO, Sacerdote Professo dei Minori osservanti di S. Francesco, chiamato Beato.

24 *Marzo* 1860. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio GUGLIELMO DA FINARALIS, Laico Professo dell'Ordine dei Certosini, chiamato Beato.

6 *Maggio* 1860. Beatificò solennemente GIOVANNI SARCANDER, Prete secolare e Parroco dell'Archidiocesi di Olmutz, Martire.

13 *Maggio* 1860. Beatificò solennemente GIOVANNI BATTISTA DE ROSSI, Canonico della Basilica di S. Maria in Cosmedin in Roma.

20 *Maggio* 1860. Beatificò solennemente BENEDETTO GIUSEPPE LABRE, Confessore.

7 *Settembre* 1861. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio VALFREDO, Abbate e Fondatore del Monastero di Monte Verde in Toscana, chiamato Beato.

10 *Novembre* 1861. Beatificò solennemente GIOVANNI LEONARDI, Confessore, Fondatore della Congregazione dei Chierici Regolari della Madre di Dio.

27 *Marzo* 1862. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio NOTBURGA, Vergine secolare della diocesi di Bressanone.

8 *Giugno* 1862. Canonizò i 26 BEATI MARTIRI GIAPPONESI, cioè 23 dell'Ordine Francescano e 3 della Compagnia di Gesù, ed il *Beato Michele de Sanctis*, Sacerdote Professo dei Trinitarii Scalzi.

8 *Gennajo* 1863. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio AGRALDO, Vescovo di S. Giovanni di Moriana.

8 *Gennajo* 1863. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio FRANCESCA AMBOSIA, duchessa di Brettagna, chiamata Beata.

14 *Luglio* 1864. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio GIOVANNI, chiamato Spagnolo, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Certosini, chiamato Beato.

18 *Settembre* 1864. Beatificò solennemente MARGARITA MARIA ALACOQUE, Monaca Professa dell'Ordine della Visitazione della Madonna dell'Istituto di S. Francesco di Sales.

1 *Ottobre* 1864. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio ARCANGELA GIRLANI DA TRIOLINO, Monaca Carmelitana, chiamata Beata.

20 *Novembre* 1864. Beatificò solennemente PIETRO CANISIO, Confessore Sacerdote Professo della Compagnia di Gesù.

7 *Maggio* 1865. Beatificò solennemente MARIA AB ANGELIS, Monaca Professa delle Carmelitane Scalze.

28 *Maggio* 1865. Beatificò solennemente GIOVANNI BERCHMANS, Scolastico della Compagnia di Gesù.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

21 *Settembre* 1865. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio CHERUBINO TESTA da Avigliano, Sacerdote Professo dell'Ordine Romitano di S. Agostino.

3 *Maggio* 1866. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio CONVOJONE, Fondatore e primo Abate del Monastero Rotonense nell'Archidiocesi di Rennes, chiamato Santo.

3 *Maggio* 1866. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio PIETRO LEVITA, chiamato Beato.

3 *Maggio* 1866. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio GIOVANNI SORETH, Priore generale dei Carmelitani, chiamato Beato.

6 *Settembre* 1866. Confermò il culto immemorabile dei servi di Dio GUGLIELMO ARNALDI e Compagni Martiri di Avignonetto, chiamati Beati. (In tutto 11.)

6 *Settembre* 1866. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio PAOLA MONTALDI, Monaca Professa Clarissa, chiamata Beata.

10 *Febbrajo* 1867. Beatificò solennemente BENEDETTO DA URBINO, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Minori Cappuccini.

29 *Giugno* 1867. Canonizò il Beato GIOSAFAT KUNCEVIZ Arcivescovo di Plosko di Rito Ruteno, Martire.

— Il Beato PIETRO D'ARBUES, Canonico della Metropolitana di Saragozza, primo Inquisitore nel Regno di Aragona.

— I Beati 19 MARTIRI GORCOMIESI così chiamati appartenenti al Clero Secolare ed a diversi Ordini Religiosi.

— Il Beato PAOLO DELLA CROCE, Istitutore della Congregazione dei Passionisti, Confessore.

— Il Beato LEONARDO DA PORTO MAURIZIO della più stretta osservanza di S. Francesco del Ritiro di S. Bonaventura in Roma, Confessore.

— La Beata MARIA FRANCESCA DELLE CINQUE PIAGHE del Nostro Signor Gesù Cristo, Terziaria Professa Alcantarina, Vergine.

— La Beata GERMANA COUSIN, Vergine secolare della diocesi di Tolosa.

7 *Luglio* 1867. Beatificò solennemente ALFONSO NAVARETTE ed i suoi Compagni Martiri Giapponesi. (In tutto 205.)

5 *Settembre* 1867. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio LORENZINO SOSSIO, Martire Quinquenne, chiamato Beato.

5 *Settembre* 1867. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio PANECIA, volgarmente Panacea, Vergine secolare della diocesi di Novara.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

5 *Marzo* 1868. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio MARCO FANTUZZI da Bologna, Sacerdote Professo dell'Ordine dei Minori, chiamato Beato.

1 *Ottobre* 1868. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio GUALA, Vescovo di Brescia dell'Ordine dei Predicatori, chiamato Beato.

1 *Ottobre* 1868. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio REGINALDO, Anacoreta, chiamato Santo.

20 *Marzo* 1869. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio BEATRICE DA ORNACIEUX, Monaca Professa dell'Ordine dei Certosini.

10 *Marzo* 1870. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio URBANO PAPA V, chiamato Santo.

10 *Marzo* 1870. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio TIMOTEO DA MONTECCHIO dell'Ordine dei Minori di S. Francesco.

27 *Aprile* 1871. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio CONO dell'Ordine di S. Benedetto, chiamato Santo.

27 *Aprile* 1871. Confermò il culto immemorabile della serva di Dio GIOVANNI MARIA DE MAILLÉ, chiamata Beata.

7 *Settembre* 1871. Restituì il nome di S. LEONE, Vescovo e Martire nel Martirologio Romano di 14 Marzo.

13 *Giugno* 1872. Confermò il culto immemorabile del servo di Dio MASSIMO, Vescovo Napolitano e Martire, chiamato Santo.

5 *Settembre* 1872. Confermò il culto Ecclesiastico prestato al servo di Dio PIETRO FABRO della Compagnia di Gesù, chiamato Beato.

5 *Settembre* 1872. Confermò il culto immemorabile prestato al servo di Dio AGOSTINO FANGIO da Biella, chiamato Beato.

3 *Ottobre* 1872. Confermò il culto immemorabile prestato al servo di Dio EUGENIO III PAPA, chiamato Santo e Beato.

Supradictus Elenchus extractus est ex Regestis secretariæ Sacrorum Rituum Congregationis. In quorum fidem etc. *Ex præfata Secretaria hac die* 21 *mai* 1873.

Pro RR. D. Dominico BARTOLINI Secrio.

Josephus Cancus CICCOLINI *substus.*

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

TABLE DES MATIÈRES.

—

NOUVELLES LETTRES ÉPISCOPALES.
AVIS AU LECTEUR SUR CE QUATRIÈME VOLUME..... 1

CHAPITRE I

PIE IX ET LA HIÉRARCHIE CATHOLIQUE EN ANGLETERRE, EN HOLLANDE, EN GRÈCE ET EN ÉCOSSE.

Mouvement catholique en Angleterre. — Causes diverses du progrès de la foi. — Nécessité d'une organisation régulière. — Rétablissement de la hiérarchie catholique en 1850. — Nouveaux diocèses. — L'anglicanisme aux abois. — Députation catholique à Rome. — John Russell persécuteur. — Fermeté des catholiques. — *Appel* du cardinal Wiseman. — *Bill* sur les titres ecclésiastiques. — *Meeting* à Dublin. — Protestation des catholiques irlandais. — Nouvelle expansion du catholicisme en Angleterre.
Situation religieuse de la Hollande. — La tyrannie protestante. — Vue rétrospective. — Concordat stérile de 1827. — Rétablissement de la hiérarchie catholique en 1853. — Nouveaux évêchés. — Fanatisme protestant. — Loi sur la surveillance des cultes. — Mission Lightenwelt à Rome. — Les évêques catholiques reconnus.
Hiérarchie catholique en Grèce et en Écosse..... 5

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE II

PIE IX ET LE CONCORDAT AUTRICHIEN.

La grande hérésie moderne. — Febronius. — Sa doctrine. — Le Joséphisme. — Son Code. — Sa tyrannie. — Son déclin. — François-Joseph.— Espérances des catholiques. — Réunion des évêques autrichiens. — Leurs vœux agréés. — Ordonnances de 1848. — Concordat de 1855. — Résumé de ses 36 articles. — Sa promulgation. — Fin du Joséphisme. — Fureur de la révolution et du protestantisme européen. — Bref de Pie IX aux évêques de l'empire d'Autriche. — Suppression du concordat.
La Toscane. — Lois léopoldines. — Ordonnances de 1851. — Concordat de 1855. — Soulèvements révolutionnaires.
Le Wurtemberg, le Hanovre, la Bavière..... 46

CHAPITRE III

PIE IX ET LE CATHOLICISME DANS DIFFÉRENTES CONTRÉES DE L'EUROPE.

Belgique. — La liberté religieuse dans ce pays. — La *franc-maçonnerie* belge. — Conspiration anti catholique. — Pie IX la dénonce. — Fermeté et zèle de l'épiscopat. — Encouragements de Pie IX aux catholiques belges.
Irlande. — Tyrannie anglicane. — Epreuves de l'Irlande. — Tendresse et générosité de Pie IX pour ses chers Irlandais. — Gratitude de l'Irlande pour le Saint-Père.
Russie et Pologne. — Situation du catholicisme en Russie. — Oppression des catholiques. — Concordat de 1847. — Envahissement du schisme. — Situation du catholicisme en Pologne. — Mort du czar Nicolas. — Alexandre II. — Trompeuse amnistie. — Mission du comte de Kisseleff à Rome. — Recrudescence de la persécution. — Lettre de Pie IX au czar. — Allocution consistoriale de 1864. — Les Polonais reconnaissants à Pie IX. — Couvents supprimés. — Saint-Synode. — Œuvre

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

parisienne du *catholicisme en Pologne*. — Impôts iniques. — Meyendorf au Vatican. — Constance des Polonais. — Massacres. — *Mémoire* du Saint-Siège adressé aux puissances. — Continuation de la persécution. — Crise sociale en Russie.
États scandinaves. — Affranchissement des catholiques en Suède, en Norvège et en Danemarck..... 6

CHAPITRE IV

PIE IX ET LE CONGRÈS DE PARIS.

Tyrannie russe en Orient. — Les Latins de Jérusalem. — Leurs droits et ceux de la France. — Usurpations des Grecs. — Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem. — Marie Ratisbonne. — Zèle de Pie IX pour les œuvres de Terre-Sainte. — Le patriarche à Paris. — Protectorat de la France. — Rapport de M. Eugène Boré. — Justes réclamations du gouvernement français auprès de la Porte. — Opposition de la Russie. — Les troupes du czar en mouvement. — Désastre de Synope. — Alliance franco-anglaise. — Expédition de Crimée. — Son caractère religieux. — Accession de la Sardaigne. — Inquiétude des catholiques. — Siège et chute de Sébastopol. — Actions de grâces à Paris et à Rome. — Congrès de Paris. — *Hatti-humaioun* en faveur des chrétiens. — Les catholiques de Terre-Sainte oubliés. — Abandon des traditions de la France. — Intrusion de la question romaine au Congrès. — Douleur de la France catholique. — Traité de Paris. — *Te Deum* à Rome. — Banquet des diplomates à Paris. — Harangue de l'empereur Napoléon. — La petitesse dans la grandeur. — Pie IX plus clairvoyant que les diplomates..... 103

CHAPITRE V

VOYAGE DE PIE IX DANS SES ÉTATS, EN 1857.

Annonce et préparatifs du voyage. — Départ. — Haltes diverses. — Nepi. Civita-Castellana. Magliano. Otricoli. Narni. — Terni.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Les forges de Terni. — Pie IX à Spoléte, son ancien évêché. — Foligno. — Assise. — Entrée à Pérouse. Mgr Pecci (aujourd'hui Léon XIII). Quelques-unes de ses œuvres. *Institut agricole* du chevalier Bianchi. — Camerino. — Tolentino. — Les Marches. — Macerata. — Arrivée à Lorette. — Dévotion des Papes envers N.-D. de Lorette. — Soif des révolutionnaires pour les richesses de ce sanctuaire. — Trois jours à Lorette. — Excursion à Fermo. — Ancône. — Tabacs de *Serravalle*. — Sinigaglia. Pie IX en famille. — Pesaro. — La Romagne. — Rimini. — Entrée solennelle à Bologne. — Notre-Dame de la *Guardia*. — Couronnement. — Deux mois à Bologne. — Modène. Ferrare. — Ravenne. — Pie IX au *tombeau du Dante*. — Pie IX en Toscane. — *Villa Marchere*. — Florence. — Volterra. — Sienne. — Rentrée à Rome. — *Te Deum* à Saint-Pierre. — Heureux effets de ce voyage. — Pie IX à Civita-Vecchia..... 134

CHAPITRE VI

PIE IX ET LE JEUNE MORTARA.

Haine jalouse de la révolution contre Pie IX. — L'affaire Mortara arrive à point pour ses projets. — Les Papes protecteurs du peuple juif. — Historique de l'affaire Mortara. — Défense aux Juifs de prendre des chrétiens à leur service. — Loi concernant le Baptême des enfants juifs. — Conduite de Pie IX conforme à la loi, à la raison et à l'équité. — Les gouvernements accusateurs de Pie IX sont moins scrupuleux. — Indigne exploitation de l'affaire Mortara. — Complicité des pouvoirs publics. — L'affaire Mortara au théâtre. — Cavour et Gramont. — Le jeune baptisé à Rome. — Sa joie et sa reconnaissance. — Fermeté de Pie IX. — Ses doléances. — La police piémontaise chez les Dominicains de Bologne. — Affection de Pie IX pour Edgar Mortara. — Son allocution du 12 avril 1867. — Mortara expatrié en 1870. — Le chanoine Pie Mortara en France..... 181

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE VII

PIE IX ET LES CHRÉTIENS ORIENTAUX.

Maronites. La Syrie et le Liban. — La nation maronite. — Complot des musulmans. — Massacres de 1860. — Joseph Karam. — Belle conduite d'Abd-el-Kader à Damas. — Statistique des désastres. — Générosité de Pie IX. — Intervention européenne. — Les Français en Syrie. — Réorganisation du gouvernement. — Daoud-Effendi. — M. l'abbé Lavigerie au Liban. — Reconnaissance des Maronites pour Pie IX et pour la France.

Arméniens. Etendue de l'Arménie. — Division religieuse. — Les deux patriarchats. — Réunion des deux sièges en un seul. — Mgr Hassoun. — Le schisme arménien. — Le patriarche intrus Kupélian. — Triomphe et brigandages des schismatiques. — Fermeté des catholiques. — Protestation de Pie IX. Ses encouragements aux catholiques arméniens. — Kupélian repentant devant Léon XIII. — Fin du schisme.

Bulgares. Notice sur la nation bulgare. — Sa conversion au christianisme. — Elle subit le schisme grec. — Son état d'oppression sous le régime schismatique. — Réveil de la foi catholique. — Rentrée des Bulgares dans le sein de l'Église. — Députation bulgare à Rome. — Mgr Sokolski sacré par Pie IX. — Intrigues du gouvernement russe. — Disparition de l'évêque Sokolski. — Continuation de la mission catholique chez les Bulgares..... 205

CHAPITRE VIII

PIE IX ET LES CHRÉTIENTÉS D'AMÉRIQUE.

Chili. Essai de concordat. Echec. — Legs de Pie IX.

Buenos-Ayres. Triste état de ce diocèse. — Mgr Escalada. — Réveil de la foi. — Pie IX érige Buenos-Ayres en métropole.

Pérou. Gouvernement hostile à l'Église. — Triomphe de la foi aux Chambres. — Héroïsme des femmes catholiques.

Équateur. République modèle. Don Garcia Moreno et Pie IX. —

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

Assassinat du Président. — Pie IX pleure Garcia Moreno. Sa patrie honore ce grand homme.

Brésil La franc-maçonnerie en Amérique. — Elle triomphe au Brésil. — Don Pedro II. — L'Église persécutée. — Pie IX intervient. — L'évêque d'Odinda prisonnier. Son exil. Sa mort.

Venezuela. Mgr Guebara expulsé. — Tentative de schisme. Pie IX l'empêche d'éclater.

Haïti. Mgr du Cosquer, archevêque envoyé par Pie IX. — Le catholicisme en honneur. Revirement déplorable du pouvoir.

Costa-Rica et Guatemala. Concordat avec Rome. — Rupture au Guatemala. Archevêque exilé.

Basse Californie. Pie IX fait évangéliser ce pays.

Mexique. Révolutions mexicaines. — Juarez. — Lois contre l'Église. — Maximilien empereur. — Lutte avec le Saint-Siège. — Mort tragique de Maximilien. — Douleur de Pie IX.

États-Unis. Situation religieuse de ce grand pays. — Succès du catholicisme. — Pie IX complète l'organisation hiérarchique. — Lincoln assassiné. — Mgr Mac-Closkey cardinal..... 249

CHAPITRE IX

PIE IX ET LES MISSIONS D'ASIE.

Idée générale des missions catholiques. — Zèle de Pie IX pour les missions. — Il encourage, bénit et enrichit l'Œuvre de la *Propagation de la Foi*. — Organisation générale des pays de mission. — Prosélytisme catholique.

Empire d'Annam. Situation de ce pays. — Origine de la mission annamite. — Persécution. — Empereurs persécuteurs. — Apparition de la marine française. — Tu-Duc. — Le choléra au Tong-King. Triomphe de la charité chrétienne. — Nouveaux édits persécuteurs. — Tortures et fermeté des néophytes. — Encouragements de Pie IX. — Fléaux publics. — Expédition franco-espagnole. — Traité rendant la liberté aux chrétiens. — Réorganisation de la mission.

Chine. Relations européennes avec ce pays. — Révolution politique. — Persécution. Martyrs. M. Chapdelaine. — Intervention anglo-française. — Opérations de guerre. — L'armée française à Pékin. — *Te Deum* solennel dans la cathédrale de Pékin.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

— Liberté accordée aux chrétiens. — Vicariats apostoliques multipliés par Pie IX.

Japon. Le Japon ouvert aux Européens. — Chapelle catholique. — Anciennes chrétientés découvertes. — La vierge Marie, *Dame du Japon*. — Lettre de Pie IX aux fidèles japonais. — Nouveaux édits de persécution. — Chrétiens torturés et déportés en masse. — Fermes réclamations des puissances. — Liberté rendue aux chrétiens. Autorités françaises dévouées aux missionnaires. — Pie IX divise le Japon en deux vicariats apostoliques.

Autres missions en Asie..... 296

CHAPITRE X

PIE IX ET LES MISSIONS CATHOLIQUES EN AFRIQUE ET DANS L'OCÉANIE.

Afrique. Côtes africaines. Diverses missions créées par Pie IX. La Guinée. Mgr Kobès. Séminaire des Missions africaines à Lyon. Le Dahomey. Le Congo, etc.

Abyssinie. Mgr de Jacobis. Négoussié envoie une ambassade à Rome. Consolation de Pie IX. Mgr Massaia.

Afrique centrale. Explorations. Mgr Fava. *Instituts des Nègres* fondés au Caire sous l'inspiration de Pie IX. Kordofan. Naubas. Nigritie. Mgr Camboni.

Afrique équatoriale. Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, chargé de cette mission par Pie IX. Fondation des missionnaires d'Alger. Départs de missionnaires. Les zouaves pontificaux auxiliaires des missions africaines. — L'abbé Debaize béni par Pie IX.

Océanie. Australie. Nouveaux vicariats apostoliques fondés par Pie IX. Les îles Gambier, Sandwich, Wallis, etc. Mgr Bataillon et Mgr Elloi. — Iles Witi et Fidji. — Nouvelle-Calédonie. — Iles Marquises. Amour de ces insulaires pour Pie IX et pour la France. Mesquines vengeances du gouvernement de Napoléon III. — Divers Instituts de missionnaires..... 331

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE XI

PIE IX ET LES CANONISATIONS.

Origine des canonisations. — Règles établies. — Statistique des canonisations. — *Béatifications* célébrées par Pie IX. — Pierre Claver. — Jean de Britto. — André Bobola. — Pierre Canisius. — Jean Berchmans. — Jean Grande. — Marianna Paredès. — Germaine Cousin. — Paul de la Croix. — Jean Sarcander. — De Rossi. — Benoît-Joseph Labre. — Marguerite-Marie Alacoque. — Marie des Anges. Benoît d'Urbain.

Les Martyrs japonais. Résumé historique de leur martyre. — Convocation des évêques. — Consistoires. — Fêtes préparatoires. — Le 8 juin 1862. — Décoration de Saint-Pierre. — Cortège pontifical. — Solennité religieuse. — La canonisation de 1862 et l'Exposition de Londres. — Consistoire du 9 juin. — Mémorable allocution de Pie IX. — Le XIIe siècle ressuscité au XIXe. — Adresse des évêques à Pie IX. — Agapes dans la bibliothèque vaticane. — Scène touchante dans les jardins du Pape. — Pose de la première pierre d'une caserne. — Anniversaire de l'élection de Pie IX. — Fête du 29 juin. — Pie IX honorait les Saints de toute manière..... 362

CHAPITRE XII

L'ENCYCLIQUE ET LE SYLLABUS DE 1864.

Lutte doctrinale. — L'athéisme académicien. — Ligue des docteurs d'impiété. — La *Vie de Jésus*. — La société malade. Le médecin *Tant-pis* et le médecin *Tant-mieux*. — Préparation de l'*Encyclique* et du *Syllabus*. — Mgr Gerbet. — Signature de l'Encyclique. — Promulgation. — Envoi des deux documents aux évêques. — La presse en démence. — Le gouvernement de Napoléon III ouvre le feu contre l'Encyclique et le *Syllabus*. — Défense aux évêques de les publier. — Protestation unanime de l'Épiscopat. — Habileté particulière de Mgr Dupanloup. — NNgrs de Besançon et de Moulins *réfractaires*. *Appel comme*

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

d'abus. — Petitesses du régime impérial. — Affaire de Mgr Chigi, nonce apostolique. — Lettres du ministre Drouyn de Lhuys à l'ambassadeur à Rome. — Vrais principes de l'Encyclique. — L'Encyclique et le *Syllabus* dans les divers Etats. — Pie IX outragé, Pie IX honoré. — Opportunité de l'Encyclique et du *Syllabus*. — Magnanimité de Pie IX. — Préconisation de plusieurs évêques. Harangue du Saint-Père 407

CHAPITRE XIII

PIE IX ET LE CENTENAIRE DE SAINT PIERRE, EN 1867, CANONISATION SOLENNELLE.

Les évêques invités à Rome. — Pèlerins innombrables. — Le gouvernement soi-disant italien met tout en œuvre pour arrêter leur marche. — Ratazzi veut imposer une garnison à Rome. — Les évêques à l'audience du Pape. — Pie IX affirme l'Encyclique et le *Syllabus*. — Fête-Dieu à Rome en 1867. — Les prêtres reçus en audience par Pie IX. Allocution pontificale.

Préparation de la canonisation. — Abréviation des formalités. — Consistoires. — Procès de canonisation de divers Bienheureux, et des martyrs de *Gorcum*. — Allocution de Pie IX. Annonce d'un Concile œcuménique. — Projet de supplique aux souverains. — Les Italiens à Rome. — *Invito sacro*. — Chaire de saint Pierre exposée à la vénération des fidèles.

La veille du *Centenaire*. — Le 29 juin. — Décoration de la basilique vaticane. — Cérémonie de la canonisation. Discours de Pie IX. — Fête à Saint-Paul *extra muros*. — A Saint-Pierre *in montorio*, etc. — Rejouissances dans Rome.

Audience du 1er juillet. — Adresse des évêques au Pape. — Réponse de Pie IX. — Députation des cent villes d'Italie. — Parallèle des fêtes de Rome et de l'Exposition parisienne. — Les souverains vont à Paris, non à Rome. — Consistoire du 12 juillet. — Béatification de 205 martyrs japonais. — Nouvelle condamnation de la révolution et des catholiques libéraux. — Départ des pèlerins. Nouvelles vexations des Piémontais. — Offrandes des catholiques à Pie IX. — Grandes leçons que donne le *Centenaire de saint Pierre*..... 449

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

CHAPITRE XIV

LES NOCES D'OR DE PIE IX, EN 1869.

Les *Noces d'or* en général. — Avant Pie IX, point de *Noces d'or* célébrées publiquement. — Raisons de la solennité donnée au *Jubilé* de Pie IX. — Cette pensée fait explosion et se propage. — *Bref* de Pie IX à ce sujet. — Prière pour le Pape. — Fêtes préliminaires à Rome. — La veille du 11 avril 1869. — Le jour de la fête. — Décoration de la basilique vaticane. — Solennité religieuse. — Hommages des corps constitués. — Félicitations des souverains. Exceptions. — Audience publique dans la salle consistoriale. — Vœux et adresses à Pie IX. — Dons offerts au Saint-Père. — Générosités du Pape. — Joie publique à Rome. — Le 12 avril. Pie IX à *Tata Giovanni*; à *Sainte-Agnès-hors-des-Murs*; retour triomphal dans la Ville. — Le 13 avril. Audience aux dames catholiques. — Le 14 avril. Audience à la jeunesse italienne. — Allégresse du monde catholique. — Enseignement des *Noces d'or* de Pie IX..... 503

1555 — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF WISCONSIN

ERRATA.

—

Page	23	*ligne*	13	Libérale	*lisez* :	libérâtre.
—	26	—	14	leur conscience	—	à leur conscience.
—	46	—	13	la Hanovre	—	le Hanovre.
—	60	—	7	fébrionianisme	—	fébronianisme.
—	84	—	20	l'affligent	—	qui l'affligent.
—	84	—	21	qùi l'étendard		*supprimez* : qui.
—	134	—	2	1867	—	1857
—	232	—	2	somme	—	comme.
—	333	—	18	sfligea	—	affligea.
—	235	—	7	et li ajouta	—	et il ajouta.
—	267	—	6	moyen. L'apaisement	—	moyen d'apaisement.
—	295	—	15	pulullen)	—	pullulent.
—	353	—	11	demantelée	—	démanteléé.
—	354	—	8	Horbartuwn	—	Hobartown.
—	365	—	13	199 canonisations	—	189 canonisations.
—	367	—	4	104 saints	—	114 saints.
—	383	—	25	dislolque	—	disloque
—	396	—	10	et la jeunesse	—	et de la jeunesse.
—	427	—	44	à Dieu et aux hommes	—	à Dieu ou aux hommes.
—	426	—	24	intsitutiens	—	institutions
—	486	—	3	occlamations	—	acclamations.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN

89097237531
B89097237531A

Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN